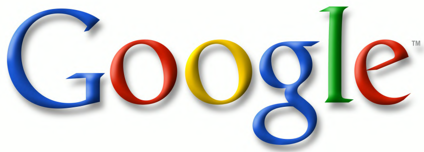
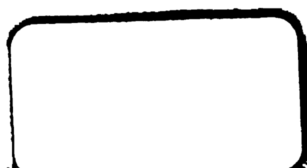



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06913962 8





Le livre

LE

LIVRE MODERNE

TIRAGE A MILLE CINQUANTE EXEMPLAIRES

NUMÉROTÉS AINSI QUE SUIT :

Mille, sur Vergé des Vosges (numérotés de 1 à 1000),
Vingt, sur papier du Japon (de I à XX),
Quinze, sur papier de Chine (de XXI à XXXV),
Quinze, sur papier Whatman (de XXXVI à L).

Le tome premier est seul numérote.

LE
LIVRE MODERNE

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

ET DES

BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS

PUBLIÉE PAR

OCTAVE UZANNE



4

TOME QUATRIÈME

(JUILLET-DÉCEMBRE)

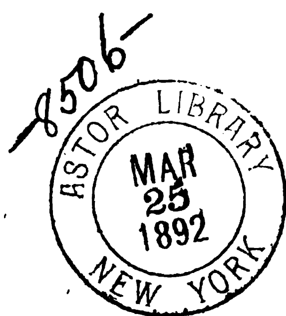
DIRECTION : 17, Quai Voltaire

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

1891





REMARQUES

SUR

QUELQUES EX-LIBRIS CONTEMPORAINS





'EST un plaisir cher à la majorité des Bibliophiles que de collectionner des Ex-Libris ; aussi cette passion, inconnue des curieux du siècle dernier, s'est aujourd'hui répandue dans les deux mondes avec une telle impulsion que les amateurs des marques intérieures de possession du livre sont maintenant aussi nombreux que les autographophiles et aussi fervents que les aimables petits colligeurs de timbres-poste universels.

Cette manie, qui n'est pas toujours innocente, car parfois elle porte ceux qui en sont atteints à lacérer les beaux livres marqués d'une intéressante vignette, cette



manie qui n'est plus seulement endémique, mais qui est devenue cosmopolite, ne date guère que de vingt-cinq à trente ans. — Déjà les Ex-Libris ont fourni matière à deux ou trois publications spéciales, dont la plus importante est celle que rédigea Poulet-Malassis vers 1875 sous ce titre : *les Ex-Libris français depuis leur origine jusqu'à nos jours;* mais il est permis de s'étonner qu'aucune monographie vraiment complète et largement enrichie de plusieurs centaines de gravures n'ait été entreprise jusqu'ici, et qu'à l'exemple de *l'Armorial des Bibliophiles*, on n'ait su réunir les plus fameuses marques et devises d'intérieur du livre, comme il fut loisible à Joannis Guigard d'être l'iconographe des reliures illustrées.



EX-LIBRIS THÉOPHILE GAUTIER.

Dernièrement, M. Henri Bouchot publiait, avec le concours de l'éditeur Rouveyre, un petit ouvrage très sommaire, mais délicatement présenté par un esprit en possession de son sujet et qui n'eut, on le sent,

demandé qu'à développer son étude; malheureusement le livre était d'une insuffisance d'illustration désespérante, car, — je pense que personne ne constestera cette opinion, — ce qui doit dominer avant tout dans une illustration sur les Ex-Libris, ce sont les reproductions. Le lecteur collectionneur se soucie peu des descriptions; il entend voir, juger, comparer, apprendre par la vue et s'instruire par l'album mieux encore que par le texte documenté du bibliographe ou plutôt de l'iconographe.



EX-LIBRIS
EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Or, il faut bien avouer qu'il ne nous a pas encore été donné de feuilleter un véritable recueil d'Ex-Libris français et étrangers; rien ne serait plus aisé à faire cependant avec les procédés actuels de reproduction typographique, et on peut affirmer qu'il se rencontrerait plus de trois cents amateurs *urbi et orbi* susceptibles de débourser deux ou trois louis pour l'acquisition d'un



EX-LIBRIS POULET-MALASSIS.



répertoire d'Ex-Libris artistement présenté avec méthode, intelligence et entente de la question. Quant aux Ex-Libris appartenant à des Bibliophiles émérites, à des amateurs distingués, à des savants en notoriété, à des hommes de lettres plus ou moins illustres, la cueillette en serait abondante. Je n'en veux pour preuve que cet article, conçu il y a quelques jours à peine, et que les spectateurs du *Livre moderne* peuvent déjà regarder avec intérêt grâce à son illustration de trente-six marques et vignettes diverses, formant dans ce petit cadre une illustration plus nourrie que toutes celles des publications ci-dessus désignées. La grosse plaquette de Malassis ne contenait que 24 planches.



Encore ne me suis-je pas surmené pour réunir hâtivement les pièces curieuses et dont la plupart sont inédites qui figurent ici page à page. La vignette de



Victor Hugo, qui ouvre la marche, est la plus connue. Aglaüs Bouvenne, qui aura l'honneur d'avoir inventé les plus fameux Ex-Libris de ce temps, semble, en combinant le monogramme du poète titan, s'être inspiré du vers mémorable d'Auguste Vacquerie :

> *Les tours de Notre-Dame*
> *étaient l'H de son nom!*

Cet Ex-Libris n'a pas dû tirer à fort grand nombre, car la bibliothèque du maître était un mythe, et, si j'en crois M. Paul Meurice, les livres de Victor Hugo auraient tenu dans le meuble le plus exigu. Un exemplaire de la Bible formait la tête de cette bibliothèque de moins de cinquante volumes.



Théophile Gautier, dont Bouvenne eau-fortisa la marque et enchâssa le monogramme au fronton d'un temple égyptien, était plus bibliophile que Hugo, et le catalogue de sa bibliothèque, lors de sa vente après décès, formait une



assez forte brochure, indiquant des livres en belle condition, et qui, je m'en souviens encore, se vendirent aux enchères, à très bas prix, vers 1873 ou 1874, à l'hôtel Drouot.

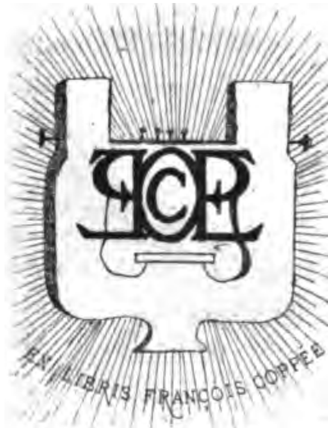
La marque de Poulet-Malassis : *Je l'ai !* gravée par Bracquemond, est non moins connue que celle des frères de Goncourt, Edmond et Jules, ces deux doigts de la même main nerveuse qui signa tant de chef-d'œuvres. Gavarni dessina cette main parlante et Jules de Goncourt grava la plaque de cet admirable Ex-Libris. Je parlerai, je l'espère, quelque jour, de l'incomparable bibliothèque d'Edmond de Goncourt et des merveilles du grenier d'Auteuil... Mais il me faudra de l'espace et du temps pour inventorier les livres, reliures, estampes et manuscrits de la ***Maison d'un artiste.***



EX-LIBRIS BENOIT.

L'Ex-Libris de Léon Gambetta, inédit jusqu'à ce jour, avec sa belle devise et son dessin en rébus, a été com-

posé et gravé par le peintre Legros. Quelle fut la bibliothèque de Gambetta! — Mystère!... — Je ne flaire pas cependant chez le tribun une rare délicatesse de Bibliophile, et j'estime que ses livres devaient être fort négligés. — Oh! Spuller, renseigne-nous!



Armand Baschet, l'historien des Archives diplomatiques, l'orthopédiste de la mémoire de Casanova, ne pouvait avoir un Ex-Libris qui ne fût point vénitien; aussi le Lion de Saint-Marc lui appartenait de droit: mais on peut trouver bizarre la devise *Custos vel ultor* qu'il semble avoir chippée à la famille d'Argenson. La Grande Cigogne qui se détache sur fond noir (page 5) avec *Travail, Liberté* en exergue, est la marque gravée par Bouvenne, par son ami Édouard Castillon.



L'Hirondelle qui plane par-dessous, sur un fulgurant soleil couchant, avec la devise du bohème : *Sempre vagare,* forme l'Ex-Libris du pauvre Mario Proth, le critique d'art récemment



décédé, auteur du livre : ***les Vagabonds***. Cette jolie marque de lettré a été composée et gravée par maître Bracquemond.

Francisque Sarcey, qui est un grand Bibliophile, un sincère, un vibrant, un judicieux amateur, possède un Ex-Libris composé et gravé par Demengeot et qui est vraiment bien médiocre comme originalité ; c'est de la ***ressucée*** de Choffard et d'Eisen, et j'eusse préféré pour le puissant critique quelque symbole plus simple, une vignette moins maniérée, un attribut largement dessiné, une manière d'arbre (***l'Articlier***), dont les branches seraient chargées de journaux, ou bien la représentation mythologique du ***Temps*** avec une plume en guise de faux, une jumelle remplaçant le sablier et la devise ***Au jour le jour***, ou celle ***Avec le Temps***, prise naguère par M. Benoît, dont Aglaüs Bouvenne a exécuté le beau monogramme bibliophilesque ici reproduit.



C'est par une lyre un peu écrasée et nimbée de rayons pénétrants que le même Bouvenne a inscrit en capitales grasses les lettres qui composent le nom du poète des ***Humbles***. Cet Ex-Libris de François Coppée est à la fois original, simple et très parlant ;

j'aime moins celui que cet ingénieux graveur des marques de livres a composé pour le romancier réaliste Champfleury : le miroir de la vérité abandonné parmi les broussailles, et dans le lointain une perspective cathédralesque ; on dirait d'un cul-de-lampe pour une fable allégorique. Plusieurs épreuves de l'Ex-Libris de Champfleury ont été tirées avec des changements dans la perspective ; l'état définitif qui a été adopté après le décès de l'auteur de *Chien caillou* montre un premier plan moins tourmenté et une cathédrale plus haute et mieux assise sur l'horizon. C'est la marque d'origine qui se trouve ici reproduite d'après l'eau-forte du dernier des Champfleuriolâtres, A. Bouvenne. — Jules Cousin, le directeur de la Bibliothèque Carnavalet, possède un charmant Ex-Libris qui n'a jamais été terminé, mais dont j'ai d'autant plus d'agrément de fournir la reproduction ; ce petit



EX-LIBRIS AGLAÜS BOUVENNE
PAR BRACQUEMONT.





moustique, aux ailes éployées, dessiné à la japonaise, se poserait avec un malicieux esprit sur les volumes de Jules Cousin, et j'aime à espérer que l'entente se fera bientôt entre celui-ci et son spirituel graveur.

Aglaüs Bouvenne a encore japonaisement composé à mon intention, en 1882, un Ex-Libris, dont je livre volontiers la reproduction au public, bien que je ne puisse me résoudre à la considérer comme ma marque définitive, que je rêve plus complète, plus expressive, plus lapidaire; disons le mot. Ici le hasard de la gravure a voulu que le nom d'Octave soit si singulièrement coupé, que sur la ligne du bas de l'entourage on lit : *Ave Uzanne*, ce qui indiquerait que je me donne un coup de chapeau d'une complaisance rare et d'un absolu ridicule.



Est-il un Bibliophile qui puisse se dire satisfait de son Ex-Libris? — La formule et l'expression d'art d'une telle marque de possession sont bien difficiles à résumer.

Je parierais qu'Aglaüs Bouvenne lui-même, qui a tant peiné sur les Ex-Libris d'autrui, n'est point pleinement satisfait de celui qui lui



a été dédié en 1875, par Bracquemond, avec la devise : *Colligebat, quid Perficiet*. Il est pourtant fort élégant et amusant, mais ne rêve-t-on pas autre chose que ce qu'on possède?

Chacun n'a pas la chance de posséder comme Mme la comtesse de Noé un nom d'Écriture sainte qui permet de réfugier sa fantaisie sur l'arche préhistorique de laquelle nous sommes tous sortis; chacun ne peut non plus, à l'exemple de Paul Cordier, tisser le chanvre du calembour sur la herse de son propre nom, ni s'ingénier avec l'esprit de Charles Monselet à composer des devises par à peu près, comme celle que celui-ci écrivait sur le vélum de la marque individuelle de sa bibliothèque : *Livres amoncelés*.



La difficulté d'arriver à posséder un bon Ex-Libris est si grande que Charles Asselineau fut torturé par la recherche du sien au point d'en faire graver coup sur coup cinq ou six pour parvenir à se satisfaire. — La plupart de ces marques





d'Asselineau sont connues, surtout celles signées par Bracquemond; il en est une très bizarre, qui est ignorée et qui porte comme devise : *La femme qui n'est pas la colombe et le roseau est un monstre.* C'est celle-ci que j'ai songé à reproduire dans cette petite théorie d'Ex-Libris.

Eugène Paillet, le Bibliophile distingué, qui préside aux destinées de la Société des *Amis des Livres,* a eu, lui aussi, la hantise de la perfection, et successivement il fit graver trois Ex-Libris dont aujourd'hui il ne fait plus usage, ayant pris l'habitude d'apposer sa signature sur ses bouquins, qui sont toujours à la hauteur de cet honneur. La plus ancienne marque d'Eugène Paillet est une gravure à l'eau-forte, dont on peut voir la reproduction au-dessus de l'oiseau de Minerve; Paillet y inscrivait sa devise : *Mente Libera.* Les deux autres marques intérieures des livres d'Eugène Paillet étaient beaucoup plus



simples et dans le goût de l'Ex-Libris du fin lettré et

Bibliophile Quentin-Bauchart, dont la composition sommaire fut combinée par le fameux Trantz-Bauzonnet, avec la correction que l'on peut apprécier ici.



Bibliothèque.
du Marquis de Granges
de Surgères.

La nouvelle école des Bibliophiles orthodoxes, dont Henri Béraldi est pour ainsi dire le chef de file, n'apprécie guère que l'Ex-Libris genre Quentin-Bauchart, aussi Béraldi, dans une des notes de ses *Graveurs*, s'en est expliqué avec sa verve accoutumée : — « Il est à remarquer, écrit-il, qu'aujourd'hui les vrais Bibliophiles s'efforcent de contaminer le moins possible leurs livres par l'apposition de leurs Ex-Libris. Ils ont donc des Ex-Libris aussi petits que possible. En général, ce sont de simples filets d'encadrements entourant le nom. On les fait faire par son relieur. Les non-Bibliophiles, ajoute-t-il, ont des Ex-Libris gigantesques, où ils étalent des blasons, des chiffres, des





emblèmes, des devises, des rébus, des sujets de guerre, placards qui encombrent toute la garde des volumes. On devrait se garder de déposer ces choses-là sur des livres précieux. »

« Considérons, dit encore Béraldi, l'Ex-Libris comme un aréomètre servant à titrer le degré de force bibliophilique de son possesseur, et formulons un axiome à la Balzac : *La valeur d'un Bibliophile est en raison inverse de la dimension de son Ex-Libris.* »



Je ne suis pas bien sûr que l'ami Béraldi n'ait pas fait, dans ces quelques lignes, un paradoxe très facile à démonter par l'artillerie des preuves les plus opposées à son axiome ; mais je me garderai bien de me laisser entraîner dans une véhémente dissertation qui sortirait assurément du cadre de cette très hâtive notice.



EX-LIBRIS PAUL EUDEL.

Je dois dire cependant que j'apprécie et que je déguste même avec saveur les Ex-Libris parlants, qui me montrent, comme celui de Georges Vicaire, un portrait du bibliographe de la gourmandise cuisinant sa passion sur le feu lent de la re-

cherche; il ne me déplaît pas non plus qu'un savant aéronaute, comme Albert Tissandier, s'avise de placarder dans tous les ouvrages de sa bibliothèque de spécialiste son Ex-Libris, en forme ronde, où un ballon monte, gonflé, vers les altitudes de la pensée et du travail. Lorsque le Bibliophile est de famille noble, je tiens pour agréable de trouver sur son Ex-Libris, ainsi que sur celui de notre collègue, le marquis de



Granges de Surgères, les écus accolés de deux familles unies, dont celui de Moretus d'Anvers, qui est *d'or, à l'aigle éployé de sable, chargé sur la poitrine d'un écusson de gueules, surchargé d'une ombre de soleil d'or, à la champagne, échiquetée d'azur et d'argent.*

Plusieurs de mes collègues des *Bibliophiles contemporains*, dont les Ex-Libris figurent dans ces pages, MM. A. Kuhnholtz-Lordat, Bibliophile de Montpellier; Vigeant, le bibliographe de l'Escrime; Vigneaux, qui arbore sur un drapeau à la hampe fleurdelisée les armes de sa bonne ville de Bordeaux; Paul Eudel, qui fait revivre en sa marque les armoiries de sa famille d'après une gravure du XVIIe siècle; Eugène Jacob, le notaire honoraire d'Augerville, dont la vignette de possession, composée





par son neveu **Métivet**, représente l'échelle de Jacob, peuplée d'anges amoureux des Livres; enfin, le prince Roland Bonaparte, qui emploie l'aigle des Napoléon pour son immense bibliothèque; tous ces Bibliophiles fringants, chercheurs et lettrés, seront de mon avis et penseront, à l'encontre de l'opinion de Béraldi, qu'il est permis de confier à un artiste, et non pas à un relieur à petits fers, le soin d'exprimer par un emblème individuel sa personnalité de bibliomane.

Mes collègues anglais et américains, qui sont, eux aussi, de purs délicats, très gourmets du Livre, jusqu'à la moelle, ne jugent pas non plus la valeur d'un Bibliophile à la dimension de sa marque de possession. Voici, par exemple, M. H.-S. Ashbee, aussi judicieux bibliographe que spirituel mandarin de lettres, qui a chargé Paul Avril d'entourer son médaillon d'une allégorie faite des deux idées évoquées par l'énonciation de son nom en anglais : *Frêne* et *Abeille*,





et l'illustrateur de l'*Éventail* a exécuté la délicieuse gravure dont la reproduction figure ci-contre.

C'est également Avril qui a mordu à l'eau-forte, dans le goût du XVIIIe siècle, la marque de M. Beach de Forest, un membre du *Grolier-Club* qui possède les plus beaux livres de New-York, et qui préfère, j'en suis sûr, la fine vignette de Paul Avril à tous les encadrements de son nom exécutés par les *books binders* les meilleurs d'Amérique.



Ne croyez-vous pas que l'Ex-Libris du fameux général Wolseley, baron du Caire, dont la magistrale gravure est reproduite ici, avec sa triple devise, dont la plus apparente : *Homo, Homini, Lupus,* est bien amusante pour un général, ne pensez-vous pas, dis-je, que ce beau placard héral-

BIBLIOTHÈQUE



MONASTÈRE DIT DES OISEAUX

dique, de même que celui du comte de Lavaur de Saint-Fortunade, ne soient supérieurs aux morceaux de cuir estompé que l'on essaye de mettre à la mode?

J'aurais beaucoup à ajouter à ce sujet, mais les articles illustrés, dans le texte, ont cela de pitoyable, qu'ils forcent le causeur à écraser son verbe dans les ruelles qui lui restent libres entre les bois gravés et les marges. Il m'eût été agréable de parler des Ex-Libris des sociétés et congrégations à propos de celui du *Monastère des Oiseaux* dont le fac-similé illustre cette fin de chronique. J'y reviendrai sans doute par la suite, — surtout si, grâce à mes amis connus et inconnus et aux envois qui me seront faits de tous les points du monde, — je puis reprendre un jour avec plus de loisir l'étude sans prétention des *Ex-Libris contemporains.*

Je quête donc : *Pour l'avenir, s'il vous plaît!*





UN NÉVROSÉ AU XVIII[e] SIÈCLE[1]

CHABANON



Si Chabanon, l'académicien, n'avait écrit que sa tragédie d'*Éponine*, un recueil de poésies ni meilleures ni pires que la plupart de celles qu'on publiait alors, ou même sa traduction de Pindare, nous ne nous occuperions pas de lui. Ce n'est pas d'ailleurs que Chabanon ne soit une figure intéressante. Violoniste remarquable, poète érudit, homme du monde,

1. La névrose tient une grande place dans la littérature de notre temps. C'est la maladie, peut-être aussi le tic, de beaucoup de nos écrivains. Il nous a paru curieux d'en rechercher l'origine dans le passé. C'est donc à titre de phénomène d'atavisme que nous nous occupons aujourd'hui d'un personnage du XVIII[e] siècle, restant ainsi, même en un pareil sujet, fidèle à notre titre le *Livre moderne* et à nos préoccupations de modernité.

la diversité de ses aptitudes lui donne une originalité piquante. Excellent homme, qui abandonna à Chamfort la pension qu'il avait sur *le Mercure,* et qui, chose rare ! ne se fit pas un ennemi de son obligé; grand admirateur de Voltaire, qu'il alla visiter à Ferney; fondateur du *Concert des amateurs,* il fut le premier en date de ce groupe de poètes nés sous les tropiques, où l'on comptait alors Léonard, Parny, Bertin, et où l'on compte aujourd'hui Leconte de Lisle, Lacaussade, etc. On voit que l'homme a de quoi tenter, et il a tenté aussi, — indépendamment du lien de parenté qui existait entre eux, — le très regretté baron Malouet, qui a tracé de lui un remarquable portrait dans son édition des *Mémoires* de son grand-père, le constituant.

Mais ce qui nous a attiré vers Chabanon, c'est un écrit très peu connu, à ce titre digne d'être signalé aux Bibliophiles : *Tableau de quelques circonstances de ma vie,* et qui est bien l'ouvrage le plus singulier, souvent le plus étrange, qui se puisse rencontrer.

Ce *Tableau de quelques circonstances de ma vie* tient beaucoup d'une confession. Chabanon s'est évidemment inspiré de Rousseau : mais il semble qu'il a été plus sincère, et, dans tous les cas, qu'il s'est confessé plus à ses dépens qu'à ceux d'autrui. Comme *les Confessions*, le *Tableau* est une œuvre posthume. Il parut en 1795, deux ans après la mort de l'auteur, par les soins de Saint-Ange, le traducteur en vers d'Ovide, avec lequel il s'était lié dans les six derniers mois de sa vie. Malheureusement Chabanon n'écrit pas comme Rousseau, son style manque de souplesse et de nuances. Tel qu'il est, il mérite cependant l'attention. Il nous montre peut-être pour la première fois dans la littérature ce qu'on appelle aujourd'hui la *névrose :* au XVIII[e] siècle, ce cas pathologique n'était pas commun. Les femmes avaient bien des *vapeurs,* mais les hommes ne connaissaient pas la névrose. En cela du moins, ils avaient un grand avantage sur leurs descendants.

On connaît le début solennel des *Confessions* de Jean-Jacques : « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple,

et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; et cet homme, ce sera moi. »

Chabanon est plus modeste et plus simple. C'est moins sa vie d'ailleurs qu'il raconte que ses sensations qu'il note. Il s'étudie lui-même plus qu'il ne regarde les autres. En écrivant, il obéit à un sentiment plus humain; il « cède aux instances de quelques personnes, de quelques femmes surtout ». Il était sollicité aussi par le désir de parler d'un frère qu'il avait tendrement aimé et qu'il avait perdu, en 1780, avec le regret d'avoir laissé quelques nuages voiler une amitié trop tôt ravie. Il voulait, par delà la tombe, faire à ce frère une réparation dont la pensée seule, — car, entre eux, il s'agissait de peccadilles, — honore sa délicatesse et sa sensibilité : « Quelle que soit, dit-il, la destinée de cet écrit, s'il reste caché dans les mains de quelques amis, il leur rappellera quel fut celui qu'ils ont aimé : c'est mon portrait que je leur lègue en mourant. »

Ce portrait n'est pas flatté, et nous présente un type assez rare d'homme du monde et de littérateur au XVIII[e] siècle.

Né en 1730, à Saint-Domingue, alors la plus florissante de nos colonies, l'aîné de trois frères et de deux sœurs, Michel-Paul-Guy de Chabanon fut élevé en France, chez les Jésuites. Nature inquiète et ardente, il a aussi une sensibilité féminine. A dix ans, il « conçoit pour un de ses camarades une passion presque démesurée », et quand, après quatre ans d'une séparation imposée, il le retrouve en rhétorique, c'est un bonheur qui l'accable d'abord sous son poids. L'expression de ce sentiment, dans le style à la fois sentimental et sensuel de l'époque, est bien curieuse :

« Lorsqu'en redoublant ma rhétorique, je me suis trouvé dans la même classe que D*** et voisin de la place qu'il occupait, je n'osai plus lui parler; une sorte d'effroi religieux me rendait interdit en sa présence; et il me fut plus aisé de le pousser d'abord par le pied que de lui adresser la parole...

Cet effroi se dissipa par degrés; et nous en fûmes bientôt, D*** et moi, à ne plus nous quitter, à nous écrire, pendant les moments de la journée où nous ne nous voyions pas. Nos sentiments étaient mutuels, et dans chacun de nous ils s'alliaient à une dévotion pure et fervente. Quelque épurés que fussent nos sentiments, leur excès alarmait nos consciences : tant d'affection conçue l'un pour l'autre nous semblait un tort fait au Dieu que nous adorions. »

Nous aimons à croire que sa conscience n'était pas plus troublée qu'il le dit; mais son exaltation religieuse était alors bien grande, car, un jour, la promenade de ces deux amis se termina par une confession à leur commun directeur : « Scrupuleusement alarmés, dit-il, du trouble délicieux où nous avions passé tout le temps de notre promenade, nous allions accuser l'excès de nos plaisirs qui semblait un crime à notre innocence. »

Pour exprimer ces nuances si délicates du sentiment, Chabanon n'a pas, en général, la touche assez légère : l'expression le trahit et ne répond pas toujours à l'innocence de la pensée.

A ce qu'il appelait lui-même « les excès d'une imagination trop ardente » s'ajoutaient les brusques variations d'une susceptibilité nerveuse particulière. Sa nature de créole mêlait aussi bien vite la lassitude à ces excitations fébriles. Ainsi s'analyse-t-il très bien : « L'âme s'épuise dans l'abondance de ses épanchements; une sorte de langueur succède aux crises, aux explosions du sentiment. »

Ne nous étonnons donc pas si à l'exaltation religieuse de ses années de collège succéda bientôt, sinon l'indifférence absolue, du moins une facilité très mondaine. Six mois après sa sortie des Jésuites, il songe « à accommoder sa piété avec les devoirs d'un homme du monde ». Mais ce n'avait pas été sans quelques beaux éclats de ce feu prêt à s'éteindre. Entré dans le monde « avec effroi », il avait voulu d'abord y mener la « vie d'un novice fervent ». Obligé d'assister à un concert donné par le célèbre violoniste Le Clerc, il s'était bouché les

oreilles pour ne pas entendre, et bien qu'il excellât déjà lui-même sur le violon. Le seul plaisir qu'il se permît était celui du jeu de paume, qu'il aimait avec passion. Cette dévotion expirante s'est exprimée dans un récit remarquable d'une visite à une vieille église de Paris aujourd'hui disparue :

« Ma dévotion était toute d'affection, de transport et d'amour... J'avais découvert dans l'église du Sépulcre, rue Saint-Denis, une chapelle basse et souterraine, qui n'était éclairée que d'une lampe. La représentation du corps de Notre-Seigneur en pierre y est offerte à la pitié des fidèles, et son sang rougit ses plaies. Oh ! qui pourrait exprimer les transports d'amour que j'ai cent fois éprouvés à la vue de cette image ! qui pourrait dire de quels torrents de larmes j'ai mouillé ces plaies et cette représentation sacrée ! »

Cette exaltation, nous allons la retrouver dans la vie mondaine de Chabanon. Entre ses amours très terrestres, dont il nous raconte trois épisodes, — à titre d'échantillons seulement, — et cet amour divin où il s'anéantissait dans l'église du Sépulcre, il y a cependant un moins grand abîme qu'on pourrait croire. En amour, Chabanon débute par l'amour idéal, même platonique. Par là, il se sépare de ses contemporains et devance certains romantiques de 1825. Nous devons ajouter qu'en ce point il fut assez mal compris de l'aimable personne à laquelle il adressa son étrange déclaration. Elle n'avait assurément rien fait pour qu'il lui tînt un langage aussi réservé dans sa passion. Il l'avait rencontrée à la campagne, chez un ami, et l'amour l'avait aussitôt transformé. Diderot le rencontrant aux Tuileries s'était écrié : « Je parie que vous êtes amoureux ? » Chabanon n'aurait pu s'en défendre. Il était même un amoureux d'une espèce toute particulière. Qu'on en juge par ce récit, qui nous peint bien la différence entre le caractère de la maîtresse et celui de l'amant :

« J'allais quelquefois musiquer chez un ami ; c'est là que l'amour m'attendait ; c'est là que je rencontrais habituellement

une femme que tout Paris nommait une *jolie femme*, une *agréable*, et qui avec moi, se réduisant au plus grand ton de simplicité, ne cessait de me dire : « Regardez-moi comme un « petit homme ». C'est en la prenant au mot et en la regardant de même que je fus conduit à la voir comme l'unique femme qui existât dans la nature... C'est ainsi qu'un matin, au chevet du lit de Mme de ***, je lui déclarai ce qu'elle savait déjà sans doute, et peut-être mieux que moi-même. N'importe; en m'écoutant elle fit une exclamation et dit : « Que je suis mal-« heureuse ! — De quoi donc? — Je vous aime autant que « vous m'aimez, mais j'appartiens à un autre. — Comment? — « M. V... vit avec moi depuis dix ans; ce n'est plus que de « l'amitié, mais il conserve les droits d'un amant. — Hé ! quoi? « repris-je, croyez-vous que j'aie prétendu à vos faveurs? » Tout ce dialogue est d'une vérité littérale. « Quand vous y « prétendriez ! — Si vous m'aimez, je n'ai plus rien à désirer « dans ce monde. »

Nous nous figurons que Mme de *** fut plus surprise encore que touchée de la fin de cette déclaration, et que Chabanon n'était pas très ambitieux. Mais c'était une femme d'expérience, et elle sut amener son jeune et trop modeste amoureux au point où elle voulait. Elle ne prit pas d'ailleurs de grandes précautions oratoires : « Ce soir, lui dit-elle, à quelques jours de là, quand tout le monde sera couché, rapportez-moi dans ma chambre ce petit paquet; il vous servira de prétexte si ma femme de chambre est encore avec moi. » L'aventure se termina comme la dame le désirait, mais Chabanon lui réserva encore quelques surprises. Ce fut lui qui demanda qu'une nuit discrète vînt en aide à la pudeur. Peut-être n'eut-il pas tort, car cet « amant heureux » aurait sans doute vu un singulier sourire naître sur la bouche de Mme de *** au tableau que lui-même nous présente :

« Le bras droit étendu hors du lit, la tête penchée du côté droit, car elle était à ma gauche, je restais immobile, comme en contemplation, et deux ruisseaux de larmes coulaient de

mes yeux... Pour m'arracher à mon extatique langueur, elle me prodigua coup sur coup cent mille baisers, cent mille caresses, avec une précipitation trop différente de mon quiétisme pour ne pas m'être importune. Aussi, étendant vers elle ma main gauche comme pour la soutenir, je lui dis tendrement : « Laissez-moi un moment tranquille ; vos caresses me distraient de mon plaisir. » Commentant ce récit, déjà trop détaillé, il ajoute : « Cette extase immobile, qu'était-ce, que la jouissance de l'âme qui succédait à celle des sens et me rendait mille fois plus heureux? »

Malgré toute cette quintessence de passion, Chabanon était assez grossier. En somme, il nous apparaît comme un mélange singulier de libertin à la Faublas, et même à la La Clos, ou à un Saint-Preux mystique. A peine sorti des bras de cette Mme de ***, qui ne comprenait pas plus ses prétendues délicatesses qu'elle ne les appréciait, il dira très sérieusement : « Je n'étais préoccupé que de la crainte que la jouissance un jour n'éteignît en moi les sentiments de l'âme : la théorie du cœur universellement reçue établit cet effet comme infaillible. Manquant d'expérience, cette théorie m'effrayait, et je redoutais la perte de mon amour, comme une dépravation du cœur, qui m'eût fait perdre toute ma félicité. »

Cette théorie du cœur, dont parle Chabanon, était celle de Boufflers dans sa célèbre épître : pour un amoureux aussi délicat, c'est un souvenir compromettant.

Cette passion de Chabanon pour Mme de *** fut pleine d'orages. Jaloux de ce premier amant, qu'on lui avait dit n'être plus qu'un ami, et pour lequel on ne tarda pas à le tromper, il quitta un jour, sans chapeau, sans épée, par une pluie battante, un concert où il faisait sa partie, pour courir chez son rival y surprendre l'infidèle. Quand il croit l'avoir accablée de ses reproches, c'est un congé hautain qu'il en reçoit : « Vous êtes bien insolent d'oser m'épier; sortez et ne paraissez jamais devant moi. »

Dans son désespoir, une consolation lui vint d'où il ne

l'attendait pas : de d'Alembert, qui témoigna pour ses peines la plus vive sympathie. Nous en serons moins étonné, aujourd'hui que nous connaissons mieux peut-être que les contemporains une âme que l'amour aussi, celui pour Mlle de Lespinasse, mit à de dures épreuves. Cette scène chez le philosophe-géomètre est bien contée par Chabanon et fait honneur à tous les deux :

« Le lendemain matin, j'allai chez d'Alembert, plutôt pour user la matinée que pour lui parler de mes peines. Il demeurait alors rue Michel-le-Comte, chez la vitrière Rousseau, sa nourrice. Dès qu'il me vit, il s'écria : « Qu'avez-vous? Avez-« vous éprouvé quelque malheur? Avez-vous perdu au jeu? « Vous est-il survenu quelque mauvaise affaire? » Toutes ces questions se succédèrent avec une telle précipitation, que j'étais encore à la porte de sa chambre qu'elles étaient déjà finies. Il en survint une à laquelle mes larmes répondirent : « Êtes-vous amoureux? » Jamais un ressort prompt et subtil n'est parti plus rapidement sous le doigt qui le presse, que mes pleurs ne coulèrent à la question qui me fut faite. Comment peindre alors la sensibilité de d'Alembert et la fougueuse précipitation de tous ses mouvements? Fermer sa porte aux deux verroux, courir au petit escalier qui répondait à la boutique du vitrier, y crier : « Madame Rousseau, je n'y suis « pour personne, » revenir à moi et me serrer dans ses bras, ce ne fut pour lui qu'un instant. J'omets une partie des discours qu'il me tint, et qui me découvraient sa tendre pitié pour les peines de l'amour. » .

La fin du récit, les dernières paroles de d'Alembert, nous montrent bien les idées courantes que l'on avait alors sur l'amour, et ce qu'il était, même pour un philosophe, même pour un ami de Mlle de Lespinasse :

« Il me demanda enfin si j'avais joui de la femme qui m'affligeait. « Eh! plût au ciel, lui dis-je, que j'eusse éprouvé « ses rigueurs et non pas son insensibilité. — Je ne sais que

« vous dire, reprit-il de ce ton de fausset qui lui était naturel et « que j'entend encore; c'est toujours la fiche de consolation. »

Un rapprochement suivit cette première rupture. La maîtresse de Chabanon, qui, malgré ses torts, semble avoir eu pour lui vraiment de l'amour, était tombée, repentante, aux pieds de son amant, ses « beaux cheveux épars », tout en larmes. Chabanon pardonna, mais d'une façon qui, avec une femme comme M[lle] de ***, ne présageait rien de bon pour l'avenir : « Je ne soutiens pas, lui avait-il dit, l'idée de votre peine, je me rends à vous, mais plutôt pour vous éviter un chagrin que pour me procurer la moindre félicité. »

M[me] de *** finit sans doute par trouver que, pour un amant, Chabanon était insuffisant, car, après plus d'un orage, elle rompit avec lui, sans beaucoup de ménagement. Et comme il voulait revenir : « Le mot est lâché, lui écrivit-elle, n'y revenons plus; nous ne sommes pas assez heureux l'un par l'autre. » L'on est même étonné que cette liaison ait duré quatre ans. Il est vrai que, dans cet intervalle, la dame avait donné plus d'un successeur au premier rival de Chabanon; « son titre d'ancienneté, titre peu valable en amour, lui permettait seulement de survivre à tous ceux qu'on voulait passagèrement lui préférer ». Un moment même, il avait été écarté au profit du mari; triste mari, qui, « par sa lâche complaisance à souffrir tant d'autres liaisons, avait perdu le droit de s'effaroucher de la sienne ».

Au milieu de ces infidélités, Chabanon était pris d'accès de passion, où l'excitation nerveuse avait plus de part que le cœur :

« J'éprouvais, dit-il, quelque répugnance, quelque horreur à me figurer des cheveux d'une autre couleur que les siens. Je puis bien certifier qu'entre baiser une autre main que la sienne et mettre la mienne au milieu d'un brasier, je n'eusse pas hésité un moment. » On peut ne voir, là encore, que de l'exagération et de l'emphase littéraire. Mais voici où la maladie commence, où la névrose se trahit : « Je me sou-

viens que l'attendant un jour aux Tuileries, toute la masse de l'air me semblait rouge comme une aurore boréale : cet effet, je l'ai su, n'existait qu'à mes yeux; et, en y réfléchissant depuis, je l'ai attribué à un état d'inflammation où l'amour vraisemblablement met la masse du sang. »

Chabanon raconte encore deux autres aventures d'amour, dont l'issue fut pour lui tout aussi douloureuse. Il n'était pas, en vérité, heureux en maîtresses, et l'on ne peut s'empêcher de croire qu'il y avait un peu de sa faute dans le mauvais sort qui le poursuivait. Sa première maîtresse n'était pas assez détachée des sens; la seconde, Lucinde, le fut trop. La liaison avait bien commencé. La dame était faite pour plaire, et Chabanon en trace un agréable portrait: « Lucinde, dit-il, belle, jolie, avait vingt-un ans. Jamais rien de si doux, de si bon, de si simple, ne mérita la confiance d'une âme honnête et n'inspira tous les sentiments qui peuvent s'allier à l'innocence. » Cette ingénue, qui conciliait la fidélité à son mari avec tout ce qui n'était pas l'irréparable, comme on dit aujourd'hui, avait ainsi répondu aux déclarations de Chabanon :

« Je vous aime autant que vous m'aimez; mais connaissez-moi. J'estime mon mari... j'aimerais mieux mourir que de manquer à mes devoirs. » Cet appel au devoir n'était pas pour déplaire à Chabanon, qui débutait toujours par le platonisme, sauf à s'en départir ensuite. Se jetant aux pieds de sa nouvelle amie, fondant en larmes, il s'écrie avec transport: « Je suis l'homme le plus heureux ! »

Ce langage n'était pas celui que tenait, en pareille circonstance, un amant du XVIIIe siècle. Aussi Lucinde, toute déterminée qu'elle fut à respecter le lien conjugal, s'en montre-t-elle étonnée.

« Quoi vous seriez capable de m'aimer sans rien obtenir de moi? — Ah! lui dis-je, j'adore votre vertu autant que vos charmes... La seule faveur que j'attends, c'est de baiser votre main. »

Ce traité d'amour et de respect, — car c'est un vrai traité, — fut d'abord scrupuleusement observé par Chabanon. Sur cette nouvelle carte de Tendre, il ne dépassa pas les villages de Petit-Soin et de Billet-Doux. Lorsque le mari, un mari commode cependant, qui ne reprochait à sa femme « que de fuir le monde et de laisser ignorer à tout Paris le bonheur de l'époux qui possédait une femme si belle », eut enfin conçu quelques soupçons, Chabanon n'hésita pas à se sacrifier, pour rendre la sécurité à son amie, et à s'éloigner. Mais, en cessant de venir chez Lucinde, il ne renonça pas à lui donner des preuves de son amour, et voici comment. On ne peut rien imaginer de plus romanesque :

« En renonçant à te voir, je renonce à tout dans le monde... je vivrai seul occupé de toi ; je t'écrirai sans cesse... Dès que le soir arrivera, j'errerai sous tes fenêtres, avec un vêtement que sa blancheur te fera reconnaître. Tu te diras : *Il est là-bas, et il y est pour moi*, quelque puisse être la rigueur de la saison. De ton côté, approche ton fauteuil de la fenêtre ; ta table en est déjà voisine : places-y la lumière, afin que je puisse à mon aise te voir, te contempler. Sois sûre qu'avec cette seule jouissance et le charme des privations que je m'impose pour te plaire, je possède trop pour rien désirer. »

Chabanon fut-il aussi exact qu'il le dit à ces factions amoureuses? Nous voudrions ne pas le croire, car il nous apparaît assez ridicule dans cette promenade, en vêtements blancs, sous les fenêtres de son amie.

Tout cela n'était pas dans la nature. Ainsi pensait Dessalins, un frère de Chabanon, et telle était peut-être la cause de cette humeur capricieuse qui se mêlait à l'affection de Lucinde, de « cette mobile aliénation d'esprit, de caractère, qui lui faisait fuir ce qu'elle désirait le plus, et affliger ce qu'elle aimait davantage ». Chabanon, qui se plaint ainsi, avait sans doute réfléchi sur ce mot que lui décocha un jour une femme auprès de laquelle il se faisait un mérite de son

respect, dans une circonstance où on lui aurait demandé plutôt la tendresse : « Mon ami, un procédé semblable inspire aux femmes plus d'estime que de reconnaissance. » Rien n'est curieux comme la peinture que nous fait Chabanon de ses sentiments, s'enhardissant tout à coup, et de ses plans de Don Juan et de Lovelace. Passe encore pour ce monologue : « Je m'étais dit que, pour fixer la tête d'un enfant déraisonnable, il faudrait peut-être triompher de son innocence. » Mais que penser de sa délicatesse, et aussi de son habileté, quand on le voit dans une conversation avec son amie lui faire part ainsi de ses vues sur elle : « J'annonçai à Lucinde le projet d'attenter par degrés à sa vertu. »

Après une déclaration de ce genre, Chabanon ne pouvait guère courir qu'à une défaite. Mais, cette fois, s'il respecta la vertu, ce fut bien malgré lui. Quand nous disons vertu, nous faisons beaucoup d'honneur à cette Lucinde qui, pour compenser ses refus, tenait à Chabanon ce discours étrange, que nous ne saurions ici donner tout entier, et qu'il ne faut pas approfondir : « Lorsque la nuit, raconte-t-il, nous forçait à nous séparer : « Emporte avec toi mon image, disait-elle; je « la livre à tes désirs au défaut de ma personne; sois sûr que « je partagerai tout le plaisir qu'elle te fera goûter... Avertis-« moi par un signal du moment où le plaisir aura été porté à « son comble. »

Cette singulière liaison avec Lucinde, qui dura cinq ans, fut agitée, plus encore que la première, par les inquiétudes et surtout les caprices d'une maîtresse que cette position irritait sans qu'elle s'en rendît compte. « Vous voilà malheureux, comme ci-devant, » lui-disait Dessalines après un nouveau triomphe de cette demi-vertu, de cette mensongère pudeur. Tantôt Lucinde, auquel il vient de promettre qu'il la respectera, « délivrée de ses craintes, se jette à son cou et le serre contre son cœur »; tantôt, sans qu'il sache pourquoi, elle refuse de le recevoir. Il finit par recevoir aussi son congé, en bonne forme, de cette capricieuse qui, au fond, était une corrompue, comme il le sut plus tard.

Pour se consoler, Chabanon essaya des plaisirs que peut donner une liaison facile. Mais cela ne lui réussit pas. « Dessalines m'exhortait à étouffer ces besoins du cœur par les plaisirs des sens. La recette était bonne peut-être ; mais j'y répugnais, et je n'envisageais que du dégoût dans ce que mon inflammable tempérament m'avait fait rechercher avec tant d'ardeur. Ce dédain des jouissances matérielles était devenu si fort en moi par l'habitude d'un sentiment purement mystique, qu'ayant trouvé l'occasion d'être heureux avec une femme encore jeune et jolie, je n'eus pas plutôt cédé à ce bonheur de rencontre que je sortis de chez la femme oppressé de dégoût, de honte et de remords... Ce repentir ne me sauva pas des rechutes inévitables ; mais ces rechutes ne me firent pas trouver plus d'attraits à ce plaisir d'habitude. Il n'était pour moi que l'oubli de quelques moments ; et mon état, comparé à celui d'où je sortais, n'était pour moi qu'un état dégénéré. »

Ce mystique, ce platonique, a parfois les maximes d'un roué. Telle celle-ci : « Rien ne sert tant auprès des femmes qu'un début un peu singulier. Il éveille l'attention, excite l'intérêt, quelquefois pique la vanité. Ce sont de grandes avances prises sur le sentiment qu'on veut inspirer. »

Il la mit, cette maxime, en pratique dans sa troisième aventure. C'est ainsi, à la mousquetaire, on dira bientôt à la housarde, qu'il attaqua Barsile : « Je lui dis, avec une franchise qui m'a presque toujours bien servi, raconte-t-il, que toute belle qu'elle était, je ne voudrais pas d'elle pour maîtresse. — Pourquoi ? me dit-elle. — Parce qu'il vous importe plus de plaire que d'aimer. — Que vous me connaissez mal ! »

Il ne dépendit pas de la dame que Chabanon ne la connût bientôt davantage. C'était une brune « aux regards passionnés », fort différente de Lucinde : « l'une invitait à l'aimer, l'autre semblait commander l'amour ». Éloignée de Paris, elle en regrettait les plaisirs, et surtout un certain Mondor qui avait été son amant. Ce fut Chabanon qu'elle choisit pour remplacer Mondor. « Si vous ne voulez pas que je meurs, lui

dit-elle un soir, ne partez pas pour Paris. » Chabanon, revenu à ce singulier platonisme auquel il donnait cependant de si curieux démentis, lui écrivit : « Étranger au pays que vous habitez, l'honneur d'y avoir possédé quelque temps une femme charmante ne serait presque à mes yeux d'aucun prix. Mais si vous voulez me consacrer votre vie tout entière, toute la mienne vous appartient. »

La belle lui répondit : « De près ou de loin, je n'aimerai jamais que vous. » Ainsi commencée, l'aventure alla grand train. Il existait un mari qui surveillait fort sa femme. Ce fut la nuit, par escalade, que Chabanon pénétra chez Barsile. Il n'en sortit qu'aux premières lueurs du jour. Il eut ainsi « trois mois de paisible jouissance ». Mais il fallut enfin partir. Chabanon est alors repris de ces romanesques imaginations amoureuses que nous connaissons :

« Partout je foulais dans ma route les traces que Barsile y avait laissées six mois auparavant, lorsqu'elle se rendait au lieu où je l'avais connue. J'avais pris la note exacte des auberges où elle s'était arrêtée et des chambres mêmes qu'elle avait occupées. Je tâchais de m'y faire placer, et, par une illusion familière à l'amour, je trompais ainsi les malheurs de l'absence. Je retrouvais Barsile dans les lieux qu'elle avait habités, dans les meubles qui avaient été consacrés à son usage, dans le lit sur lequel elle avait reposé ses charmes. Mon voyage commença et s'acheva dans les pleurs. »

Une correspondance servit à tromper les douleurs de l'absence, et elle fut fort active de part et d'autre; il en résulta « des paquets de lettres ». Toujours surveillée, Barsile cachait les siennes « dans son chignon », ce qui fait honneur à sa chevelure. Elle avait plus d'ardeur que de fidélité. Mondor revint, et Chabanon fut à son tour mis de côté. « Je l'ai vu, il a pleuré. » Ce fut toute la justification de Barsile. Bientôt même on reprocha comme un crime à Chabanon de l'avoir fait un instant oublier. J'ai trahi pour vous l'homme le plus honnête et le plus aimable, lui écrivit-elle; je me fais horreur.

Fuyez-moi, haïssez-moi, méprisez-moi; mais que je n'entende plus parler de vous. »

C'était le troisième congé que Chabanon recevait de ses maîtresses. Il offrit bien de se contenter de l'amitié : « Elle sera pour vous un culte passionné, » écrivit-il. Mais il fut trompé, avec Barsile, en amitié comme en amour, et, aujourd'hui qu'il n'était plus qu'un ami, elle lui mentait sur ses nouveaux amants, comme au temps où il eût été un rival : « Confident, dit-il, de ses erreurs amoureuses, qui n'étaient plus que le délire des sens, jamais un mouvement de jalousie ne me mit hors du rôle que je devais jouer. Croirait-on que Barsile m'ait gratuitement et constamment trompé, attribuant à sa tendresse pour moi le renvoi d'un amant qu'elle congédiait pour en prendre un autre? »

Lucinde, d'ailleurs, la pudique Lucinde, n'avait pas mieux fini; et, si Chabanon n'a pas chargé le tableau, il n'avait pas à la regretter. Et encore peut être s'en voulut-il de n'avoir pas été le troisième larron.

« Lucinde, de son côté, raconte-t-il, est devenue un monstre souillé de noirceurs, et qui allie les attentats de la haine aux emportements de la débauche. Six mois après notre rupture, la haine qu'elle prit contre son mari l'a mise dans les bras d'un amant. »

Chabanon tombait rudement à terre, du haut de son idéal. Renonça-t-il à l'amour? Pas même à ses illusions, si l'on peut appeler illusions les bizarreries d'un tempérament singulièrement excité et ses crises de névrosé. Il continua comme devant à vouloir allier le platonisme à un matérialisme très raffiné, et, s'il eut de nouveaux déboires, c'est à lui surtout qu'il dut s'en prendre :

« Cette délicieuse conviction où l'on est que, hors ce que l'on aime, on ne pouvait rien aimer, cette illusion, je la regardais comme une vérité que j'aurais signée de mon sang.

Détrompé de cette erreur, je reconnais que, l'illusion détruite, le besoin d'aimer qui l'avait fait naître lui survit encore; et il opère en faveur d'une autre le même prestige, qui nous trouve aussi crédule que la première fois. »

Au XVIIIe siècle, c'était mourir dans l'impénitence finale.

EUGÈNE ASSE.



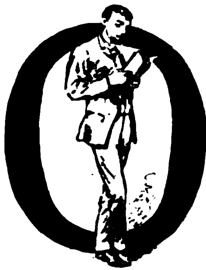


PETITE BIBLIOTHÈQUE

DES CHEMINS DE FER

GUIDE DES VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

POUR VILLÉGIATURE ET VOYAGES



On ne s'embarque pas sans biscuits, dit le proverbe. Est-il biscuits plus nourrissants, légers, savoureux et moins faciles à se procurer, dans les fréquents accès de faim intellectuelle auxquels les pérégrinations de vacances, les plaisirs sportifs de la vie de château et les longs loisirs du séjour sur les plages laissent en proie, que les livres nouvellement parus? — En voici tout un ballot, divisés par genres en petits paquets portatifs. Chacun y prendra ce qui lui plaît. Il trouvera de quoi boucher tous les trous des malles et porte-manteaux, tout en gardant le favori pour son sac à main ou sa poche de côté.

POÉSIE ET THÉATRE

Le grand livre de vers de la saison, c'est, — est-il besoin de le dire? — le nouvel ouvrage que les exécuteurs testamentaires de Victor Hugo exhument de ses papiers si riches en merveilles. *Dieu,* cependant, nous pardonnera si nous ne venons à lui qu'après avoir feuilleté la *Bible*. M. E. Ledrain donne le septième volume de sa traduction (A. Lemerre, édit., in-8°; 7 fr. 50). On sait la valeur de cette œuvre, également faite pour passionner les philologues, les exégètes et les artistes. Le volume VII contient *le Cantique des cantiques,* que M. Ledrain, dans une courte note, ramène à ses véritables proportions de recueil de chansons, où n'y a d'autre lien que l'unité du sujet, — l'amour, les fiançailles, les noces, — où s'est limité un collecteur unique; *l'Ecclésiaste,* sorte de Shopenhauer avant la lettre, qui, après avoir tout sondé et l'avoir trouvé vide, résume la sagesse à s'égayer et à satisfaire son estomac, car « tout est néant et pâture de vent »; les *Proverbes de Salomon,* qui n'appartiennent point à celui dont ils portent le nom, ayant été colligés après l'exil de Babylone; le livre de *la Sagesse* ou *Sapience de Salomon*, écrit en grec, dans le premier siècle de notre ère, par un Juif alexandrin; *la Sagesse de Jésus Bès-Sirach* ou *Ecclésiastique,* que l'Église ne reconnut pas tout d'abord pour livre canonique, et qui fut traduit sur l'hébreu par un Juif d'Egypte vers l'an 720 avant J.-C.; et enfin les quatre récits célèbres, si divers de ton et d'inspiration, *Ruth, Esther, Tobie* et *Judith.* C'est là certainement un assemblage qui fait de ce volume un des plus intéressants de la collection pour le lecteur qui recherche surtout dans la Bible l'expression des notions morales particulières à une race et à une époque, en même temps que des légendes littéraires et des émotions d'art. C'est aussi l'un de ceux où le traducteur a eu le plus d'occasions de faire valoir les ressources infinies de son style puissant et délicat, énergique et

souple, savant et naturel, si parfaitement habile à conserver à la pensée hébraïque son allure, sa couleur et son éclat.

Allure, couleur, éclat, souffle héroïque, élan vers l'infini, bond dans l'invisible, déchirement du vieux voile d'Isis, rapt prométhéen de la lumière céleste, brandie au travers des ténèbres humaines pour faire apparaître à nos yeux obscurs la vision toujours reculante de l'inaccessible vérité, tel est le nouveau poème légué au monde par Victor Hugo, sous ce titre : *Dieu* (J. Hetzel et Cie, Maison Quantin, in-8°; 7 fr. 50). Sollicité de l'irrésistible désir, l'esprit humain commence *l'Ascension dans les ténèbres* au milieu des *Voix* contradictoires des sages que fait la certitude et des savants qui ignorent tout. Il monte, dans un incessant effort pour atteindre *Dieu,* vers des points noirs espacés dans les hauteurs de l'abîme et qui successivement se trouvent être une *chauve-souris,* qui est la négation; un *hibou,* qui est le doute; un *corbeau,* qui représente le double principe adopté par les Manichéens, un *vautour,* qui sait que Prométhée a ravi la flamme et qu'elle est sur terre, quelque part; un *aigle,* qui a vu Dieu, et qui l'a vu terrible; un *griffon,* plus haut que l'aigle, qui, lui aussi, a vu le Dieu universel, mais qui l'a vu bon; un ange, qui explique, à la manière du néo-pythagoricien des *Contemplations,* la dispersion de Dieu dans les créatures, et sa totalisation dans la justice absolue; enfin une *lumière* « avec deux ailes blanches » qui, bien que Dieu soit pour les hommes l'Innomé, et

Que tous les noms sur Dieu *soient* des flots insensés,

en donne cette définition, au delà de laquelle notre concept reste impuissant à comprendre :

Dieu n'a qu'un front : Lumière! et n'a qu'un nom : Amour!

Mais l'esprit humain n'est pas encore satisfait. Il monte plus haut, et le dernier point noir qu'il atteint prend la forme

d'un suaire. Et derrière ce suaire il entend la voix de l'Être qui lui dit :

> Ce que l'homme endormi peut savoir, tu le sais.
> Mais, esprit, trouves-tu que ce n'est pas assez?...
> Veux-tu planer plus haut que la sombre nature?
> Veux-tu dans la lumière inconcevable et pure
> Ouvrir tes yeux, par l'ombre affreuse appesantis?

« Oui, criai-je... Alors

> Il me toucha le front du doigt.
> Et je mourus.

Ce poème, écrit à Jersey en 1855, est égal à ce que Victor Hugo a fait de plus grand. Il couronne *la Légende des Siècles* et *la Fin de Satan*. Avec la *Bible,* traduite par Ledrain, et *Dieu* de Hugo, un contemplateur a de quoi donner à sa fantaisie tous les horizons du rêve, tous les bercements de l'harmonie, tous les ravissements du réel en vol vers l'idéal. S'il est donc des touristes qui bouclent leur sac sur ces deux livres et n'en admettent point d'autre, je ne les en saurais blâmer. Pour ceux qui n'apprécient l'excellence d'un festin intellectuel que s'il est encadré dans la multiplicité des hors-d'œuvre et la variété des desserts, je continue ma nomenclature.

Un beau livre encore, comme format et typographie, — et aussi comme talent, toutes proportions gardées, — c'est celui que le poète Jean Rameau publie chez Savine sous le titre *Nature* (gr. in-8°; 10 fr.). Ce volume, tiré à 500, orné d'un portrait gravé à l'eau-forte par Lalauze, contient toutes les poésies qu'il est à la mode de faire dire à l'auteur dans les salons : *les Champs, la Forêt, les Ruisseaux, Danse de libellules, les Étoiles, la Procession des fleurs, le Vent, Prière à la nuit, Éducation d'un oiseau,* etc., avec un grand nombre de poèmes inédits marqués du même caractère de fraîcheur et de grâce. Mais peut-être donnent-ils mieux l'impression de la nature, récités dans l'atmosphère artificielle d'un intérieur parisien que lus dans la verdure agreste, au rythme du vent dans les

arbres et à la clarté du vrai jour. L'expérience, en tout cas, vaut qu'on la fasse. Emportez donc le livre de M. Jean Rameau, touristes qui aimez la nature et les vers.

Emportez aussi, ne serait-ce que pour varier, le petit volume de M. Laurent Tailhade, *Au pays du mufle* (L. Vanier, in-16), si vous pouvez vous procurer un de ces 400 exemplaires auxquels est limitée l'édition. Armand Silvestre, dans une préface admirative où il place l'auteur entre Gautier et Villon, déclare, toutefois, qu'on « n'a jamais rien écrit de moins bon enfant », et qu'on « peut tout redouter de cet héroïque pince-sans-rire ». Je ne nie pas, pour ma part, le mérite de ces ballades et quatorzains au double point de vue de la langue et du rythme; mais l'inspiration en est desséchante et trop haineuse pour rien dicter de vraiment supérieur. M. Jean Rameau n'y est pas ménagé, non plus que d'autres, parmi lesquels il en est au moins un sans les écrits initiateurs de qui M. Laurent Tailhade en serait encore, — je le crois du moins, — à chercher la forme dans laquelle il coule ses ironies et ses invectives. Mais ce sont là des considérations qui n'ont de force, apparemment, qu'au « pays du mufle », d'où M. Laurent Tailhade est bien certain qu'il n'est pas.

L'écrivain qui signe du calembour de Saint-Turon nous donne des *Ruades de Pégase* (A. Savine, in-18; 3 fr. 50), qui ne sont que des ruades de bon animal en gaieté. Lui aussi y va de son sonnet bigorne et de ses chansons de gueux. Mais chez lui tout est allègre et la satire n'a point de fiel. Je crois bien m'apercevoir que son Pégase manque de plumes aux ailes et de fers aux sabots; mais, ma foi, le cavalier a de la belle humeur et de l'entrain; si ce ne sont pas des qualités d'un ordre bien relevé, elles sont rares et n'ennuient pas.

La Poésie de Jeanne, monologue gentil à dire en famille, par M. Lionel Bonnemère (Rennes, Hyacinthe Caillière; br. in-18), nous amène à deux ouvrages dramatiques, dont l'un a suscité naguère bien des polémiques non encore calmées, et dont l'autre, qui n'est point fait immédiatement pour la scène, a, malgré le très curieux effort d'un esprit hardi, bien des

chances de passer, flot inaperçu dans le fleuve jaune des livres nouveaux. Je l'aurais du moins signalé : *le Nazaréen*, drame en trois actes, par Henri Mazel (A. Savine, in-18 ; 3 fr. 50). Il ne s'agit point de Jésus, comme on pourrait le croire ; c'est une peinture de la civilisation byzantine où la femme apparaît comme l'être satanique qui est créé pour détruire et qui détruit plus qu'elle ne crée, et où la science de l'écrivain ne sert qu'à donner plus d'audace aux fantaisies de son imagination. Quant au *Canard sauvage,* de Henri Ibsen (A. Savine, in-18 ; 3 fr. 50), ce n'est par tout à fait celui qui a été représenté au Théâtre-Libre. Il paraît que la traduction de MM. Armand Éphraim et Ch. Lindenlaub a été faite sur la version allemande, tandis que celle du comte M. Prozor, publiée par A. Savine, a été faite directement sur le texte norvégien et est la seule que le maître ait voulu autoriser. Le volume contient, en outre, *Rosmersholm,* drame en quatre actes du même auteur et du même traducteur. Je ne dirai rien de ces produits du génie scandinave qu'on prétend imposer comme modèles au génie français. Tout le monde en a parlé, ce qui est une bonne raison pour que je m'en taise. D'ailleurs, je ne peux développer ici ce que j'aurais à en dire, et mon admiration, toute sincère qu'elle soit, ne serait pas dans le ton.

Le comte de Larmandie, qui est un « Templier Rose-Croix », publie le second volume de ses *Proses lyriques,* auxquelles il donne pour sous-titre *la Chevauchée de la Chimère*. Ce volume, *l'Age de fer* (Librairie des Bibliophiles, in-18 ; 4 francs), qui fait suite à *Mes yeux d'enfant,* est dédié à M. Joséphin Péladan : « Sar Peladanti Laus Salus Honor. » Il raconte, en des pages dithyrambiques, ironiques, décousues, et non sans talent, l'éducation de l'auteur dans différentes maisons de jésuites. On y chercherait en vain l'érotisme cérébral si complaisamment analysé par M. Péladan en son huitième volume de *l'Éthopée*. La lecture en est amusante et nullement malsaine. Ceux pour qui c'est un défaut ont de quoi se contenter ailleurs.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Ce fragment d'autobiographie poétisée nous est une transition naturelle pour arriver aux œuvres de fiction pure, qui sont toujours nombreuses, sans doute parce qu'elles ont beaucoup de lecteurs et de lectrices fidèles. Voici, Mesdames, de quoi tromper l'ennui des journées pluvieuses et faire de bonne heure venir le sommeil quand la lassitude du corps ne suffit pas à l'appeler.

D'abord un roman de la bonne faiseuse, toujours à la mode, quoi qu'elle en ait tant fait, *Péril,* par Henry Gréville (E. Plon, Nourrit et C[ie], in-18; 3 fr. 50), les tragiques horreurs de l'amour coupable et les nobles joies de l'amour permis; puis *le Péché d'autrui*, par Pierre Bertrand (A. Savine, in-18; 3 fr. 50) qui, lui aussi, n'est pas tendre pour les amours coupables, et qui a fait une œuvre d'analyse aiguë en étudiant le cas, très exceptionnel, d'un enfant dont l'innocence, souillée trop tôt, exaspère l'énergie passionnelle jusqu'aux douleurs les plus vives et jusqu'à l'affolement; puis *Suggestion,* par Henri Nizet (Tresse et Stock, in-18; 3 fr. 50), livre d'observation consciencieuse dont l'affabulation repose sur un cas de télépathie hypnotique et d'affinité affective; puis M. Jean Rameau, le poète de *Nature,* que nous retrouvons avec un roman intitulé *Simple,* navrante étude de la vie littéraire, où la maladie d'écrire et de se faire imprimer pousse un homme inoffensif et bon au crime le plus effroyable; puis *le Roi de Camargue,* par Jean Aicard, dans une jolie édition publiée par Émile Testard et Paul Ollendorf, avec quatre-vingt-cinq illustrations de George Roux qui en font une merveille de livre à 3 fr. 50. On connaît le roman très dramatique, très coloré, une des œuvres où l'auteur a mis le plus de force en même temps que le goût de terroir dont il relève tout ce qu'il produit. C'est une bonne fortune que de pouvoir se procurer au prix ordinaire d'un in-dix-huit de librairie courante cette charmante rédaction de l'édition de luxe in-octavo.

Un autre roman provençal, *le Fada,* signé du pseudonyme déjà célèbre de Zari, est plus nouveau et mérite aussi mieux qu'une sèche mention (Firmin-Didot et Cie, in-12). Le talent dont Zari a déjà donné tant de preuves me met à l'aise pour apprécier cette dernière œuvre. Quel que soit le sexe de l'écrivain qui se cache sous ce nom de guerre, il est au-dessus d'un compliment banal et a mérité qu'on le traite virilement. *Le Fada,* ce jeune homme inculte, rêveur et distrait, dont le sobriquet se donne en Provence aux simples d'esprit, se développe, sent son intelligence s'ouvrir et devient un remarquable artiste grâce à la chaleur de ses sentiments affectifs, parce qu'il aime et qu'il se sent aimer. Idylle gracieuse et chastement passionnée, avec des rehauts de vigueur peu ordinaires à une main de femme, *le Fada* dévoile, en outre, chez Zari, une connaissance sûre et profonde du cœur humain. Il est dédié à Mistral. Le filleul n'est pas indigne du parrain.

Gyp est toujours une friandise à la maison, mais c'est un régal en voyage. On se gardera d'oublier son nouveau roman : *Une passionnette* (Calmann Lévy, in-18 ; 3 fr. 50). Je ne sais plus guère comment faire pour ne pas tomber dans des redites en parlant de cet écrivain si généralement parisien, si spirituellement naturel, si bon enfant, d'une négligence si peu affectée et de si grand air, abordant tout de front avec une bravoure railleuse et provocante, jamais effarouché et toujours, — ceux qui en douteraient ne savent pas lire, — si noblement et généreusement honnête. Il a plus vite fait de renouveler les manifestations de son talent que moi la forme de mes éloges. *Une passionnette* nous montre, en effet, son talent sous une nouvelle face, toujours clair, spontané, libre d'ailleurs, d'une ironique et mordante gaieté ; mais il a, en outre, — avec une incontestable habileté à conduire une action assez complexe, — le don de créer des personnages passionnés et vivants, une largeur et une puissance de souffle qui peuvent surprendre, et surtout une émotion communicative qui fait qu'on lit ce charmant livre avec un sourire trempé de larmes.

MM. Maurice Lefèvre et Henri Vuagneux, qui ne croient

pas à la mort de l'art, non pas même de l'art de Debureau, avaient donné une pantomime-ballet, avec Cassandre et Gilles, Colombine et Arlequin, Scaramouche et Polichinelle. Mais pour ceux qui n'ont pu l'aller voir et à qui le *kinétographe,* d'invention trop récente, ne peut la porter à domicile, M. Maurice Lefèvre a eu l'heureuse idée d'en tirer un conte plein de verve et d'esprit, illustré de pimpants dessins de Job, et précieusement mis sous une ébouriffante couverture de Chéret (*Scaramouche.* Paul Ollendorff; br. in-4°).

Dans une autre note de joyeuseté, mais non moins amusants de texte et d'images, sont *les Contes du Chat-Noir,* du gentilhomme Salis (E. Dentu; in-8°, 3 fr. 50), illustrés par toute une pléiade d'artistes experts et narquois, et précédés d'une préface bonhomme et bedonnante de l'excellent oncle Francisque Sarcey. *Les Contes drolatiques* de Balzac gardent leur place; mais ceux du seigneur de Chanoirville-en-Vexin, malgré leur moult antique escripture, sont plus faciles à lire pour tous, et tout aussi plantureusement bourrés de gras propos, amoureux pourchas et grivoiseries ragaillardissantes.

Ce n'est pas, non plus, ce qui manque dans *l'Effroi des bégueules,* le nouveau recueil de contes facétieux qu'Armand Silvestre vient d'ajouter à tant d'autres de sa façon (Librairie illustrée; in-18, 3 fr. 50). Une jolie couverture en couleurs et quantité de dessins gentiment troussés — et retroussés, — par Ch. Clérice, ne nuisent pas au piquant des fantaisies de l'inépuisable et jovial conteur, qui est en même temps, — et cela rend compte de la persistance de ses succès, — un écrivain maître de toutes les ressources de son art.

Autres histoires chatnoiresques! M. Alphonse Allais, qui préside, comme il est naturel, à la publication de ses « œuvres anthumes » (le mot est drôle, n'est-il pas vrai?), nous donne un volume qu'il intitule, avec plus de franchise que de prudence : *A se tordre* (Paul Ollendorff; in-18, 3 fr. 50). Rien ne rend lugubre, le plus souvent, comme ces promesses de vous faire rire. Mais l'impression liminaire ne persiste pas, et le seuil est à peine franchi que le rire vous prend et ne vous

lâche guère qu'à la fin. Pour peu que l'on mette de bonne volonté à se laisser monter au diapason de cette gaieté et de cette fantaisie exorbitantes, l'effet est irrésistible, et, ma foi! on se tord.

Les nouvelles que M. Jacques Renaud a réunies en un coquet volume (Bibliothèque littéraire et artistique; in-16, 3 fr.) sous le titre *le Fi Bâlouët* ont une forte saveur de satire, mais point de satire gaie. J'y ai reconnu à plein, non seulement le langage, mais les passions brutales sous leurs dehors de mutisme ou d'hypocrisie, l'âpre attachement à l'argent, la paillardise, le peu de cas fait de la vie des autres, l'ironique et lourde matoiserie qui distinguent nos gens des pays de l'Ouest. Cependant le paysan n'est pas « tout failli », et il a ses bons côtés, que M. Jacques Renaud laisse un peu dans l'ombre, sans doute parce qu'ils sont moins pittoresques que les vices et les défauts.

Je me trouve un peu embarrassé pour parler ici des *Nouveaux Pastels* de M. Paul Bourget (A. Lemerre; in-18, 3 fr. 50). Ces dix portraits d'hommes n'ont de la fiction que ce qu'il en faut pour vernir la vérité. Et cependant leur arrangement dramatique ne permet guère de les classer que sous la rubrique « Nouvelles ». Ajoutons-y, si vous voulez, l'épithète de « psychologiques ». Ces dix portraits d'hommes, parmi lesquels celui de Legrimaudet, *alias* Nicolardot, n'est pas le moins remarquable, font pendant aux dix portraits de femmes publiés il y a quelque temps sous le titre de *Pastels*. Dans ceux-là comme dans ceux-ci, on reconnaît la puissance d'observation et le talent d'analyse, un peu long et ténu, mais si pénétrant, du délicat et subtil écrivain de *Cruelle Énigme* et de *Mensonges*.

Les langues étrangères sont à la mode : tout le monde les apprend, et, quelquefois, c'est avec le désir d'arriver à les savoir. On pourra donc glisser dans le coin aux livres, ne serait-ce que par *fashion*, les deux nouveaux volumes de la Bibliothèque des meilleurs romans de tous les pays, que publie le libraire de Stuttgart, Engelhorn. L'un est de Richard

Posz et comprend plusieurs nouvelles, dont la première a pour titre *Der Mönch von Berchtesgaden;* l'autre, intitulé *Oberst Quaritch,* est la traduction, par Nathalie Rümelin, d'une œuvre d'un des romanciers anglais les plus en vogue, M. H. Rider Haggard; il fournira, outre l'intérêt d'une action corsée, un excellent exercice de linguistique, comparé à ceux qui peuvent lire l'original dans le texte. A ceux-là je signalerai encore un humoristique et fantaisiste récit, très attachant et très curieux, dû au poète William Morris, et dont MM. Reves et Turner, de Londres, viennent de donner une jolie édition populaire à un shilling (1 fr. 25) : *News from Nowhere,* « Nouvelles de nulle part, ou Période de repos, chapitres détachés d'un roman utopique ». Il y a là certaines vues sur la question sociale où la hardiesse et l'originalité n'excluent pas le bon sens.

HISTOIRE, MÉMOIRES ET BIOGRAPHIES

Beaucoup de volumes, gros et petits, se présentent au choix dans cette catégorie. Les lectures sérieuses ne sont déplacées nulle part, et la villégiature n'est pas forcément l'ennemie de la culture de l'esprit. On pourra donc, suivant son goût, emporter avec soi les ouvrages dont je trace la hâtive nomenclature.

D'abord un livre où l'histoire générale sert d'appui à une thèse socialiste, livre écrit par un anarchiste sous les verroux de Sainte-Pélagie. Dans *Révolution chrétienne et révolution sociale* (A. Savine; in-18, 3 fr. 50), M. Ch. Malato met en parallèle la société romaine décadente, au moment où le christianisme s'éleva sur les débris des cultes païens, et la société contemporaine. Il en prend occasion pour fournir maint renseignement curieux sur les caractères du mouvement révolutionnaire et socialiste, sur la conduite et les visées des ennemis de la société bourgeoise et sur les conceptions qu'ils se font de la société future à l'avènement de laquelle ils travaillent.

A propos du christianisme, je dois signaler ici une très curieuse étude sur celui qu'il reconnaît pour son fondateur divin, ***Jésus de Nazareth, au point de vue historique, scientifique et social,*** par Paul de Régla (Georges Carré; in-8°, 8 fr.). L'auteur a longtemps vécu en Orient, et il a étudié avec conscience tout ce qui pouvait faire de la lumière en son esprit sur la question qu'il s'était posée. Il arrive à conclure que Jésus fut le continuateur génial de l'œuvre commencée par Jean-Baptiste, qu'il fut un thérapeute très puissant et qu'il ne mourut pas sur la croix. Il oppose au christianisme le *Jésunisme*, que le premier, dit-il, a vaincu sans le détruire. Il ne m'appartient pas ici de prendre parti dans une querelle qui, d'ailleurs, n'est pas limitée à ces deux termes; mais je recommande la lecture du livre de M. de Régla à ceux que les questions religieuses inquiètent et qui aiment avant tout la sincérité de langage au service de la hardiesse de l'esprit.

Les études plus purement historiques, et portant sur des époques plus rapprochées de nous, ne présentent pas toujours pour cela un intérêt aussi général. Tel est le livre de M. le marquis de Courcy sur *l'Espagne après la paix d'Utrecht;* 1713-1715 (E. Plon, Nourrit et Cie; in-8°, 7 fr. 50). Et cependant, comme le dit l'auteur, les *Cosas de España* sont d'essence dramatique, et M. de Courcy a le talent qu'il faut pour en tirer parti. Mais que pèsent la princesse des Ursins, le marquis de Brancas, Philippe V et toute sa Cour dans la balance dont l'autre plateau contient Jésus et les germes, bons et mauvais, de toutes nos civilisations?

Le baron Marc de Villiers du Terrage apporte aussi son contingent à ces études, toujours poussées plus avant et jamais terminées, sur le XVIIe siècle, avec une biographie de *Toussaint Rose, marquis de Coye,* président en la Chambre des comptes, membre de l'Académie française et secrétaire de Louis XIV, qui aimait à recourir à sa prodigieuse mémoire. Un état de la bibliothèque de cet académicien, avec l'estimation des ouvrages, a été extrait de l'inventaire après décès de la fortune et du mobilier de M. T. Rose. C'est un document

intéressant pour les bibliographes. (Ancienne Maison Quantin, in-12.)

Avant d'arriver à la période contemporaine, je trouve deux ouvrages à enregistrer. L'un est un beau travail sur la vie et les écrits de sir Thomas More *(Life and Writings of sir Thomas More;* Londres, Burne et Oates, in-8°), par le Rév. T.-E. Bridgett. Cette nouvelle relation de la vie et de la mort de Thomas Morus, le célèbre auteur de *l'Utopie*, est fondée sur l'ouvrage de Stapleton intitulé *Tres Thomæ* (saint Thomas l'apôtre, saint Thomas Becket et Thomas More). L'auteur, membre distingué du clergé catholique romain, se serait même contenté de traduire Stapleton en l'annotant, si les documents rendus accessibles par la publication des *Calendars of Letters and Papers* relatifs au règne de Henry VIII ne lui avaient fourni des matériaux trop abondants pour une simple réédition. Nous n'avons pas à le regretter; car, si le Rév. T.-E. Bridgett a, comme on devait s'y attendre, donné au côté religieux et polémique de son sujet un peu plus de développement que nous ne lui en aurions demandé, il a, somme toute, écrit un ouvrage où les faits peu connus sont nombreux et qui jette un jour inattendu sur une des périodes les plus importantes de l'histoire d'Angleterre.

L'autre est une gracieuse, enthousiaste et savante monographie sur une héroïne bretonne, *Perrinaïc,* ou Perrine de Bretagne, qui fut la compagne de Jeanne Darc. M. N. Quellien a raconté, en des pages poétiquement émues, ce que l'on sait et ce qu'il est possible à l'intuition sympathique de deviner au sujet de cette amie de la Pucelle, qu'elle précéda sur le bûcher. La brochure se termine par une longue cantilène, ou *gwerz*, composée par M. Quellien en langue bretonne et que, grâce à la fidèle traduction qu'il en donne en regard, non seulement les Bretons bretonnants, mais tous les gens du pays de France, pourront lire avec édification et plaisir (Fischbacher, br. in-8°).

Nous revenons aux temps contemporains, après avoir signalé, chemin faisant, *les Rapports inédits du lieutenant de*

police René d'Argenson (1697-1715), dont M. Paul Cottin vient d'enrichir la Bibliothèque elzévirienne (in-16, 6 fr.). Ces rapports sont extraits de sept registres conservés au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale, sous les nos 8119-8125. Il est inutile de faire ressortir l'importance de ces documents, ni de dire qu'un travail fait par M. Paul Cottin réunit toutes les qualités d'exactitude, de sens critique, de goût et d'érudition qu'on peut désirer chez un éditeur. Son travail est considérable.

Saluons l'apparition de la troisième partie du grand livre de M. Albert Sorel, *l'Europe et la Révolution française* (E. Plon, Nourrit et Cie; in-8°), qui a déjà été présenté à nos lecteurs avec le tribut d'éloges qu'il mérite à tant d'égards. Cette troisième partie va du 10 août 1792 au commencement de 1794, et a pour titre particulier : *la Guerre aux rois*.

M. Albert Sorel n'est pas tendre pour la Terreur, et il en a bien le droit, car celle-ci n'a été tendre pour personne. M. François Bournand lui fait son procès en règle, et non sans véhémence, dans *la Terreur à Paris* (A. Savine; in-18, 3 fr. 50). On y trouve un certain nombre d'anecdotes ignorées, de traits curieux et peu connus, et le volume est précédé d'une préface d'Armand Sylvestre, joyeux auteur et mélancolique poète qui, avec toute sorte d'égards pour l'ouvrage de M. Bournand, son ami, dit fort bien leur fait aux héros de la Révolution et surtout aux livres qu'on fait sur eux.

Il y eut pourtant parmi les révolutionnaires de cette époque des caractères d'une noblesse si incontestable qu'ils forcent le respect même des ennemis de la Révolution. Tel fut le conventionnel Talot, adjudant général, dont M. H. Baguenier-Desormeaux, avec un véritable talent d'historien et une érudition spéciale tout à fait remarquable, raconte la vie probe, patriotique et fière (*Un conventionnel choletais, Michel-Louis Talot*, 1755-1828. Angers, Germain et G. Grassin; br. gr. in-8°).

La maison E. Plon, Nourrit et Cie ajoute aux publications

historiques dont son catalogue est si richement fourni le premier volume des *Mémoires du général baron de Marbot*, (in-8°, 7 fr. 50). Les *Remarques critiques* l'avaient déjà depuis longtemps classé comme écrivain militaire. Les récits intimes et familiers que sa famille livre aujourd'hui à la publicité sont pleins de verve, de franchise et d'entrain. Ils vont, dans ce volume, de son enfance, — il naquit en 1782, — jusqu'après le traité de Tilsitt. Les hommes et les choses y apparaissent avec d'autant plus de relief que ses jugements et ses descriptions sont moins apprêtés. C'est, dans la foule des Mémoires de cette époque, l'un de ceux dont la lecture est à la fois la plus attachante et la plus profitable.

Toujours de la même maison d'édition nous vient un *Lamartine inconnu*, notes, lettres, documents inédits et souvenirs de famille, par le baron de Chamborant de Périssat (in-8°). Il n'y a point là de prétentions littéraires ni de jugements esthétiques ; mais on y trouve sur Mme de Lamartine, sur sa nièce, Mme Valentine de Cessia, sur le poète lui-même dans les circonstances les plus pénibles de sa vie, des pages d'un poignant intérêt, d'où sa mémoire sort vengée et grandie. Le livre est plein de lettres fort belles et qui méritent une place d'honneur dans la correspondance du grand écrivain qu'on appela si longtemps le *chantre d'Elvire*.

Un contemporain de Lamartine, qui eut aussi politiquement ses heures de popularité et dont la réputation militaire n'a pas subi d'atteinte, le général Changarnier, a trouvé dans M. le comte d'Antioche un biographe aussi impartial que l'admiration et l'amitié permettent de l'être (E. Plon, Nourrit et Cie ; in-8°, 7 fr. 50). Quelles que soient, d'ailleurs, les appréciations que l'on puisse porter sur sa manière de voir et d'exposer les choses, nul ne contredira à sa conclusion : « que la France et le devoir de la servir fidèlement survivent à tous les événements, et que la peine la plus cruelle est de ne pouvoir pas lui consacrer son dévouement. »

La politique est un domaine que nous nous interdisons trop scrupuleusement au *Livre moderne*, et les deux volumes que

publient MM. A. Hamon et G. Bachot sous le titre de *la France politique et sociale, année* 1890 (A. Savine; in-18, 7 fr.), appartiennent à ce domaine trop complètement, pour que je puisse faire autre chose ici que de les mentionner.

Donnons acte à l'éditeur Schulze, d'Oldenburg et Leipzig, de la mise en vente du second volume de *Das Oldenburgische Münsterland* (petit in-8°; 3 fr. 75), étude fort complète du Dr C.-L. Niemann sur le développement et les vicissitudes historiques d'un petit pays germanique, et appelons l'attention sur deux importantes études biographiques récemment parues en Angleterre. L'une, publiée par George Philip et Fils dans leur collection des grands explorateurs du monde (*the World's Great Explorers*), est consacrée à sir John Franklin et au passage du Nord-Ouest (Londres; petit in-8°, 5 fr. 60). L'auteur, le capitaine Albert Hastings Markham, de la marine royale, a su faire, avec les documents officiels et les quelques renseignements puisés à des sources particulières, une vie de sir John Franklin complète et attachante. Ce grand marin méritait un tel historien. Des portraits d'explorateurs arctiques, de nombreuses cartes, d'autres illustrations dans le texte et hors texte ajoutent à l'utilité d'un livre fait par un homme du métier, qui comprend les travaux de son héros et qui sait les faire comprendre et admirer par le lecteur.

L'autre biographie dont j'ai à parler est celle de Charles Darwin, par Charles Frederick Holder, et fait partie de la collection que les éditeurs Putnam, de New-York et de Londres, ont intitulée *Leaders in Science* (les Guides de la science). Le livre est établi matériellement avec beaucoup de goût. Les illustrations y sont abondantes, d'un véritable intérêt, et souvent, quand elles sont signées Meredith Nugent, d'une gracieuse originalité. Quant au texte, il est facile, élégant, amusant à lire et donne sur Charles Darwin et son œuvre tous les détails et les éclaircissements utiles à les bien faire connaître. Avec cette brillante biographie et le livre d'Alfred Russel Wallace, intitulé *Darwinisme,* et publié il y a deux ans chez Macmillan et Cie, on a toute une bibliothèque

darwinienne en deux volumes. Pour ceux que les Mémoires et les Résumés ne contentent pas, l'auteur de *Charles Darwin, His Life and Work,* a mis à la fin de son étude, non seulement la liste des ouvrages de Darwin, mais encore celle des livres auxquels Darwin a collaboré et des journaux où furent insérées ses communications, le tout suivi de l'indication des principaux livres écrits dans toutes les langues sur le darwinisme. C'est là une bibliographie qu'on pourrait compléter, mais qui, telle qu'elle est, a bien sa valeur.

VOYAGES

Les relations de voyage et descriptions de pays doivent être particulièrement chères à ceux qui abandonnent, en ce temps de vacances, leur domicile coutumier pour, après avoir avalé la fumée des locomotives et la poussière des routes, humer l'air raréfié des montagnes ou les brises salées de l'Océan. On recule ainsi les limites de ses pérégrinations, et l'on peut, sans quitter Trouville ou Royat, parcourir les îles et les continents.

Tout d'abord voici le pendant au volume sur la Normandie dont mon rédacteur en chef faisait naguère un si bel éloge : *Bretagne,* texte, dessins et lithographies par A. Robida (Librairie illustrée; grand in-4°, 20 fr.). Cette seconde partie de la série sur « la Vieille France » est en tout point digne de la première : même sentiment de pittoresque et d'art, même faire gras et hardi, même connaissance sympathique et profonde du sujet, qui est bien un des plus riches de France en souvenirs historiques, en monuments curieux ou grandioses, en sites sauvages et merveilleux. Il a été publié bien des ouvrages, — dont quelques-uns justement célèbres et recherchés, — sur la Bretagne et la Normandie. Les deux volumes de M. Robida ne font double emploi avec aucun d'eux ; ils marquent un moment unique dans l'aspect de ces provinces, et ils traduisent cet aspect avec un entrain et une

vigueur artistiques où l'exactitude sert de soutien à l'originalité, et qu'on ne trouverait point ailleurs.

Sous le titre de *Architectural Studies in France,* MM. George Bell et fils, éditeurs à Londres, donnent une nouvelle édition, petit in-quarto, de l'ouvrage du Révérend J.-L. Petit, revu et légèrement augmenté par M. Edward Bell. L'ouvrage est bien connu et justement estimé chez nos voisins. Cette réimpression, en un format plus maniable et à un prix moins élevé, permettra au lecteur qu'un texte anglais n'effraye pas de s'initier aux impressions qu'une étude intelligente de nos vieux monuments fait naître chez un étranger très versé dans l'histoire et la technique de l'art architectural. Les croquis du Révérend J.-L. Petit ont une allure rapide et franche, qui n'ôte rien à leur netteté et qui leur donne une rare saveur.

Une autre réimpression, non moins intéressante à un autre point de vue, c'est celle des *European Travels* (Voyages en Europe), de William Beckford, dont MM. Ward, Lock et Cie viennent d'enrichir leur *Minerva Library of Famous Books* (in-12). Le volume, aussi bien illustré qu'on peut le demander à un livre de librairie courante, contient en outre le texte anglais du célèbre conte de *Vathek* (*the History of the Caliph Vathek*), que Bedfort publia, et peut-être écrivit, quoiqu'il s'en défende, d'abord en français. Une table des matières, avec des sommaires analytiques de chaque lettre en chapitre, offre un fil conducteur très utile et très agréable dans ces impressions à bâtons rompus, pleines de digressions fantaisistes et d'*humour* cosmopolite.

L'Afrique continue à être un sujet d'études et d'explorations passionnées; elle est, plus que jamais, un objectif à l'ambition des États européens, et elle reste le grand pays des mystères, mi-entr'ouvert aux curiosités des savants et aux convoitises des aventuriers. Les livres nouveaux ne doivent pas manquer sur un tel sujet. Voici un de ces petits volumes de la Bibliothèque utile, si bien nommée par l'éditeur Félix Alcan, à soixante centimes, qui expose tous les détails géo-

graphiques, diplomatiques, administratifs et commerciaux sur l'*Afrique française,* avec une préface du nouveau gouverneur de l'Indo-Chine, M. de Lanessan, qui trace là tout un programme de colonisation. Puis, deux gros livres allemands publiés par l'éditeur Schulze, d'Oldenbourg et Leipzig. *Deutsch-Südwest-Afrika* (in-8°; 22 fr. 50), par le Dr Hans Schinz, contient les résultats d'un examen prolongé, fait sur les lieux mêmes, par un homme que les questions d'art, de croyances, d'ethnologie, de mœurs et de coutumes préoccupent autant que les questions de commerce et d'exploitation, et qui ne craint pas, à l'occasion, de parler librement du chauvinisme colonial allemand. Une fort belle et précieuse carte, 18 planches hors texte et un grand nombre de moindres gravures sur bois illustrent et documentent graphiquement cet important travail.

Le second ouvrage a pour titre *Im Herzen der Haussaländer,* « Au cœur des pays Haussa » (grand in-8°, carte; 12 fr. 50). Il comprend les relations de voyage et les rapports officiels sur les observations ethnologiques, météorologiques, commerciales, industrielles, zoologiques, botaniques, philologiques, etc., relevées au cours du voyage, par M. Paul Standinger, envoyé de l'empereur Guillaume Ier (1885) auprès des sultans de Sokoto et de Gandou avec des lettres et des présents. C'est un ouvrage capital, qui en est à sa deuxième édition.

Pour se rafraîchir un peu après ces excursions dans l'Afrique tropicale et au milieu des chaleurs lourdes et humides de notre étrange été, on se trouvera bien de se laisser guider par M. Émile Petitot, ancien missionnaire et explorateur arctique, *Autour du Grand Lac des Esclaves,* au nord-ouest du Canada. On y jouit de je ne sais combien de degrés au-dessous de zéro sans qu'il soit besoin de se mettre à l'ombre, et, quand on a rien à se mettre sous la dent, on racle ses bottes pour se faire un dîner des raclures. Il y a pourtant, dans ces régions peu tempérées, des tribus d'Indiens, que M. Petitot a évangélisées et sur lesquelles il donne toute sorte de détails curieux (A. Savine; in-18°; 3 fr. 50).

PHILOSOPHIE; SOCIOLOGIE; MÉLANGES

C'est peu de parcourir la terre. Le pays des idées, dont la carte sans cesse relevée, est toujours à faire, sollicite tous les penseurs. On peut s'y engager, sans craindre de se perdre en de trop lointaines aventures, avec M. Fr. Picavet, à qui son essai sur l'histoire des idées et des théories scientifiques, philosophiques et religieuses depuis 1789, intitulé *les Idéologues* (Félix Alcan, in-8°, 10 fr.), a valu très récemment le bonnet de docteur en Sorbonne. M. de Roberty peut aussi nous servir de guide avec son volume sur *la Philosophie du siècle :* criticisme, positivisme, évolutionnisme (F. Alcan; in-8°; 5 fr.), auquel il manque un chapitre sur le pessimisme et un autre sur le *Zutisme*.

M. Henri Ravé nous donne la première traduction française d'un ouvrage allemand dont le retentissement et l'influence ont été considérables, *la Femme dans le passé, le présent et l'avenir*, par Auguste Bebel (Georges Carré; gr. in-8°, 5 fr.). C'est un exposé très complet de la situation de la femme à travers les âges et un plaidoyer vigoureux en faveur de son émancipation politique et sociale. L'ouvrage vaut certes la peine d'être lu et médité; mais, même pour les socialistes les plus ardents, il ne saurait être un évangile. Bien des points en sont discutables; c'est dire, sans sortir des limites qui me sont prescrites ici, que j'en trouve plusieurs de faux. Mais cela n'est point pour ôter de l'attrait au livre, bien au contraire.

L'éternel féminin préoccupera toujours l'homme, dont il est tantôt le charme, tantôt le tourment, à moins qu'il ne soit l'un et l'autre du même coup. J'ai devant moi une étude sur *la Femme dans le bas Poitou* (Fontenay-le-Comte, in-8°), par M. René Valette, l'érudit et intelligent directeur de la *Revue du bas Poitou*, qui connaît la légende locale dans ses symboles les plus cachés et qui sait s'en servir pour expliquer l'état d'esprit de ses compatriotes à l'époque actuelle; *Autour de la lune de miel*, par M. Paul Ponsolfe (A. Savine, in-18°),

avec une couverture illustrée par Myrbach, et dont je ne veux rien dire, ce voyage de circumnavigation autour de la lune de miel ne me paraissant guère de nature à donner envie d'y entrer, — *le Livre d'or de la jeune femme*, par le Dr F.-A. d'Ammon, traduit sur la 35e édition, par M. S. Hourovitch (H. Le Soudier ; in-16 ; 3 fr. 50). Ce gentil livre, d'aspect très propre à flatter l'œil des jeunes mères, expose, dans les détails les plus minutieux, et, comme le proclame M. Jules Simon, « dans un style simple et clair, sans aucune affectation scientifique », tous les devoirs qui leur incombent et tous les soins qu'elles doivent prendre depuis le moment de la conception jusqu'à la première éducation qu'elles auront à donner à leur enfant.

Après l'art d'élever les enfants, l'art de tuer les hommes. Le colonel F. Maurice, professeur d'art et d'histoire militaires au Collège royal d'état-major, vient de publier à part, avec des corrections et des additions, son article sur la guerre, qui avait été fort remarqué dans la dernière édition de l'*Encyclopædia britannica* (*Warr* ; Londres, Macmillan et Ce ; gr. in-8°). L'auteur a naturellement en vue l'armée anglaise et la défense de l'Angleterre avant tout ; mais son livre n'en est pas moins un manuel de stratégie moderne bon à lire pour tous ceux qu'intéressent les questions d'armement et de manœuvres en campagne. Un chapitre assez développé, intitulé *Militari literature*, et suivi d'une « liste des livres choisis dont il peut être utile de connaître les titres exacts », offre un intérêt spécial et s'adresse tout particulièrement à nos lecteurs.

Notons, à mesure que les volumes nous tombent sous la main, l'*Hygiène des gens nerveux* (F. Alcan ; in-18 ; 3 fr. 50), par le Dr Levillain, ancien élève de la Salpêtrière, qui a réuni, à l'usage du grand public, les préceptes hygiéniques qui s'appliquent aux personnes atteintes de maladies nerveuses et à celles qui y sont prédisposées : si tous les intéressés le lisent, voilà un volume qui aura du succès ; — *Traditions, Proverbes et Dictons poitevins*, par M. de Saint-Marc (Saint-Maixent ; impr. Ch. Reversé ; très gr. in-8°), additions curieuses aux recueils généraux que nous possédons ; — *Chez les oiseaux*,

histoire et légende, par M. Eugène Muller (Ch. Delagrave, in-4°) avec des illustrations de Barraud, A.-L. Clément, H. Giacomelli, Ed. Traviès, etc., vraie lecture de vacance, où jeunes et vieux trouveront une lecture aimable, semée d'anecdotes oubliées et d'aperçus ingénieux, avec le rehaut de jolies images; — *le Repas à travers les âges*, grand album, par A. Guillaume, où les mangeurs de tous les temps et de toutes les nations défilent, planche par planche, dans une figuration amusante et poussée au grotesque, mais où le trait caractéristique est toujours celui que le spirituel dessinateur grossit à dessin; — enfin un autre album humoristique, *les Chevaux*, de Crafty (E. Plon, Nourrit et Cie: in-4°; 3 fr. 50), qui fait heureusement suite à sa série des *Chiens*.

CRITIQUE

Je cite pour mémoire une dissertation allemande sur l'authenticité du traité nouvellement découvert sur la Constitution athénienne, et qu'on attribue à Aristote: *Hat Aristoteles die Schrift vom Staate der Athener gesehrieben?* par M. Friedrich Caner, privat-docent à Tubingue (Stuttgart, G.-J. Göschen; in-18). J'arrive tout de suite aux deux beaux volumes que Mme Van de Velde consacre au roman français (*French Fiction of To-Day*; Lond. Trischler et Cie; 2 vol. in-8°). Je me hâte de déclarer que le cartonnage en toile blanc, avec filets rouges et blancs, me paraît, en dépit du très aimable hommage fait à nos trois couleurs, d'un mauvais goût peu douteux. Mais cette critique, toute extérieure et matérielle, une fois faite, on ne saurait trop être reconnaissants à l'auteur d'avoir mis tant de soins, d'ardeur et de sympathie à faire connaître au public anglais nos écrivains contemporains avec leur physionomie véritable si éloignée des caricatures, souvent calomnieuses, que des sectaires ou des ignorants lui proposent comme des portraits. Mme Van de Velde étudie successivement Paul Bourget, Guy de Maupassant, Henri Lavedan, Catulle Mendès, Georges Ohnet, Hector Malot, Victor Cher-

bullez, Octave Feuillet, Alphonse Daudet, Gustave Droz, Gyp, André Theuriet, Pierre Loti, Zola, Ary Ecilawe, Madame Adam, Henri Greville, Th. Bentzon, Mme de Rute, Judith Gautier, Séverine, Arsène Houssaye, Erckmann-Chatrian, Ludovic Halévy, J. Claretie, Alphonse Karr, Adolphe Belot, et d'autres écrivains, jugés moins importants, qu'elle prend par écoles ou par groupes. La classification n'est pas très apparente, et il est bien possible qu'il y ait, touchant la valeur relative des écrivains dont elle parle, quelque confusion dans l'esprit de l'auteur. Mais quoi! voudrions-nous nous charger de mettre chacun à sa juste place? Il suffit que Mme Van de Velde connaisse nos romanciers et nos poètes, qu'elle les aime en toute sincérité et qu'elle s'effocce de les faire aimer par ses compatriotes, dont les jugements sur nous sont si souvents des préjugés. Douze beaux portraits photographiques ne nuisent pas à Mme Van de Velde dans sa tâche *d'introducer*.

BIBLIOGRAPHIE

Je range sous cette rubrique, faute de lien mieux approprié, un livre d'un grand intérêt et dont je ne connais pas d'équivalent en France, *the Author's Manual,* par M. Perry Russel, dont la cinquième édition vient de paraître (Londres, Digby et Long; petit in-8°). Le sous-titre : « Guide complet et pratique dans toutes les branches du travail littéraire », est parfaitement justifié par les indications de tout genre, précises et détaillées, qui se trouvent dans le corps de l'ouvrage. Le livre est divisé en deux grandes parties : l'une traite du journal et de la littérature périodique; l'autre de la composition du livre proprement dit, poésie, théâtre, roman, etc. Toutes les questions de métier et d'art y sont abordées franchement et traitées avec la netteté et la certitude d'un homme d'expérience et de réflexion. Des livres comme celui-là honorent la profession d'homme de lettres et sont de nature à la faire honorer. Car, il ne faut pas s'y tromper, M. Perry Russell ne donne

point de « recettes » pour écrire : il étudie les différents genres de composition littéraire dans leur essence et dans leurs manifestations possibles, et il en tire tantôt des règles certaines, tantôt des conseils appuyés sur d'incontestables faits. Mais règles et conseils sont toujours subordonnés à cette condition première et absolue qu'il formule dès sa préface : « Il n'y a point de grande route vers le succès dans les lettres considérées comme profession, non pas même pour le génie, à moins que n'existe le désir réel de s'instruire sans relâche, de faire d'incessants efforts, de s'entretenir constamment dans l'habitude du travail. On a appelé la littérature « l'immortalité du langage », mais c'est le « langage » qui procède de la méditation ardue et du labeur mental obstiné : ceux-là seuls qui travaillent réellement peuvent raisonnablement espérer atteindre cette gloire, qui, comme Milton nous le rappelle, n'est gagnée que pour ceux qui « méprisent les plaisirs et vivent des jours laborieux ».

Avec ce remarquable ouvrage, l'Angleterre nous envoie *A Guide to the Choice of Books for Students and General Readers*, par Arthur H. D. Acland (Lond., Edouard Stanford, in-8°; 3 fr. 10). L'auteur, qui est membre du Parlement, est aussi un érudit à l'esprit à la fois très meublé et très ouvert. Les listes qu'il donne sont précédées de conseils excellents, et arrangés suivant une méthode logique et claire. Parmi les traductions d'ouvrages étrangers qu'il recommande, je note *Manon Lescaut*, *Candide* et l'œuvre de Rabelais. Cela suffit à montrer qu'on a affaire à une intelligence libre et dégagée de l'hypocrisie du *cant*. Ce livre, destiné à rendre de vrais services aux lecteurs anglais, est encore bien plus précieux pour les étrangers qui ont besoin d'un guide sûr dans l'exploration des richesses littéraires de nos voisins.

M. Julien Vinson vient de publier chez l'éditeur Maisonneuve un beau et considérable travail intitulé : *Essai d'une bibliographie de la langue basque* (gr. in-8°). Sans doute le sujet est spécial et n'intéresse directement qu'un assez

petit nombre de bibliographes et de savants; mais l'œuvre en étant plus désintéressée n'en est que plus méritoire. D'ailleurs la préface, les pages sur l'histoire de l'imprimerie à Bayonne, et certaines notices anecdotiques comme celle du livre de J.-B. Dasconaguerre, *les Échos du Pas de Roland*, sont des morceaux que tous les amis des livres liront avec plaisir et profit.

La question de la reliure est une de celles qui passionnent les bibliophiles et qui préoccupent les artistes décorateurs. M. Henri Bouchot a donc été bien inspiré de traiter ce sujet dans la jolie collection qu'il publie chez Rouveyre *(De la Reliure. Exemples condamnables ou à imiter dans l'habillement du livre;* in-18, 7 fr. 50). Il le traite sans l'épuiser, et ce n'est pas un reproche que je lui adresse, car c'est surtout en bibliophilie qu'il faut glisser et n'appuyer point. Le *fastidiosus nasus* de nos délicats a vite fait de se tordre sous un parfum trop prolongé, tant exquis soit-il. Le nouveau livre de M. H. Bouchot n'est point exposé à cet affront : il est leste d'allure, avec juste ce qu'il faut de provocant et de combatif pour émoustiller sans effaroucher. Les tendances en sont franchement modernes : il ne craint pas de se refuser à voir dans l'imitation plus ou moins habile des vieux styles le dernier mot des progrès de l'art. Voilà une audace que *le Livre moderne* ne découragera pas. De nombreuses reproductions de reliures inédites, heureusement choisies et bien venues, ornent ce volume qui, à mon goût personnel, est jusqu'à présent le mieux réussi de la collection.

Deux mots, pour finir, sur une brochure que M. Aimé Vingtrinier, le savant bibliothécaire de la grande Bibliothèque de la ville de Lyon, consacre à *Maïoli et à sa famille* (Techner in-8°). On y trouvera des renseignements neufs et curieux sur ce bibliophile et sur ses reliures, qui méritent de prendre place à côté de celles de Grolier, le célèbre bibliophile français, sur les livres duquel M. Vingtrinier vous donne en passant des détails dignes d'être recueillis.

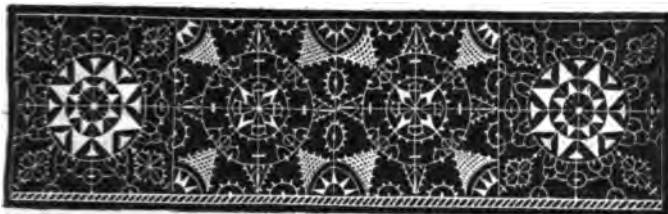
Et maintenant, vous à qui les bois et les montagnes, les nuages et les flots ne suffisent pas à remplir l'esprit et à occuper la pensée deux mois durant, voilà des livres : prenez et lisez !

B.-H. GAUSSERON.

P.-S. — J'aurais voulu pouvoir joindre à cette longue revue bibliographique de mon fervent collaborateur une causerie de quelques pages sur les publications spéciales aux Bibliophiles qui ont été mises en circulation récemment par Jouaust, Testard, Hachette et C[ie]. Les complications de la mise en pages ne se prêtant pas à ce désir, je remets à la livraison d'août mon habituel bavardage sur les choses du livre d'art et la Bibliophilie courante.

O. U.





L'HISTOIRE DE L'IMPRIMERIE

EN ANGLETERRE

A PROPOS DE DEUX OUVRAGES RÉCENTS



IL y a déjà quelque temps, — et nous l'avons alors dûment annoncée, — qu'a paru, chez le *world-renowned* libraire Bernard Quaritch, une Bibliographie de l'Imprimerie *(A Bibliography of Printing)*, en 3 volumes in-4°, par MM. E.-C. Bigmore et C.-W.-H. Wyman. Mais ce bel et important ouvrage demande autre chose qu'une rapide mention. Les deux auteurs se sont entourés de tous les matériaux, et ne s'en sont pas rapportés à eux seuls pour la recherche et la mise en œuvre des documents. De savants bibliographes

de toutes les nationalités, comme Theodor Gœbel, de Stuttgart, F. Muller, d'Amsterdam, Louis Mohr, de Strasbourg, Th.-L. de Vinne, de New-York, ont apporté leurs pierres à l'édifice. Un homme, dont nous déplorions récemment la mort, M. William Blades, y a donné, jusqu'à la fin, son précieux et dévoué concours. De tous ces efforts est résulté un ouvrage monumental, aussi complet et exact qu'il est permis de l'espérer dans des travaux de ce genre. Le plan ne comprend ni l'impression photographique, ni les impressions sur toile et étoffe, ni les impressions télégraphiques, ni les industries du papier et de la reliure. Et cependant, ces deux derniers sujets sont tellement liés à l'imprimerie des caractères typographiques et des estampes, que je trouve, dans le corps de l'ouvrage, mention faite du *Manuel du marchand papetier et du régleur,* par Julia de Fontenelle et P. Poisson. Mais il est rare de mériter une telle critique, et l'on ne peut véritablement pas en vouloir aux auteurs de donner plus qu'ils n'avaient promis. L'ordre alphabétique, le plus commode pour les recherches, a été judicieusement adopté. Les livres anonymes, dont les auteurs sont restés inconnus, ont leur place alphabétique déterminée par le premier nom contenu dans leur titre. Chaque fois qu'il est intéressant de marquer l'évolution d'un même sujet pendant une période, une note historique, condensée, mais fournie de tous les détails nécessaires, présente le tableau de cette évolution. C'est ainsi qu'à l'article *Koster,* on trouve le résumé de toutes les théories qui se sont fait jour au sujet de la « légende de Haarlem »; que, sous les mots *Didot, Caxton, Baskerville, Imprimerie nationale, King's Printers,* etc., il y a de véritables monographies d'une famille, d'un homme et de son école, ou d'une institution. La liste des publications périodiques enregistrées et caractérisées ici est certainement la plus ample qu'on puisse rencontrer. Les volumes sont illustrés d'une quantité considérable de marques d'imprimeurs, empruntées à J.-Ph. Berjeau ou à d'autres recueils ou notices par les auteurs de cette *Bibliographie;* des portraits, des facsimilés intéressants et soigneusement exécutés en augmentent

l'utilité en leur donnant plus d'attrait. Un tel dictionnaire, qui embrasse l'histoire de l'imprimerie chez toutes les nations et où la France a forcément une très grande part, a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les érudits et de tous les bibliophiles. Il s'adresse à la fois au travailleur, à l'amateur et au curieux.

A côté de ce répertoire général, on peut se faire honneur de montrer sur ses rayons un grand in-quarto imprimé sur fort beau papier à la forme et tiré à 600 exemplaires, dont 100 sur grand papier, que les éditeurs Macmillan et Bowes, de Cambridge, viennent de mettre en vente sous le titre : *Annals of Scottish Printing*, « Annales de l'imprimerie écossaise, de 1507 au commencement du xvii[e] siècle ». La première partie, — vingt chapitres, — de cet ouvrage, est l'œuvre du D[r] Dickson, et a paru, de 1876 à 1878, dans le *Printer's Register*. La maladie l'ayant arrêté dans sa tâche, Mr. John Philip Edmond l'a reprise, refondue et complétée. Dans sa forme définitive, cette histoire des premiers temps de l'imprimerie en Écosse se compose de trente-huit chapitres et d'un *Index* ou table analytique. Quatorze imprimeurs y sont étudiés dans leur carrière et dans leurs productions, sans compter les pièces secondaires ou anonymes et les ouvrages dont on ne sait au juste à qui attribuer l'impression. La partie graphique ne comprend pas moins de soixante-treize reproductions de marques, de pages de titres, de mentions finales (*colophons*), de fac-similés, d'impressions gothiques, toutes très curieuses et très rares. Les bibliophiles et bibliographes français y liront, avec un intérêt particulier, les chapitres relatifs à Thomas Vantrollier, réfugié huguenot qui imprima à Londres et à Édimbourg à partir de 1570, et à Andrew Myllar, l'associé du premier imprimeur écossais, qui fit éditer des livres à Rouen, et dont la marque est imitée de celle de Philippe Pigouchet. On aimera à voir, à propos de cet initiateur de l'imprimerie en Écosse, pleine justice rendue aux travaux et aux découvertes d'un des doyens de la librairie et de la bibliographie françaises, M. A. Claudin.

De tels travaux font grand honneur aux hommes qui s'y consacrent et qui les mènent à bien au prix de tant de recherches et de soins; car si la science bibliographique est une de celles qui rendent le plus de services, c'est, à coup sûr, celle qui exige le culte le plus désintéressé.

B.-H. G.





LE MARCHÉ LITTÉRAIRE

NOTES SUR LA CRISE DE LA LIBRAIRIE CONTEMPORAINE



Je ne sais si on se souvient que depuis tantôt cinq années, au cours d'articles successifs, j'ai annoncé fatidiquement, comme une Cassandre de la *Bibliomancie*, le krack inévitable et total de la librairie. Je ne veux pas me prévaloir de ces pronostications, qui n'ont en soi rien de pythique, car je n'ai pas été fatuaire à plaisir; mais aujourd'hui que le désastre approche et qu'il devient de mode dans la presse de trompetter le marasme des livres à tous les échos d'alentour, je puis bien dire que le mal était dès longtemps prévu, que ses origines sont multiples et que le microbe de ce *Morbus litterarius* se présente sous des aspects plus variables qu'on ne l'imagine généralement dans la Chronique courante. Il est

polymorphe, comme ces infusoires qu'on nomme *Protées*, et sa reproduction constante et infinie le rend d'autant plus difficile à combattre ou à stériliser.

Je vais m'essayer à analyser les causes de la crise qui s'ouvre et qui n'est point encore parvenue à l'état aigu ; dans ce but, j'observerai tour à tour les Auteurs, les Éditeurs et le Public, ces trois pôles principaux de l'organisme malade, en m'attribuant cette devise des Maharajhas de Bénarès, qu'il n'est point pour guérir de religion supérieure à la vérité, ni de méthode plus sûre que l'exposition à l'air libre et à la lumière brutale.



Le malaise qui étreint notre marché littéraire a commencé à se manifester il y a sept ans environ, après une ère assez longue de haute prospérité qui a rayonné sur les transactions bibliopolesques de 1874 à 1884. — A ce moment, il y eut une poussée formidable de livres dans les librairies et l'appétit de lecture du public devint tel que tout ce qui se publiait se vendait dans des proportions largement rémunératrices. Une évolution se dessinait dans toutes les branches des lettres ; le roman d'action et d'idéalisme cédait enfin la place aux fictions réalistes, et la bataille des spiritualistes contre les naturalistes, déjà puissants et forts en gueule, passionnait la masse intellectuelle du pays. — Avec *l'Assommoir*, d'Émile Zola, on connut les impressions à cent mille ; d'autre part, les

œuvres des Daudet, des de Goncourt et des romanciers centre gauche, dans le genre Malot et Theuriet, s'enlevèrent à de nombreuses éditions, tandis que des livres d'actualité comme *le Voyage au pays des Milliards,* ou des ouvrages dramatiques popularisés par le théâtre, tels que *le Fils de Coralie* ou *le Maître de forges,* atteignaient à des tirages invraisemblables.

Dans la librairie de luxe, les succès suivaient les succès ; tous les auteurs des siècles derniers, réimprimés à cinq cents ou mille exemplaires, se débitaient couramment, et l'on vit de surprenants engouements, tels que celui qui fit vendre, en moins de quinze jours, trois mille exemplaires à 40 francs de *l'Éventail* et un nombre analogue de *l'Ombrelle,* qui parut l'année suivante.

Il y avait donc des raisons pour que la littérature reçût un nimbe d'or visible à tous les yeux ; la salutaire légende des Escousse et des Malfilâtre, la perspective d'hôpital et de misère s'effacèrent peu à peu, et, même aux yeux des bourgeois les plus réfractaires à la profession des lettres, la carrière d'écrivain apparut non plus comme une impasse sombre et mal tenue, mais plutôt comme un métier honorable, flatteur, où l'éclat du talent pouvait souvent se confondre avec celui de la richesse acquise.

Du jour où cette idée chemina à travers le crâne carré des positivistes, on peut dire que l'aristocratie littéraire disparut, et qu'en retirant le martyrologe, on enleva la foi nécessaire qui créait les vrais élus, trempés pour défier le sort adverse. Les parents et la Société ne décourageant plus les candidats à la gloire littéraire, ceux-ci pullulèrent, et, au steeple-chase d'autrefois, si âpre, si énergique et qui laissait par terre les faibles et les impuissants, succéda une lamentable course plate, banale et sans nom,

où chacun se crut apte à faire métier d'auteur, et hélas! où, il faut bien l'avouer, grâce à une formule facile à pratiquer, les uns comme les autres parvinrent à concourir à presque égalité de valeur.



On n'a pas, en effet, pris garde que le ***Naturalisme***, avec son procédé d'observation basse et sa recherche du terre à terre, mettait ce genre d'écriture à la portée du premier venu. La manière impersonnelle de la narration, l'absence de pensée, l'inutilité de l'érudition et même de l'éducation de l'âme dans ces œuvres nouvelles, permirent aux habiles sans conviction de se glisser dans le roman et d'y réussir avec des apparences réelles de talent. — L'imitation fut impossible à surprendre.

Examinez, je vous prie, l'aisance des démarquages dans les romans les plus talenteux en surface; c'est tout ébénisterie littéraire, mosaïque et plaquage. L'originalité de vues personnelles, l'esprit, la subtilité de l'expression et toute élévation d'idées devenant choses vaines dans la confection d'une œuvre de fiction, il n'y eut plus qu'un art d'ouvrier, malin et truqueur. Avec l'aide de certains ***Manuel-Roret,*** passés à l'imparfait du verbe; avec quelques guides descriptifs un peu aérés dans la forme et aussi en employant quelques vagues infusions de livres médicaux, plus d'un écrivain, aujourd'hui en notoriété, est arrivé à produire les trois ou quatre volumes annuels nécessaires à l'équilibre de sa vie matérielle.

La peur de *l'Imprimé* ne terrorisa plus les timides incertains de leur français, et les gens de toutes classes voulurent tâter de la mise sous presse. Les barrières qui marquaient les distances intellectuelles furent renversées et, comme les gendarmes de la critique se trouvaient endormis ou désarmés par la réclame payée, l'envahissement du temple où naguère on sacrifiait au culte avec ferveur et vénération fut complet; les fidèles et les dévots se trouvèrent en minorité, et la littérature se laïcisa, se démocratisa sous la poussée des violateurs de ses dogmes. La mise en volume de toutes les futilités éphémères fut à l'ordre du jour; les moindres nouvelles, les plus pâles chroniques, les plus pitoyables *anas*, les calembredaines des journaux mort-nés formèrent des recueils que l'on mit en vente sous les titres les plus alléchants et les plus trompeurs; on deshonora enfin, depuis ces douze dernières années, le papier par l'impression de toutes les turpitudes : c'est pourquoi l'antique *Bibliopolis* prit l'allure de Sodome et de Gomorrhe. Il était temps vraiment que l'indifférence publique descendît sur ce repaire honteux et que la disette la purgeât de tous ses forfaits.



Les éditeurs pouvaient mettre un frein à cette scribomanie générale en se montrant moins hospitaliers pour les misères prosaïques qui leur étaient présentées en manuscrit; mais, alors que les vieilles maisons d'édition, les Hachette, les Didot et Cie, etc., résistaient, atteintes

cependant dans leurs intérêts par la brocante de toute cette Pacotille, des jeunes s'improvisaient débitants de livres avec autant d'insouciance que d'ignorance du métier, sans but ni programme définis, dans l'intention formelle de réaliser, comme les autres, quelque bon coup, séduits surtout par les agréables apparences de la profession, croyant ingénument qu'on imprime un livre comme on enfourne un pain et que les appétits intellectuels sont aussi impérieux que les besoins physiques. Il serait curieux d'écrire l'histoire de ces éditeurs qui s'installèrent sur les deux rives de la Seine de 1875 à 1885, plus ou moins tapageurs et faisant mine de conquérir Paris. J'en compte de mémoire plus de dix qui tombèrent piteusement, après quelques mois ou quelques années d'exercice, asphyxiés ou empoisonnés par l'urémie du bouquin.

A peine installés, ces ignorants audacieux n'avaient pas à battre le rappel des auteurs : ils étaient envahis sous des montagnes de romans manuscrits qu'ils acceptaient sans les lire, au petit bonheur, et chaque jour on voyait sortir de ces officines instantanées des publications à couvertures multicolores, ornées de dessins tirant l'œil, munies de titres pompeux ou visant le scandale, et aussitôt la réclame et le boniment faisaient rage dans les journaux afin d'amorcer un succès lent à se produire.

Que ne tentèrent pas ces disparus avant de couler à pic! Ils spéculèrent sur le nombre des éditions fictives avec un tel charlatanisme qu'il y eut des tirages à mille divisés en cinquante éditions, et des ouvrages épuisés avant la mise en vente. Ouvrez le *Journal de la Librairie* d'il y a dix ans et voyez dans quelle fosse commune d'oubli gisent à la fois, pêle-mêle, les éditeurs, les auteurs et les publications qui faisaient si grand tapage dans des Annonces prestigieuses, des Avis au Lecteur et des appels

aux bibliophiles. Le temps, ce grand justicier, a tout fait rentrer dans l'ordre; mais tous ces livres, vomis sur la place et rejetés par le public, pèsent encore de tout leur poids sur le marché, et il existe un peu partout, remisés dans des hangars, dans des écuries désaffectées, voire dans des caves, des millions d'exemplaires, vierges de tout contact, qui n'attendent qu'une occasion pour se prostituer au rabais et battre le trottoir à l'affût de lecteurs.



Les libraires détaillants sont aujourd'hui si gorgés de livres modernes que leur mémoire fait banqueroute à leur bonne volonté, et la Bibliographie contemporaine ne parvient plus à se loger dans leur boîte osseuse. Les vieux sont un peu ahuris par l'incessante production qui les enveloppe et ils sentent qu'ils perdent pied dans les connaissances littéraires et scientifiques de ce temps. Les catalogues à prix marqué ne suffisent plus pour faire défiler la revue chronique des ouvrages en magasin, et souvent les libraires d'occasion en sont réduits à envoyer à la salle Drouot ou à la salle Sylvestre l'excédent de leur boutique dans des ventes anonymes consenties à tout prix, par force majeure, au hasard des enchères.

Devant une telle surabondance d'ouvrages offerts, le consommateur se dérobe et les débouchés deviennent chaque jour plus étroits. La fabrication, qui ne s'arrête guère cependant, augmente le malaise et accentue l'indigestion bibliophagique qui est en ce moment à la veille

d'éclater avec une intensité dont on ne peut encore prévoir ni mesurer les conséquences fatales.

Les éditeurs qui ont eu la sagesse de restreindre leurs affaires, de ralentir leurs mises en vente et qui ont baissé pavillon pour franchir la passe funeste, ont pu résister jusqu'à ce jour; mais la plupart, immobilisés avec leurs stocks de volumes inécoulables qui stérilisent leur action en avant, se sentent défaillir, et l'on apprend tous les six mois que telle maison considérable a jeté sur le pavé plusieurs millions de livres avec 90 0/0 de rabais sur le prix fort. Hier, c'étaient les Didot qui liquidaient des montagnes de volumes de leur vieux fonds; aujourd'hui, c'est la ***Librairie des Bibliophiles*** qui s'écoule tout entière chez Flammarion, ce Boucicaut-monopoleur du livre français; demain, ce sera un libraire des boulevards ou des passages, car si tous n'en meurent pas, tous, à vrai dire, demeurent frappés. Dans la revue de ceux qui ont déblayé leur trop-plein et fait des saignées dans leurs réserves, il faut citer les successeurs de Quantin; les Havard, avec la Bibliothèque bleue; les Charpentier et Cie, avec la Bibliothèque jaune, qui jadis se purgèrent en province. — Je ne cite que les plus connus.

Vers quel océan d'acheteurs s'écoulent tous ces livres ? — Mystère ! — On ne connaîtra jamais dans quel gouffre insondable de lecteurs tous ces ouvrages à succès rassis ou à déconfiture notoire se sont tour à tour engouffrés. — Il est de ces questions qu'on pose à la vie pratique et qui restent éternellement sans réponse. Les soldes d'habits démodés vont vêtir les nègres d'Afrique et d'Océanie... Mais les livres !... les livres qui ne peuvent, pour la plupart, s'ouvrir qu'à des esprits fleuris par la civilisation, et qui ne sauraient être interprétés que par des yeux dressés pour les aimer... où vont-ils ? où

stagnent-ils? où se cachent-ils ces milliards et milliards d'exemplaires qui circulent et s'agglomèrent depuis des siècles de production? — Quel est l'économiste, le statisticien, le positiviste, le voyant qui nous renseignera? — Le problème n'est-il pas inquiétant?



Le public, durant toute cette évolution de la librairie, tout en étant l'agent principal du mouvement actif, puis rétrograde, ne s'est point rendu compte, dans son instinct profondément aveugle, des transformations qu'il opérait inconsciemment dans le monde des livres.

En France, la masse du public est indifférente à la lecture; c'est indéniablement un des pays où on lise le moins, — les peuples du Midi ayant, au point de vue du plaisir de s'instruire par le livre, une infériorité complète sur les peuples du Nord. — Ici, je ne croirai pas faire un paradoxe en disant qu'on achète plus de livres qu'on n'en lit; — la vie est si fiévreuse, la lutte quotidienne si âpre, même pour les désœuvrés, que le temps nécessaire pour se griser d'un livre fait défaut à la plupart des hommes obligés de monter sans relâche à l'assaut d'un budget qui se dresse sur l'altitude de la nécessité.

Les femmes aujourd'hui lisent davantage, ayant à la fois plus de loisirs et plus de sensibilité à satisfaire; leur œil est plus prompt à s'assimiler la chose imprimée que celui de l'homme; elles sont moins « gourmets » de style, mais plus voraces de sensations, et ce sont elles qui sont

maintenant les principales pourvoyeuses de nos romanciers délicats, de nos conteurs psychologues et de nos essayistes esthètes.

L'homme, — du moins *en majorité*, — et je parle ici de l'homme du monde, ne lit pas avec suite ; il flaire les livres pour en parler, il les parcourt, les effleure à son cercle, chez le libraire, en voyage, et, s'il les achète et les lit, il n'y tient guère plus après qu'à une bouteille vide. Ce n'est donc pas dans l'élégante foule masculine parisienne que je vois le véritable noyau du public d'élite ; dans le monde affiné où l'on flirte avec les nouveautés littéraires, on aide plus au succès qu'on n'y sacrifie. Le vrai public, le bon public est dans la jeunesse ardente des écoles, dans l'isolement moral de la province et dans l'exil intellectuel de l'étranger ; c'est là que sont les pôles de vibration, c'est là que le succès d'une œuvre durable se cristallise et que le flot des réputations enflées par la vogue vient s'échouer et mourir.



Il faudrait une étude bien quintessenciée, et qui serait plaisante à faire, pour montrer les divers éléments du public littéraire et l'influence spéciale de ces différents éléments dans cette résultante que l'on nomme le succès. En ce qui concerne la crise actuelle, le public a eu un rôle éminemment logique et judicieux. Au sortir de la guerre et des nausées de la bataille politique livrées par

la presse aussitôt la clôture de l'année terrible, le public demanda à la littérature l'oubli du cauchemar de la veille et le reconfort nécessaire à son état moral débilité. La grande floraison de la librairie, qu'on vit éclore vers 1874, comme je le remarquais plus haut, répondit à son attente et parvint à satisfaire, au début, ses aspirations et sa recherche de plaisir. Mais, peu à peu, la liberté d'écrire devint de la licence; à la suite des chefs d'école, des mitrons de lettres essayèrent, sous prétexte d'art, une orde cuisine, et, après s'être laissé griser par des romans d'une réalité sans fard, le lecteur se rebiffa devant le flot montant des basses grivoiseries et des érotismes innommables. Il avait ouvert sa porte aux nouveautés bibliographiques, il la referma sur le flot d'égout qui menaçait de troubler son esprit et de souiller son logis.

Trompé par les réclames payées, exploité par le sourire des titres; inquiété dans sa conscience du vrai, du beau, du bien; ahuri par le vacarme de la foire aux idées, le lecteur-acheteur éteignit peu à peu le feu de ses enthousiasmes et n'acheta plus de livres qu'après une enquête minutieuse. C'est ainsi que le consommateur de livres refréna le premier ses appétits, tandis que s'accélérait prodigieusement une production qui allait, en fin de compte, se trouver sans écoulement possible.



Si je voulais, d'autre part, me spécialiser sur un terrain qui m'est plus familier et parler d'une grande classe du public acheteur, c'est-à-dire des bibliophiles, j'enfour-

cherais un dada qui pourrait me conduire dans une infernale galopade, bien plus loin que je ne le voudrais.

Le bibliophile contemporain et la bibliophilie moderne se sont, en effet, spontanément créés quelques années après 1870. — L'amour de la spéculation, il faut bien le dire, plutôt que la passion désintéressée du livre, contribua presque seule à former la nouvelle couche d'amateurs, qui tous se révélaient hommes d'affaires et agioteurs déclarés ou inconscients.

Les bibliophiles de la vieille roche, ces collectionneurs éclairés et qui ne mettaient en avant ni leur vanité ni leur esprit de lucre, n'existaient plus guère qu'à l'état préhistorique dans cette grande poussée des amis des livres de 1875, qui agiotèrent si ferme à la Bourse des bouquins. — A dater de ce moment, la plupart des « curieux » ne collectionnèrent plus des ouvrages particuliers, avec un but déterminé, une spécialité définie; ils amassèrent des exemplaires, des ouvrages tirés à petit nombre, comme on achète des actions susceptibles d'une hausse prochaine; on fit, en un mot, des bibliothèques de volumes vierges, non coupés, qui attendaient l'heure propice de la vente.

Ce fut un sport, un genre, un chic qui eut bientôt de si nombreux adeptes que les éditeurs pour bibliophiles purent tout oser. — MM. Lemerre, Jouaust, Quantin et tant d'autres connurent des succès qui semblent aujourd'hui invraisemblables. On dépouillait Lemerre de ses petites éditions en grand papier, on arrachait à Jouaust jusqu'aux derniers exemplaires de ses éditions d'art illustrées par Flameng; chacun eut son tour de fortune, tant on rêvait de proclamer, presque aussitôt leur apparition, l'épuisement et la hausse accentuée des volumes.

Devant de telles manifestations, les éditeurs de bibliophiles surgirent de tous côtés... et quelle orgie de

réclames, quelle exagération de tirages de luxe ce furent durant près de dix ans ! — On sentait bien que cela ne pouvait durer et que toutes ces affaires d'or étaient basées sur un malentendu entre de vains acheteurs spéculateurs et des éditeurs, souvent sans mandat.

Le *krack*, le fameux *krack* de la Bourse commença la déroute des principaux faiseurs. — Depuis ce moment, les choses reprirent un cours moins agité ; aussi l'on peut croire qu'aujourd'hui le tassement s'est fait et que ceux qui ont résisté à la débâcle sont des bibliophiles sérieux, ayant fait école et ne se payant plus d'espérances chimériques. Comment ne seraient-ils pas assagis, ces amateurs contemporains, alors que depuis bientôt trois ans ils contemplent l'inanité de leurs placements financiers dans ces successives mises au rabais des livres qu'ils ont eu la naïveté d'acquérir au prix fort ? — Il n'est point de jour où ils ne s'ironisent eux-mêmes, se promettant, à l'avenir, d'être moins *gogos* et jurant, mais un peu tard, qu'on ne les y prendra plus. — Volés, indéniablement volés, et désillusionnés par les éditeurs qu'ils ont enrichis et qui ne soutiennent plus ceux qui les ont soutenus, on peut dire que ceux qui ont encore l'amour du livre moderne ont cette admirable passion chevillée dans le ventre et noblement placée au-dessus de toutes les questions d'argent.



La lassitude est générale, toutefois, aussi bien chez les éditeurs que chez les lecteurs et le public. Les auteurs

sont les seuls qui, soutenus par un égoïsme naturel et par une aveuglante personnalité, se refusent encore à enrayer. La situation exige toutefois un ralentissement. Nous mourons de pléthore, et les journaux quotidiens, avec leurs copieux suppléments littéraires, les magazines hebdomadaires, les livraisons des périodiques qui paraissent, fournissant des reproductions à bon marché, tous les papiers, en un mot, qui se noircissent sous forme de revues chroniques suffisent à notre intellectuelle nourriture.

Les romans sont nécessaires aux peuples corrompus, disait J.-J. Rousseau. La France marque, par des symptômes irrécusables, qu'elle est lasse de ces éternelles fictions. Ce n'est pas là un signe des temps qui puisse nous déplaire, car notre littérature nationale est assez riche, assez puissante, assez originale d'autre part pour que tous les esprits virils puissent y chercher des œuvres incomparables dans toutes les divisions de l'histoire, de l'esthétique et des sciences.



Je n'ai pas prétendu écrire ici un article très logiquement déduit, ni faire une étude solidement assise. Dans le petit cadre de quelques pages dont je pouvais disposer, je me suis efforcé de réunir, ainsi qu'en une causerie hâtive, quelques-uns des arguments susceptibles d'être envisagés, ou plutôt de dénombrer quelques-uns des facteurs importants de la crise actuelle.

Ce n'est, en quelque sorte, qu'un léger sommaire des

questions qui seraient à traiter d'esprit rassis que j'ai dressé ici, si quelqu'un s'avisait de vouloir quelque jour, en un volume véritable, poursuivre l'enquête méthodique et implacable de la singulière maladie qui fait agoniser la librairie française.

Il serait téméraire de vouloir prédire ce qui arrivera lorsque le mal aura suivi son cours et fini de porter ses ravages dans tous les milieux où le livre s'exploite.

Le remède à tout cela? se demandait dernièrement M. Jean Lacoste dans la *Gazette de France*. — Je crois, disait-il avec raison, se répondant à lui-même, qu'il viendra naturellement. Quelques éditeurs feront faillite, quelques romanciers logeront le diable en leur bourse, puis se tourneront vers quelque honnête commerce où ils gagneront plus sûrement leur vie. Tel Schaunard qui finit marchand de jouets.

Cet exemple assagira les estimables jeunes gens qui se sont doucement imaginé qu'à mettre du noir sur du blanc, on pouvait atteindre la fortune et la gloire pardessus le marché, sans avoir d'autre vocation que celle de mener une vie facile en peinant relativement très peu.

L'absence des débouchés fera fermer les fabriques. Les usines cérébrales à roman chômeront jusqu'à ce que le stock soit épuisé et que quelques fortunes rapides d'éditeurs ou d'écrivains, viennent réveiller les appétits.

C'est une loi bien connue de l'économie politique. La surproduction amène une crise et des chômages, la production baisse jusqu'à ce qu'elle devienne inférieure aux besoins; à ce moment, le prix des choses s'élève, l'industrie prend un nouvel essor, jusqu'à ce qu'arrive de nouveau une période de surproduction, et par conséquent de crise.

La librairie est soumise aux mêmes lois que toutes

les autres industries. Qu'elle fasse chômer ses usines. C'est le seul moyen d'enrayer la crise.

D'autre part, j'ajouterai que, selon moi, le roman aura bientôt vécu sous sa forme d'impression typographiée. Je crois que, avant peu, il se renouvellera, comme tout se renouvelle, et qu'un inventeur le fixera en une sorte de *bibliophone* très confortable qui distillera la magie de ses phrases aux oreilles charmées des auditrices, lesquelles pourront alors fermer les yeux et se livrer tout entières à la passivité la plus attrayante de l'être recevant, immobile, des confidences impersonnelles. On aura une bibliothèque de petits cylindres *romanticophoniques*, cela tiendra dans un meuble restreint à plaisir, et l'acoustique viendra remplacer heureusement le surmenage du nerf optique, aujourd'hui non moins malade que la librairie contemporaine.





ÉMILE ZOLA

ET

SON ROMAN « LA TERRE »

D'APRÈS DES LETTRES INÉDITES



BEAUCOUP de lettres inédites de Émile Zola sur *L'Argent, La Bête humaine* et *Le Rêve* ont déjà été publiées ici, grâce à l'obligeante communication d'un de nos confrères étrangers, M. Van Sauten Kolff, qui a su obtenir les confidences du maître romancier ou tout au moins les successifs aperçus de ses sensations sur ses œuvres même avant, pendant et après leur gestation. — Il nous plaît de penser que cette suite d'épîtres curieuses, et qui forment un ensemble de documents si originaux, ne peut déplaire à nos lecteurs et qu'ils voudront bien agréer avec une joie de lettrés, toujours en éveil sur la curiosité contemporaine, les quelques dos-

siers que nous leur livrerons tour à tour d'ici la fin de l'année en cours.

Ces lettres de Émile Zola sur chacune de ses œuvres sont pour ainsi dire les préfaces les plus essentielles que l'on pourrait rêver d'imprimer en tête des romans dont elles parlent; à ce titre, elles sont pour charmer bibliographes et bibliophiles et nous apprécions toute la saveur de ces billets impromptus, hâtifs, sans façon, qui nous livrent mieux le caractère et l'allure d'esprit de l'écrivain que des pages beaucoup plus étudiées et moins familières.

Il sera exclusivement question de LA TERRE aujourd'hui.

Voici, en guise d'introduction à ces lettres inédites d'Émile Zola sur *la Terre,* le premier projet, le « scénario » pour ainsi dire, de ce roman, publié jadis — en mai 1886, si nous ne nous trompons — par un journal du matin :

« Je veux faire le poème vivant de la terre, mais sans symbole, humainement. J'entends par là que je veux peindre d'abord, en bas, l'amour du paysan pour la terre, la passion du plus de terre possible, la passion d'en avoir beaucoup, parce qu'elle est à ses yeux la forme matérielle de la richesse; puis, en m'élevant, l'amour de la terre nourricière, la terre, dont nous tirons tout, notre être, notre substance, notre vie, et où nous finissons par retourner. — Tout de suite, le paysan se pose, rapace : l'homme avec ses passions étroites sur la terre qui est grande. On a dit que le paysan est l'animal farouche, meurtrier, au milieu de la terre bienfaisante et calme. Peindre cela en évitant de trop pousser au noir; tâcher d'avoir, au fond, de la grandeur, chez ce paysan, cet homme qui est resté le plus près de la terre, ne pas l'anoblir, trouver et montrer sa grandeur et son histoire : Le paysan qui ne possédait rien, puis qui a possédé un jour, comment et quand? Ensuite, la petite propriété, la division continue par les héritages. Conséquence sociale de ce fait, et où ça mène, et si la

grande propriété se reconstitue. C'est là que j'établirai la part du socialisme dans mon œuvre. A étudier, à voir. — Le rôle du paysan donc. Politiquement, ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il sera. Son rôle dans notre société, par la propriété. Il est la majorité, la force sourde qui dort et qui peut à un moment décider du monde. Étudier cela. En religion aussi, le voir. Il devient incroyant, je crois. »

Notons en passant que le maître, au-dessous de ce croquis d'ensemble, a épinglé cette note :

« Quand j'ai écrit ce plan général, au hasard, y accumulant toutes les pensées qui me passaient par la tête, j'ai tracé le plan court et très net des différentes parties du livre. »

Et son correspondant a ajouté :

« Ce scénario est écrit de cette solide et large écriture du romancier, bien lisible, bien nette, bien précise comme son esprit. Pas de ratures, mais des phrases sans verbes, parfois de simples indications de pensées; quelques lignes sont même souvent d'une écriture plus hâtée : l'écrivain s'est pressé de fixer sur le papier l'idée jaillissante. Mais tout se tient, tout est précis dans ces notes rapides. On devine qu'au moment où elles ont été écrites, l'idée générale était déjà nette et précise dans le cerveau du romancier. »

Livrons maintenant les lettres dans leur suite chronologique :

Médan, 27 mai 1886.

« Cher monsieur et confrère,

« ... Vous me terrifiez vraiment, en me demandant des notes sur mon prochain roman : *la Terre*.

« Je travaille encore au plan, je ne me mettrai à écrire que dans une quinzaine de jours; et ce roman m'épouvante moi-même, car il sera certainement un des plus chargés de matière, dans sa simplicité. J'y veux faire tenir tous nos paysans, avec leur histoire, leurs mœurs, leur rôle; j'y veux

poser la question sociale de la propriété; j'y veux montrer où nous allons, dans cette crise de l'agriculture, si grave en ce moment. Toutes les fois maintenant que j'entreprends une étude, je me heurte au socialisme. Je voudrais faire pour le paysan, avec *la Terre,* ce que j'ai fait pour l'ouvrier avec *Germinal.* — Ajoutez que j'entends rester artiste, écrivain; écrire le poème vivant de la terre, les saisons, les travaux des champs, les gens, les bêtes, la campagne entière. Et voilà tout ce que je puis vous dire, car il me faudrait autrement entrer dans des explications qui dépasseraient mon courage. Dites que j'ai l'ambition démesurée de faire tenir toute la vie du paysan dans mon livre, travaux, amours, politique, religion, passé, présent, avenir, et vous serez dans le vrai. Mais aurai-je la force de remuer un si gros morceau? En tout cas, je vais le tenter... »

Médan, 29 juillet 1886.

« ... Vous dites vrai, je suis en plein travail, pour mon roman *la Terre.* Mais c'est une besogne terrible, je ne compte pas être prêt avant mars, et je doute que je publie cette fois l'œuvre en feuilletons. Pourtant, rien n'est décidé. Je ne suis pas mécontent des quelques chapitres faits, seulement, le sujet me déborde; il est si vaste, car j'y veux faire tenir toute la question rurale en France : mœurs, passions, religion, politique, patrie, etc., etc. Enfin, je ne puis que me donner tout entier, et c'est ce que je fais : le reste est hors de ma puissance... »

Médan, 9 novembre 1886.

« ... Je travaille toujours à *la Terre,* mais je ne suis pas encore à la moitié du livre. J'ai dû prendre des vacances cet été, étant très las. Le livre ne peut plus paraître avant mai.

« Je ne sais encore si je le publierai dans un journal, et quel sera ce journal. Tous mes amis me conseillent d'arriver directement au public avec le livre, car les coupures des feuilletons font le plus grand tort à nos romans de vérité et

d'analyse. Il est encore vrai que le personnage central sera Jean Macquart, et que l'action se passera dans la Beauce. Mais tout cela est d'une réalisation encore lointaine.

« C'est une œuvre bien longue, bien hardie, et qui me donne un mal infini... »

Paris, 12 mars 1887.

« ... Je n'en suis encore qu'aux deux tiers de *la Terre*. Ce roman, qui sera le plus long de ceux que j'ai écrits, me donne beaucoup de mal. J'en suis content, autant que je puis l'être, c'est-à-dire avec ma continuelle fièvre et mes éternels doutes. »

Rappelons en parenthèse et comme un commentaire indiqué les lignes que Zola écrivit le 23 décembre 1878 à Albert Wolff : « Je passe des semaines à me croire idiot et à vouloir déchirer mes manuscrits. Il n'y a pas un garçon plus ravagé que moi par le doute de lui-même. Je ne travaille que dans la fièvre, avec la continuelle terreur de ne pas me satisfaire. »

Considérons aussi l'expression si éloquente de cet état mental, dans les confessions de l'*alter ego* du maître, de Pierre Sandoz, dans l'*Œuvre* : « Ah! oui, je travaille, je pousse mes livres jusqu'à la dernière page... Mais si tu savais! si je te disais dans quels désespoirs, au milieu de quels tourments! L'imperfection de mon œuvre me poursuit jusque dans le sommeil! Je ne relis jamais mes pages de la veille, de crainte de les juger si exécrables, que je ne puisse trouver ensuite la force de continuer. »

La lettre du 12 mars 1887 poursuit : « Le roman paraîtra dans le *Gil Blas*, mais la date n'en est pas encore fixée exactement, peut-être vers le 10 avril, peut-être vers le 15 mai. Dans huit jours, cela sera réglé... »

Médan, 7 juillet 1887.

« ... Quant à mes études locales, voici : « Le plus souvent, je crée le hameau dont j'ai besoin, en gardant les villes voi-

sines telles qu'elles existent. Cela me donne plus de liberté pour mes personnages. C'est ce que j'ai encore fait dans *la Terre*. Rognes est inventé, et je me suis servi d'un village, Romilly-en-Beauce, en le modifiant. C'est au mois de mai 1886 que je suis allé passer quinze jours à Châteaudun et à Cloyes, pour prendre les notes nécessaires. En général, une quinzaine me suffit, je préfère une impression courte et vive. Quelquefois pourtant, je retourne revoir les lieux, au cours de mon travail. Je n'ai rien inventé et tous mes types existent. Je les ai trouvés ici même, à Médan, puis dans la Beauce, et un peu partout, et je les ai transportés — avec ma méthode ordinaire — sur un terrain neutre, mixte, aux confins de la Beauce et du Perche, afin d'éviter de donner à l'œuvre une couleur locale trop prononcée. Ce n'est pas une étude du Beauceron que j'ai voulu faire. J'ai fait une étude générale du paysan, laissant de côté les mœurs locales. Je ne saurais trop le dire, je n'ai rien imaginé... Voilà, brièvement, mes réponses.

« Excusez-moi si je n'entre pas dans plus de détails, c'est que je suis écrasé de fatigue. Mais questionnez-moi toujours, j'ai grand plaisir à vous répondre et je suis tout à votre disposition. »

Médan, 30 octobre 1888.

« Mon cher confrère,

« Je rentre seulement à Médan, après une absence de deux mois, et je me hâte de vous répondre. J'ai passé six semaines à Royan, mais beaucoup d'ennuis en dehors de la littérature m'attendaient à Paris, ce qui m'a gâté un peu mes vacances. Enfin il faut vivre.

« Si *la Terre* n'a pas paru et ne paraîtra que le 15 novembre, c'est tout simplement que le volume n'est pas prêt. J'ai été pris de grandes paresses, j'ai traîné pour les corrections littéraires que j'ai l'habitude de faire sur les feuilletons, et c'est ainsi que les épreuves sont restées sur ma table de travail.

« Je n'étais pas fâché, d'autre part, de laisser un peu le

calme se faire, avant de lancer le volume. Jamais je n'ai eu l'idée d'écrire une préface. Mon livre se défendra tout seul et vaincra, s'il doit vaincre. J'en suis content, je crois qu'un retour d'opinion se produira en sa faveur.

« Non, en dehors des conversations que j'ai eues avec Hau et Valette, je n'ai rien communiqué aux journaux[1]. Mais c'est effroyable le nombre d'articles qui a paru. Ah ! qu'ils sont bêtes ! Je suis bronzé, jamais je n'ai été aussi calme ni aussi gai que pendant cette bagarre imbécile[2]. En somme, je ne suis pas mécontent de cette bataille. L'indifférence seule tue. Il faut être exécré pour être aimé. Vous seriez aimable de m'envoyer, pour ma collection, les caricatures allemandes sur *la Terre* dont vous me parlez. Merci de la caricature que vous m'avez déjà envoyée. Vous serez très aimable de m'adresser toutes celles qui paraîtront en Allemagne, car un de mes bons amis, M. Henry Céard, en fait pour moi une collection qui compte déjà plusieurs centaines de numéros, et qui promet d'être curieuse... »

Paris, 14 novembre 1888.

« Mon cher confrère,

« Enfin *la Terre* sera mise en vente demain à Paris. Dès hier, votre exemplaire a dû partir pour Berlin... »

Paris, 5 mars 1888.

« Mon cher confrère,

« Combien je vous remercie de la traduction si intéressante que vous m'envoyez ! M. Alberdingk Thym m'a écrit dernièrement, en m'envoyant son étude sur *la Terre*[3], tirée

1. Entrevues publiées dans le *Gil Blas* et *le Voltaire*.
2. Allusion à la protestation contre *la Terre*, des « Cinq » (Paul Bonnetain, Lucien Descaves, Paul Margueritte, J.-H. Rosny, Guiches), dans *le Figaro*.
3. Cette étude a paru dans une revue d'Amsterdam, *De Nieuwe Gids* (le Nouveau Guide), sous le pseudonyme L. van Deyssel. Malheureusement, ce jeune littérateur, qui possède un réel et grand talent, a fait récemment volte-face et a tourné le dos à Zola en devenant « décadent », « symboliste, » car il y en a... même en Hollande!

à part, en une plaquette. Je l'en ai remercié. Mais, dans mon ignorance du hollandais, je ne me doutais guère des éloges hyperboliques que contenait cet article. Vous vous doutez bien que je ne les accepte pas tous. J'en suis pourtant profondément touché, car je sens cette exaltation sincère. Vous ne pouviez me causer une plus grande joie qu'en me traduisant ces pages si débordantes de sympathie. Merci, merci encore!...

« Vous me demandez à quelle époque exacte j'ai eu l'idée de *la Terre*. Je ne puis guère vous répondre. Mais il me semble bien que j'avais fait la place du paysan dans la série dès le premier jour. Et Jean Macquart a toujours été désigné pour être le personnage central. Peu à peu la série s'est élargie, car elle ne devait avoir d'abord que douze volumes[1]. Dans le principe, si ma mémoire est fidèle, la terre et la guerre devaient être contenues dans le même épisode[2]... »

Paris, 16 novembre 1888.

« ... J'avais trouvé depuis plusieurs années le titre : *La Terre*, et je le tenais en réserve. Il a dû me venir très naturellement, par l'idée de la passion du paysan pour la terre. J'ai dit et je répète qu'il y a un très beau Drame, simple et grand, à tirer de *la Terre*. Mais c'est un projet renvoyé à plus tard, que je ne réaliserai peut-être jamais... »

Nous avons enfin gardé pour la bonne bouche, et dans le but de compléter, d'arrondir cette collection de documents authentiques sur *la Terre,* une lettre de Émile Zola adressée

1. Signalons en passant deux petites erreurs de mémoire, deux *lapsus calami* du maître. D'abord le plan d'un roman sur les paysans ne figure guère dans le premier projet du cycle des « Rougon-Macquart », écrit dans l'hiver 1868-1869 pour l'éditeur Albert Lacroix. Ensuite, ce premier scénario ne compte qu'une dizaine de romans. Même le tout premier jet n'a-t-il que huit volumes au dire des Goncourt. (Voir leur *Journal*, tome III, sous la date du 14 décembre 1868.)

2. Il ne se trouve non plus de trace de cette idée dans le premier projet de la série.

vers la mi-décembre 1887 à Eugène Lepelletier, rédacteur à *l'Écho de Paris*, et que le *Livre* a précédemment reproduite dans sa livraison de janvier 1888 :

« Merci mille fois de votre article qui me fait grand plaisir, car il comprend et il explique, du moins. Mais que de choses j'aurais à vous répondre à vous, qui êtes un ami !

« Il y a de la vigne à la lisière de la Beauce ; les vignobles de Montigny, près desquels j'ai placé Rognes, sont superbes. Tous les noms que j'ai employés, sauf celui de Rognes, sont beaucerons.

« Il n'est pas vrai que la fatigue soit contraire à Vénus : demandez aux physiologistes. Si vous croyez que les paysans ne reproduisent que le dimanche et le lundi, je vous dirai d'y aller voir !

« La lutte politique dans les villages n'est point aussi âpre, ouvertement, que vous le pensez : tout s'y passe en manœuvres sourdes. Mes Charles sont copiés sur nature ; et puis, c'est vrai, eux et Jésus-Christ sont la fantaisie du livre. Est-ce qu'à l'ironie de la phrase vous n'avez pas compris que je me moquais ?

« La vérité est que l'œuvre est déjà trop touffue et qu'il y manque pourtant beaucoup de choses. C'est un danger de vouloir tout mettre, d'autant plus qu'on ne met jamais tout. Du reste, c'est là l'arrière-plan, car mon premier plan n'est fait que des Fouan, de Françoise et de Lise : la terre, l'amour, l'argent. »

De même le billet suivant, adressé à Arsène Alexandre, critique du journal *Paris*, complète notre série de lettres sur « *La Terre* » :

« Je vous remercie du parti que vous avez tiré des notes décousues que je vous ai données. — Vous avez dû voir qu'on va m'accuser de faire un paysan de fantaisie. Cela est dans l'ordre, et je m'y attends. Du moment que mon paysan, celui de la réalité, n'est pas le paysan chauvin et conservateur de l'opinion courante, il est évident que je dois l'inventer. »

Nous n'ajouterons rien à cette jolie collection de lettres qui forment un si piquant commentaire au large roman de Zola qui, après *L'Assommoir*, suscita les plus violentes polémiques dans le monde des lettres.

Nous n'en resterons pas là et, dans les plus prochaines livraisons, nous aurons plaisir à publier des lettres inédites de l'inventeur du *Naturalisme*, sur ses fictions de *L'Œuvre* et de *Germinal*, puis enfin sur son futur roman *La Guerre* (Sedan) actuellement en cours d'exécution et que le *Petit Parisien* doit publier cet hiver et vulgariser largement par sa grande publicité.





LA

BIBLIOPHILIE AUX CHAMPS

LETTRE D'UN BIBLIOGRAPHE AU REPOS

Bookgate-sur-Mer, 6 août 1891.

Mon cher Directeur,



La bonne inspiration que vous avez eue de me faire adresser ce ballot de livres nouveau-nés dans le cube de briques et de plâtre que j'habite, entre l'Océan, dont le murmure berceur s'allonge sur la plage, et les grands pins où les brises du large jouent de l'orgue à mesure que se gonflent et grandissent les voix des flots! — J'avais bien indiqué, dans ma revue bibliographique de juillet, une bonne quantité de livres à emporter pour lire en villégiature; mais, comme il arrive souvent aux conseilleurs, mes avis n'étaient bons que pour les autres, et je n'allais pas m'encombrer d'un tas de volumes dont j'avais extrait le suc ou, tout au moins, flairé le parfum. Et cependant,

que de longues heures, même dans les plus belles journées, où, la sieste étant impossible à nos cerveaux parisiens toujours sous pression, un livre inconnu serait fébrilement feuilleté, et dévoré d'un œil avide! Et, dans les interminables soirées que la promenade ne saurait remplir, que les distractions des casinos et des « restaurations » prolongent encore et rendent mortelles, par les journées grises où le ciel se fond dans la mer en une atmosphère d'eau, sans que ni la mer ni le ciel fassent un effort pour cacher leur détresse sous les éclats et la splendeur d'un orage, qu'il fait bon de s'abstraire de cette grisaille ambiante où l'âme se dissout, et de suivre les imaginations du poète, les déductions ou les hypothèses du philosophe, les jugements du critique, les récits et les documents de l'historien!

Ce plaisir, que vous m'avez procuré, je ne veux pas en jouir en égoïste; et c'est pourquoi l'écho s'en répercute dans ces pages, non moins fidèles et plus inaltérables qu'une plaque de phonographe perfectionné.

Je dois avouer qu'en cette saison de *far niente* et d'engourdissement intellectuel, j'ai tout d'abord écarté ce qui pouvait rendre plus torpide la torpeur estivale, et remis les historiens, philosophes, analystes et autres abstracteurs de quintessence, jusqu'au moment où la lecture des œuvres de fiction aurait, par un entraînement graduel et irrésistible, mis ma cervelle en état de les absorber sans risquer de tomber dans le coma fatal. Je me suis donc, avec une allègre ardeur, attaqué aux

ROMANS

et voulant, au début, du lénitif et de l'anodin, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'ouvrir un volume d'André Theuriet. *Le Mari de Jacqueline* (Bibliothèque-Charpentier) se présentait fort à point. *Le Mari de Jacqueline* me réservait, d'ailleurs, une agréable surprise. Ce n'est pas un roman; c'est le titre d'une nouvelle, qui est suivie de sept autres plus courtes, dans le même volume. Il est bien inutile d'insister ici sur le charme

de tout ce qui sort de la plume de M. André Theuriet, et il est bon, quand on parle de lui, de se souvenir du mythe antique où des abeilles font leur doux miel dans la gueule d'un lion. Il est vrai que le lion est mort. Mais ce n'est pas *le Mari de Jacqueline* qui s'opposera à ce que M. Theuriet soit un de ces jours un très parfait académicien.

Comparaison n'est pas raison; d'aucuns disent même que « comparaisons sont odieuses ». Aussi m'abstiendrai-je, pour ne rien faire qui soit odieux à personne, de comparer à M. Alfred Theuriet M. Alfred Bonsergent. Le roman que celui-ci intitule *Trop tard!* (E. Plon, Nourrit et Cie; in-18; 3 fr. 50) ne m'en semble pas moins devoir être lu avec plaisir par les admirateurs de celui-là.

Sans crainte d'épuiser la veine, je tends la main au hasard dans votre précieux ballot, ô mon cher Directeur, et j'en retire *Dette de haine*, le nouveau volume que M. Georges Ohnet ajoute à ses *Batailles de la vie* (Paul Ollendorff; in-18; 3 fr. 50). La première page nous montre un maître de maison, médecin principal de la marine, qui laisse pour un instant ses hôtes à eux-mêmes et qui va voir si le déjeuner s'apprête. La dernière page nous met en face d'une vision dont l'intéressé respire le troublant parfum, admire la voluptueuse pâleur, jusqu'à ce que la figure exquise se change en un masque grimaçant, et qu'il écrive à son ami ces seuls mots : Je reviens. Entre cette première et cette dernière page, il y a bien de l'écriture, laquelle n'est, après tout, pas plus impropre qu'une autre à faire passer le temps ; mais celui qui emploie ces rêves à cette besogne n'a besoin de savoir que ce que nous venons de citer : son imagination n'aura pas de peine à remplir la lacune, et il y aura, du moins, quelque chance pour que ce remplissage ne soit pas irrémédiablement plat ou banal.

Et puis, toujours heureux dans cette pêche littéraire, je tire du tas *Seule aimée*, de M. Louis de Chatillon (Paul Ollendorff; in-18 ; 3 fr. 50), roman aimable, passionné et émouvant dans la juste mesure, et qui peut « être lu par tout le monde ».

C'est qu'en effet le monde des liseurs est terriblement

mêlé, et, parmi les éléments très divers qui le composent, les plus troublants sont, sans contredit, les enfants et les vierges, — dernière catégorie qui se complique de ce que beaucoup d'entre celles-ci sont mariées et mères. J'ai bien là ce qu'il leur faut : une histoire d'aventures étourdissantes publiée par la librairie Lecène, Oudin et Cie, sous ce titre affriolant : 500.000 *dollars de récompense* (in-8°), par M. Fernand Hue ; et aussi, avec un titre non moins spirituel, *les Millions du Marsouin,* par M. Frédéric Dillaye, que la Librairie illustrée ajoute à sa « Bibliothèque des Voyages » (in-18 ; 3 fr.). Hélas ! faut-il l'avouer? Ces aventures américaines, maritimes, peaux-rougesques et montagnes-rocheuses me font regretter *Bas-de-Cuir* et *les Trappeurs de l'Arkansas*. Puissiez-vous ne point vieillir, comme je le fais trop évidemment, mon cher Directeur !

Dans une note moins enfantine et virginale, et pour arriver à la puberté de l'esprit, nous avons *Huguette,* joli roman de M. J. Ricard (Calmann Lévy ; in-18 ; 3 fr. 50) où il est prouvé, après expérience, qu'il peut se faire que le meilleur amant soit encore le mari ; *Faux départ,* de M. Alfred Capus (Paul Ollendorff ; in-18 ; 3 fr. 50), où la vie des cabotins se mêle, avec quelque chose d'osé et d'inattendu, à la vie bourgeoise, mais sans qu'en somme la trame bourgeoise de l'existence contemporaine soit entamée par les arabesques d'artiste dont M. Capus la brode ; *la Peur de la mort,* où M. François de Nion nous raconte, avec une verve réelle et une puissance graphique rare, les choses qui se font tous les jours et toutes les nuits, sur les boulevards et dans les rues adjacentes, pour en arriver à une sorte de *finale* mystique, inquiétant morceau qui teint des blancheurs de l'aube la fosse où, dans le grouillement des helminthes, le cadavre pourrit (Albert Savine ; in-18 ; 3 fr. 50).

M. Antony Blondel a des visées moins perdues dans l'au delà, et veut, dans *le Mal moderne* (Victor Havard ; in-18 ; 3 fr. 50), faire œuvre de moraliste, ou plutôt de moralisateur. Il trouve que nous manquons de cœur, et de cette appréciation

peu flatteuse il entasse, dans son livre, preuves sur preuves, convaincu apparemment, lui aussi, que la vue des ivrognes est souveraine pour empêcher de trop boire, et que la meilleure sauvegarde contre les sales et malsaines amours, c'est une visite au musée Dupuytren. Une partie du roman est présentée sous une forme dialoguée que je ne recommande pas à ceux qui cherchent le nouveau ou le rajeuni : c'est tout simplement du déteint ou du passé.

A tendances sociales est aussi le roman signé Jean Stella et intitulé *le Triomphe d'Israël* (Comptoir d'édition; in-18; 3 fr. 50). Nous nous sommes trop abstenus ici de juger, au point de vue des faits rapportés et des doctrines exposées, les livres de M. Drumont et autres ouvrages anti-sémites, pour qu'il nous soit possible de faire autre chose que d'enregistrer la publication de ce roman, où ce qui n'est pas juif est représenté comme un déchet social. La puissance d'invention et le talent d'exécution qu'y manifeste l'auteur ne sont point, d'ailleurs, pour nous y arrêter plus longtemps.

Je n'en dirai pas autant d'un autre livre, qui date de 1853, et qui est plein de ce qu'il faut pour que les hommes de 1891 s'émeuvent et rêvent. M. Paul Meurice vient de donner une édition nouvelle de son beau roman *Léonard Aubry*, qu'il dédiait jadis à Émile de Girardin (Calmann Lévy; in-18; 3 fr. 50). Ce livre, qui met en présence, « dans une action purement privée, les trois premières générations de l'ère nouvelle, — la génération de 1792, la génération de l'empire et la génération de 1830, » et qui se demande « pourquoi toutes trois ont manqué la liberté, » est tout animé, malgré son héros misanthrope, d'une ardeur de foi et d'un souffle d'espérance trop forts pour les poumons asthmatiques de bien des *jeunes* d'aujourd'hui. « Qu'est-ce en somme que la vie? dit avec raison M. Paul Meurice. L'apprentissage de la liberté pour l'homme. Qu'est-ce que l'histoire? L'apprentissage de la liberté pour les nations. » Oui, mais quand l'apprentissage prend fin, l'homme est mort. Est-ce qu'il en serait autrement pour les nations? Qu'importe, après tout! L'idéal qui ne serait plus un but cesserait d'être;

et la condition même de la vie, c'est le désir et l'effort vers ce qu'on n'a pas.

A côté de ce livre d'inspiration humaine, œuvre forte et mûrie d'un des écrivains qui contribuèrent brillamment, autour de deux ou trois hommes de génie, à faire du romantisme une littérature classique en en faisant l'interprète des passions et des besoins généraux de l'humanité, il est piquant de rencontrer des études précieuses d'observation et de style, particulières à un moment, très fugace dans sa précision, du temps présent, telles que *l'Amant exotique*, de M. Abel Hermant (Marpon et Flammarion; in-18; ill.; 3 fr. 50). Les Annamites de l'Exposition ont été amenés par un entrepreneur de plaisirs publics à Fronsac-les-Bains, station balnéaire bien connue de l'auteur, et donnent à une jeune fille, à la fois romanesque et bourgeoise, une crise d'exotisme telle qu'elle se livre un soir au chef des traîneurs de *pousse-pousse*, tout en acceptant pour mari un gros vieil homme qui fait sa fortune et dont elle fera très dignement et provincialement le bonheur. Ce sont là des pages d'une analyse bien curieuse. Jeanniot, Merwart et Willette les ont illustrées joliment.

Cas particulier aussi, non moins étrange et plus farouche, que celui qu'il a plu à MM. R. Minhar et A. Valette d'étudier dans *A l'écart*. Jamais la terreur de la société et l'effroi de la solitude, tourments contradictoires dont peut être à la fois assaillie l'âme d'un meurtrier, n'ont été décrits avec plus de soin, de minutie et de vigoureux relief. D'autres écrivains du *Mercure de France,* MM. Charles Merki et Jean Court, nous donnent un volume dont la couverture porte pour titre un gros éléphant rouge (Albert Savine; in-18; 3 fr. 50) et qui est, au courant d'une action intéressante et, vers la fin, véritablement poignante, la peinture rapide et sincère des petites écoles littéraires et des types de bohèmes et de faiseurs qui pullulent aux avenues du journalisme, du théâtre, de la poésie et du roman. Les auteurs ne sont pas tendres pour les décadents, symbolistes et autres virtuoses qui ne savent charmer d'autres oreilles que les leurs. Bien qu'excitant le rire en

maint endroit, cet ouvrage n'est point un livre gai, et il ne saurait l'être sans mentir à son sujet, qui est l'étude des déviations de l'esprit humain à la poursuite de l'art. Plus de sobriété dans certaines descriptions ne ferait, à mon avis, qu'augmenter l'effet; mais, tel qu'il est, le livre est d'un intérêt curieux, et gardera une place documentaire dans l'histoire de l'évolution littéraire en ce temps.

A un autre titre, le recueil de nouvelles intitulé *Cœur double* marquera aussi (Paul Ollendorff; in-18; 3 fr. 50). Ce livre, dont le dessin général a été longuement médité, est inspiré par une compréhension très originale de la vie et une sorte de philosophie imprévue et saisissante de nos émotions. L'œuvre de M. Marcel Schwob est un vigoureux départ, et qui présage une course glorieuse au jeune écrivain. C'est un des livres les plus puissants qu'il nous ait été donné de lire depuis longtemps, l'un des plus originaux surtout; et telles des nouvelles qui le composent sont de véritables chefs-d'œuvre qui méritent que les *Bibliophiles contemporains* leur fassent un jour un sort fortuné en quelque édition mirifique et incomparable. Je voudrais pouvoir m'arrêter sur *Cœur double*, mais je préfère crier, en enflant la voix : « Lisez cet ouvrage et souvenez-vous que M. Marcel Schwob sera bientôt un maître aussi brillant que Maupassant dans une voie plus fantastique et plus âpre, montrant des horizons littéraires plus universels. »

M. Jean Sigaux, après avoir longtemps délaissé la littérature pour l'imprimerie, — comme un musicien qui se ferait luthier ou facteur de pianos, — y revient brillamment avec un recueil d'une douzaine de nouvelles, réunies sous ce titre aimablement troubadour, *la Mandoline* (Flammarion; in-18; 3 fr. 50). Il ne faut pas, d'ailleurs, s'y fier par trop. Si la note douce et mélancolique s'y fait entendre, il s'en faut qu'elle soit unique. Les cris de la passion, les appels du désir, les éclats de l'indignation, tout ce qui fait vibrer le cœur humain résonne dans ces remarquables pages, dont la lecture est passionnante et saine à la fois.

Toutes différentes sont *les Promenades sentimentales* de

M. Jean Thorel (Perrin et Cie; in-18). Non pas que j'en trouve la lecture malsaine et l'exécution sans talent. Loin de là. Mais c'est plutôt une suite d'essais autopsychologiques qu'une série de nouvelles ou un roman continu. Les « états d'âme » suscités par les impressions de la promenade ou du voyage se succèdent en des descriptions subtiles et aiguës, où le dédain du mysticisme couvre, sans la cacher, l'indulgence aux jouissances sensuelles, et où la recherche du style s'applique à des objets trop tenus et trop coupés pour qu'on n'en sente pas désagréablement l'affectation.

Un écrivain anglais, dont le père tient une place à côté de Dickens et de Thackeray, et qui s'est montré, en bien des œuvres charmantes et fortes, le digne héritier de son père; un diplomate bien connu et très aimé à Paris, qu'il aime beaucoup et qu'il connaît à merveille, le comte de Lytton, donne au public français une de ses œuvres les plus originales, *l'Anneau d'Amasis,* dans une traduction due à Mme Flourens (Alphonse Lemerre; in-18°, 3 fr. 50). C'est un régal de lire, dans une version claire, intelligemment nuancée et élégamment fidèle, cette poétique histoire où le fantastique se mêle avec tant de grâce au réel, et qui mérite de devenir un de ces livres que tous les peuples lisent sans s'inquiéter de savoir dans quelle langue ils furent d'abord écrits.

Le libraire J. Engelhorn, de Stuttgart, ajoute deux volumes à sa « Bibliothèque générale des romans » : l'un, *Noras Roman,* est l'œuvre de M. Emil Peschkau; l'autre est un recueil de nouvelles traduites de l'italien de M. F. de Renzis, et porte le titre de la première de ces nouvelles : *Auf Vorposten,* « Aux avant-postes ».

Enfin, M. Isidore Liseux, délicat ami des curiosités littéraires et éditeur intelligemment audacieux, commence la publication, en livraisons in-16 à 3 francs, d'une traduction anglaise des *Mémoires de Casanova.* Que la société de vigilance lui soit amène! Pudibonderie et érotisme à part, les lettrés anglais trouveront, j'en suis assuré, une saveur particulière à cette traduction faite par un homme qui déclare,

dès l'abord, que se piquer de bien écrire une langue étrangère c'est être un farceur, un *pleasant humourist.*

POÉSIE

En même temps que ce très agréable début des *Mémoires de Casanova* en anglais, M. Liseux nous adressait la première livraison d'une collection de poésies latines inédites qui feront la joie des amateurs, car les amateurs savent encore le latin. Cette livraison, également de format in-16, se vend 5 francs. En voici le titre : *Lesbiæ Veronensis (Catullæ puellæ) Callipygia Carmen nunc primum in lucem editum.* Il y a une préface anecdotique du « transcripteur », qui pourrait bien être la spirituelle supercherie de quelque raffiné latiniste contemporain. Le poème, — *carmen,* — est en distiques, et raconte comme quoi ce fut à sa qualité de *callipyge* que Vénus dut de se voir donner la pomme par Pâris. Si c'est réellement antique, — ce dont je doute fort, — c'est tellement bien fait que cela ressemble à du moderne, tout de même que les fleurs, chez les fleuristes en renom, sont si parfaites qu'on les dirait artificielles.

Des « carmes » en l'honneur d'un être callipyge — *utriusque sexus* — ne peuvent être en meilleur voisinage qu'avec des poésies de Paul Verlaine, dont la Bibliothèque Charpentier publie un *choix,* orné du portrait de l'auteur par Eugène Carrière. Verlaine, en qui tout est démesurément inégal, est, désormais, sûr d'avoir fait tout un volume de chefs-d'œuvre, sans préjudice de tant d'autres belles choses qui n'ont pas trouvé place ici. Je ne connais, pour mon compte, rien de plus beau, — émouvant, poignant, bouleversant et admirablement fait de main de grand artiste, — que les six sonnets de *Melancholia,* qui ouvrent le volume. C'est une bien excellente idée que d'avoir pris, dans ce fouillis de joyaux et de clinquant qui est l'œuvre de Verlaine, les diamants de l'eau la plus pure, pour les proposer à l'admiration de tous.

C'est de Bruxelles que m'est venu, sur ma bande de sable

océanien, le volume de vers que M. Paul Redonnel intitule *Liminaires* (Paul Lacomblez; petit in-8°; 2 fr.). A la langue que parle l'auteur — car je sais le belge — j'aurais cru qu'il venait de bien plus loin. Le volume contient une page de prose où il est dit : « Ces états d'âme, précédant ou suivant des notations de vie réelle, pour être compris intimement, doivent se souffrir ou se voir, en un mot, s'épouser. Cela demandera quelque effort... » Je le crois! J'ai grand plaisir à comprendre n'importe quoi, même les vers de M. Paul Redonnel; mais s'il faut épouser, c'est un effort pour lequel je me sens faible, et j'y renonce.

Je préfère encore les ritournelles de M. Louis Malosse qui, confectionnant la *Chanson des choses* (Albert Savine; in-18; 3 fr. 50), commence sa petite affaire par ce délicieux tercet:

Pour chanter vos attraits, choses inanimées,
Je voudrais vous tresser un bouquet attrayant
De vers enguirlandés de rimes parfumées.

Je vois tout de suite que « tresser » des bouquets quand on veut chanter est une pure et douce folie; tandis que les « états d'âme » et les « notations » de M. Paul Redonnel, pour n'être pas moins fous, sont compliqués beaucoup plus.

Je croyais en avoir fini avec les vers français. Mais voici *la Joie de Maguelonne*, qui est un « mystère » et qui a pour auteur M. A. Ferdinand Hérold (Librairie de l'art indépendant; in-8°). En sa qualité d'artiste indépendant, M. Hérold emploie tous les mètres, même ceux qui n'ont pas de mesure, et toutes les rimes, même celles qui n'existent pas; mais il parle français, il a le don de l'image et le sentiment du rythme; et le talent, pour tout dire en un mot, ne lui manque pas. *La Joie de Maguelonne* vaut d'être mise à part du fatras; c'est véritablement une œuvre d'art, et dont telles et telles parties sont décidément belles.

Ayant parlé d'un mystère, je n'ai pas besoin de transition pour annoncer le *Théâtre* de Rachilde, avec un dessin inédit et tout à fait macabre de Paul Gauguin, et une préface de

l'auteur (Albert Savine; in-16; 3 fr. 50). La préface est fort spirituelle et amusante; elle est de plus un plaidoyer convaincu et convaincant en faveur du *Théâtre d'art*. *Madame la Mort*, « drame cérébral », *le Vendeur de soleil* et *la Voix du sang* composent, jusqu'à présent, le « théâtre » de Rachilde. Qu'a-t-elle fait en faisant ces trois ouvrages dramatiques ? Elle se pose la question, et répond : « Je ne sais pas. » Ce n'est pourtant pas faute de renseignements, car elle a consciencieusement réuni, en appendice à son volume (125 pages sur 293), tous les articles de journaux qui peuvent se rapporter à l'un de ces trois ouvrages. Dans toute cette « presse », qu'elle sauve ainsi de l'oubli, elle a pu voir que nul ne conteste sa valeur littéraire, et que rien n'est plus sympathique que sa fervente sincérité. Je ne peux que souscrire à ce jugement grossoyé, me réservant d'étudier en détail ce très intéressant écrivain quelque jour ou j'aurai plus de place et de loisir.

La poésie d'importation est toujours bien accueillie chez nous. C'est dire que les *Ballades et chansons populaires de la Hongrie*, que M. Jean de Néthy vient de traduire, sont assurées d'un beau succès (Alphonse Lemerre; in-18; 3 fr.). L'enthousiasme qu'excitèrent, il y a quelque trente ans, les vers de Petœfi, et surtout l'abus déplorable qu'en ont fait les imitateurs, y nuiront peut-être; car enfin les belles choses mal employées ne sont pas celles dont on se lasse le moins. Quoi qu'il en soit, le recueil de M. Jean de Néthy est très remarquable, aussi bien par le choix des morceaux que par la valeur de la traduction. Les amateurs de poésie populaire, dont le nombre s'accroît de jour en jour, ne laisseront certainement pas cette collection passer inaperçue.

BIOGRAPHIES ET CRITIQUES.

Pour lourd qu'il fût, votre ballot, mon cher Directeur, n'était guère fait que de littérature légère, laquelle comprend, d'ailleurs, tous les genres, hors le genre ennuyeux. Vous vous êtes dit que celui-ci me retrouverait toujours, et que c'était

acte charitable que de m'aider, du moins en cette quinzaine de vacances, à y échapper. Voilà bien, pourtant, la seconde série des *Figures disparues*, — portraits contemporains et littéraires, par M. Eugène Spuller (Félix Alcan ; in-18 ; 3 fr. 50), — qui n'est pas folâtre. Mais ayant jadis pris la peine de lire la première série de ces « portraits », je me suis donné le soulagement d'en dire ce que j'en pensais. Jamais on n'appliquera mieux le précepte : *Non bis in idem*. Passons donc vivement.

Nous ne nous arrêterons guère davantage au livre de M. Maurice Albert : *la Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration* (Lecène, Oudin et Cie ; in-18° ; 3 fr. 50). Ce n'est pas que le livre soit ennuyeux ; mais c'est qu'il est à la fois fragmentaire et élémentaire. Excellent pour l'enseignement secondaire que le professeur donne aux jeunes filles en Sorbonne, il n'a pour nous que l'intérêt d'un ouvrage fait pour être utile à d'autres.

Le livre de M. Maurice Albert contient, dans le nombre, une étude sur Mirabeau. C'est très bien et tout à fait ce qu'il faut... pour les jeunes filles. Les autres, y compris les garçons jeunes et vieux, auront profit à lire le *Mirabeau* que M. Edmond Rousse a écrit pour la collection : *les Grands Écrivains français*, que publie la maison Hachette. Il a beau dire, avec cette modestie qui ne sied jamais tant dans les discours que quand on la dément dans les œuvres, qu'en cette monographie rien n'est de lui ; nous n'en avons pas moins clairement exposé et coordonné puissamment tout ce qu'on sait sur Mirabeau, avec, en plus, des jugements très personnels et très autorisés sur son rôle, ses œuvres et son talent.

Tout comme Mirabeau, M. Jean Moréas a ses biographes. C'est un peu tôt. Quoi qu'il soit, et en mettant de côté la valeur de M. Jean Moréas que je n'ai pas le temps de discuter ici, la brochure que son admirateur, M. Charles Maurras, lui consacre (E. Plon, Nourrit et Cie ; in-18) a un intérêt général qu'il convient de signaler. M. Jean Moréas, nul n'est censé l'ignorer, est un symboliste ; c'est même le symboliste par excellence. Or M. Maurras veut bien nous informer de deux

choses, qui nous disposent fort en faveur de l'école dont M. Moréas est le chef et le représentant le plus en vue : 1° le Symbolisme « raccourcit les livres et prolonge les rêveries » ; 2° il prescrit « aux jeunes gens de 1891 (pourquoi cette date si limitative ?) d'écrire en perfection des choses pleines d'intérêt ». Ah ! que cette prescription ne soit pas lettre morte ! Ne vous en écartez pas, jeunes gens de 1891, et prenez votre temps. Pour lire des *choses pleines d'intérêt* écrites *en perfection* par vous, qui n'attendrait jusqu'en 1892, voire jusqu'en 1900 ?

Nous dirions volontiers le contraire à M. Edmond de Goncourt, qui vient de nous donner le premier volume d'une série dans laquelle il embrassera les diverses manifestations de l'art japonais au XVIIIe siècle : *Outamaro, le peintre des maisons vertes* (Bibliothèque Charpentier ; 3 fr. 50). Il en a onze autres en préparation, lesquels nous feront connaître quatre peintres, deux laqueurs, un ciseleur de fer, un sculpteur en bois, un sculpteur en ivoire, un bronzier, un brodeur et un potier. Ce sont là des livres que nous avons hâte d'avoir, et nous prions M. de Goncourt de nous faire le moins possible attendre. Chez lui, la perfection de la forme est toujours adéquate au sentiment d'art et à la curiosité de la pensée, et nous n'avons pas à craindre, en ces études japonaises, les irritantes blessures que font les souvenirs, trop tôt publiés, à l'amour-propre des contemporains. Dans ce premier volume, l'œuvre du peintre des courtisanes est décrite avec la rare érudition et l'amour passionné des choses nouvelles qui caractérisent le maître. Mais on y trouve autre chose que des descriptions d'art : M. de Goncourt a semé largement dans son livre des tableaux de mœurs, des légendes, des anecdotes d'un exotisme à la fois original et exact, et sa critique artistique est encore l'initiation la plus attrayante et la plus sûre aux manières d'être et de penser d'un peuple que nous connaissons bien peu, tout en en parlant beaucoup.

Ce n'est point la critique d'art à proprement parler, mais bien plutôt la vulgarisation de connaissances industrielles que

se propose M. E. Garban dans son ouvrage sur *la Porcelaine* (H. Lecène, Oudin et C[ie], gr. in-8°), beau livre, bien conçu et bien exécuté, avec de grandes illustrations à pleine page par M. Eugène Sadoux, et de nombreux dessins dans le texte par M. Drouot. C'est une publication intéressante et utile, qui fait honneur aux éditeurs et aux auteurs, et que le public auquel elle s'adresse appréciera certainement.

Avant de passer à l'inventaire d'une autre catégorie de livres, il faut dire un mot d'un gros volume in-8°, intitulé *Nos grands médecins d'aujourd'hui,* où le médecin d'Honoré de Balzac lui-même, le docteur Horace Bianchon, fait passer devant nos yeux la silhouette — texte et portrait — de soixante-deux praticiens ou théoriciens illustres dans toutes les branches de la science et de l'art thérapeutiques; pages spirituelles et vibrantes, pleines d'informations sûres, par quelqu'un qui sait parler aux mondains et qui s'est donné la tâche méritoire de leur enseigner les noms et les œuvres d'hommes savants, presque tous modestes et dévoués, à qui l'humanité doit plus qu'elle ne saurait payer jamais.

HISTOIRE ET VOYAGES.

Une *Troisième série des Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries*, par M[me] Carette, née Bouvet (Paul Ollendorff; in-18; 3 fr. 50), qui a, dans son premier volume, donné la fleur de ce qu'elle avait à dire, mais dont ce dernier ouvrage a encore du piquant et de l'intérêt; un nouveau livre de M. le comte d'Hérisson qui, lui aussi, a beaucoup de souvenirs sur une époque limitée et qui s'entend à en tirer parti (*les Responsabilités de l'Année terrible;* P. Ollendorff; in-18; 3 fr. 50); une brochure sur l'Italie et ses colonies africaines (*l'Italia e la sua colonia africana;* Città di Castello, S. Tapi; in-8°; 0 fr. 50), par le député italien Leopoldo Franchetti, et des impressions de voyage de M. Louis Rivière, où les réminiscences historiques jouent un rôle aussi considérable, sinon plus, que les notations personnelles

du voyageur, mais où l'on rencontre un tableau bien fait de la représentation de la Passion à Oberammergau (*Entre l'Inn et le lac de Constance : le pays, les hommes, les monuments;* ancienne Maison Quantin; in-18; 3 fr. 50), — le paquet ne comptait rien de plus en œuvres de ce genre, et, dans la disposition d'esprit où je me trouve, je m'en contente aisément.

Il faut pourtant y ajouter les trois volumes (in-16; 10 fr. 50) des *Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants*, publiés par M. Maurice Tourneux dans la « Bibliothèque des mémoires relatifs à l'histoire de France » de l'éditeur D. Jouaust, et que j'aurais pu classer parmi les *Biographies*. Ces mémoires, œuvre de Marmontel, n'avaient été jusqu'ici l'objet d'aucun travail critique, et les différentes éditions en étaient tronquées et mutilées. Protégé à ses débuts par Voltaire et par Mme de Pompadour, commensal de La Popelinière et de Mme Geoffrin, secrétaire perpétuel de l'Académie française, Marmontel a été mêlé aux événements politiques et à la vie littéraire d'un demi-siècle, et, sur les commencements de la Révolution, notamment, son témoignage, peu connu, n'est pas à dédaigner. Le texte des Mémoires a été ici soigneusement rétabli dans son intégrité, et il est accompagné d'une annotation telle qu'on peut l'attendre du savant et consciencieux éditeur de Diderot et de la *Correspondance littéraire* de Grimm, pour ne citer que ceux-là parmi les remarquables travaux de M. Maurice Tourneux.

OUVRAGES DIVERS.

Je range sous cette banale rubrique un certain nombre de volumes dont chacun formerait une catégorie à part, et que vous avez eu, mon cher Directeur, la sage et bienveillante pensée de mettre par unités dans le tas, pour échantillonner dans ma retraite toutes les productions intellectuelles courantes, sans fatigue ni encombrement.

C'est d'abord une étude de M. Édouard Rod : *les Idées*

morales du temps présent (Perrin et Cie; in-18; 3 fr. 50), telles, du moins, qu'il a pu les démêler chez Renan, Schopenhauer, Zola, Bourget, Jules Lemaître, Scherer, Alexandre Dumas fils, Brunetière, Tolstoï et le vicomte E.-M. de Vogüé. Dès le début, et avec une conscience qui l'honore grandement, M. Edouard Rod met le lecteur en garde contre ce qu'il peut y avoir d'artificiel dans son livre. « La plupart des maîtres que j'étudie, dit-il, n'ont pas de morale dans le sens systématique du mot : ils n'ont que des opinions, parfois même décousues et contradictoires. Je crains d'avoir quelquefois introduit entre ces opinions une cohésion factice, qui leur donne peut-être une signification plus doctrinaire, plus absolue que celle qu'elles ont en réalité. » Lorsqu'un auteur fait si franchement et en termes si précis sa propre critique, il ne reste plus qu'à le louer de n'en pas mériter d'autres, et à signaler à l'attention des lecteurs sérieux un livre qui instruit et fait penser.

Un opuscule du prince Roland Bonaparte — qui vient aussi de publier un très magnifique ouvrage sur la Corse — est intitulé *Démocratie suisse* et a déjà été publié en article par *l'Événement,* l'année dernière (imp. G. Chamerot; in-16).

MM. E. Gegout et Ch. Malato, des anarchistes qui sont des hommes de lettres, racontent la *Prison fin de siècle,* sur laquelle ils ont pu faire de fortes observations personnelles, et qui leur inspire, à ces heureux jeunes hommes, un long éclat de rire fort démolisseur. Le dessinateur Steinlein a semé à profusion dans le texte ses amusantes compositions (G. Charpentier et E. Fasquelle; in-18; 3 fr. 50).

Un gros *Dictionnaire de la législation de la propriété*, par l'architecte G. Rozet (ancienne Maison Quantin; in-8°; 20 fr.) qui est une seconde édition, ce qui prouve sa valeur et les services qu'il a déjà rendus, le Rapport annuel du Bibliothécaire de la Bibliothèque publique de Saint-Louis, M. Frederick M. Crunden (*Annual Report of the Saint-Louis Public Library*, 1889-90; in-8°), et un très beau catalogue des ouvrages hébraïques et juifs contenus dans la bibliothèque

de la Cité de Londres (*Catalogue of Hebraica and Judaica in the Library of the Corporation of the City of London;* gr. in-8°, 231 p.), avec lequel le révérend A. Löwy apporte une pierre importante à l'édifice de la bibliographie internationale, constituent le fond du sac que j'ai été si heureux de recevoir et que je viens d'avoir tant de plaisir à déballer devant les lecteurs du *Livre moderne.*

A bientôt, mon cher Directeur; — encore une fois, merci.

B.-H. GAUSSERON.





QUELQUES LIVRES DE LUXE

RETARDATAIRES





EDIRE encore que la librairie de luxe est dans le marasme, que beaucoup d'amateurs sont en grève et que les librairies sont saturées de publications de bibliophiles produites un peu au hasard ; répéter que la crise est peut-être salutaire et que le temps fera son œuvre de sélection dans la surabondance des éditions lancées en circulation ; taper sur Pierre et ne pas ménager Paul dans la recherche des responsables de l'état présent, tout cela serait bien vain, surtout après tant d'articles écrits ici même. C'est pourquoi nous ne nous aviserons pas de jouer davantage à l'économiste en matière de librairie.

Nous constaterons que, en dépit de la saison avancée, des éditeurs ont cru pouvoir mettre en vente certains ouvrages délicats et enrichis de jolies gravures, et nous passerons la revue de ces retardataires ou plutôt de ces téméraires qui

bravent l'indifférence des lettrés en rupture de bibliothèque et l'insouciance des curieux perdus dans les rêves béats des vacances anti-bouquinières.

Saluons d'abord un éditeur qui va disparaître, après avoir, l'un des premiers, propagé le goût des beaux livres et remis en lumière de nombreux écrivains négligés; il s'agit de M. D. Jouaust, qui vient de céder tout le fonds de la *Librairie des Bibliophiles* à la maison Flammarion, et qui va fuir l'ingrate bibliophilie, laissant à d'autres le soin de guider les amoureux du livre, le courage de lutter contre l'ignorance et la sottise de tant de faux amateurs et de si nombreux petits libraires; et, abdiquant en pleine accalmie, au risque, il est vrai, de discréditer encore le livre de luxe si sa liquidation est suivie, comme on peut le supposer, ou du moins le craindre, d'un formidable rabais sur les livres qu'il a publiés. — Avant de quitter sa place, M. Jouaust a livré au public le tome quatrième et dernier de sa belle édition du *Théâtre d'Alfred de Musset,* avec illustrations de Charles Delort, gravées par Boilvin, et dont nous avons parlé à diverses reprises. Les compositions de Delort sont fort intéressantes, et elles sont interprétées avec une finesse blonde et vaporeuse par le fin graveur Boilvin.

Aujourd'hui qu'on peut voir ces dessins dans leur ensemble, on est mieux à même de se rendre compte de l'ingénieuse habileté avec laquelle le crayon de l'artiste s'est prêté à la variété et à la fantaisie des pièces d'Alfred de Musset. Cette édition est le pendant de ce beau *Théâtre de Molière* auquel Louis Leloir a donné son nom.

Le *Théâtre de Musset,* composé de quatre volumes, est imprimé dans le format in-8° écu, l'un des plus appréciés des bibliophiles. Le prix de l'ouvrage complet est de 100 francs. Il y a aussi un tirage en grand papier in-8° raisin, sans compter les exemplaires en papiers de Chine, Whatman et du Japon, dans les deux formats.

J'aurais bien naturellement quelques réserves à faire sur l'ordonnance même de cette édition, mais il faut être indul-

gent à ceux qui nous ont montré le chemin et qui, durant vingt-cinq ans, ont travaillé avec plus ou moins d'art et de bonheur, mais avec la conscience de faire bien et le désir de faire mieux. M. Jouaust fut un travailleur opiniâtre, un lettré avisé, un éditeur prudent, aimant l'art opportuniste et modelant son goût sur celui dont il crut toujours percevoir l'expression parmi les amateurs qu'il consultait souvent. Il a beaucoup fait pour les bibliophiles, qui trouvaient en lui un galant homme, courtois, judicieux, très anti-boutiquier et dont l'allure mondaine contrastait, en ces derniers temps, avec le ton de certains camelots bruyants de la librairie contemporaine, qui, du haut de leur ignorance et de leur inconscience de l'art, parlent haut, paradent avec importance et font illusion aux bibliophiles naïfs, qui ne sont pas les moins nombreux, à Paris surtout, où le goût du livre peut être *un genre*. — Nous disons donc un adieu plein de regret au fondateur de la *Librairie des Bibliophiles;* nous avons pu souvent le prendre à parti sur le terrain de l'art et le considérer comme rétrospectif à bien des points de vue, mais il est de ceux qu'on combat à armes courtoises, avec l'estime de leur valeur et la conscience de leur dignité.

Parmi les pièces de Molière publiées séparément, M. D. Jouaust a mis en vente tout dernièrement, en guise de P. P. C., *la Princesse d'Élide* et *le Mariage forcé.*

Puisque *le Théâtre de Molière* est sur le tapis, mentionnons l'édition in-16 que publie Arnould, éditeur, dans sa petite bibliothèque portative à 5 francs le volume. Le tome Ier est enrichi de deux jolies eaux-fortes, inventées et gravées par le délicat vignettiste Paul Avril.

Émile Testard, qui poursuit avec une persévérante activité l'*Édition nationale* de Victor Hugo, a publié récemment quatre livraisons nouvelles des *Misérables* qui font honneur au peintre Jeanniot et à son interprète favori, l'excellent et vigoureux graveur Muller.

On peut discuter le format de cette édition de Victor Hugo, condamner le papier, ne pas être favorable à la justification,

tout cela est possible; mais il n'en est pas moins vrai que la mise au jour de cette œuvre considérable montre un gros effort d'art et qu'il y a plus de goût moderne, de talent et de fantaisie dans vingt ou trente de ces fascicules que dans beaucoup des publications compassées, mornes et froides de M. Conquet.

L'illustration des *Misérables* ne comprend pas moins de *quarante-quatre* compositions de Jeanniot. C'est un ensemble remarquable qui fait honneur au brillant artiste. Il a du reste trouvé en MM. Muller, Fabre et Desmoulin des interprètes d'un véritable mérite, car il faut dire que toutes les illustrations du livre sont gravées à l'eau-forte.

Quand on songe que les *Misérables*, en cinq volumes, seront illustrés d'au moins *deux cent cinquante eaux-fortes* et que chaque volume ne coûte que *trente francs!* cela semble impossible à équilibrer comme opération de librairie, et cependant M. Testard parvient à résoudre ce problème avec un ensemble souvent heureux. L'éditeur sert les intérêts du grand public, en lui procurant à bon compte un véritable régal littéraire et artistique ; il met en pleine lumière le talent si varié, tour à tour poétique, tendre, passionné, dramatique, toujours pittoresque, toujours personnel, du peintre Georges Jeanniot, le seul artiste peut-être qui ait pu se charger d'une tâche si colossale; il prouve enfin la prodigieuse vitalité de notre jeune école de gravure, en répandant dans les deux mondes les planches d'aquafortistes tels que Boilot, Desmoulin, Courtry, Lefort, Gilbert, Mongin, tels surtout que Faivre et Muller, deux jeunes qui sont en passe de devenir des maîtres.



M. Ernest Quentin-Bauchart a profité des vacances présidentielles à Fontainebleau pour lancer dans le public un ouvrage très important et qui exprime un savant labeur, sous ce titre: *la Bibliothèque de Fontainebleau et les livres des derniers Valois à la Bibliothèque nationale*, 1515 à 1589. Ce livre est publié par MM. Em. Paul, Huard et Guillemin, rue

des Bons-Enfants. C'est un in-8° tiré à trois cents exemplaires, dont deux cent cinquante-huit sur vélin (à 25 fr.), le reste en papier de choix.

L'histoire de la Bibliothèque de Fontainebleau est connue, du moins dans ses grandes lignes; mais les livres que renfermait cette admirable collection le sont beaucoup moins. On peut même affirmer qu'à de rares exceptions près, leur existence est ignorée de la grande généralité des bibliophiles.

C'est ce magnifique trésor littéraire, conservé depuis plus de trois cents ans dans les réserves de la Bibliothèque nationale, que M. Ernest Quentin-Bauchart, dont le nom fait autorité dans le monde des livres, a entrepris de mettre en lumière avec la précision, le charme, la conscience et l'esprit de savante observation qu'il a montrés dans son bel ouvrage : *les Femmes bibliophiles de France aux* XVIe, XVIIe *et* XVIIIe *siècles*.

Le travail de M. Quentin-Bauchart, appuyé sur les sources les plus sûres, comprend un aperçu historique, très fouillé et très nourri, sur la Bibliothèque de Fontainebleau, une étude magistrale sur l'art de la reliure française sous les derniers Valois, et la description détaillée et raisonnée de tous les livres manuscrits et imprimés qui ont appartenu à François Ier, Henri II, François II, Charles IX et Henri III.

Un portrait *inédit* de François Ier, en couleur, et tiré du beau manuscrit de Du Tillet : *le Recueil des rois de France*, sert de frontispice à l'ouvrage, et de *belles reproductions de miniatures*, des frises et des culs-de-lampe, dans le plus pur style de la Renaissance, contribuent à le décorer.

Nous espérons que le public d'élite auquel ce beau livre s'adresse accueillera cette intéressante et consciencieuse étude avec la faveur qu'elle mérite. Nous regrettons de ne pouvoir parler plus longuement et avec plus de détails de cet important travail bibliographique.



Un beau volume abondamment illustré, intéressant, bien que spécial, c'est *l'Escrime* et *le Duel,* de C. Prévost et G. Jollivet, que la librairie Hachette a édité dans sa *Bibliothèque du Sport*, il y a deux mois environ. Cet ouvrage contient des héliogravures en taille-douce et vingt-cinq vignettes. De tous les nombreux livres qui sont sortis ces temps derniers sur l'art du fleuret, c'est évidemment le plus complet et le meilleur, à notre sentiment. Paul Bourget l'a préfacé d'un joli sonnet où les rimes font d'heureuses parades du tic au tac. On y lit l'histoire de l'escrime, on y trouve toute la technologie des diverses lignes, engagements et contres, on y apprend l'historique du salut des armes, et on aime à y prendre de nombreux conseils en vue du duel, qui, en divers chapitres, s'y trouve envisagé sous toutes ses faces. Un glossaire des termes d'escrime termine cet excellent livre de sport, qui est si agréable à regarder sous sa couverture polychrome composée par l'habile décorateur Adolphe Giraldon.



Qu'est-ce encore que ce joli in-32 qui ouvre sous notre main ses tranches de beau vergé de Hollande et qui laisse voir son texte à la Cazin? C'est le tome VIII (1890) du *Répertoire de la Comédie-Française* mis à jour par l'excellent Charles Gueulette, avec une préface de Henri de Lapommeraye. Cette année-ci, ce recueil, si utile à tous les curieux de choses théâtrales, est orné d'un délicieux portrait de Blanche Pierson, gravé en camée par Eugène Abot. Ce coquet petit livre fait plaisir à voir et à parcourir.



Avant d'arrêter ces notes décousues sur les dernières manifestations de bibliophilie estivale, nous attirerons l'attention de nos lecteurs, à la veille de boucler leur valise, sur deux publications qui, pour n'être pas précisément des ou-

vrages de luxe, n'en forment pas moins deux albums d'un goût exquis et qu'il est plaisant de parcourir à l'égal des plus beaux ouvrages de voyages naguère publiés par les *Globe-Trotters* de la maison Hachette. Ce sont deux nouveaux Guides de Constant de Tours, qui viennent de sortir des presses de l'ancienne Maison Quantin.

L'un est intitulé : *les Plages du Nord, d'Étretat à Ostende;* l'autre se nomme plus sobrement *Vingt Jours en Suisse*. Ces deux Guides-Albums des touristes sont d'un format oblong très artistique, dans le goût des carnets de peintres. Page à page ils sont illustrés avec une finesse, une perfection, une fantaisie qui mettent à la fois en honneur l'esprit directeur de cette illustration, le talent du dessinateur et la rare habileté des tireurs typographes.

C'est l'agréable dans le vrai, le joli dans la perfection. Cette illustration est vivante, animée par ce je ne sais quoi de grouillant et d'agité que donne la photographie instantanée, et beaucoup de vues qui ornent ces délicieux albums ont été cueillies à la seconde par l'objectif, puis fixées par l'artiste dessinateur chargé d'interpréter le document primitif. On aime à voyager dans ces albums, qui charment le souvenir ou éveillent la curiosité vagabonde, et il faut encourager M. Constant de Tours, qui, peu à peu, sous un petit volume, saura quintessencier toutes les aimables excursions de vacances où notre esprit au repos peut ou a pu se griser de la joie de vivre dans l'exquis nonchaloir des voyages.





LES LIVRES EN AOUT

MOISSON DE NOUVELLES



En ce mois d'août, où l'on n'imprime ses sensations que sur nature, à la mer, à la montagne ou dans les grasses plaines aux horizons sans fin, il semble convenu que les livres fassent peu parler d'eux ; cependant, pour la première fois peut-être, les livres ont causé un émoi dans l'État et fait vaciller l'essieu de ce fameux char qui, dans l'immortelle image de Joseph Prudhomme, navigue sur un volcan. — Nous avons eu les *livres ministricides*, et il est probable que si MM. Constans, Treille et Étienne avaient logé en eux quelques soupçons de bibliophilie et s'ils se fussent complu à l'ouverture instantanée des bouquins, vêtus de vieux veau, qui leur étaient envoyés, la République aurait vu disparaître sous une terrible dynamite biblo-cryptographique les hommes à poigne qu'elle honore de tout l'amour de sa sécurité.

Ces livres Orsiniques, dépouillés de leur substance de typographie pacifique, méritent une description et valent d'être désignés aux historiens futurs.

Le livre adressé à M. Constans est d'une dimension de 17 centimètres sur 12. Il est relié en cuir noir et porte à la première page l'inscription suivante :

« Missel de Paris, latin-françois, avec prime, tierce, sexte et les processions. Imprimé par l'ordre de M[gr] l'archevêque. Quatrième partie. Le Seigneur est ma force et le sujet de mes louanges ! C'est lui qui m'a sauvé. (Ici se placent les armes de Paris.) Aux dépôts des librairies associées pour les usages du diocèse. MDCCXLI, avec approbation et privilège du Roy. »

Le dos du volume porte en lettres dorées :

Missel de Paris, tome IV.

Ce volume contenait du fulminate et des balles renfermés dans une petite boîte à sardine.

Il faut avouer que cet ouvrage n'était pas fait pour tenter un homme qui n'a rien de l'abbé Constant, et on peut imaginer que le criminel est d'une rare innocence. Que n'envoyait-il *l'Éloge du sein des femmes* ou *l'Histoire de la belle Paule*, la célèbre Toulousaine... une concitoyenne bien tentante à ouvrir pour M. le ministre de l'intérieur?

Le livre qui a été adressé à M. Treille porte sur la première page : « J.-B. de Larroque. — *De quelques maladies abdominales :* Paris, J.-B. Baillière, 1831, imprimerie, rue de Grenelle-Saint-Honoré. » Dimension 22 centimètres sur 14.

Il contenait des paquets de poudre chloratée, noyée dans du fulminate et des balles, le tout dans une boîte à sardines, qui en était remplie.

Celui de M. Étienne est intitulé : *Mémoires de médecine.* Il contenait une boîte de biscuits Palmers, contenant des petites boîtes d'allumettes suédoises pleines de fulminate et de poudre chloratée.

Ces volumes ont été envoyés à Toulon. Ils sont très dété-

riorés, par suite des bains qu'on leur a fait subir pour enlever les matières explosives dont ils étaient imprégnés.

Nous formons le vœu que ces trois volumes, remplis de si infernales matières, soient envoyés à la bibliothèque du Musée d'artillerie.

Le criminel qui a inventé cet assassinat bibliologique n'était pas né malin, et son ignorance l'a mal servi... Il n'aurait assurément point manqué son coup en cherchant dans la bibliothèque clérico-galante quelque livre bien avenant, qui eût allumé la convoitise des destinataires. Mais, n'est-il pas prouvé que tous les scélérats politiques manquent de pénétration et de philosophie ? *Des missels* et des *œuvres de médecine* à ces Messieurs, avec la pensée que ces livres seraient ouverts ! O naïve humanité ! — C'est si vraiment bête qu'on n'ose même plus supposer que le coup aurait pu être combiné par les ministres eux-mêmes pour amuser l'opinion et assurer la stabilité de leur portefeuille.



A la Bibliothèque nationale. — L'administration de la Bibliothèque nationale, sur la demande de ses habitués, a pris ou laissé prendre, il y a six semaines environ, une mesure qui pourra rendre de grands services au public.

Elle a fait placer à l'entrée de la salle de travail un tableau destiné à recevoir les *offres* et les *demandes* de renseignements littéraires, artistiques, historiques, etc. Ce tableau reçoit journellement des inscriptions de tout genre, prouvant que les intéressés en ont apprécié l'utilité. Cet échange de bons procédés littéraires se fait, bien entendu, en dehors de l'administration, qui dégage sa responsabilité, et uniquement entre les habitués de la bibliothèque.

En tout cas, l'urgence de ce registre paraît dès maintenant démontrée, car les premières feuilles se sont rapidement couvertes. C'est une véritable aubaine pour les gens à la recherche d'un emploi, copistes, comptables, dessinateurs, instituteurs, etc., qui y insèrent gratuitement leurs demandes.

Dans le nombre, nous avons relevé quelques mentions qui valent la peine d'être citées.

Ici, c'est « une offre de vendre un roman de cape et d'épée pouvant former un beau volume de cinq cents pages ; l'acquéreur pourrait signer; discrétion assurée ». Là, « une offre de reviser littérairement tout manuscrit. »

Un polyglotte qui offre « de faire des traductions dans toutes les langues de l'Europe ». Un médecin demande « à voyager avec famille ou personne seule en Italie, en Grèce ou ailleurs ; un mathématicien propose « la vente d'une découverte géométrique ».

Signalons encore « une demande de statuts de banque hypothécaire » ; Enfin l'annonce faite par « M. Cupidon de la Paillardière, qui offre, au prix de six francs, un ouvrage au titre très croustillant ».

Assez curieuses aussi sont d'autres indications de ce registre, qu'on pourrait appeler les petites affiches de la Bibliothèque.

Un amateur demande la première édition de la *Chanson des Gueux*, de Richepin, avant les poursuites, ou la permission de copier à la Bibliothèque les passages incriminés. Un éditeur demande quelqu'un qui rechercherait tous les ouvrages publiés en français sur la Russie et sur la Sibérie. Un amateur — sans doute un myope — demande qu'on lui procure les éditions microscopiques de la Bibliothèque. Un curieux demande s'il est possible que le portrait du pape Jules II, l'original, se trouve actuellement entre les mains d'un particulier et soit sa propriété.

Parmi les demandes d'emploi, très nombreuses on le pense, se trouvent de véritables bijoux.

Un monsieur demande à se mettre en rapport avec quelqu'un s'occupant de la question juive.

Que ne s'adresse-t-il directement à M. Drumont ?

Un autre demande à faire le catalogue raisonné de la bibliothèque chinoise.— Nous feuilleterons de temps à autre ce recueil inépuisable de bizarreries sociales, et nous signalerons

avec joie les immanquables drôleries des Bouvard et Pécuchet qui déposeront leurs offres ou desiderata dans ce singulier registre nouveau.



Les quais et bouquinistes fin de siècle. — Les bouquinistes des quais, ces derniers représentants de l'indépendance d'allure et du pittoresque, sont en train de se transformer en gros et importants bourgeois patentés. La bohème disparaît des quais, et depuis que MM. les étalagistes du plein vent ont obtenu du Préfet de la Seine l'autorisation d'amarrer leur marchandise sur les pierres mêmes des parapets, c'en est fait, hélas! du joli et amusant tohu-bohu des boîtes à quinze sols du bon vieux temps.

Les boîtes primitives cèdent chaque jour la place à de larges pupitres en menuiserie de choix, soigneusement peints et recouverts d'un zinc protecteur qui les rend brillants, vernissés et d'une inquiétante propreté. Ces sortes de jolies vitrines neuves, d'une si confortable expression, sont fixées sur le dos même du parapet d'appui, à l'aide de fortes ferrures scellées dans la pierre, et qui, par un enchevêtrement de barres parallèles et croisées, maintenues par des boulons et des cadenas, assurent le maintien permanent de ces boutiques logées à la belle étoile.

Désormais les quais vont prendre une physionomie toute nouvelle et qui apparaît déjà. L'amusant fouillis des étalages d'autrefois, ce méli-mélo de brochures, de vieux livres, d'albums, de revues et d'ouvrages de toutes dates et de toutes provenances, ne sera bientôt plus qu'à l'état de souvenir. Le livre moderne déjà prédomine, proprement classé, soigneusement enrégimenté, à côté de ses congénères; encore quelques mois, une année à peine, et, avec l'aide de MM. les éditeurs qui liquident leurs fonds de maison à bas prix, la flânerie des quais n'offrira plus au curieux qu'un spectacle presque analogue à celui des galeries de l'Odéon ou des passages parisiens. — Le négoce du vieux livre se meurt.

La bouquinerie fait sa toilette et se modernise, les étalagistes eux-mêmes sont moins blousards, moins négligés ; ce sont des messieurs très *comifs* et qui ne font plus songer aux braves philosophes insouciants, indépendants, optimistes qu'on y vit depuis la Restauration jusqu'au second Empire.

Pleurons, bouquineurs ! pleurons ! — Nous n'irons plus aux quais, nos amours se sont envolées, l'imprévu ne nous lance plus d'invitations ! — Les quais sont d'un *chic* à faire peur.



Les enchères sont à peu près mortes à cette heure estivale, et les échos des salles de l'hôtel Drouot ne retentissent plus du bruit des assauts bibliophiliques. Nous trouverions donc difficilement à faire provision de nouvelles auprès de MM. les commissaires-priseurs, et c'est à Londres, à la vente de la bibliothèque Ashley, chez Christie, que nous découvrons les derniers faits importants à signaler : un exemplaire des *Contes* un *des Mille et une Nuits,* par Burton, s'est vendu 552 francs ; *Biblia sacra latina,* exemplaire ayant appartenu à Pierre de Villars, archevêque de Vienne, 1,575 francs ; Gould, *Oiseaux d'Autriche,* 4,595 francs ; une lettre du poète Robert Burns à son frère, datée du 27 décembre 1781, 1,392 francs ; une lettre de la reine Élisabeth au duc de Brunswick, 430 francs.

Ne serait-ce qu'à titre de curiosité spéciale, nous ne pouvons cependant point ne pas mentionner une vente intéressante : celle de l'une des illustrations de la galanterie sous le second Empire et la troisième République, Mlle Léonide Leblanc. Le catalogue est d'un intérêt très grand pour l'observateur. En tête, naturellement, la collection de bijoux, très brillante, comme il est aisé de le supposer, et qui n'est, — disent les journaux bien informés de ces sortes de choses, — que la moins belle partie de l'écrin. Les tableaux étaient sans valeur ; ils ne constituaient vraisemblablement que la lie de la coupe. En revanche, les livres sont très suggestifs : on y voit le *Registre de Lagrange,* d'après les archives de la Comédie-

Française, où la propriétaire a été engagée sans réussir à débuter; quelques publications qui étonnent et détonnent même dans un intérieur où le boudoir tenait sans doute plus de place que la bibliothèque : la collection complète de la *Bibliothèque elzévirienne;* la *Bibliothèque littéraire,* collection de classiques choisis chez Lemerre; la *Bibliothèque nationale,* collection à 0 fr. 25 le volume; la *Chronique de la Régence,* de Barbier; le *Dante,* de Gustave Doré; les *Lettres* de Mme de Sévigné; l'*Histoire de France,* de Henri Martin, et des *Deux Restaurations,* de Vaulabelle; les œuvres complètes de Victor Hugo, de Gautier et de Musset, de Sully-Prudhomme et de Coppée; le *Shakespeare,* de François-Victor Hugo; la *Nouvelle Géographie universelle,* de Reclus. Il est vrai qu'on y trouve aussi les *Mémoires de Casanova,* les *Liaisons dangereuses,* de Laclos, et le *Faublas,* de Louvet; mais on ne sera surpris que de leur isolement.

Tout ce lot de livres s'est vendu, sans exciter d'enthousiasme, à des prix relativement doux. Celle qui personnifia sur le théâtre la Du Barry n'avait pas comme son prototype la passion des belles reliures, l'amour des armoiries frappées en plein cuir, ni le goût délicat des petits fers et des doublures; néanmoins, il nous semble que certains volumes devaient renfermer de tendres dédicaces. Espérons que nous les verront défiler dans de futurs catalogues à prix marqués.



Zola, feuilletoniste du « Petit Journal ». — Le rez-de-chaussée des journaux qui, pendant de si longues années a donné l'hospitalité à d'habiles industriels qui y débitaient plus de grosses émotions que d'honorable littérature, semble peu à peu passer aux mains des écrivains de talent, et le public paraît chaque jour davantage mieux s'accoutumer au style étoffé et aux études d'intime psychologie.

Ce symptôme est consolant et fait espérer qu'au siècle prochain les usiniers du feuilleton ne feront plus de scandaleuses

fortunes à aussi bon compte que de nos jours. C'est ainsi que nous apprenons, avec une satisfaction aisée à comprendre, qu'une œuvre attendue impatiemment par les lettrés, et qui depuis longtemps soulève autour d'elle la curiosité du public, — *la Guerre*, d'Émile Zola, doit paraître au *Petit Parisien*. Elle a été acquise, paraît-il, quelque trente mille francs, presque pour rien, en comparaison du prix qu'ont été payés certains romans de Xavier de Montépin et consorts.

Zola aura-t-il autant d'influence sur la vente du *Petit Parisien* que Richebourg, ce dieu de l'imbécillité des masses? — — Nous ne saurions en être assuré; mais l'épreuve est méritoire et on peut féliciter le *Petit Parisien* de l'avoir tentée.



A la fin du mois de juin dernier est mort un éditeur de l'ancien jeu, bien connu pour son habileté à rançonner les auteurs de sa génération, M. Calmann Lévy, qui eut la chance d'arriver à une époque où la volonté et l'économie pouvaient remplacer chez un éditeur le sentiment d'art, la grandeur de vues et les connaissances requises pour débiter de la prose imprimée. M. Calmann Lévy a laissé une maison puissante, malgré la réputation de roublardise sémite de ses fondateurs, et une fortune considérable à ses fils et successeurs. Les journaux ont rendu justice à ce travailleur opiniâtre et ont fourni sur lui la petite biographie suivante, qui a son intérêt :

Depuis 1844, M Calmann Lévy était associé avec son frère Michel Lévy, qui avait, en 1836, fondé l'importante maison de librairie portant son nom, et dont les débuts avaient été bien modestes. Les deux frères avaient commencé par vendre quelques livres à la devanture d'un marchand de vin de la rue Montmartre. Grâce à leur activité et à leur intelligence, leur modeste établissement n'avait pas tardé à prospérer. Ils s'étaient installés alors rue Vivienne et, sur les conseils de l'illustre tragédienne Rachel, s'étaient occupés spécialement de la publication d'ouvrages de théâtre. Puis ils avaient ouvert,

boulevard des Italiens, la Librairie nouvelle, dont étaient devenus habitués tous les auteurs et journalistes parisiens, et avaient transporté leur principal établissement, 3, rue Auber.

A leur librairie étaient adjointes de nombreuses publications périodiques : *l'Univers illustré, l'Entr'acte, les Bons Romans*, etc.

En 1875, à la mort de Michel Lévy, M. Calmann Lévy était resté seul propriétaire de la maison de librairie qui avait pris un tel développement, qu'on estime qu'elle édite ou réimprime par an un nombre total d'environ deux millions de volumes ou pièces de théâtre.

Depuis quelques années, pour l'aider dans la lourde tâche de diriger une entreprise aussi vaste, M. Calmann Lévy s'était adjoint le concours de ses trois fils, Paul, Georges et Gaston.



Les Ex-Libris en Angleterre. — Le goût des *Book-Plates* n'est pas moins vif en Angleterre que celui des *Ex-Libris* en France. L'article que le *Livre moderne* a tout récemment publié sur ce sujet lui a valu une lettre des plus courtoises du rédacteur en chef d'une nouvelle revue intitulée *the Journal of the Ex-Libris Society*, et éditée pour la Société par A. et C. Black, Soho Square, à Londres, et dont le premier numéro a paru le 1er juillet. Le conseil ou comité directeur de la Société, sous la présidence de M. John Leighton, compte des noms bien connus des bibliophiles et des littérateurs des deux mondes, comme James-Robert Brown, G.-J. Ellis, W.-C. Jackson, C.-W Sherborn, H.-B. Wheatley et notre cher collègue des Bibliophiles contemporains et ancien collaborateur au *Livre*, Joseph Kinght. Le secrétaire, qui est en même temps le rédacteur en chef du journal, est M. W.-H.-K. Wright, bibliothécaire de la *Public Library*, à Plymouth.

Le premier numéro de *the Journal of the Ex-Libris Society* contient des reproductions de très beaux *Book-plates*

armoriés, comme celui de Carolus-Agricola Hammon, qui est très vieux, ceux de lord Hougton, de lord Delamère, de John Leighton, de Richard Ford, du comte Somers, de sir W. Stirling Maxwell, etc Un article du président, qui avait déjà paru dans le *Gentleman's Magazine* du 1er juin 1866, montre que le goût des collectionneurs d'*Ex-Libris* ne date pas d'hier chez nos voisins

Quelques conseils, d'un spirituel bon sens, adressés aux collectionneurs ou à ceux qui voudraient le devenir, par M. Walter Hamilton, la reproduction d'un article paru dans *the Globe* le 3 novembre 1881, et dû à M. John Heanley junior, des devises curieuses, le compte rendu de deux ouvrages publiés à Stockholm (*Svenska Bibliotek och Ex-Libris*, par C.-M. Carlander), et l'autre à Berlin (*Die deutschen Bücherzeigen*, par F. Warneck), et d'intéressantes notes et miscellanées, constituent, avec les *Règles et Statuts* de *l'Ex-Libris Society* un premier numéro qui donne envie de suivre avec soin une publication dont le début est si attrayant. Nous aurons, sans doute, l'occasion d'en reparler à nos lecteurs.



Les romans et les nouvelles. — A propos d'un récent volume de nouvelles très suggestif : *Cœur double,* par Marcel Schwob, M. Anatole France a écrit, dans sa causerie hebdomadaire du *Temps,* un délicieux parallèle entre le roman et le livre formé de nouvelles séparées. Nous ne résistons pas au désir de citer ce savoureux fragment de critique littéraire :

« Il y a, dit M. France, beaucoup moins de lecteurs pour les nouvelles que pour les romans, par cette raison suffisante que, seuls, les délicats savent goûter une nouvelle exquise, tandis que les gloutons dévorent indistinctement les romans bons, médiocres ou mauvais. Il n'est pas de feuilleton, si fade ou si coriace, qui ne soit avalé jusqu'à la dernière tranche par quelque pauvre d'esprit affamé de grosse littérature.

« Les gloutons sont nombreux en ce monde terraqué où

l'on mange. Pour neuf lecteurs sur dix, un roman est un plat dont ils s'empiffrent et dont ils veulent avoir par-dessus les oreilles. Aussi les fournisseurs ordinaires du public ont-ils un tour de main incomparable pour fabriquer des romans compacts et lourds comme des pâtés. Ils vous bourrent leur clientèle, ils vous la gavent jusqu'à la rendre stupide. Ils connaissent leur monde. Le vrai liseur de romans demande seulement qu'on l'abêtisse.

« Celui-là lit un roman dans sa soirée et il serait bien incapable de lire autre chose qu'un roman. Il lit très vite, car rien ne l'arrête, et quand il a fini il ne sait plus ce qu'il a lu. Ce genre de lecteurs n'est pas rare, et c'est pour lui que nos bons faiseurs travaillent.

« Il n'y aurait pas grand mal à cela si, pour grossir leur clientèle, des écrivains de talent ne s'obstinaient à produire roman sur roman et ne s'étudiaient à dire en quatre cents pages ce qu'ils eussent mieux dit en vingt. Je ne me plains pas des mauvais romans, faits sans art pour les illettrés. Tout innombrables qu'ils sont, ils ne comptent pas. Je me plains de voir paraître tant de romans médiocres, écrits par des gens de quelque valeur et lus par un public cultivé. On en publie, de ceux-là, jusqu'à trois et quatre par semaine, et c'est un flot montant qui nous noie. J'admire que des gens de bon sens, intelligents et qui ne sont pas sans lectures, se flattent d'avoir tous les ans à faire au public un récit en un volume in-18 jésus, et qu'ils se livrent de gaieté de cœur à ce genre de travail sans songer que notre siècle, en le supposant à cet égard plus heureux que les précédents, laissera après lui tout au plus une cinquantaine de romans lisibles. C'est pourtant, si l'on y songe, une excessive prétention que de vouloir imposer une fois l'an au monde trois cent cinquante pages de choses imaginaires ! Que le conte ou la nouvelle est de meilleur goût ! Que c'est un moyen plus délicat, plus discret et plus sûr de plaire aux gens d'esprit, dont la vie est occupée et qui savent le prix des heures ! La première politesse de l'écrivain, n'est-ce point d'être bref ? La nouvelle suffit à tous. On peut y ren-

fermer beaucoup de sens en peu de mots. Une nouvelle bien faite est le régal des connaisseurs et le contentement des difficiles. C'est l'élixir et la quintessence. C'est l'onguent précieux. J'admire infiniment Balzac; je le tiens pour le plus grand historien de la France moderne qui vit tout entière dans son œuvre immense. Mais à la *Cousine Bette* et au *Père Goriot* je préfère encore, pour l'art et le tour, telle simple nouvelle : la *Grenadière*, par exemple, ou la *Femme abandonnée*. »

N'est-ce pas là une opinion délicate et éminemment judicieuse?



Bien qu'exclusivement contemporains, ne négligeons pas de signaler aux esprits en quête de retrospectivités et d'archaïsme les intéressantes fouilles à Rome et en Tunisie, qui nous montrent une bibliothèque cachée sous un plancher. M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit, à la date du 23 juin, que les fouilles entreprises par l'administration italienne, au forum de la Paix, pour rechercher les fragments du célèbre plan Capitolin, sont interrompues et ne seront reprises sans doute qu'en octobre. La cause de cette interruption, outre la saison avancée, est la nécessité de pourvoir à la consolidation des murs mis à jour par les excavations profondes qu'on a déjà pratiquées. Il faut d'ailleurs se débarrasser d'eaux souterraines qu'on a rencontrées, comme naguère aux fouilles du forum d'Auguste.

Les travaux du Tibre ont donné un nouveau fragment du plan Capitolin, enseveli dans la berge du fleuve, en avant du palais Farnèse, comme les deux cents fragments retrouvés en ce même lieu en 1888.

M. Geffroy annonce aussi, mais sans entrer dans d'autres détails, que cinq cents volumes, parmi lesquels soixante-dix manuscrits, viennent d'être retrouvés dans un couvent de franciscains près de Rieti. Les moines, quand la loi italienne les força de se disperser en 1860, avaient caché ces volumes

sous un plancher. Comme le couvent allait être vendu à un particulier, un des moines survivants est venu informer le sous-préfet de Rieti de l'existence de ce trésor. Quelques-uns de ces manuscrits, écrit M. Geffroy, remontent aux xe et xie siècles; quatre ou cinq du xive siècle renferment des miniatures de toute beauté. En somme, la découverte est d'une grande valeur bibliographique.

On vient de signaler à la Bibliotheca braidense de Brera, à Milan, un manuscrit de la *Divine Comédie* qui porte les armoiries de la famille Alighieri. Antérieur à 1337, il pourrait bien être la première copie de l'original autographe.

Après avoir rendu compte de diverses autres découvertes en Italie et à Rome, M. Geffroy ajoute qu'il a le plaisir d'annoncer à l'Académie le succès des fouilles de M. Jules Toutain, membre de l'École française de Rome, en mission en Tunisie.

M. Toutain a découvert près de Tunis, sur le sommet appelé Bou-Kourneïn, le sanctuaire d'un Baal africain romanisé : *Saturnus balcaranensis Augustus... Dominus... Deus magnus...*

La fouille a déjà donné cinq cents fragments de stèles et d'inscriptions, — dont un assez grand nombre offrent un réel intérêt — ainsi que toute une série de textes absolument intacts, avec plusieurs dates consulaires nouvelles.

A la date du 17 juin, la fouille commençait à mettre à jour un des angles de la construction où étaient contenus ces débris. M. Geffroy pense que M. Toutain est sans doute en présence des fondations mêmes du temple.



Nous recevons de Venise la lettre suivante, et, bien que doutant de l'intérêt qu'elle puisse offrir à la majorité de nos abonnés, nous l'insérons par pur esprit de courtoisie :

« Monsieur,

« M'ayant été proposé du dehors, il y a quelque temps, l'achat d'un exemplaire d'un *Livius* qu'on disait imprimé à

Venise en 1469, par Jean de Spire, je fis observer à mon « proposant » qu'une telle édition ne peut pas exister. Les termes du privilège de la seigneurie de Venise, 18 septembre 1469, en faveur de l'imprimeur susdit, aussi bien que la souscription de son frère Vindelin au saint Augustin *De Civitate Dei*, 1470, l'exclut absolument. Néanmoins, le propriétaire persistant dans son affirmation et disant que le volume a une suscription qui atteste l'authenticité de l'édition, je me le suis fait porter pour l'examiner. Aussitôt, j'ai vu que la suscription annoncée est la même que celle qui se trouve dans l'édition 1469 des *Epistolæ ad familiares* de Cicéron : « Primus in Adriaca, etc., » à l'exception de deux mots changés dans le dernier vers ; ensuite, il m'a été facile d'apercevoir que cette suscription avait été placée au verso du dernier feuillet de la première partie du *Livius* 1470, par Vindelin, moyennant des types admirablement imités.

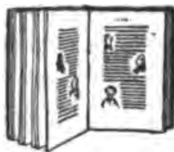
« Je crois conséquemment de mon devoir de prévenir de cette falsification toute personne qui pourrait s'intéresser à cette espèce de livres, pour les cas où le volume en question serait mis en circulation.

A. Castellani,

Préfet de la bibliothèque de Saint-Marc.

Venezia, guigno 1891.

Ouvrons l'œil sur les *Livius* de 1469, mais ouvrons Brunet tout d'abord; car combien peu, parmi nous, palpitent à l'évocation d'un *Livius* de Jean de Spire ! pour ma part, *Dum spiro... spero* n'en jamais rencontrer.





PORTRAITS CURIEUX

INÉDITS OU INCONNUS

DE

HONORÉ DE BALZAC



UNE iconographie balzacienne, si elle était quelque jour entreprise, ne fournirait pas au travailleur qui s'aviserait de la dresser méthodiquement la matière d'une bien longue ni bien étrange brochure. Balzac n'a pas, à l'égal de beaucoup de ses contemporains moins célèbres, fourni le sujet d'innombrables productions aux caricaturistes ni aux peintres, graveurs et lithographes.

Nous sommes relativement très pauvres de ses portraits et de ses charges; le Département des Estampes à la Bibliothèque nationale ne possède guère plus de quinze

portraits de Balzac, et encore faut-il ajouter que la plupart ne sont que des interprétations diverses d'un même type monacal dont la peinture de Louis Boulanger en 1838, et la lithographie donnée en 1840 par la *Galerie de la Presse* sont les modèles le plus souvent vulgarisés.

Les collections d'amateurs ne sont guère mieux approvisionnées, et il ne nous est point possible de suivre l'évolution normale de cette grande physionomie depuis l'époque où l'hôte de la mansarde de la rue Lesdiguières signait ses œuvres *Horace de Saint-Aubin* ou *Lord R'hoone*, jusqu'à l'époque de son suprême talent où il écrivit *les Parents pauvres* et la *Théorie de la démarche*. Cette absence de nombreux portraits de Balzac, à une période de ce siècle où la pierre était si complaisante pour l'icone des hommes en vogue, où tous les journaux recueils et albums périodiques s'efforçaient de publier la plus grande variété possible de figures contemporaines, ne saurait s'expliquer que par la claustration laborieuse en laquelle vécut cet écrivain génial, qui eut par rares instants seulement la fantaisie d'être un mondain ou un journaliste à relations. Il échappa mieux que tout autre à l'indiscrétion de la publicité banale, et il put se soustraire aux petits articles au jour le jour et aux menues informations de cette presse qui s'est toujours montrée avide de pénétrer l'intimité trop fréquemment ouverte des artistes et des romanciers.

Grâce à ses travaux forcés et à la triple enceinte de mystère dont il s'entoura toujours avec soin, on ne connut jamais les maîtresses de l'auteur de *la Comédie humaine*, et rares furent ceux qui purent saisir furtivement au passage la mobilité de ses traits.

On ne saurait objecter que Balzac, se sentant d'une apparence lourde et d'une physionomie vulgaire, au

premier abord, ne tenait aucunement à populariser son image. Cela n'est pas.

Bien que ce ne fût pas un fat, on ne saurait dire qu'il se déplut, ni qu'il eut conscience de sa disgrâce esthétique; il aima son enveloppe terrestre, elle lui complut et il l'observa avec complaisance; et l'on cite même ce mot de lui, alors qu'il posait devant David d'Angers : « Étudiez bien mon nez surtout, mon cher statuaire, mon nez, voyez-vous, *c'est tout un monde.* »



PORTRAIT-CHARGE DE BALZAC.
Sans signature, publié en 1835 dans le *Mercure de France.*

L'un des premiers portraits connus de Balzac, c'est, croyons-nous, la lithographie de Julien, publiée vers 1832 ou 1833 par le *Supplément au Voleur*, nº 18. Ce Balzac de trente ans passés nous présente un gros garçon, à mine de ténor radieux, une manière de Laferrière gras, jouant *l'Honneur et l'Argent.* C'est évidemment là un portrait très fantaisiste improvisé pour l'illustration de quelque roman.

Plus typique est le très curieux portrait-charge en pied que nous reproduisons et qui se trouvait enfoui à l'état de cul-de-lampe dans le *Mercure de France* de 1835, recueil des plus intéressant et qui servait de supplément au *Musée des Familles* et au *Magasin pittoresque.* C'est bien là le Balzac rond, le gros dandy comique, l'homme à la canne que nous aimons nous représenter. Il évoque une statuette inclinant à la charge que Dantan

[illegible] contemporains, repré- [illegible] son [illegible], se [illegible] [illegible] dans la *Galerie de* [illegible] [illegible] il semble [illegible] c'est l'époque [illegible] des [illegible] — Il n'en [illegible] des [illegible] 184[illegible] dans la *Gazette* [illegible] [illegible] jamais été [illegible] pendant [illegible] agréable à voir, et qui [illegible] des *Contes drola-* [illegible] de ce joli *Balzac* [illegible] un peu des figures balza- [illegible] Hedouin, après Bon- [illegible] à propager la gravure.

[illegible] rencontrons, dans la même *Galerie des* [illegible] *illustres*, non plus une lithographie, mais [illegible] eau-forte composée et gravée par [illegible] et qui nous fait voir un élégant Balzac, [illegible] grand, maigre, le visage éclatant [illegible] satirique, le vrai portrait désigné [illegible] *Physiologie du mariage* ou cette [illegible] *la presse parisienne* qui vit le jour jus- [illegible] date de 1843. — La difficulté de re- [illegible] eau-forte, très tarabiscotée à la pointe [illegible] permis de la servir ici à titre [illegible] inconnue à cette époque. — Nous devons encore un croquis de Balzac, par David d'Angers, qui depuis fut photographié, et dont le profil est très précis, très étudié [illegible] qu'on s'y arrête. Au-dessus l'artiste a écrit : [illegible] *de Surville, croquis fait par son illustre* [illegible] *D* [illegible] 1843. » Nous ne pouvions laisser passer



HONORÉ DE BALZAC
D'après un portrait fait par Eugène Giraud
aussitôt après sa mort
Gravure à l'aqua-tinte par François Courboin

fit d'après lui et qui, au dire des contemporains, reproduisait avec une précieuse exactitude son allure, sa pose, sa figure, sa toilette, sa silhouette en un mot.

Le portrait publié par Aubert dans la *Galerie de la Presse*, en 1839, est une délicieuse lithographie qui semble très étudiée sur modèle, mais qui est trop connue des balzacolâtres pour que nous nous y attardions. — Il n'en est pas de même du délicieux crayon lithographique d'Émile Lasalle, qui parut en 1841 dans la *Galerie des Contemporains illustres* et qui n'a jamais été reproduit. C'est une figure jeune, souriante, agréable à voir, et qui frontispicerait à merveille le volume des *Contes drolatiques*. Nous donnons ici un fac-similé de ce joli *Balzac au fauteuil*, qui nous repose un peu des figures balzaciennes en froc rabelaisien dont Hédouin, après Boulanger, n'a que trop contribué à propager la gravure.

En 1843, nous rencontrons, dans la même *Galerie des Contemporains illustres*, non plus une lithographie, mais une très étrange eau-forte composée et gravée par Adolphe Forlet, et qui nous fait voir un élégant Balzac, en robe de chambre, grand, maigre, le visage éclatant de gaieté et de verve satirique, le vrai portrait désigné pour précéder la *Physiologie du mariage* ou cette fine *Monographie de la presse parisienne* qui vit le jour justement à cette même date de 1843. — La difficulté de reproduction de cette eau-forte, très tarabiscotée à la pointe sèche, ne nous a point permis de la servir ici à titre d'icone inconnu à cette époque. — Nous découvrons encore un croquis de Balzac, par David d'Angers, qui depuis fut photographié, et dont le profil est très précis, très étudié et mérite qu'on s'y arrête. Au-dessous l'artiste a écrit : « *A Madame de Surville, croquis fait par son illustre frère, par David*, 1843. » Nous ne pouvions laisser passer



[illegible] lui et qui, au dire des contemporains, reproduisait avec une précieuse exactitude son allure, sa pose, sa figure, sa toilette, sa silhouette en un mot.

[illegible] publié par Aubert dans la *Galerie de [illegible]* [illegible] est une délicieuse lithographie qui semble [illegible] le, mais qui est trop connue des [illegible] que nous nous y attardions. — Il n'en [illegible] du délicieux crayon lithographique [illegible] qui parut en 1844 dans la *Galerie des [illegible] illustres* et qui n'a jamais été reproduit. C'est un [illegible] agréable à voir, et qui [illegible] à merveille le volume des *Contes drolatiques*. Nous donnons ici un fac-similé de ce joli *Balzac* [illegible] qui nous repose un peu des figures [illegible] Hédouin, après Bon- [illegible] a propager la gravure.

[illegible] rencontrons, dans la même *Galerie des Contemporains illustres*, non plus une lithographie, [illegible] eau-forte composée et gravée par [illegible] qui nous fait voir un élégant Balzac [illegible] grand, maigre, le visage éclatant [illegible] le vrai portrait désigné [illegible] *gie du mariage* ou cette [illegible] *parisienne* qui vit le jour jus- [illegible] de 1843. — La difficulté de [illegible] forte, très turbiscotée à la pointe [illegible] permis de la servir ici à cette [illegible] à cette époque. — Nous découvrons encore [illegible] croquis [illegible] par David d'Angers, qui [illegible] les précis, [illegible] *de Sorrèle, croquis fait par son illustre* [illegible] 1843. Nous ne pouvions laisser passer



HONORÉ DE BALZAC
D'après un portrait fait par Eugène Giraud
aussitôt après sa mort
Gravure à l'aqua-tinte par François Courboin



cette curiosité sans la faire graver aussitôt, et l'on trouvera ci-après ce profil de moine philosophe et guerrier dont les lèvres pincées semblent avoir désappris le rire.

Puisque nous ne nous occupons ici que des portraits de Balzac peu connus, ignorés des iconophiles ou totalement inédits, signalons cette particularité que Balzac



PORTRAIT DE BALZAC.
Peu connu. Lithographié par Émile Lassalle et publié en 1841 dans la *Galerie des Contemporains illustres*.

posa un jour devant Gavarni qui, sans se soucier de le crayonner d'après nature, prit superbement un grand cuivre et se mit à esquisser avec ampleur la silhouette du maître romancier. Il n'y eut sans doute qu'une séance, et Gavarni abandonna son cuivre; mais, par un hasard inouï, ce cuivre échut un jour à Bracquemont, qui y fit mordre un premier état de paysage. — Quelle ne fut pas sa surprise en tirant une première épreuve de découvrir sous les différents plans de ses terrains la ligne puissante du portrait de Balzac par Gavarni! Inutile d'ajouter que

Bracquemont ne poussa pas au delà la gravure de son étude champêtre, et ce maître aquafortiste possède encore l'épreuve de cette silhouette du Balzac-Gavarni empaysagé par lui si inconsciemment.

Un des portraits les plus authentiques, les plus vivants, les plus imprévus du grand metteur en scène de *la Comédie humaine* est celui qu'a publié récemment Paul Nadar dans son excellente revue mensuelle illustrée, *Paris-Photographe,* d'après un daguerréotype lui appartenant. On y voit Balzac en chemise, la bretelle gauche mal attachée, le col dépoitraillé par la main droite, dans l'attitude dramatique d'un condamné à mort à son dernier réveil[1]. Nos souscripteurs des papiers de luxe trouveront ici cette belle héliogravure, qui dépasse toute description et que nous n'avons pu malheureusement livrer à tous nos lecteurs.

Mais il était donné au *Livre moderne* de faire interpréter pour ses fidèles, au grand complet, à l'eau-forte, en manière d'aqua-tinte, le plus étonnant, le plus noble et le plus beau portrait de Balzac à son entrée dans la postérité.

Il n'a jamais été fait mention, en effet, d'un admirable portrait au lavis fait une heure après la mort du titan littéraire par Eugène Giraud. Mme de Balzac légua cette belle œuvre, qu'elle estimait comme le meilleur de tous les portraits de son mari, à sa nièce, Mme de Saint-Yves (en premières noces comtesse Keller). Grâce à Mme de Saint-Yves, lord Lytton, grand admirateur du génie de Balzac, obtint une reproduction photographique du lavis de Giraud. Ce fut à l'ambassade d'Angleterre qu'il nous fut donné de voir dans le cabinet de travail du poète-

1. M. Nadar ignore sans doute qu'il existe un cliché de Pierre Petit donnant la reproduction d'un daguerréotype sensiblement semblable au sien. Il en existe une épreuve à la Bibliothèque nationale.

diplomate ce tableau si touchant et si solennel pour tous les dévots de Balzac. Sur notre désir, lord Lytton nous envoya la précieuse relique, et c'est ainsi que nous avons pu, sans tarder, avec l'aide du talent consciencieux de François Courboin, publier l'estampe hors texte que l'on peut voir ici.

Balzac mort, c'est encore Balzac émacié par la douleur, mais c'est déjà le demi-dieu nimbé de gloire et transfiguré par l'infini de l'éternité qui s'ouvre. Il n'est point figure plus belle, plus superbement jeune, plus puissante dans le repos que celle dont Eugène Giraud nous a légué l'image, et de toutes les représentations de Balzac, celle qui touchera toujours le plus les délicats et les passionnés de son génie est bien celle-ci, qui montre ce grand rédempteur de ses lamentables dettes au sortir de son calvaire, pâle, sublime et majestueux comme le Christ au tombeau.



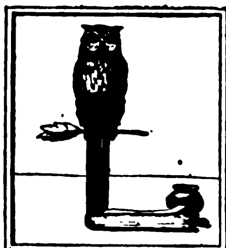
CROQUIS DE BALZAC.

Fait par David d'Angers en 1845 (inédit).



AMUSETTES BIBLIOGRAPHIQUES

RIDICULA LITTERARIA



Le goût des livres en latin, assez florissant encore dans la première moitié du siècle, est aujourd'hui plus que passé de mode. En effet, les solennels in-folio, in-quarto solides, in-octavo compacts — où, dans un langage qu'ils pensaient bonnement être du pur Cicéron, d'innombrables auteurs en *us* ou en *ès* répandirent jadis à l'envi des trésors de pesante érudition et de grâces pédantesques — sont tombés dans un discrédit tel que personne n'en veut plus. Les amateurs les évitent ; les bouquinistes du quai les redoutent ; on ne les dédaigne pas seulement, on les fuit, et l'on n'a pas tout à fait tort ; on n'a pas cependant non plus entièrement raison. — Tout n'est pas invariablement insipide, soporifique ou indigeste, dans ces vénérables reliques du passé ; il s'y peut ren-

contrer tels chapitres curieux, telles pages piquantes, qui ne soient pas indignes d'être exhumés de cette piètre latinité *Eheu! bassa latinitas!* langage commun des lettrés en ces temps où l'heureuse Europe ne pouvait même soupçonner l'avènement du volapük.

Sans viser à réhabiliter en bloc les bouquins en latin, mais uniquement pour vous fournir un exemple à l'appui de ce que j'avance, je vais vous communiquer la trouvaille que j'ai faite, pas plus tard qu'hier, parmi de bons vieux livres juchés, au rang de derrière, sur l'un de mes plus hauts rayons. En faisant prendre un peu l'air à ces pauvres délaissés, j'ai remis la main sur un opuscule que je ne crois pas devoir être fort commun, du moins en France. C'est une plaquette petit in-8°, d'une centaine de pages, modestement habillée de la banale reliure chère au marquis de Morante, grand dévoreur de livres, comme on sait, et, sans conteste, le bibliophile de notre temps qu'aient le plus effrontément exploité les libraires. Mon livret est intitulé : *Christiani-Adolphi Klotzii Ridicula litteraria* (Altenbourg, 1762), ce que, grâce à de fortes humanités, je n'hésite point à traduire ainsi : *les Ridicules littéraires*, par Chrétien-Adolphe Klotz.

« Klotz? me direz-vous ; quel est ce personnage dont nous n'avons jamais ouï parler?

— Je le crois bien volontiers, ô lecteurs ; en tout cas, ce ne serait pas ici que vous auriez déjà pu voir figurer ce nom, *le Livre moderne* n'ayant point coutume de vous entretenir de célébrités aussi défraîchies. Mais, vous ne l'ignorez pas, l'exception confirme la règle; or, c'est précisément à ce titre que je vous demande la permission de vous parler un peu d'un si vieil auteur. Vous verrez d'ailleurs, bientôt, que son livret, bien que datant de cent trente années, se rattache par un point au moins à un sujet qui est toujours d'actualité. Avant tout, il me faut répondre à votre question et vous renseigner sur C.-A. Klotz. Je pourrais vous stupéfier par l'étendue et la sûreté de mon savoir, en vous retraçant pas à pas la vie complète de cet écrivain; mais j'ai toujours eu

peu de goût pour le plagiat et il me paraît plus honnête de vous renvoyer tout simplement à la *Biographie Michaud*, où vous trouverez, sur notre héros (tome XXII, pages 485-487), une notice très bien faite due à la plume d'un de nos plus consciencieux érudits, l'excellent et regrettable M. Boissonade. Au milieu de maintes particularités intéressantes que le défaut de place nous oblige à laisser de côté, le savant biographe nous apprend que « Chrétien-Adolphe Klotz (né à Bischoffswerda, le 13 novembre 1738; mort à Berlin, le 31 décembre 1771) a, dans une si courte carrière produit une foule d'ouvrages dont le plus grand nombre prouvent infiniment d'esprit et de talent, et quelques-uns beaucoup de lecture et une érudition très solide ». Professeur très apprécié, il fut, de la part de divers souverains, l'objet des sollicitations les plus honorables, en même temps que les Universités d'Iéna, de Gottingue, Giessen, Halle et Varsovie se disputaient la faveur de son enseignement. Ses travaux sur Horace, Théophraste, Tyrtée, Isocrate, etc., ses innombrables « programmes académiques » attestent la variété et l'étendue de son savoir et lui assurent l'une des premières places parmi les philologues du dernier siècle ; ses polémiques contre Fischer et Burmann démontrent qu'il n'avait pas moins de verve que de causticité. Comme journaliste, enfin, on lui doit six volumes d'*Acta litteraria,* ouvrage périodique où, dit M. Boissonade, il rendait compte des livres nouveaux avec une franchise remarquable et dans un style très piquant.

En dehors de ces productions (une quarantaine d'ouvrages en tout), rentrant exclusivement dans le domaine de l'érudition pure, notre Klotz a encore composé un certain nombre d'opuscules pleins de fantaisie et d'humour, réunis en petits volumes sous les titres suivants : *le Génie du siècle*, *les Mœurs des érudits (Genius seculi, Mores eruditorum*, Altenburgi, 1761) et *les Ridicules littéraires* qui m'ont fourni l'occasion de la présente bluette bibliographique. Ces opuscules, dans lesquels il disserte avec une ironique gravité sur les mœurs littéraires, ont trait à des objets très divers; ce

comme on dirait aujourd'hui, de véritables petites « chroniques ». Je ne me propose pas de les analyser tous (ce serait, en vérité, abuser de votre patience); je préfère en choisir un seul et vous le traduire, afin de vous donner une idée du genre satirique et de la tournure d'esprit de son auteur.

Nous prendrons, si vous le voulez bien, le cinquième opuscule des *Ridicules littéraires*, lequel est intitulé : *Mysteria scriptorum ephemeridum litterariarium*. Klotz, qui était lui-même journaliste (dans le sens qu'on donnait alors à ce mot), y dévoile (pages 63 à 68) les secrets de ses confrères de la critique littéraire, et ce qu'il nous dit n'est pas pour vous donner une haute idée de la façon dont s'exerçait alors ce sacerdoce.

Il suppose qu'un débutant dans le métier vient trouver un de ses anciens pour lui demander des conseils, et voici, en dix paragraphes, les règles que le vieux critique *(emeritus scriptor)* rédige à l'usage de son jeune disciple :

I. — Quand un auteur vous adressera un exemplaire bien relié de son ouvrage, accompagné d'une lettre flatteuse où il se recommande à votre bienveillance, ne faites, mon fils, ni la critique ni l'éloge de son livre; bornez-vous à en indiquer très succinctement le sujet.

II. — S'il joint à son envoi un simple écu d'argent (*unum florenum*), ne dédaignez point ce petit profit : « Une petite chose en peut amener une grande. » — Dites seulement ceci : « C'est un écrivain qui donne de grandes espérances. »

III. — Dans le cas où il doublerait ce léger présent, donnez de son œuvre une bonne analyse parsemée d'expressions de ce genre : — « L'auteur allègue ingénieusement..., — il explique doctement..., — il dit avec élégance..., — etc., etc. »

IV. — Mais s'il va jusqu'à la pièce d'or, ne reculez point devant les plus flatteuses hyperboles, au besoin, mentez carrément (*immensi spirent mendacia folles*). Faites un compte rendu détaillé, et glissez à chaque alinéa des phrases telles que celles-ci : « Ce n'est pas sans un vif plaisir que nous avons lu ce petit livre... — Plût au ciel qu'il en parût beaucoup de cette valeur!... — Nous supplions l'auteur de ne point priver le monde des lettres des chefs-d'œuvre de son génie... — Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous connaissons son mérite, et d'ailleurs son éloge n'est plus à faire... »

V. — Il arrivera rarement que l'on vous gratifie de plus d'une pièce d'or. La gent littéraire, race famélique et besoigneuse, est si misérable! Il est vrai, d'autre part, que la bourse d'un critique ne loge, en général, que des toiles d'araignée... Vous ne recevrez donc guère plusieurs louis d'or que de petits professeurs désireux de voir louer leur première dissertation académique, ou bien encore de pasteurs de village, espérant ainsi attirer sur eux l'attention des supérieurs et obtenir un meilleur poste ou une paroisse plus considérable.

VI. — N'oubliez jamais que vous êtes un juge infaillible, un dictateur à vie, au moindre signe de qui tout doit obéir dans la république des lettres. Ayez donc soin de donner à vos arrêts une forme impérieusement absolue et tranchante. Servez-vous de ces formules : « Cet auteur se trompe; » ou : « Voici un livre qui nous plaît. » — « Comment de telles fadaises peuvent-elles venir à l'esprit d'un auteur? » — ou : « Que l'auteur continue dans cette excellente voie. »

VII. — Considérez les libraires comme des Mécènes, ceux-là, du moins, qui vous envoient régulièrement leurs productions en y joignant quelque agréable petit cadeau. Ne manquez donc point, à l'occasion, de glisser à leur adresse quelques douceurs de ce genre : « Ce livre est magnifiquement imprimé; — On sait qu'il ne sort rien que de bon et de docte de chez cet éditeur; — C'est un homme auquel les savants et érudits ont les plus grandes obligations. » — Quant aux libraires négligents ou avares, ne parlez point de leurs ouvrages, sinon tardivement, succinctement, dédaigneusement.

VIII. — Il y a de par le monde, je le sais, nombre d'écrivains distingués et savants qui ne sont pas plus touchés de nos éloges qu'émus de nos critiques. Ils ne se soucient aucunement de se faire connaître par notre intermédiaire; nous avons beau aboyer après eux chaque mois, ils se renferment dans un silence méprisant. — Ne manquez pas (toutes les fois que vous pourrez le faire sans danger) de les attaquer avec acharnement; plus ils montreront d'indifférence, plus vous devrez redoubler de violence. C'est le moyen de vous assurer de l'autorité; car, les hommes d'un vrai mérite ne manquant jamais d'envieux, vous serez toujours certain de compter ceux-ci au nombre de vos abonnés.

IX. — Il n'y a rien qui soit plus propre à vous attirer de nombreux lecteurs que de parler des ouvrages publiés à l'étranger. Il est vrai que ces livres ne vous parviendront pas souvent. — Qu'à cela ne tienne; procurez-vous seulement les gazettes étrangères, et transcrivez tout bonnement leurs comptes rendus littéraires dans votre feuille, en ayant soin seulement de supprimer quelques passages et de changer quelques mots par-ci par-là. Et même, pour inspirer plus de confiance à vos abonnés, ne craignez pas de dire, de temps en temps : « Nous avons lu cet ouvrage avec soin; nous l'avons attentivement examiné d'un bout à l'autre. »

X. — Enfin, retenez bien ceci : c'est que lire intégralement un ouvrage, c'est se donner, sans profit, une peine bien inutile. Contentez-vous donc, d'abord, de lire la préface et de transcrire ce que l'auteur y dit lui-même du but et du plan de son ouvrage. — Parcourez ensuite la table, afin d'en extraire une petite liste des choses les plus importantes. — Enfin, jetez, de place en place, un rapide coup d'œil et copiez les passages qui vous sembleront les meilleurs. — Par ces procédés commodes, vous confectionnerez aisément votre journal et vous arriverez facilement à faire la critique de deux livres à l'heure.

Et voilà, lecteurs, voilà, suivant le malicieux auteur des *Ridicules littéraires,* comment, au siècle dernier, se prâtiquait, au delà du Rhin, le noble ministère de la critique. Assurément, il ne faut pas prendre ces conseils fantaisistes au pied de la lettre; mais puisqu'on assure qu'il n'y a pas de fumée sans feu, il est bien permis de penser qu'Adolphe Klotz n'a pas tout puisé dans son imagination et que certains originaux, certains faits réels lui ont fourni les éléments de ce tableau satirique. D'ailleurs, même en faisant la part des exagérations de sa verve caustique, il reste plus d'un trait d'une incontestable vraisemblance; nous en pouvons juger par ce qui se passe encore aujourd'hui autour de nous.

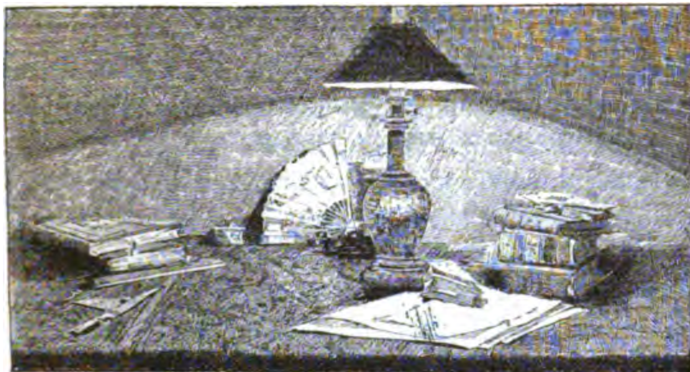
Sans doute, les critiques littéraires, rédacteurs de bulletins et autres « revuistes » hebdomadaires ou semi-mensuels, sont tous (j'en jurerais !) inaccessibles aux séductions des « petits cadeaux » *(florenus, nummus aureus)* dont nous parle le professeur Klotz; mais qui oserait assurer qu'ils ne se laissent parfois attendrir par des procédés plus avouables : flatteuses dédicaces, pressantes recommandations d'écrivains influents, démarches de persónnages considérables, etc., etc.? Sans parler d'un certain sentiment de bienveillance indifférente qui fait que l'on dispense plus volontiers l'éloge banal que le blâme qu'il faudrait sérieusement motiver. Et puis, pourquoi se montrer avare de ces louanges faciles, puisque, comme le disait (mais dans un autre ordre d'idées, je crois,) je ne sais plus quelle demoiselle... aimable d'autrefois : « Cela coûte si peu et fait tant de plaisir ! » On ne saurait donc reprocher aux critiques de notre temps de se montrer aussi coulants

que leurs confrères d'il y a cent ans, puisque leur bienveillance est toujours au moins désintéressée. On pourrait toutefois souhaiter qu'ils fissent moins superficiellement leur besogne, en ne se bornant pas, comme cela arrive souvent, à parcourir la préface et les tables d'un livre, de manière à faire « deux comptes rendus à l'heure », suivant la méthode ironiquement préconisée par C.-A. Klotz.

Mais, *jam satis;* cela nous mènerait trop loin, si nous voulions poursuivre ce parallèle entre les critiques de jadis et ceux d'à présent. Restons-en là pour aujourd'hui, et, si cette bleuette ne vous a pas trop ennuyés, nous pourrons, un autre jour, jeter un second coup d'œil sur la vie littéraire d'antan, en traduisant une autre chronique satirique d'Adolphe Klotz, *l'Auteur et le Libraire,* renfermant, elle aussi, plus d'un trait curieux et piquant.

F. Drujon.





UN NID D'AUTOGRAPHES

Lettres inédites d'Émile Zola sur ses romans, **l'Œuvre, la Joie de vivre;** ***un projet de poème de Zola sur*** **la Douleur.** ***— Lettres de Hetzel à Louis Ulbach. — Ulric Guttinguer à une femme de lettres. — Lettre de Gérard de Nerval à M. Perrot. — Lettres du lithographe Léon Noël. — Le peintre Millet, amateur de dessins japonais. — Carle Vernet à Mme Delpech. — Opinion de Bouffé sur l'art dramatique. — Madeleine Brohan à Jules Barbier.***



Es autographes inédits sont inépuisables; ils volent un peu partout comme les feuilles d'automne, au gré du vent des enchères, au hasard de la discrétion des possesseurs, mais, d'où qu'ils nous viennent, ils sont toujours bien accueillis, car ils aident la postérité à fixer les contours définitifs du caractère des hommes célèbres et ils nous font pénétrer dans la cérébralité intime, dans le cœur même de ceux qui les ont écrits en une heure d'absolu abandon.

Il n'est pas une lettre d'écrivain qui ne soit intéressante pour ses admirateurs, pas une ligne d'amant ou d'amante illustre qui ne nous émeuve profondément, pas une misère morale d'artiste qui ne nous poigne rétrospectivement et ne nous aide par comparaison à supporter les épines passagères de notre chemin si tôt parcouru. Grande est la philosophie des autographes ! c'est un peu de la vie des disparus qui revient tout à coup vers nous avec toute l'intensité des passions qui se réveillent. Lorsqu'il s'agit d'écrivains contemporains d'une rare puissance de création comme Émile Zola, les moindres billets ont leur prix et nous ouvrent des horizons sur l'homme et ses mœurs laborieuses; c'est pourquoi, lorsque notre correspondant hollandais, M. J. Van Santen Kolff, veut bien nous envoyer des séries d'épîtres du Maître de Médan, classées par ordre d'ouvrages, les acceptons-nous avec empressement pour terminer l'intéressante série que nos lecteurs sont si heureux, nous semble-t-il, de rencontrer ici. Voici donc une nouvelle petite suite de billets d'Émile Zola sur son roman *l'Œuvre*, celui de ses livres où il a tenu à se peindre dans son milieu, ses habitudes et ses amis, et dans lequel il s'est efforcé de développer toutes ses théories d'art moderne. Ces lettres sont adressées à M. J. Van Santen Kolff :

L'ŒUVRE

Médan, 6 juillet 1885.

« Cher monsieur,

« ... Je me suis mis à mon prochain roman, et ce roman, en effet, a pour milieu le monde littéraire et artistique. J'ai repris mon Claude Lantier, du *Ventre de Paris*. C'est toute ma jeunesse que je raconte, j'ai mis là tous mes amis, je m'y

suis mis moi-même. Je veux surtout étudier comment pousse l'œuvre d'art, et j'ai un drame de passion au travers du livre, qui intéressera, je crois. C'est une histoire de passion, qui me donne beaucoup de mal. »

Médan, 26 juillet 1885.

« Mon cher confrère,

« Excusez-moi de n'avoir pas répondu tout de suite à votre lettre. J'ai été très occupé et un peu souffrant. . . . . .

« Maintenant, je réponds par ordre à vos questions :

« 1° Non, le Midi ne trouvera pas place dans mon prochain roman. J'ai dû supprimer cette partie, ou du moins la réduire à quelques pages, pour des raisons de composition.

« 2° Le roman s'appellera sans doute *l'Œuvre*. J'ai beaucoup cherché, je n'ai rien trouvé qui indiquât mieux le sujet. C'est en effet l'histoire d'une œuvre, la genèse et le drame de l'œuvre dans le cerveau d'un artiste.

« 3° Il n'est pas encore certain que *l'Œuvre* paraîtra dans le *Gil Blas*. On me fait de très grosses propositions ailleurs. Le roman commencera à paraître en novembre ou décembre. »

Médan, 14 février 1886.

« Je vous réponds en hâte et brièvement, mon cher confrère, car je n'aurai fini *l'Œuvre* que dans une dizaine de jours, et je suis accablé de travail. Merci mille fois de votre article préparatoire sur ce nouveau roman [1].

« Et merci des impressions que vous me communiquez, et qui me font grand plaisir... »

En dehors de ces trois billets intéressants, nous ne possédons rien autre de Zola sur ce puissant roman de *l'Œuvre*, où le maître vit à chaque page en une personnalité à peine déguisée.

Voici, d'autre part, des lettres sur *la Joie de vivre*.

1. Dans la revue hebdomadaire : *De Portefeuille*, d'Amsterdam.

La première est adressée à un critique hollandais, le professeur J. ten Brink, le premier qui ait fait connaître en pays batave le chef du naturalisme français. C'est en effet, grâce à une suite d'études du professeur Brink publiées dans la revue mensuelle *Nederland* sous le titre : *un Hercule littéraire* (lesquelles études ont été réunies plus tard en volume), que Zola acquit une grande notoriété dans les Pays-Bas.

Voici ces lettres sur :

LA JOIE DE VIVRE

Au Dr J. ten Brink, en Hollande.

Médan, 30 juin 1883.

« Je suis déjà au premier tiers de mon prochain roman, qui est intitulé *la Joie de vivre,* et qui étudie le pessimisme... »

Médan, 2 juin 1884.

« Mon cher confrère,

« Merci de votre nouvel article, et merci à l'aveuglette, puisque je suis assez ignorant pour ne pouvoir vous lire. Du reste, vous avez bien raison d'être franc avec moi. Je me doutais un peu que *la Joie de vivre* vous plairait moins que ses aînés. Vous avez beau être d'esprit large, le tempérament de la race est là, et il n'y a rien d'étonnant si vous ne pouvez nous suivre dans l'étude de certains problèmes qui vous répugnent. La nature garde pour vous des tabernacles de pudeur et d'horreur, tandis que nous croyons, nous autres, à la nécessité de rendre à tous les rouages humains leur fonction au grand jour, dans la besogne de la vie.

« Mille félicitations au sujet de votre nomination de professeur à l'Université de Leyde. C'est un peu nous autres qui triomphons avec vous, puisque vous êtes notre défenseur... »

A J. van Santen Kolff, à Berlin.

Médan, 7 juillet 1887.

« Mon cher confrère,

« Je vous dis toujours merci, puisque c'est toujours merci que j'ai à vous dire. Votre surprise m'a été des plus douces et des plus inattendues, car vous avez certainement écrit sur *la Joie de vivre* le meilleur article que je connaisse. Et le prix en est doublé par l'originalité qu'il y avait à le publier dans un journal musical [1]. Cela est une bonne propagande pour mes idées à l'étranger. On me connaît si peu et si mal, que mes amis seuls peuvent détruire la mauvaise légende. Merci, merci et merci !

« Maintenant, le plus nettement possible, je vais répondre à vos quelques questions.

« Je connais la côte normande, de Lion-sur-Mer à Cherbourg, pour avoir passé des étés dans plusieurs stations, notamment à Saint-Aubin, en 1875, et à Grand-Camp, en 1881. Je suis allé en voiture de village en village, et je puis même vous dire que Bonneville n'est autre que Vierville (entre Port-en-Bessin et Grand-Camp), un Vierville arrangé. — Le plus souvent, je crée ainsi le hameau dont j'ai besoin en gardant les villes voisines telles qu'elles existent. Cela me donne plus de liberté pour mes personnages...

« Voilà, brièvement, mes réponses. Excusez-moi si je n'entre pas dans plus de détails, c'est que je suis écrasé de fatigue. Mais questionnez-moi toujours, j'ai grand plaisir à vous répondre, et je suis tout à votre disposition.

« Bien cordialement,

« Emile Zola. »

1. *Gazette musicale de Vienne,* d'Emerich Kastner. Titre : *Une symphonie inachevée sur le Pessimisme* (la « Symphonie de la Douleur », de Lazare Chanteau).

Autre lettre au même, deux ans plus tard.

Paris, 6 mars 1889.

« ... Vous me posez, au sujet de *la Joie de vivre*, quelques questions auxquelles je vais tâcher de répondre. — *La Joie de vivre* n'a pas été commencée après *Nana*, je veux dire que pas une page n'en était écrite. J'avais simplement réuni des documents, et je songeais à cet épisode de ma série, lorsque la mort de ma mère me le fit reculer. — Non, je n'ai aucun souvenir précis sur la façon dont j'ai trouvé le titre. Je sais seulement que je voulais d'abord un titre direct, comme *le Mal de vivre*, et que l'ironie de *la Joie de vivre* me fit préférer ce dernier. — Si j'ai choisi le hameau de pêcheurs comme cadre, avec la vaste mer en face, cela doit être poussé par la logique, qui me fait toujours discuter et arrêter le milieu. Lorsque mon choix est tombé sur un point de la côte normande, je n'ai eu qu'à chercher dans ma mémoire, car je connais toute cette côte pour l'avoir parcourue, en plusieurs fois, de 1875 à 1882. Ce doit être en 1882 que j'ai vu la petite plage de Vierville, en allant en voiture de Grand-Camp à Port-en-Bessin.

« J'ai longtemps eu l'idée d'écrire un poème en prose sur la Douleur. Ce sont les débris de ce poème qui se trouvent dans *la Joie de vivre*, notamment dans la symphonie de Lazare. Je crois qu'en élargissant le sujet, un grand musicien trouverait là un motif admirable. — En 1883, j'ai passé deux mois à Bénodet, en Bretagne, près de Quimper; seulement, je n'ai écrit là que deux chapitres de *la Joie de vivre*, le chapitre de la mort de la mère et celui qui suit. Tous les autres ont été écrits à Médan.

« Voilà brièvement mes réponses. Ne m'en veuillez pas si elles sont si courtes.

« Toujours croyez-moi votre bien reconnaissant et bien dévoué.

« Emile Zola. »

Donnons enfin, pour arrêter aujourd'hui la série des Zola, deux documents officieux, sinon officiels, sur le douzième roman du cycle des « Rougon-Macquart », et qui, quoique publiés il y a bon nombre d'années, sont restés fort peu connus. Les voici donc, à titre de *presque* inédits :

(*Paris-Murcie*, décembre 1879.)

DE LA DOULEUR

« J'ai souvent songé à écrire un livre sur la Douleur. La paix du monde serait dans la charité, si les hommes pouvaient guérir entre eux les blessures qu'ils se font eux-mêmes ou qu'ils reçoivent du ciel et de la terre.

« Je me souviens, quand j'étais jeune, d'un incendie qui brûla tout un faubourg. Chacun, dans ce coin de Provence, prit une famille à sa table. Des haines séculaires disparurent. Pendant une semaine, la ville fut en fête.

« EMILE ZOLA. »

Communication verbale du maître de Médan à Fernand Xau, en avril 1880 :

« Je veux faire un roman intime, tout à l'étude de quelques personnages seulement, écrit avec une grande simplicité de style, et dans lequel j'essayerai d'abandonner la description. Ce sera une sorte de réaction contre mes œuvres antérieures, un roman de passion, dans lequel je conterai un drame de famille, d'une simplicité poignante. Les deux idées de la douleur et de la bonté domineront cette étude. Ce sera une œuvre de psychologie pure, dont l'intérêt sera dans la vérité des caractères et dans le pathétique de l'action. Une haute figure de jeune fille, d'une belle vaillance dans le combat de la vie, en sera le personnage central. Ce seront des pages trempées de souffrance et de tendresse, la bonté aux prises

avec la douleur, le cri de l'humanité passionnée et misérable. »

A la suite de ces lettres si éminemment contemporaines, plongeons à pleines mains dans les liasses de papiers des notoriétés qui ne sont pas encore entrées dans l'oubli ; nous en retirons deux lettres importantes de Hetzel à Ulbach et divers billets, de moindre importance, mais qui valent encore par leurs signataires :

Lettre de l'éditeur Hetzel à Louis Ulbach.

« Mon cher ami,

« Non, il ne faut pas attendre septembre. Il faut que votre livre soit imprimé dans quinze jours, puisque vous êtes prêt.

« Portez-le chez Claye, dites-lui de le composer dans le format et le caractère de *Constance Verrier*.

« Qu'il voie d'abord combien cela donnera de feuilles. Il faut que cela n'en donne pas plus de dix feuilles ; en prenant du papier à 20 francs qu'on n'écraserait pas trop par le satinage, cela ferait un bon volume à 3 francs.

« Dès qu'il sera imprimé, j'irai chez Cuvillier-Fleury ; j'écrirai aux journaux, aux critiques, je veux absolument que ce qui est remarquable soit remarqué, puisque ce qui ne l'est pas vient à bout de l'être.

« Je suis très content que le plaisir que vous nous avez fait à ma femme, et à moi, ait eu son contre-coup pour vous et pour Mme Ulbach. Oui, mon gros père, vous êtes tiré d'affaire, ou vous le serez bientôt. Quiconque, directeur de journal ou de revue, aura lu *Madame Fernel* devra courir après vous, sous peine d'être un idiot ; il faut donc que vous soyez lu ; or, soyez tranquille, j'ai une force d'affirmation solide quand la conviction est au fond, et on vous lira, ou le diable nous emportera tous.

« Donc, allez voir Claye, donnez-lui toute votre copie ;

qu'il la compte, et si avec le caractère de *Constance Verrier,* il répond de ne pas faire plus de dix feuilles, qu'il marche. Dites-lui qu'il faut que les filets des titres courants soient un peu moins espacés encore, et enlevez cela pour la fin du mois au plus tard ; les voyageurs emporteront le livre.

« Ah çà ! qui diable a donc dit que j'allais faire *la Revue de Paris ?* Je reçois des offres de copie de tous les coins du monde.

« J'ai écrit à Pichat ; j'ai eu peur qu'il ne s'imaginât que je ne fusse pour quelque chose dans le bruit.

« Laissez dire que je ferai un magasin de librairie *non politique,* mais ayez bien soin de dire *non politique.*

« Mais oui, vous êtes une grosse bourrique, et vous verrez que quand vous aurez votre plein succès, il y a des aigreurs en vous qui s'en iront, et votre force vous restera, moins ses duretés.

« Je ne suis pas de votre avis pour votre Parisienne ; il faut, pour que l'on reste satisfait, une récompense à Mme Fernel ; sans ça, la toile baisse sur le réalisme, ce qui n'est pas de la vérité.

« Dites que cette lettre de la Parisienne, écrite dans un mouvement d'élan qui prouve que tout le monde a de bons moments involontaires, vous n'affirmez pas que la Parisienne ne l'ait jamais regretté, mais qu'enfin elle l'a eu.

« Il faut des fins agréables aux livres qui veulent être beaucoup lus ; quand ils n'ont pas à punir le crime, il faut qu'ils récompensent la vertu. Cela n'ôte rien à la vertu, et cela fait plaisir au lecteur.

« Je serais content avec le lecteur si je voyais Mme Fernel sortie de sa crise et vraiment calme et heureuse.

« Prenez garde que, pour début, la donnée que vous soutenez est un hommage au réalisme.

« Enfin, je demande un mot de consolation, un mot de cœur sur cette fin qui est séchotte.

« J. Hetzel. »

Du même au même.

Le 5 mai 1865.

« Mon cher vieux,

« Je suis très, très touché de votre lettre. Mais là, entre nous, est-ce que je ne serai pas le plus fichu parrain qui soit au monde?

« Songez donc à tout ce qu'il faut de difficile, pour moi, pour être parrain :

« 1° Se mettre en habit.

« 2° Savoir ce qu'on dit et ce qu'on fait à sa commère.

« 3° Pouvoir après être bon à quelque chose à son ou à sa filleule.

« 4° Ne pas l'oublier au jour de l'an, etc., etc.

« Cette série d'attentions est presque incompatible avec mes distractions, mes préoccupations, mes scies.

« Si encore il s'agissait d'être parrain dans mon quartier, je me chargerais bien d'aimer tous les jours votre fils ou votre fillette, vous n'en doutez pas. Mais voyez donc, vous voilà rue de Londres pour l'éternité, et moi rue Jacob. Le pauvre mioche en viendra à ne pas soupçonner mon existence, j'en serai réduit à lui envoyer mon portrait, et lui à trouver, quand il me verra, que je ne me ressemble pas.

« Tout ça est grave, comme vous voyez, et j'aurais bien voulu que vous eussiez un Rothschild qui vous aimât autant que moi, et me prît la marque d'affection que vous me donnez, et que j'apprécie, mon cher gros, venant à la fois de vous et de votre femme.

« Enfin vous m'apprendrez ce qu'il faut faire, comme si j'avais à danser la pastourelle, vous me ferez répéter mon rôle et me rapprendrez mon *Credo*.

« J'embrasse la mère, j'embrasserai le père, et j'embrasserai l'enfant quand il sera venu au monde, mais j'espère bien que s'il y était, votre lettre me le dirait, c'est sur ce point qu'elle est muette.

« Qu'est-ce que votre fillette dit de cette attente?

« Adieu, grosse bourrique.

« Tout à vous,

« J. Hetzel. »

Ulric Guttinguer à une femme de lettres.

« Madame,

« Recevez tous mes remerciements de l'aimable envoi de vos *Étoiles*.

« Je les salue cordialement de toutes mes sympathies. C'est, hélas ! tout ce que je peux faire.

« La *Mode nouvelle*, à qui j'aurais pu les compter, vient d'être supprimée, et je suis exclus du recueil qui la remplace. La *Gazette de France* ne veut plus de moi non plus, et j'apprends, par la voix publique, que j'y suis remplacé avec les formes les plus impolies. Voilà le sort des vieux lettrés, madame; je ne le trouve dur que parce qu'il me prive de rendre justice et hommage aux poètes de l'âme parmi lesquels je vous inscris sur mes tablettes, vous offrant avec tous mes compliments, madame, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

« Ulric Guttinguer,

« avenue Frochot, 7. »

7 décembre 1862.

Romantique et galant, même en vieillissant, Ulric Guttinguer ne laissait rien à désirer sous ce double rapport.

Lettre de Gérard de Nerval à M. Perrot, chef du bureau des théâtres, au Ministère de l'Intérieur.

« Mon cher Perrot,

« J'ai écrit avant-hier à M. Cavé. Je lui ai dit qu'une somme de 300 francs pourrait me suffire pour traverser l'hiver; s'il était possible d'obtenir 125 francs par mois, de décembre

à mars, cela suffirait absolument à ma dépense et me permettrait de faire tranquillement quelque ouvrage dont je trouverais ensuite les produits. Voyez, faites pour le mieux, selon que vous le trouverez disposé à mon égard. M. Blanche m'a dit qu'il fallait toujours un certain temps pour que la chose fût terminée, et je n'ai plus d'argent pour longtems, vous le savez.

« Dites bien d'ailleurs à M. Cavé que je suis certain d'être en état ensuite de me passer de l'aide du Ministère. Je n'y avais jamais recouru, et je fus longtemps à me convaincre que mes amis avaient bien fait de la solliciter pour moi. Enfin, c'est une grande consolation que j'ai d'avoir trouvé tant de sympathies, et cela surtout m'encourage à rentrer avec ardeur dans la vie et dans le travail.

« Votre bien affectionné,

« Gérard,

« 10, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel. »

Le timbre de la poste marque la date de cette lettre : 20 novembre 1851.

Le peintre Millet, amateur de dessins japonais.

Barbizon, 16 février 1869.

« Mon cher monsieur Moureaux,

« Je suis déjà bien content en sachant que vous avez acheté pour moi des dessins japonais, mais vous ne sauriez imaginer l'augmentation de contentement qui résultera de l'envoi que vous me ferez de ces dessins-là, ici. Donnez-vous donc bien vite cette satisfaction de faire, à coup sûr, plaisir à quelqu'un. Tout ceci veut dire : envoyez-moi vite, vite !! ces dessins, ou bien, apportez-les vous-même, j'en serai encore plus content. Mais, par quelque moyen que ce soit, faites que je les reçoive vite. Si M. Tillot y veut bien consentir, envoyez-moi ici aussi ceux des dessins que nous aurons à partager, je serai bien aise de les voir un peu, avant le jour du grand débat, le jour des partages.

« Ce jour-là sera un rude jour!

« Je ne vous dis pas un mot de plus, car, si peu claire que soit ma lettre, j'imagine que vous en comprendrez l'objet.

« Bonne poignée de main,

« J.-F. MILLET. »

Lettres de Léon Noël, lithographe, auteur de quelques curieux portraits romantiques adressés à l'imprimeur Lemercier.

« Mon cher Lemercier,

« J'aurai terminé aujourd'hui le portrait de Mme de Girardin; la difficulté était considérable de faire, d'après un croquis, une lithographie suffisamment achevée; il y avait un écueil à faire trop peu, aussi bien qu'à faire trop, je voudrais alors que vous vinssiez le voir, pour m'en donner votre avis, avant de la faire imprimer.

« Je pense aussi que vous feriez bien de faire voir la pierre à M. de Girardin, pour éviter ce qui est arrivé avec M. Haussmann; la grande difficulté que j'ai éprouvée m'inquiète sur le résultat, c'est pourquoi j'insiste sur la nécessité d'avoir l'avis de M. de Girardin avant de faire imprimer.

« Je vous parlais, dans ma dernière lettre, de mon intention de ne pas continuer à travailler pour votre collection; je ne doute pas que vous ne m'approuviez lorsque je vous en aurai exposé les motifs.

« Mes portraits y sont accueillis, m'avez-vous dit, avec moins de faveur que ceux de certains autres artistes, chez lesquels, cependant, je ne vois pas les qualités qui m'ont valu, pendant plus de vingt ans, une certaine célébrité. Que ce fait soit le résultat de l'affaiblissement de mes facultés intellectuelles qui m'a abaissé au-dessous d'eux, ou celui d'un grand changement opéré dans le goût public, il n'en est pas moins évident, dans l'un ou l'autre cas, que l'heure de la retraite a sonné pour moi, et que, pour l'honneur de ma réputation

passée, je dois céder la place aux jeunes artistes plus en rapport, par leur talent, avec le goût de la nouvelle génération.

« Agréez, mon cher ami, mes compliments très affectueux.

« LÉON NOËL. »

Paris, le 20 juillet 1865.

Cette lettre, pleine de sagesse et de résignation modeste, pourrait être méditée avec fruit par plus d'un artiste contemporain.

Lettre de Carle Vernet à Mme Delpech.

« Je ne vous casserai plus la tête par mes lamentations. La misère la plus affreuse me sera toujours préférable à la honte de solliciter du travail pour subvenir à mon existence. Je plains seulement les personnes avec lesquelles je partageais le fruit de mon travail, dans lequel je n'ai jamais tracé rien qui fût empreint d'un esprit de parti quelconque, non plus que de la plus légère immoralité. Il y a cinquante ans que je travaille, malgré les troubles intérieurs de ma famille et malgré aussi les orages révolutionnaires. Je finirai ma vie sans reproches, voilà ce qui me soutiendra jusqu'au dernier moment; il ne me reste à présent qu'à baisser la tête devant la Providence qui ne veut pas que je recueille dans ma vieillesse le fruit de tant d'années de persévérance dans mes devoirs.

« Je vous salue,

« CARLE VERNET. »

N'est-elle pas touchante, cette plainte d'un vieil artiste, brisé par la lutte, et qui fut cependant le précurseur de Grandville, de Gavarni et d'Henri Monnier?

Opinion de l'acteur Bouffé sur l'art dramatique.

« L'art dramatique est peut-être le plus difficile de tous. C'est aussi, je crois, un art utile, et pourtant combien de

gens ne voient dans le théâtre qu'une espèce de parade! Je les plains et ne leur en veux pas.

« BOUFFÉ. »

15 novembre 1846.

(Copié sur un album.)

Lettre de Mme Madeleine Brohan à M. Jules Barbier.

« Mon cher Jules,

« Je crois vous avoir refusé la porte hier d'une façon peu congrue, et, en personne qui sait son monde, je viens m'en excuser. J'avais quelqu'un dans ma loge que j'étais près d'appeler canaille, et je n'ai pas trouvé qu'il fallût vous faire assister à cela.

« A une autre fois donc, et sans rancune.

« BROHAN. »

Nous bornerons là notre envolée de petits papiers hors du nid curieux d'autographes d'où nous les avons dénichés. Nous y reviendrons bientôt y retrouver de nouveaux oiseaux de passage qu'il nous sera agréable d'encager prestement pour la plaisance de nos lecteurs et amis.





LA CHASSE AU LIVRE

PROMENADES CYNÉGÉTIQUES DANS LES TIRÉS DE LA LIBRAIRIE





Vers cette fin d'été, triste, sale et froide comme une fin d'automne, les hippodromes sont désertés, les villes d'eaux pleurent le départ de tous leurs malades pour rire, les bords de la mer sont le rendez-vous des pluies, des vents et des tempêtes et la vie de château serait celle de la tortue s'abritant dans sa carapace, si l'on n'avait, pour la relever, l'intéresser et l'animer, les soucis, les émotions et les plaisirs du noble jeu de la chasse. Les costumes, l'équipement, y compris les armes et les munitions, les chiens à entraîner, les rapports du piqueur, la visite des reposées, remises et passées, que de choses qui occupent l'esprit, entretiennent l'activité, alimentent la conversation où se réveillent les souvenirs et s'excitent les espoirs, jusqu'au jour, fébrilement attendu, de l'Ouverture!

Et dès lors, que de bonnes nuits, courtes, peut-être, parce qu'il faut se lever tôt, mais si bien remplies par un seul somme, sans rêve, d'un bloc, et puissamment réparateur! Pourvu que les chiens aient du nez, ou qu'on revoie bien du pied de la bête, qu'importe le temps au chasseur? Qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il grêle, que la terre soit sèche et poudreuse, ou que la fange englue les pieds, ce ne sont point les intempéries dont il s'inquiète, mais seulement l'influence qu'elles peuvent avoir sur les moyens des chiens et sur la conduite du gibier. Quand à lui, mouillé par une averse ou trempé de sueur, prâliné de poussière ou crotté jusqu'à la casquette, s'il revient la bête forcée ou le carnier plein, il enregistre une belle journée de plus.

Ce sont là de glorieuses distractions, de sains et robustes plaisirs. On dit bien que les rhumatismes et la goutte sont au bout. Mais au bout de quoi ne sont-ils pas? Le fait est que la chasse est ouverte, qu'on a besoin de se fouetter le sang, de viser un but, de courir après un être qui fuit, de saisir une proie, et de se sentir moulu, mais triomphant.

Tout est gibier pour le chasseur, dit, en je ne sais plus quel chapitre, la sagesse des nations. Dans notre domaine, il n'y a ni faisans, ni cailles, ni chevreuils, ni loups, ni lièvres, ni sangliers; il n'y a que des livres, aussi rares, d'ailleurs en cette saison que le poil et la plume dans les guérets; mais enfin il y en a quelques-uns encore, de couvée ou de nichée nouvelles; et je vous invite à battre avec moi plaines et bois, buissons et fourrés, pour les lever et les tirer au vol, ou, si l'animal est coureur et de longue haleine, le poursuivre et le traquer jusqu'au joyeux hallali.

Par ici, voilà le débûcher. C'est toute une harde. Sonnons le laisser-courre et découplons les chiens.

Les livres d'Histoire sont moins légers que des cerfs, et voici déjà le plus gros aux abois, coiffé de toutes parts et pris. C'est le second volume du *Recueil de documents pour l'histoire du club des Jacobins de Paris,* que M. F.-A. Aulard

publie dans la « Collection de documents relatifs à l'Histoire de Paris pendant la Révolution », patronnée par le Conseil municipal (Jouaust; Noblet; Maison Quantin; gr. in-8°). La période qu'il embrasse est relativement courte, du 1er janvier 1791 jusqu'au 10 juillet de la même année. On sait que le *Journal des débats de la Société des amis de la Constitution* ne commence que le 10 juin. Il a donc fallu, avant cette date, suppléer à l'absence de procès-verbaux du club et à l'absence d'un journal suivi de ses opérations en empruntant aux divers écrits du temps tous les renseignements qu'on y peut rencontrer. Ce travail de choix critique, délicat et minutieux, M. Aulard s'en était acquitté, avec un tact et un jugement au niveau de son érudition, dans le premier volume; il s'en acquitte de même dans celui-ci. Nous avons là la substance des journaux les plus importants de l'époque et d'une masse de pamphlets : c'est de la matière historique condensée, de quoi nourrir, sous un petit volume, la science des historiens et la curiosité des chercheurs.

Non moins utile, sous des dimensions plus modestes, et s'adressant directement au grand public, est l'étude publiée par M. Camille Pelletan à la Librairie d'éducation de la jeunesse, sous le titre *De* 1815 *à nos jours* (in-12). Sans doute, comme le dit l'Avertissement, ce livre est particulièrement destiné à la Bibliothèque des Écoles municipales, et rédigé de manière à observer, dans les questions de controverse religieuse, la neutralité proclamée par nos lois scolaires. Mais c'est aussi un résumé substantiel, rapide, véridique, attachant, s'élevant par endroits à une certaine éloquence, et qui n'a que le tort de suivre les événements jusqu'au milieu de la mêlée contemporaine, où, s'il est difficile à l'observateur désintéressé d'être impartial, la chose est matériellement impossible au combattant. On ne saurait être juge de l'histoire où l'on est acteur.

Peut-être est-ce de l'actualité plus historique que de rechercher, en ne prenant les événements contemporains que comme une position d'où l'on regarde en arrière, les origines plus ou moins lointaines et les causes secondes de l'évolution

dans laquelle nous sommes, nous vivants, entraînés. Tel est le but du livre que M. Bonnal de Ganges intitule *la Reine Louise de Prusse* (Albert Savine; in-18, 3 fr. 50) et où il montre, dans la triple action de la beauté, de la distinction d'esprit et de la passion antifrançaise de cette princesse, un des facteurs les plus actifs de la guerre de 1806 et de l'inimitié qui, depuis, n'a cessé d'animer la Prusse contre notre pays. Une lettre-préface au prince de Bismarck, où la politique de l'ex-chancelier est jugée avec une érudition diplomatique et une netteté de vues remarquables, n'est pas le morceau le moins piquant de cette publication.

En poursuivant le même gibier, qui n'est plus, à vrai dire, que chevrillards et daguets, la meute gagne aisément plusieurs jeunes têtes pour sa curée. Enumérons-les rapidement :

Autour des Bonaparte, fragments des mémoires du général de Ricard, ancien aide de camp du roi Jérôme, publiés par L.-Xavier de Ricard (A. Savine; in-18, 3 fr. 50). Les dessous du régime impérial sont là-dedans retroussés d'une main ferme, non point pour la caresse lutine, mais pour la verte fustigation. Une longue introduction restera comme document de l'histoire littéraire pendant cette période; car on y trouve, notamment sur les origines du *Parnasse contemporain,* des renseignements qui suent l'authenticité, et que tous ceux — si nombreux! — qui ont raconté ce mouvement poétique avaient oublié de nous donner.

Avec le baron A. Du Casse, lui aussi ancien aide de camp du roi Jérôme, nous avons une chronique du coup d'Etat qui n'est point faite pour déplaire aux bonapartistes *(les Dessous du coup d'Etat;* A. Savine; in-18, 3 fr. 50). Il y a des peintres qui voient dans les paysages des tartines de confitures de groseilles et de reines-Claude juxtaposées ou superposées, et qui représentent dévotieusement ce qu'ils voient en étalant des tartines similaires sur leurs toiles. Ce sont d'honnêtes gens, puisqu'ils sont sincères, et nul n'a le droit de les blâmer, tant qu'ils ne prétendent pas forcer les autres à voir comme eux. Je n'ai rien d'autre à dire à propos du livre de M. le baron A. Du Casse.

Le tome XIV de la *Revue rétrospective*, outre la suite des mémoires d'Hippolyte Auger, dont on a déjà parlé ici, et plusieurs pièces piquantes, comme des vers inédits de Musset et des rapports policiers sur la Camargo, contient la plus grande partie d'un *Journal de la campagne de Crimée*, qui sera terminé dans le volume suivant. L'auteur, qui était trésorier de l'état-major du prince Napoléon, ajoute un nouveau portrait à l'interminable galerie des ressemblances du prince. Il le montre — à l'encontre de la légende — plein de courage, vante son savoir, et loue sa bonté envers le soldat, tout en reconnaissant les défauts d'un caractère qui faisait oublier ses qualités et excluait la sympathie. Il n'y a là ni caricature, ni retouches flatteuses, ni parti pris. Ce document inattendu vaut d'être étudié. Il aidera sans doute à se faire une opinion juste — autant qu'une opinion peut être juste en ces matières, — non seulement sur le prince Napoléon, mort d'hier, mais, par ricochet et contre-coup, sur son fils, le prince Victor, que le colonel Villot appelle l'*Empereur de demain* (A. Savine; in-18°, 3 fr. 50), dans un ouvrage que son éditeur qualifie, avec une malice éclectique, de « livre d'un croyant quand même ». Mais la politique n'est point notre fait, et je laisse l' « Empereur de demain » pour ce qu'il est aujourd'hui.

C'est encore de la politique, le nouveau livre que M. Félix Narjoux — il est coutumier du fait — nous donne sur l'Italie (*Français et Italiens;* A. Savine; in-18, 3 fr. 50). Mais c'est aussi de l'ethnologie, de la sociologie, de la statistique, de l'histoire anecdotique, et, par le chapitre sur la « Presse italienne », de la littérature. C'est surtout à ces deux derniers titres que je le signale. Les autres peuvent être plus importants — *chi lo sa?* — mais ils ne nous importent pas. Dans sa revue de la presse, M. Narjoux cite avec éloge la *Monographie de saint Marc,* parue à Venise. Il s'agit, sans doute, des multiples et luxueuses publications de M. Ferd. Ongania. M. Narjoux suppose qu'elles sont imprimées à Londres. Qu'il se détrompe. La Typographie Emilienne, de Venise, fait le plus gros, qui est déjà d'une nature assez fine; l'héliotypie est

exécutée à Venise également, par trois maisons différentes; et les chromolithographies sont distribuées à des ateliers spéciaux de Naples, de Palerme, de Turin, de Paris, de Berlin, de Francfort, de Leipzig et de Vienne. En somme, l'œuvre est italienne, et, dans sa conception comme dans l'ensemble de son exécution, Venise peut la revendiquer.

Pour en finir avec la politique française, un catholique, ennemi des gallicans, nous dit, en une brochure d'une centaine de pages, *Pourquoi M. le comte de Chambord n'est pas monté sur le trône de France, et pourquoi M. le comte de Paris n'y montera pas* (A. Savine; in-18, 1 fr. 25). Je ne m'attarderai pas à discuter si les raisons données sont bonnes et mauvaises; je me contente du résultat.

D'une bien autre importance et d'une bien autre utilité pour notre pays est le livre de M. Paul de Régla — le médecin orientaliste qui a découvert que Jésus n'est pas mort sur la croix, — *la Turquie officielle*, dont la seconde édition, augmentée et corrigée, vient de paraître à l'ancienne maison Quantin (in-16, 3 fr. 50). C'est à coup sûr une des œuvres les plus intéressantes, les plus vivantes et les plus vraies qui aient été publiées sur l'empire ottoman. Elle est, en outre, tout imprégnée de patriotisme. Ce livre, bien français, écrit en dehors de tout parti pris, mais laissant entrevoir la possibilité d'une alliance entre la France, la Russie et la Turquie, est de nature à faire désirer l'apparition prochaine du second volume que M. P. de Régla promet sur *les Bas-fonds de Constantinople*.

Sans donner dans la russomanie régnante, il est permis de prendre un vif intérêt aux choses d'un pays avec lequel nos destinées présentes sont si étroitement liées. Le monde civilisé tout entier, d'ailleurs, s'occupe avec passion de la Russie, de sa littérature, de ses origines encore peu connues, de ses organismes administratifs, si compliqués dans l'unité de l'autocratie, de ses mœurs, de ses besoins et de ses aspirations. On lira donc avec curiosité et plaisir les études rétrospectives dont vient de s'enrichir la jolie « Bibliothèque slave elzévi-

rienne » de l'éditeur Ernest Leroux, dans laquelle, sous le titre général un peu trop compréhensif : *la Russie et l'Orient*, le Père Pierling raconte le mariage d'Ivan III et de Zoé Paléologue, au XVe siècle, alliance qui mit les Russes en contact plus fréquent avec le reste de l'Europe et prépara ainsi le rôle qu'ils y devaient jouer plus tard.

Ce rôle, M. Charles A. de Arnaud, écrivain américain fort remarquable, malgré son nom français, tente de le déterminer pour le temps présent, dans un livre intitulé *The New Era in Russia* (Londres, Gay et Bird; pet. in-8°, 3 fr. 10). Pour ce faire, il s'applique à analyser tout d'abord l'état intérieur, la situation morale du pays, sachant bien qu'on se rend mal compte du rayonnement si l'on ne connaît pas le foyer. Vif partisan des réformes dont les tsars, et particulièrement Alexandre III, ont pris autoritairement l'initiative, il fait un réquisitoire en règle contre les nihilistes et les révolutionnaires, en même temps qu'il blâme les Anglais de leur politique antirusse, et il ne trouve rien à dire au traitement des exilés en Sibérie ni des condamnés dans les prisons. Il y a là, dans le détail surtout, bien de l'optimisme, je crois; et il serait bon de mitiger les assertions de M. Charles A. de Arnaud par celles que M. George Kennan a exposées dans le grand ouvrage sur la Sibérie dont il donnait naguère les prémisses au *Century Magazine* et qui est sur le point de paraître en volumes.

Taïaut, les chiens! Taïaut, les hommes! Voici les traces de deux ou trois gros solitaires que nous ne laisserons pas échapper :

Une nouvelle monographie de *Christoph Colomb*, écrite par l'abbé Lyons, d'après les travaux historiques du comte Roselly de Lorgues (Ch. Poussielgues; in-8°). L'auteur a eu pour but de populariser, dans un résumé à la portée de tous, à l'approche du centenaire de Christophe Colomb, les résultats des travaux que, sur l'ordre de Pie IX, le comte Roselly de Lorgues consacra au grand navigateur, dans le but d'obtenir sa béatification. On voit aisément dans quel esprit, plus que religieux, mystique, le livre est d'un bout à l'autre conçu.

Il est d'ailleurs fort attachant, et l'auteur a réussi à bien faire ce qu'il voulait faire, — ce qui n'est pas un mérite commun. Les dernières pages sur les vertus du candidat au titre de saint et sur les miracles qu'il opéra édifieront les croyants, tout en piquant la curiosité des sceptiques.

Ceux qui admirent l'historien anglais Thomas Carlyle dans ses œuvres, et qui savent quelque chose de sa vie si agitée intellectuellement et de son caractère habile à se tourmenter en torturant les autres, liront avec un intérêt rehaussé de vénération et de sympathie la vie de Jane Welsh Carlyle, sa femme, récemment publiée à Londres par les éditeurs Chatto et Windus (1 vol., in-8°). L'auteur, Mrs. Alexander Ireland, se montre à la hauteur de sa tâche en retraçant l'existence de dévouement et de peine de cette femme supérieure, à qui son mari dut tant. Une foule de documents, de lettres surtout épars dans un grand nombre de publications, et quelques-uns inédits, se rencontrent judicieusement ordonnés, au cours du récit, qu'ils soutiennent et rendent vivant. Après avoir lu ce livre, on connaît mieux Carlyle, et il reste dans l'esprit l'image d'une femme de haute intelligence et d'infinie douceur.

Une autre biographie, publiée par la maison Cassell et Cie (Paris, 12, rue Bleue ; in-8°), donne les plus intéressants détails sur un très remarquable peintre anglais, Richard Redgrave, à qui l'on doit la fondation du South Kensington Museum, et la création de tout un système d'éducation artistique. Son fils, M. F.-M. Redgrave, a rempli un pieux devoir en publiant le journal autobiographique de son père, et en en comblant les lacunes par des lettres et par ses propres souvenirs. Outre l'attrait que présente toujours la vie d'un artiste célèbre, on trouvera, dans ce volume, des anecdotes et des détails curieux sur les écoles de peinture anglaises, particulièrement sur le préraphaélisme, et sur une foule d'hommes célèbres comme Leslie, Constable, Turner, Landseer, Horace Vernet, Gudin, Dickens, Thackeray, Gainsborough, Millais, etc. Un portrait et trois reproductions de tableaux illustrent très convenable-

ment cette biographie de l'auteur du catalogue des tableaux de la couronne d'Angleterre et de l'*Histoire de l'école de peinture anglaise.*

On a eu plus d'une fois l'occasion, au *Livre* et au *Livre moderne*, de parler du *Dictionnaire des écrivains du jour*, rédigé en français par l'écrivain italien bien connu, M. A. de Gubernatis. L'ouvrage est aujourd'hui terminé en trois gros volumes in-4° (Florence, Louis Nicolaï; Paris, Vve Boyveau). Le jugement que nous portions sur les parties peut être porté sur l'ensemble. C'est une œuvre de bibliothèque, pleine de renseignements utiles, qu'il faudrait chercher ailleurs dans une dizaine de publications en différents langages, et qui fait honneur à l'érudition et à l'universalité des sympathies littéraires de l'auteur, en même temps que le choix de la langue française, comme véhicule cosmopolite de la pensée, est flatteur pour nous. Les fautes d'impression sont rares, quoiqu'il y en ait (*ex. gr.*, page 1386 : *Radical de l'Ande*, lire *de l'Aude*; page 1858 : *Ujfalvy de Mezö Rövesd*, lire *Kövesd*). Les omissions ne peuvent pas ne pas être relativement nombreuses; mais il n'y en a guère de véritablement importantes, et l'essence des dictionnaires de cette nature, c'est de n'être jamais finis. En somme, l'œuvre est considérable, exécutée avec beaucoup de science et de conscience, et de nature à rendre de grands services aux lettrés de tous les pays.

Allons! debout pour notre seconde journée de chasse! Le lieutenant de louveterie nous convie à traquer avec lui les loups, renards, ours, fouines et putois de la CRITIQUE. Rien ne surexcite l'ardeur des chasseurs et des chiens comme la bête puante : avec elles, il y a de l'adresse, de la force et du danger.

M. Albert Ravanat, imprimeur-libraire-poète-érudit de Grenoble, publie, à 125 exemplaires, une petite brochure in-8° sur le *Séjour de Rabelais à Grenoble*, et sur sa paternité peu connue. Les amis du curé de Meudon n'auront garde de ne pas la collectionner.

Le Père V. Delaporte, de la Compagnie de Jésus, a récem-

ment gagné son bonnet de docteur en Sorbonne avec une grosse thèse traitant *Du merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV* (Breteaux-Bray, in-8°; 7 fr. 50). Je ne peux que louer cette étude solide, bâtie en parties, sections et chapitres, et comprenant tout ce qui a été dit sur les fées, les génies élémentaires, les métamorphoses et allégories, la mythologie païenne, les anges, les démons, les saints, la magie et les machines, dans leurs rapports avec la littérature. L'érudition est considérable, la méthode prudente, les conclusions raisonnables. Par malheur, M. P.-V. Delaporte parle de la poésie et des poètes sans être poète lui-même. Il dissèque le papillon, il en fait l'anatomie avec une grande science et une parfaite dextérité; mais que sont devenues, entre les doigts de l'érudit, sa légèreté, sa grâce et ses couleurs?

Un autre docteur plus mondain, M. Léo Claretie, prend pour thèse *Lesage, romancier* (Armand Colin et Cie, in-8°; 7 fr. 50). En s'aidant de documents nouveaux, l'auteur nous montre, dans un style limpide et facile, le roman de mœurs se dégageant du roman métaphysique de l'époque précédente, et Lesage ouvrant la voie aux réalistes et aux naturalistes contemporains. Il proteste, en s'appuyant sur des raisons peu réfutables, contre les prétentions des Espagnols, qui revendiquent *Gil Blas* comme leur bien national. L'étude des clés des romans de Lesage, tout en en établissant l'originalité bien française, constitue, sous la plume de M. Léo Claretie, une très curieuse peinture du Paris de l'époque. L'impartialité, la largeur des idées et, parfois, la nouveauté des aperçus sont à louer dans ce livre, lequel fournit une preuve de plus que le neveu et filleul de M. Jules Claretie est un écrivain qui chasse de race.

De Lesage à Rutebeuf, le bond en arrière est grand; mais les pistes se croisent tellement en cette giboyeuse forêt, que chiens et piqueurs sont exposés à prendre le change à tous les carrefours. Nous voici remis dans la voie, et j'ai plaisir à féliciter la maison Hachette d'avoir ajouté la belle et bonne étude de M. Léon Clédat sur le vieux trouvère à sa collection

« Les grands écrivains de la France » (1 vol. in-12; 2 fr.). Comme on devait le faire pour un poète peu connu et que l'ancienneté de son langage rend difficile à connaître, cette étude est appuyée sur des citations très abondantes, rajeunies avec beaucoup de mesure et de tact. Il était impossible de donner un portrait de Rutebeuf, car il n'en existe pas. Les éditeurs l'ont ingénieusement remplacé par la reproduction d'une miniature du XIIIe siècle, qui représente un trouvère déclamant devant des auditeurs attentifs et charmés.

En revenant à l'époque contemporaine, nous trouvons un livre du Père Etienne Cornut sur Louis Veuillot, lequel est bien plutôt un panégyrique du grand et fougueux écrivain catholique qu'une critique de ses œuvres et de sa vie publique (Victor Reteaux et fils ; in-8°). A entendre le Père Et. Cornut, Victor Hugo et Lamartine sont, auprès du directeur de *l'Univers*, « froids, superficiels et faux, » et « sa vie est plus touchante et plus admirable encore que ses livres ». Je n'ai ni le temps ni l'envie de discuter ces assertions, sur lesquelles tous ceux de notre génération ont leur opinion faite, et qui n'importent que médiocrement aux autres désormais. Il ne m'en coûte rien, d'ailleurs, de déclarer que le livre est écrit d'un bel élan, avec un enthousiasme que le talent de Veuillot justifie et qui, pour des esprits jeunes et préparés d'une certaine façon, est assez sincère pour être communicatif.

On se souvient qu'il y a quelques mois, *l'Écho de Paris* publia une longue série d'entrevues, conversations, consultations et lettres, provoquées par M. Jules Huret, sur l'état de la littérature française à l'époque actuelle et sur son avenir prochain. C'est là ce qui fait la matière du volume intitulé *Enquête sur l'évolution littéraire* (Bibliothèque Charpentier). Les pages curieuses n'y manquent pas ; M. Huret y a ajouté un avant-propos ingénieux et amusant, malgré les broussailles, peu agréables à traverser, d'un style philosophico-scientifique. Mais les soixante-quatre consultants ayant chacun, ou peu s'en faut, une opinion différente sur la valeur des écrivains et sur la direction à imprimer à la littérature, on en est,

après comme avant l'enquête, réduit, si l'on veut conclure, à s'en rapporter à son propre jugement.

Le livre que M. Camille de Sainte-Croix publie chez Savine, sous le titre de *Mœurs littéraires* (in-8°; 3 fr. 50), est fait des articles qu'il a insérés dans le journal *la Bataille*. Des vues originales parfois, une allure d'une indépendance étudiée, un franc parler qui s'apprécie, un bon mépris pour M. Brunetière et une extraordinaire admiration pour M. Lissagaray, voilà brièvement ce qui m'a surtout frappé dans ces pages décousues et heurtées, où d'ailleurs le talent de l'écrivain et le sens du critique s'affirment, non sans éclat.

Le grand homme norvégien qui, avec le grand homme russe et le grand homme flamand, forme à cette heure une si étrange constellation dans notre ciel littéraire français, M. Henrik Ibsen, vient d'être étudié dans sa vie et dans son œuvre par Charles Sarolea, jeune critique belge, qui ne lui marchande pas son admiration (Nilsson; petit in-8°). Dans cette courte brochure, M. Sarolea analyse, avec une sagace clarté, toutes les œuvres dramatiques d'Ibsen, dont trois ou quatre à peine sont connues en France; c'est donc un vrai service qu'il rend au public. Quant à la place d'Ibsen dans la littérature contemporaine, elle est sans doute fort élevée. M. Charles Sarolea lui octroie la première, bien loin de tout le reste du troupeau. C'est possible, après tout, et je ne fais pas difficulté d'avouer que les éléments me manquent pour asseoir solidement une opinion; mais je serais bien étonné s'il n'y avait là quelque juvénile exagération dont le temps fera promptement justice.

La Critique d'art fournit son contingent d'œuvres à signaler. MM. Charles et Eugène Carteron publient, chez J. Hetzel et Cie, une *Introduction à l'étude des Beaux-Arts* (in-8°, 4 fr.), où les premiers principes de la peinture, de la sculpture et de l'architecture sont exposés dans un langage simple et clair, à la portée de tous les âges. Le dernier chapitre, qui a pour titre *les Artistes*, est plein de vérités exprimées sans prétention et vaut la peine d'être médité. Trente-

quatre illustrations ajoutent à l'attrait et à l'utilité de cet ouvrage.

Dans un beau volume, qu'il intitule *l'Académie des Beaux-Arts depuis la fondation de l'Institut de France* (E. Plon, Nourrit et Cie, gr. in-18; 6 fr.), le secrétaire perpétuel de cette académie, M. le comte Henri Delaborde, en raconte les origines, les transformations, les actes mémorables et les gloires, depuis ses origines jusqu'à nos jours. Ce livre est tout ce que le sujet comporte, c'est-à-dire l'histoire même de l'art français et de ses évolutions depuis cent ans; et cette histoire est l'œuvre d'un des esthéticiens les plus éclairés de notre époque. Des listes et des tables très complètes facilitent les recherches et groupent les renseignements.

La Librairie de l'Art met en vente le second volume de l'*Histoire de l'Art byzantin* considéré principalement dans les miniatures, par M. N. Kondoroff, directeur au musée impérial de l'Ermitage (in-folio, 25 fr.) Ce volume, qui complète ce remarquable travail, contient les chapitres VI à IX. Après un coup d'œil jeté sur l'état général de l'art byzantin de la fin du IXe à la fin du XIIe siècle, il étudie successivement les émaux, les mosaïques, les psautiers, les *Homélies*, les bibles, les ménologes, les vies des saints, les évangiles, la vie d'Alexandre le Grand, et d'autres manuscrits illustrés jusqu'au XVe siècle. Il est illustré de treize intéressantes gravures représentant, pour la plupart, des mosaïques ou des miniatures.

De Venise nous viennent les deux premières parties du bel ouvrage qui termine les publications entreprises par l'éditeur Ongania sur l'église de Saint-Marc. Ces deux volumes in-4° portent pour titre : *la Basilique de Saint-Marc à Venise*, étudiée au double point de vue de l'art et de l'histoire, sous la direction du professeur Camillo Boïto; traduction d'Alfred Cruvelié. Ils sont dédiés à M. Charles Yriarte. On a là une monographie complète, très fouillée, très curieuse, exécutée typographiquement avec un grand luxe. Il y a une troisième partie, qui ne m'est pas encore parvenue. Un

nombre considérable de planches bien tirées, dont plusieurs en chromolithographie et en héliotypie, sont distribuées en cinq portefeuilles et illustrent le texte magnifiquement.

Le même éditeur vient de publier, dans le même format et avec le même luxe, *l'Architecture en Italie du* VIe *au* XIe *siècle*, recherches historiques et critiques par Raphaël Cattaneo; traduction par M. Le Monnier. Tous les monuments remarquables de l'architecture religieuse, civile ou privée qui caractérisent une époque, un style, une école, une tendance ou un moment dans l'évolution de l'art italien, sont étudiés ici avec une science et une autorité qui font de ce livre un manuel classique pour l'artiste architecte en même temps qu'un ornement pour la bibliothèque de l'amateur.

Cette fois, mes compagnons, prenez vos carabines rayées, vos *choke-borers;* munissez-vous de balles coniques à pointe d'acier et même de balles explosibles, à l'instar de Gérard, de Bombonnel et de Tartarin. Je vous emmène aux pays des grands fauves.

Pour commencer nos VOYAGES, M. André Chevillon nous transporte *Dans l'Inde* (Hachette et Cie; in-18, 3 fr. 50), qu'il a visitée de Ceylan à Ellora, et sur laquelle il a écrit le livre le plus pittoresque, le plus nourri d'observations, de faits, d'idées, le plus capable de nous faire pénétrer au vif de cette terre et de ces peuples mystérieux, qui aient été écrits depuis longtemps. Je fais quelques réserves en ce qui regarde les qualités anglaises, auxquelles il accorde une admiration *almost unbounded* et touchant lesquelles il y aurait bien à dire. Mais ce n'est là qu'un détail, et, tel qu'il est, le livre de M. André Chevillon est celui d'un homme qui sait voir, penser, conclure et raconter.

L'Inde est sur la route du Tonkin, et M. le docteur Edmond Comtois, médecin-major de l'armée, nous y mène avec un gros volume d'études, d'observations, d'impressions et de souvenirs (*Le Tonkin français contemporain;* Henri-Charles Lavauzelle; gr. in-8°, 7 fr. 50). Il ne faut pas s'attendre à une

grande richesse de description, ni à des considérations générales mises en beau style. Mais les renseignements précis, les conseils d'hygiène les plus détaillés, les statistiques militaires, commerciales, industrielles, les côtés intimes de la vie indigène, les relations entre les naturels et les colons et les soldats, les ressources diverses du pays, l'état exact de la colonie aujourd'hui, avec des prévisions pleines de réserve sûr ce qu'elle pourrait être demain si l'on agissait de telle ou telle façon, le regret que la politique de Paul Bert ait été abandonnée, l'espoir qu'on y reviendra, tout cela et bien d'autres choses encore font de cet ouvrage un livre aussi précieux pour le lecteur qui aime à connaître le fond des choses que pour le colon qui a besoin d'encouragements et de conseils.

Après le Tonkin, le Dahomey. C'est passer du purgatoire dans l'enfer. M. E. Chaudoin, employé d'une factorerie française de Whydah, fait un récit émouvant de ses *Trois mois de captivité au Dahomey* (Hachette et Cie, in-16, 4 fr.), en y joignant force détails sur les mœurs des nègres, le commerce du pays et la politique du gouvernement dahoméen et des différentes nations qui ont des établissements sur la côte. La manière dont les événements sont présentés, sans équivaloir à une accusation formelle, n'assigne pas un beau rôle au docteur Jean Bayol, ex-lieutenant-gouverneur des Rivières du Sud.

Nous reviendrons en Europe avec *A Handbook to London*, guide de l'étranger à Londres, publié en anglais et en français par la maison Cassell et Cie, 12, rue Bleue (in-16; 1 fr. 25), pour l'usage spécial des membres du septième congrès international d'hygiène et de démographie. Est-il besoin de dire que tout autre voyageur se trouvera bien de s'en servir? On y apprend tout ce qu'on peut avoir besoin de savoir, hors la liste générale des rues et le plan d'ensemble de la ville, qui formeraient, à eux seuls, un volume d'une grosseur égale à celui-ci. Mais les indications de chemins de fer, d'omnibus, d'hôtels, de restaurants, de postes et télégraphes, de poids et

mesures, de curiosités : musées, bibliothèques, églises, monuments, et mille autres qui intéressent l'économiste et rendent si souvent le voyageur perplexe, y sont données clairement, avec tout le nécessaire et sans rien de superflu. Huit plans partiels et spéciaux augmentent l'utilité pratique de ce petit livre excellent.

Nous laisserons désormais, si vous le voulez bien, les grandes chasses à travers pays, avec meutes, piqueurs, cors de chasse, chevaux sauteurs et rendez-vous en habit rouge. Chacun de nous ira de son côté, à travers champs, vignes et taillis, suivant son épagneul ou son braque, le fusil à deux coups chargé, d'un côté, de gros plomb, et, de l'autre, de cendrée, tiraillant le menu gibier, heureux de culbuter un lièvre au déboulé ou de démonter une perdrix dans le brouhaha d'une compagnie qui part. Lièvres et perdrix sont, d'ailleurs, de plus en plus rares ; on se rabat sur le lapin, l'écureuil, la caille, le râle, la grive, le geai, la huppe, que sais-je ? et, si l'on ne voit décidément rien, on peut encore tirer sa poudre aux moineaux.

En tout cas, ne nous arrêtons point à chercher la pièce perdue dans le buisson ou le fossé. On a plus vite fait d'en tuer dix que d'en retrouver deux.

Poil ou plume, et quelque peu commun que devienne le gibier sérieux, les ROMANS ne nous manquent pas pour gonfler notre carnassière. Pif ! paf ! Les détonations se succèdent, les victimes tombent, on les ramasse et les empoche sans même prendre le temps de regarder leur plumage, de tâter si elles sont bien en chair, ni d'expérimenter leur âge au croisement des ailes ou à la dureté du bec et des ergots.

Le roi Stanko et la reine Xénia, signé Outis (Paul Ollendorff ; in-18, 3 fr. 50), où quelqu'un « d'absolument renseigné », — l'éditeur, du moins, l'affirme, — nous raconte, sous des noms fictifs, une histoire serbe que tout le monde sait ; — *Pauvre humanité!* par Léon Delbos (A. Savine ; in-18, 3 fr. 50), sorte de hotch-potch politico-socialiste, dans lequel

les différents rois, empereurs et princes de l'Europe servent de condiments, et dont la vertu, paraît-il, sera de nous guérir de l'égoïsme, du charlatanisme et de la sauvagerie que le vernis de notre civilisation dissimule insuffisamment; — *Le Doute*, par le comte Stanislas Rzewuski (P. Ollendorff; in-18, 3 fr. 50), étude assez intense et émouvante de l'état d'esprit d'un homme faible et passionné, trompé par tous et en tout, dont la femme infidèle se tue plutôt que de revenir, fût-ce un instant, à lui, et qui sait mieux que personne que le « drame de sa vie ne prouve rien »; — *Tendresse*, par Marcel Longuet (A. Savine; in-18, 3 fr. 50), scènes de la vie aux eaux, avec les petits chevaux au premier plan, et les sites de Royat et de l'Auvergne au fond du tableau; — *Les Combats*, récits du Limousin, par Eugène Granger (D. Jouaust; in-18, 3 fr. 50), précédés d'une lettre où Jean Richepin y reconnaît « une simplicité, une naïveté, une grâce véritable, un joli et précieux goût de terroir », que je m'en voudrais de ne pas y reconnaître après lui; — *Histoires normandes*, par Léo Trezenik et Willy (P. Ollendorff; in-18, 3 fr. 50), assez sincères, bien observées et bien rendues, pour se faire lire avec plaisir après le nombre infini d'histoires normandes que M. Guy de Maupassant taille et coud sans relâche sur le modèle de ses chefs-d'œuvre; — *L'Exorcisée*, notes sur la société, par Paul Hervieu (Alph. Lemerre; in-18, 3 fr. 50), qui n'est point une œuvre ordinaire, ni par la langue — l'écriture, veux-je dire, — ni par le concept, bizarre, subtil et probablement très vrai, mais qui gagnerait, selon moi, à être d'une lecture plus facile, — tout ce gibier n'est peut-être pas de premier choix; mais il fera nombre au tableau, et faute de grives on mange des merles — quand il y en a.

La Gynandre, neuvième volume de l'*Ethopée* de la *Décadence latine,* par Joséphin Peladan. — Quel est ce gros oiseau? Plus maigre qu'il n'en avait l'air sous l'ébouriffement de ses plumes, maintenant que je l'ai là, dans la main. La peau est dure; la chair, huileuse et tendineuse, enveloppe strictement les os, et quels os! Où trouver squelette d'oiseau plus fantas-

tiquement bâti, plus dégingandé et disproportionné, plus pitoyablement gauche et ridicule tristement? On croyait tirer sur un grand serpentaire ou sur une élégante frégate, et l'on abat un de ces cormorans si bien nommés nigauds. Bref, le nouveau livre du *Sâr* me paraît être l'assemblage à peine cohérent des observations d'un homme qui rêve. Les Orchidées, le Royal-Maupin, tout cela, comme l'auteur le déclare à plusieurs reprises, n'existe réellement pas, en dehors des rêveries d'un cerveau habile à se disloquer à volonté comme les membres d'un clown, ou irrémédiablement détraqué. Tammuz est un symbole, singulièrement et maladivement voluptueux, d'ailleurs; les autres sont moins que des nuées, des ombres dont le corps n'existerait pas, des bulles que le soleil irise et qu'on ne peut saisir sans qu'elles se fondent dans l'air ambiant. Je ne vois guère, en tout ce monde, que Mme de Maudoré qui ait de la vrai chair et du vrai sang; et pour l'usage qu'elle en fait!... Je n'ai jamais lu un livre de M. Peladan sans élever des objections et faire des réserves; mais, du moins, j'y trouvais toujours une pâture à la curiosité et, par endroits, de grands morceaux d'art, des suites de pages émues, où je laissais avec joie se prendre mon admiration. Mais de la lecture de celui-ci je sors morne et las; il ne m'en reste que l'impression d'avoir assisté à un spectacle toujours très triste : l'avortement d'un grand effort.

Ah! la Gynandre, la Lesbienne, la femme qui dédouble son sexe et assouvit ses énergies passionnelles dans ce dédoublement, combien elle est plus vivante et plus vraie dans les romans où il plaît à M. Catulle Mendès de lui donner un rôle! Sans rappeler ses créations antérieures, Berthe et Landinier, de la *Femme-Enfant* (Bibliothèque Charpentier), en apprennent plus incidemment sur l'amour de femme à femme que les dissertations subtiles, les entortillages de sentiments et les anecdotes impossibles dont le *Sâr* a sereinement composé son livre. Le nouveau roman de M. Mendès, dont le titre fait songer à ce délicieux type de Dickens, *my child-wife*, — mais c'est la seule ressemblance, — est l'étude très poussée

d'une enfant corrompue avant l'éveil de sa conscience, qui fait naïvement, innocemment les choses les plus énormes, et n'arrive à la vie morale que grâce à l'héroïque bonté d'une adorable femme, pour mourir d'épuisement et de douleur en y arrivant. Parallèlement à cette étude, déjà si intéressante par elle-même, nous avons la vie d'un pauvre petit paria, fils d'un traître dont le nom seul est un opprobre, mais qui parvient, toujours grâce à la même femme angélique, à être un artiste, un homme qui compte à Paris. Il rencontre la « femme-enfant » et l'aime d'un amour fou. De là le drame, avec de multiples péripéties, qui va, d'un côté, jusqu'aux limites extrêmes de l'horreur, et, de l'autre, touche les cordes les plus délicates de la tendresse et du dévouement. Si Liliane Forli, la « femme-enfant », ne ressemble que par l'épithète à la *child-wife* de *David Copperfield*, le roman de M. Catulle Mendès procède un peu comme ceux de Dickens, en ce qu'il raconte toute la vie des deux principaux personnages depuis leur naissance, sans en négliger un détail. L'intérêt se soutient partout grâce au grand talent de l'écrivain et à la souple et riche imagination du poète ; mais c'est un peu long, toutefois, et on se prend à regretter qu'un artiste de cette envergure soit amené à céder aux exigences du roman-feuilleton.

L'auteur de *Violette Mérian*, ce livre exquis que je signalais naguère aux lecteurs du *Livre Moderne*, M. Augustin Filon, vient de donner, à la « Bibliothèque des romans historiques » d'Armand Colin et Cie, un volume intitulé *l'Élève de Garrick*, 1789 (in-18; 3 fr. 50). Dans le cadre du Londres d'il y a cent ans, merveilleusement reconstitué, se déroule un double drame de débauche et d'amour, où les représentants de toutes les classes de la société anglaise ont un rôle, depuis les hommes de lettres jusqu'à la *mob*, depuis le grand seigneur jusqu'au spadassin, depuis un artiste comme Joshua Reynolds jusqu'à l'âme damnée d'un lord scélérat comme Lebeau. Une charmante actrice, joyeux oiseau tombé dans le nid morose d'une famille de puritains, est une création charmante, et d'autant plus intéressante qu'elle est poursuivie par un misérable et

mêlée à des scènes d'horreur et d'incendie où on croit qu'elle va périr. Mais tout finit à souhait ; la complexité de l'intrigue se dénoue clairement, les coquins sont châtiés et les amoureux ont plus de bonheur qu'ils n'en rêvaient. Ce roman, qui décrit avec une grande force les *riots*, ou émeutes soulevées à cette époque par la haine du papisme, où le sang coule et où se déchaînent toutes les passions brutales ou dépravées, est, en même temps, une douce et délicieuse idylle. Il fallait, pour l'écrire, être, comme l'est M. A. Filon, initié aux côtés les plus intimes des mœurs et de l'histoire anglaises, et mettre au service d'une âme de poète une érudition prodigieuse et un talent de maître écrivain,

Le Livre de la pitié et de la mort (Calmann Lévy, in-18 ; 3 fr. 50), par M. Pierre Loti, de l'Académie française, est encore plus M. Pierre Loti que tous ceux qu'il a écrits jusqu'à ce jour ; il prend la peine de nous le dire à la première ligne de l'avertissement. Ainsi M. Pierre Loti ne se lasse pas de se raconter, de se refléter, de se dessiner et de se peindre, de projeter sur les pages des livres qu'il signe les nuances de ses sentiments, d'y décalquer son âme, et d'en faire des albums où son moi se montre sous toutes les faces et facettes, encadré par les arabesques ténues, capricieuses et légères de son style à la fois novateur et académicien. Il paraît que le public ne s'en lasse pas non plus, puisque l'exemplaire du *Livre de la pitié et de la mort* que j'ai maintenant sous les yeux est étiqueté « vingtième édition », chiffre qui a dû fortement grossir depuis que ce volume est entre mes mains. Et, en effet, ce sont des croquis joliment faits. Dans ces pages, récits ou notations psychiques, la personnalité s'épand en tendresse ; la mort donnée des mains de l'artiste y semble un cadeau miséricordieux, tandis que la mort venue d'ailleurs éveille en lui des angoisses plus aiguës que dans les victimes elles-mêmes, tout en trouvant un écho docile en la lâcheté latente du lecteur. Une sympathie très vive et très affinée pour les vieux, les tout à fait misérables, les demi-civilisés, et aussi pour le nébuleux entendement des bêtes, donne un charme

attendrissant aux ouvrages de M. Pierre Loti; mais, si l'on y regarde, cette sympathie a, le plus ordinairement, des effets plus cruels que l'indifférence, et les mouvements de pitié que soulève en lui la souffrance des autres semblent être une volupté.

Two Girls on a Barge, « Deux filles sur une barque, » et l'auteur, V. Cecil Cotes, nous fait faire, avec ses deux jeunes, spirituelles, hardies et amusantes héroïnes, l'excursion la plus gaie et la moins banale, de Londres à Coventry (Londres, Chatto et Windus; pet. in-8°, 9 fr. 35). Le dessinateur F. H. Townsend sème, le long du voyage, quarante-quatre illustrations humoristiques et plaisantes, que les insuffisances et les inégalités du procédé employé à les reproduire rendent presque plus piquantes, en les estompant et les embrumant d'un flou bien anglais. Voilà un livre qu'on peut lire le cœur gai, et qui ne laisse aucun dégoût après lui. Mais il ne faut lui demander rien de plus que de vous divertir une heure ou deux. A mon humble avis, ce n'est pas peu de chose.

Brrr! Quelle est cette envolée? Deux oiseaux seulement pour tant de bruit; je croyais voir se lever une famille de faisans. Il est vrai que ce sont des VERS.

M. Émile du Tiers, que j'ai eu le grand plaisir de présenter, il n'y a pas très longtemps, aux habitués du *Livre Moderne*, publie, chez un des libraires de province chers aux bibliophiles, de nouvelles poésies qu'il intitule *Jours perdus* (Niort, L. Clouzot; in-16; 2 fr. 50). Perdez-en beaucoup, poète! Les lecteurs les retrouvent. Le profond sentiment de la nature agreste, en même temps qu'une gaieté vivace, assaisonnée d'ironie et trempée de larmes, distingue le talent peu commun de ce jeune poète inconnu du boulevard. Écoutez ce début :

La mère a soixante ans, le fils, vingt ans à peine...
Depuis l'aube, tous deux ont pris bien de la peine,
Lui, sur l'aire où l'on bat le blé, elle, au lavoir.
Enfin, ce bienfaiteur des pauvres gens, le Soir,
Est descendu sans bruit sur le vieux toit de chaume...

Et, sur un autre mode, cette fin d'une pièce intitulée : *le Verre :*

Qu'on lui verse vin ou liqueur,
Absinthe, chartreuse ou champagne,
Il accepte tout de grand cœur
Sans jamais battre la campagne.

Il est le noceur sérieux,
Le seul qui sans mentir s'honore
De n'avoir pas mal aux cheveux
Quand vient le saluer l'aurore !

Je souhaite que ces citations, si courtes et prises au hasard, donnent l'envie de lire le reste, car tout mérite d'être lu.

L'autre volume de vers n'est pas seulement de province, il est provençal. Il est aussi posthume, hélas ! et M. Louis Segré explique, dans une courte préface, comment, étant exécuteur testamentaire de Théodore Aubanel, il a dû publier pour le grand public *Li Fiho d'Avignoun,* « les Filles d'Avignon, » recueil qui n'avait, du vivant du poète, été distribué qu'à un petit nombre d'amis. Il y a là des sonnets, des sirventes, des épithalames, des élégies, des brindes, des morceaux de poésie descriptive, en un mot, des pièces d'une extrême variété de caractère, de sentiment et de sujet, qui, pour n'effaroucher personne, sont, page par page, transcrites en français du Nord. Aubanel a été, par excellence, le poète de la beauté, de l'amour et du soleil. On a bien fait de l'éditer sous une forme qui lui donne, pour ainsi dire, matériellement sa place au milieu des poètes français.

Et maintenant, chasseurs, mes amis, je ne vous conduirai pas plus avant. Revenez par des sentiers divers, suivant votre caprice ou le nez de votre chien. Avant que sonne la cloche du soir, vous pourrez encore faire quelques beaux coups de fusil. Les rencontres les plus inattendues ne sont pas les moins agréables, et, dans l'impossibilité de poursuivre toujours un gibier spécial, les chasseurs savent qu'il faut souvent s'en remettre au hasard des MISCELLANÉES.

La « Bibliothèque d'éducation et de récréation » de la maison Hetzel met en vente *la Grammaire de la lecture à haute voix,* par M. Arsène Petit (in-18, 3 francs). Tout le monde lit, mais qui est-ce qui sait lire? M. Legouvé a fait bien des efforts ingénieux pour vulgariser cet art, difficile et délicat. M. Arsène Petit a cru qu'il y avait encore à faire, et il n'a pas eu tort. Quels que soient ses soins et sa compétence, je crois qu'il y a à faire, même après lui. Pour n'en citer qu'un exemple, il donne, pour le mot *bookmaker,* trois prononciations, dont pas une seule n'est la bonne. Malgré ses défauts, ce livre rendra de très réels services, et non pas seulement aux enfants.

Après la lecture, l'écriture. Comme toute manifestation de la personnalité, l'écriture de chacun de nous est influencée dans sa forme par le caractère, le tempérament et les habitudes de l'écrivain. On a fondé là-dessus toute une science, par laquelle, remontant de l'effet à la cause, on prétend, sur le vu de l'écriture de quelqu'un, déterminer ses habitudes, son tempérament et son caractère. Les principes de cette science sont exposés avec clarté, et illustrés d'exemples intéressants, dans un petit livre édité par G. Richard, 5, rue de la Perle, sous le titre de *Graphologie; les Indiscrétions de l'écriture.* Encore que je reste sceptique devant ces révélations comme devant les autres, je ne doute pas qu'il n'y ait là, comme partout, une parcelle de vérité; d'ailleurs la gentillesse du petit volume, bien imprimé, avec de jolis filets rouges autour des pages, et le piquant des autographes donnés en spécimens suffisent amplement pour que je le recommande aux amateurs.

M. Alphonse Laigle, « officier d'académie, » publie, chez Lecène, Oudin et Cie, un assez gros volume sur l'*Éducation au point de vue de la lutte pour la vie* (in-18, 3 fr. 50). Il s'est attaché à condenser les observations, les données physiologiques, morales et expérimentales les mieux faites pour aider un père prévoyant et attentif à bien armer ses enfants et à les acheminer vers les carrières pour lesquelles ils sont le plus favorablement doués. L'intention est louable; l'auteur la met à

exécution de son mieux, et, sans rien dire de plus, je souhaite bien sincèrement que son œuvre ait l'utilité qu'il ambitionne pour elle.

Armé par l'éducation, que M. Alphonse Laigle préconise au point de vue de la lutte pour la vie, l'homme apprendra de M. Sébastien Kneipp, curé à Wœrishofen, en Bavière, *Comment il faut vivre*, d'après une hygiène simple et raisonnable et une thérapeutique conforme à la nature (Kempten; Jos. Kœsel; et à Paris, P. Lethielleux, 10, rue Cassette; in-16). L'hygiène se résume en sobriété et propreté, avec la farine comme fond d'alimentation; la thérapeutique n'est autre qu'une sorte d'hydrothérapie. Ce sont là de bien vieilles découvertes; mais il n'est jamais mauvais de les rappeler, l'homme s'écartant obstinément de la nature et s'empoisonnant à plaisir. M. Kneipp a, d'ailleurs, un grand succès; des médecins se mettent à son école; des établissements se fondent où ses principes sont strictement appliqués; des fabricants et des commerçants de toute sorte se recommandent de son nom; enfin, — consécration suprême! — je crois bien qu'il a fourni, l'autre jour, le sujet d'une chronique au *Figaro*.

C'est encore de la vie, mais de la vie intellectuelle, passionnelle et morale, que s'occupe M. Léon-A. Daudet dans son livre *Germe et Poussière* (Bibliothèque Charpentier). Comme écrivain, ce jeune homme a doublement de qui tenir, et il paraît, du premier coup, que l'hérédité ne sautera point par-dessus sa tête. La forme qu'il a choisie pour ses débuts n'est point nouvelle : c'est la forme même qu'affectionnait Platon. Seulement, au lieu de suivre les allées du jardin d'Akadémos, c'est dans une barque ou sur une plage infréquentée que philosophent ses trois dialogueurs. Entre eux trois, le médecin, le militaire et l'artiste, ils remuent, avec un véritable savoir et une largeur d'esprit peu commune, les plus hauts problèmes de la vie et de la mort. S'ils les résolvent, je ne m'en porte pas garant. Mais n'est-ce donc rien que d'en sentir l'importance et d'être capable d'en parler?

Nous finirions mal sans un peu de bibliographie pure.

Aussi est-ce avec une joie qu'augmente encore la valeur du travail, que je signale l'*Étude sur le libraire parisien du* XIIIe *au* XVe *siècle*, d'après les documents publiés dans le Cartulaire de l'Université de Paris, par M. Paul Delalain (Typ. de MM. Delalain frères; gr. in-8°). L'auteur ne s'est pas contenté de traduire les documents du Cartulaire; il les a fait précéder d'une savante étude, sous la modeste rubrique : Introduction. Ce travail mérite tous les éloges, et sera d'un grand secours à celui qui, tôt ou tard, fera l'histoire de la librairie en France.

Mais n'entendez-vous pas la cloche qui appelle au dîner? Aussi bien, nous voici de retour. Quelques minutes consacrées à vider nos carniers à l'office et à changer des vêtements où la poussière saupoudre la boue, et nous serons en bonne disposition pour prendre, en l'arrosant largement, un repas substantiel, suivi de près par un repos bien mérité.

B.-H. Gausseron.





BIBLIOLOGIE SEPTEMBRALE

LIVRES NOUVEAUX ET NOUVELLES LIVRESQUES

La presse d'actualité, qui n'a pas d'innombrables sujets de chronique en cette saison morne et sans événements marquants, continue à s'occuper du *Krach du livre*, avec un zèle qui finit par être d'autant plus fastidieux que la plupart de ceux qui chroniquent sur la question possèdent mal leur sujet et pataugent à côté avec une tranquille confiance imperturbable.

Cette campagne a du bon toutefois, car elle a chance d'arrêter le mouvement de tous les cadets de plume prêts à s'en venir publier leurs chefs-d'œuvre à Paris; elle met en méfiance les éditeurs qui déjà se préparent à policer leurs refus avec la grâce des directeurs de théâtre retournant les ours à leurs auteurs, elle éclaire enfin la situation et évite bien des gâchis prêts à se produire.

Cependant il serait temps de borner là cette prise de

plume pour clamer le désastre. La situation ne vaut pas qu'on l'exagère. Elle n'est certes pas pire aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a un an et même deux; les bons ouvrages se vendent toujours; *les maréchaux de la littérature,* comme les nommait Balzac, ne sont pas atteints, ils se débiteront aussi abondamment demain qu'ils se répandaient hier, et les délicats, les affinés chercheurs de succès discrets et sûrs auront toujours un même public de connaisseurs peu nombreux, mais d'autant plus fidèles qu'ils sont plus dévots.

Dans cette garde nationale des lettres, ce sont les médiocres qui se verront atteints, les négociants à romans successifs, les dupeurs de la réclame et tous ces faux lettrés qui, franchement, pullulaient par trop nombreux dans l'armée régulière déjà considérable des écrivains de valeur.

Espérons tout de l'avenir : bientôt une délicieuse accalmie va venir; un tassement se fera; on débarrassera peu à peu les taillis de la librairie des coupes qu'on y a faites si abondamment, puis les nouvelles pousses paraîtront bientôt plus fraîches à contempler et plus agréables à cueillir.

Il faut voir les choses de sang-froid ; comme les épidémies qui frappent tout d'abord les quartiers insalubres et les individus malades et débiles, les crises commerciales n'atteignent que les éditeurs qui ne se sont pas conformés à l'hygiène littéraire et intellectuelle ,et les petits auteurs trop mal bâtis de style et trop peu individuels de talent pour attirer à eux la masse saine et réconfortante du public.

La librairie française, depuis cinquante ans, avait non pas doublé sa production, mais mieux que décuplé le chiffre de ses publications :

« Une série de documents, publiés à Londres avant 1840, nous permet de donner des chiffres curieux sur la situation et dont le *Bulletin de l'Imprimerie* a publié autrefois le résumé de l'imprimerie et de la librairie pendant la première partie du siècle.

« Ces documents ont surtout trait au journalisme dans la Grande-Bretagne. Nous y trouvons cependant un état des

foires de Liepzig de 1814 à 1826 inclusivement, avec le nombre des éditions nouvelles publiées en France pendant cette période.

« Durant ces treize années, la librairie française avait édité 33,775 ouvrages, soit environ 2,600 ouvrages par an, alors que la librairie allemande avait produit aux foires de Liepzig 50,223 éditions nouvelles, et qu'un assez grand nombre d'autres imprimées en langues étrangères n'y avaient pas figuré. En 1820, à la foire de Saint-Michel, la dernière et la moins importante de l'année, 338 maisons allemandes étaient représentées dans la « capitale du Livre ».

« En 1814, on avait édité en France 979 ouvrages, contre 2,529 en Allemagne. En 1826, nous avions en grande partie regagné cet écart; la France avait, en effet, produit 4,347 éditions et la librairie allemande n'avait pas dépassé le chiffre de 4,704.

« A cette époque, le principal libraire de Londres débitait chaque année 5 millions de volumes, dépensait en affiches et réclames 5,500 livres (137,500 fr.) et fournissait du travail à 250 ouvriers. On évaluait ses bénéfices à plus de 3 millions par an.

« En 1782, la Grande-Bretagne possédait 79 journaux, presque tous hebdomadaires; en 1790, ce nombre se trouvait porté à 147, et, en 1824, les statistiques de Newton et Barker en accusaient 284, dont 100 pour la capitale, 88 pour les provinces anglaises, 37 pour l'Ecosse et 59 pour l'Irlande.

« Londres seul avait des journaux quotidiens; dans les autres localités, quelques-uns seulement paraissaient trois fois la semaine, beaucoup à des dates irrégulières, et le tirage moyen était estimé à 1,250 exemplaires.

« Pendant l'année 1821, le nombre des exemplaires de journaux vendus dans la Grande-Bretagne avait atteint 23 millions 600,000, dont 14 millions formaient le contingent des journaux de Londres. C'est encore loin des 330 millions d'exemplaires qu'à lui seul débite annuellement notre *Petit Journal*. »

Si on calculait le chiffre des volumes publiés en France

de 1880 à aujourd'hui, nous pensons qu'on arriverait à un total de 160 à 170,000 ouvrages édités durant ces onze dernières années. Franchement, il y avait excès, car, en admettant que ces diverses éditions n'aient été tirées qu'à une moyenne de 1,000 exemplaires, ce qui est un minimum, nous arriverions à une production de 160 à 170 millions de volumes. Ce chiffre ne laisse pas que d'effrayer, car ce total considérable représente une mise en circulation de *dix-sept cent millions de livres en un siècle*. Ne poussons pas plus loin le jeu de la statistique, mais affirmons toutefois que cet innocent calcul est bien au-dessous de la vérité. — D'où la logique et la sagesse de la crise actuelle, qu'il faut bénir au nom du bon sens le plus élémentaire.



Nous avons bien, ces jours derniers, reçu quelques livres de luxe qui montrent la vitalité persistante de nos éditeurs, mais nous ne signalerons que le principal, *le Tartuffe,* publié par Testard dans la collection du *Molière-Leman*, attendant *tout un train*, comme disent les relieurs, pour parler des autres ouvrages.

Très beau, ce *Tartuffe*, dans son magistral in-quarto illustré par Maurice Leloir.

Le chef-d'œuvre de Molière est précédé d'une *Notice* excessivement intéressante de M. Anatole de Montaiglon. Il est illustré d'une trentaine de compositions gravées et imprimées en taille-douce dans le texte. Toutes sont de premier ordre sans doute, et on peut rééditer le cliché : « Jamais M. Maurice Leloir ne s'est montré dessinateur plus distingué et compositeur plus brillant. Ses lettres ornées, ses en-têtes d'actes, ses culs-de-lampe dénotent un goût sûr et érudit, un esprit et une virtuosité remarquables. » Cependant, malgré le grand talent de l'artiste, nous ne pouvons oublier Jacques Leman, si érudit sur le sujet, si personnel, si *moliériste inné ;* ce fut le Monval dévot de l'interprétation moliéresque. Toutefois, comparaison n'est pas raison, le grand titre de *Tartuffe* est une composition

magistrale, de même que le faux-titre, le cadre des acteurs et surtout la planche hors texte si joliment gravée par Géry-Bichard.

L'artiste a pris le sujet de cette grande composition dans la seconde scène du troisième acte, c'est-à-dire l'entrée de Tartuffe. Comme Dorine va lui faire le message d'Elmire, Tartuffe lui tend du bout des doigts son mouchoir, en lui disant : « Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir, » et Dorine, avec l'honnêteté de son franc-parler, la tête haute et les yeux bien en face, va lui répondre qu'il est bien tendre à la tentation.

Tous ces éléments artistiques, joints à une exécution matérielle irréprochable, font de *Tartuffe* un des plus beaux volumes de cette grande édition de *Molière*.

Ce Molière-Leman, quoi qu'il puisse advenir de son avenir en ces temps incertains où les libraires liquident — (*sois impavide, ô Testard !*) — restera, à notre avis, comme l'une des plus remarquables publications de cette fin de siècle, et nous aimons à penser que les amateurs du début du xxe siècle feront honneur à notre appréciation.



Si nous parlions quelque peu des *Bibliophiles contemporains*, aussi bien pour ceux de nos lecteurs qui font partie des 160 que pour les spectateurs et curieux des galeries extérieures.

En dépit des vacances, le président-fondateur a vivement activé la mise en œuvre des *Contes choisis de Maupassant* et colligé les matériaux des futures *Annales littéraires*, destinées à paraître dans le courant de novembre. — Les *Contes de Maupassant*, conçus dans un mode de publication qui rappelle *la Pléiade*, de Curmer, seront tous exécutés en tirage à part et avec une pagination séparée. Un titre général, un frontispice d'ensemble et une couverture destinée au volume complet seront distribués avec la dernière nouvelle. Le premier conte, qui sera distribué en novembre prochain, sinon plus tôt, est cette épique narration de chasse qui a nom *le Loup*. Ce conte

formera douze pages, toutes illustrées d'une chasse à courre interprétée à l'eau-forte moderne et qui se déroulera avec le récit gravé au burin tout en haut du texte comme une frise presque ininterrompue. Le papier de l'ouvrage sera un chef-d'œuvre de filigrane formant un cadre de lauriers avec cartouches portant les mots : *Guy de Maupassant.— Contes choisis*.

Nous aimons à penser que cette première livraison obtiendra le succès de nouveauté qu'elle est en droit d'attendre. Mais que dira-t-on par la suite : Jacques Blanche, Jeanniot, Avril, Gueldry, Gervais, le grand prix du Salon de cette année, Rivière, et qui sait? peut-être Detaille, travaillent ou travailleront à l'illustration des autres nouvelles qui paraîtront successivement enrichies par tous les procédés de reproductions possibles, monochromes et polychromes.

Si la Société des *Biblio-Contempo* a des ennemis, ces messieurs peuvent s'apprêter à soigner leur ictère, car celle-ci prouvera qu'elle est active et qu'elle prétend ne laisser à personne ni le temps, ni les moyens, ni l'intelligence nécessaire pour la devancer de près ou de loin.



On parle du krach du livre, mais ne viendra-t-il pas un jour le krach du journalisme ? Sous le titre, moins clair que pittoresque de *le Tour du monde des journalistes*, M. G. Lebaux a publié naguère un article inaperçu et curieux auquel nous empruntons les renseignements suivants :

Il paraît dans le monde entier plus de 35,000 publications périodiques; ce qui, à raison d'un milliard d'habitants sur la terre, fait à peu près un journal pour 28,600 individus.

Voici d'abord l'Europe, qui s'avance avec ses vingt milliers de journaux, l'Allemagne tenant la tête et la Russie fermant la marche des grands Etats.

L'Allemagne édite un peu plus de 5,500 feuilles périodiques, parmi lesquelles 800 sont quotidiennes. Dans cette

grande quantité de publications foisonnent les journaux de dogmes religieux, d'écoles, de théories scientifiques, de voyages, de chasse, de métiers, de paysans. Le plus ancien journal de l'Allemagne est *la Gazette des Postes* de Francfort, créée en 1616; le plus répandu est le *Berliner Tageblatt,* dont le tirage n'est pourtant que de 55,000 exemplaires. Observons ici que la presse est moins centralisée en Allemagne qu'en France, et que chaque ville un peu importante a des journaux qui jouissent d'une grande notoriété.

L'Angleterre vient ensuite avec 4,000 périodiques, dont 800 sont quotidiens, et parmi lesquels on remarque *le Telegraph,* qui tire à 250,000 exemplaires; le *Standard,* à 242,000; *le Daily-News,* à 100,000; *le Times,* à 100,000.

La France suit avec un nombre à peu près égal de journaux, dont 1,586 paraissent à Paris et 2,506 en province. Il en est 360 qui sont quotidiens.

L'Italie tient le quatrième rang; elle possède 1,400 journaux; 200 paraissent à Rome, 140 à Milan, 120 à Naples, 94 à Turin, 79 à Florence; 160 de ces feuilles sont quotidiennes. De toutes ces publications, la plus ancienne est *la Gazetta di Genova*, fondée en 1797.

1,200 journaux paraissent en Autriche-Hongrie; 150 sont quotidiens. Une feuille des plus curieuses dans ce pays, c'est *l'Acta comparacionis litterarum universarum,* revue de littérature comparée; elle a des rédacteurs dans le monde entier et toutes les langues de la terre y sont représentées. C'est la revue la plus polyglotte des revues.

On compte en Espagne environ 850 feuilles périodiques, dont un tiers sont des journaux politiques. Elles sont en général fort bien imprimées et n'ont point à proprement parler d'abonnés; elles se vendent au numéro. Un fait curieux dans l'histoire de la presse espagnole, c'est que ce furent des aveugles qui en colportèrent les premiers échantillons. Les gazettes, appelées alors *Relaciones,* paraissaient à des époques indéterminées et prenaient souvent la forme de romances, que les aveugles chantaient et vendaient dans les rues.

La Russie ne possède guère plus de 800 journaux, dont 200 paraissent à Saint-Pétersbourg et 75 à Moscou. Plusieurs de ces feuilles sont publiées en deux ou trois langues; il en est une qui paraît en russe, en allemand et en russe. Une infinité d'idiomes sont représentés dans la presse russe : ainsi nous y connaissons 9 publications en allemand, 4 en français, 2 en latin, 2 en hébreu, 1 en anglais, 1 en polonais, 1 en finlandais, 1 en arménien, 11 en lette, 7 en esthonien, 4 en tartare, 3 en géorgien, etc. Le tirage de la publication la plus répandue monte à 71,000 exemplaires.

En Grèce, les journaux sont relativement innombrables. Chaque bourgade en a un ou plus d'un; Athènes seule possède 54 journaux quotidiens.

450 journaux voient le jour en Suisse et quelques-uns d'entre eux sont fort importants. Un détail curieux, c'est que l'on peut s'abonner à tous ces journaux pour une somme de 3,000 francs environ.

La Belgique et la Hollande fournissent chacune un nombre à peu près égal de publications périodiques : 300 approximativement.

En Suède, en Norvège et en Portugal, la presse périodique ne tient pas une grande place; elle est pourtant libre dans les deux premiers pays.

Le mouvement du journalisme turc est assez actif. La capitale seule de l'empire ottoman compte une cinquantaine de journaux écrits en turc, français, anglais, arménien ou grec.

De l'Europe, passons en Asie. Nous n'y trouvons pas moins de 3,000 publications périodiques. Hâtons-nous de dire que la plus grande partie de ces journaux paraissent au Japon et dans les Indes anglaises.

La Chine est peu féconde en fait de journaux : nous n'y connaissons guère que le *King-Pao*, journal officiel, qui paraît à Pékin et publie trois éditions par jour sur papier de couleur différente, les deux journaux le *Chen-Pao* et le *Hu-Pao*, qui paraissent à Shanghaï, et *la Gazette du gouvernement en Corée*. L'apparition de cette dernière feuille en 1884 a été la

cause d'une discussion fort grave. Il s'agissait de savoir en quel idiome elle serait publiée. Elle l'a été en chinois, mais, de nombreuses réclamations en étant résultées, il a été décidé qu'à partir du quatrième numéro, elle serait éditée en chinois, en coréen et dans une langue européenne.

Une large part revient à l'Amérique dans la répartition des publications périodiques. Les États-Unis seuls possèdent 12,500 journaux dont un millier sont quotidiens. Le premier journal américain apparut à Boston, en 1704, sous le nom de *Boston News*. En 1800, il n'y avait encore que 200 journaux dans les États de l'Union. En 1840, on en comptait 1,630, et en 1860, 4,000. On voit que, depuis lors, le chiffre a plus que triplé. Il s'est produit en 1883, à New-York, un événement littéraire qui a son importance : c'est la publication d'une revue mensuelle en latin, intitulée naturellement *le Latin* et qui poursuit le but assez chimérique de propager l'usage de ce vieil idiome comme langue vulgaire. Il existe aux États-Unis 120 journaux administrés, édités et rédigés par des nègres. La plus ancienne de ces feuilles est l'*Élévator*, qui vit le jour à San-Francisco, il y a dix-huit ans.

Le Canada compte 700 périodiques, parmi lesquels la presse française tient une place fort importante. Ainsi, à Québec, sur vingt journaux et revues, quatre seulement sont écrits en anglais, et tous les autres en notre langue.

Avec le Mexique et le Brésil, où se publient une assez grande quantité de journaux, il ne nous reste à citer que la République Argentine, dont la presse est représentée par une soixantaine de publications périodiques.

Le Japon compte à lui seul 2,000 journaux. Nous n'en citerons que quatre, car les titres n'en sont aimables ni à écrire ni à prononcer : le *Hotchishimboun*, le *Nitchinitchimboun*, le *Tchoyashimboun*, le *Mainitchishimboun*. Ce dernier est l'organe du parti radical japonais.

Saluons en passant les journaux français de la Cochinchine et des Indes, et souhaitons la bienvenue au premier journal du Tonkin, *l'Avenir du Tonkin*, imprimé en petit format et

dont la quatrième page est tout entière consacrée à des annonces locales pour des négociants français déjà installés là-bas.

Nous nous en voudrions de ne pas vous citer quelques-uns des titres si ingénieusement poétiques donnés aux journaux des Indes : *le Réflecteur de la lumière, les Montagnes lumineuses, le Soleil brillant, le Lever de la pleine lune, la Lumière de la moralité, l'Arbre merveilleux, l'Océan de la Sagesse, la Mer des Sciences médicales,* etc.

Dans le Bélouchistan et l'Afghanistan, pas de journaux. Il n'en est pas de même de la Perse, qui compte six publications périodiques, savoir : *l'Iran,* journal officiel, *l'Ittila-Rouze, Namet-Elmi, Mirrich, Tebriz* et *le Farhang.*

L'Afrique compte au moins 200 journaux, dont une trentaine paraissent en Égypte. Le surplus est publié dans les différentes colonies européennes.

L'Océanie n'a qu'un fort petit nombre de journaux ; la plupart sont rédigés et édités par des colons européens. Citons entre autres l'Australie, dont les 700 journaux sont presque tous en anglais, et les îles Sandwich, dont la capitale, Honolulu, possède huit journaux : cinq en anglais et trois en haouaïen.

Nous n'avons plus, pour terminer cette étude nécessairement courte sur le journalisme universel, qu'à énumérer le nombre des journaux écrits dans chacune des principales langues de l'Europe. En première ligne se place la langue anglaise, représentée par 16,500 publications, puis viennent : l'allemand représenté par 7,800, le français par 6,850, et l'espagnol par 1,500. Un jour viendra évidemment où, comme pour le livre, la production des journaux dépassera la consommation et il est peut-être permis de penser que le xxe siècle verra le krach du journalisme. Ce sera curieux, — mais y serons-nous ?





LA PRESSE D'INFORMATION

ET

LA VIE PRIVÉE DES ÉCRIVAINS

AU DÉBUT DU ROMANTISME (1835)

QUELQUES GENS DE LETTRES DANS LEUR INTÉRIEUR.

Une histoire des interviews. — Les journalistes pamphlétaires et les Espions *au* XVIII*e siècle. — Un article du* Mercure de France *de* 1835 *signé : Une contemporaine. — L'appartement, c'est l'homme. — M. Casimir Delavigne chez lui. — La vie intime et la description des intérieurs de Jules Janin et de Honoré de Balzac. — Le cabinet de Chateaubriand. — Victor Hugo en son logis de la place Royale. — MM. Loëve Veymar, Eugène Süe, Alphonse Karr, Henry Berthoud, Henri Monnier, Paul de Kock, Alexandre Dumas père, Lamartine, Scribe et Alfred de Musset successivement visités. — De l'avenir des indiscrétions de la publicité.*

L'HISTOIRE de la presse moderne, toute d'indiscrétions, de reportages, de conversations saisies au vol, de portraits instantanés et d'informations à outrance, serait bien amusante à faire. — L'esprit grossièrement avide et hâtivement novateur du Nouveau

Monde aurait une large part dans la répartition des causes originelles de cette mode si contraire aux bonnes mœurs littéraires; mais il faut avouer également qu'on trouverait chez nous, même avant le XVIII[e] siècle, des traces indiscutables de ce procédé de publicité dans les premières gazettes rimées, dans les pamphlets, les portraits, les épitres et surtout dans ces publications craintivement publiées sous des rubriques venues de l'étranger et dont les *Espions* du siècle dernier fournissent les types les plus complets.

Hatin, dans son *Histoire de la Presse*, n'a pas abordé ce chapitre spécial; il demeure encore inexploré et nous serions charmé qu'un esprit de loisir s'y pût consacrer. L'étude serait fertile en surprises.

C'est ainsi que, par pur hasard, nous venons de lire dans le *Mercure de France* du 15 juillet 1835, *Revue complémentaire du musée des familles* et des *Magasins pittoresques* — (déjà les *suppléments illustrés!!!*), — un article d'un esprit sinon d'une allure très moderne et qui nous montre qu'en pleine période romantique le goût des indiscrétions, des reportages intimes et des interviews perçait déjà en France. Ce chapitre inconnu est signé: *Une contemporaine*. Le voici *in extenso* :

Tous les détails que l'on peut recueillir sur la vie privée des écrivains ont un grand attrait de curiosité et sont écoutés avidement. On aime à chercher, à établir des rapports entre leur manière d'agir et leur manière de penser; entre leur doctrine et leur conduite. Aussi compte-t-on peu d'hommes de lettres dont tout Paris ne connaisse, avec plus ou moins d'exactitude, les goûts, les relations, les originalités, les dettes, et beaucoup d'autres choses encore; aussi, chaque fois qu'un journal commet quelque révélation sur la vie privée d'une célébrité, soyez sûr qu'on lit cette révélation avant tout. Les

anecdotes du temps de Louis XIV, sur les littérateurs de ce siècle, gardent encore pour nous un intérêt vif et de haut goût ; à plus forte raison, ce qui se passe devant nous et près de nous excite-t-il notre imagination et nous fait-il lever sur la pointe des pieds, afin de mieux voir par-dessus les murs de la vie privée.

De là l'intérêt des *Mémoires* publiés à diverses époques.

Et puis à ce goût se réunit l'attrait du fruit défendu ; car la vie privée doit être sévèrement respectée et n'appartient pas au public ; mais si l'on ne peut arracher tout à fait le rideau qui recouvre ce tableau voilé par les convenances, on peut du moins en soulever parfois un coin et jeter furtivement ses regards sur quelque partie moins prohibée que le reste. Essayons.

Si quelque chose peut fournir des conjectures exactes sur le caractère d'un artiste, sans contredit, c'est son intérieur.

On dispose son intérieur selon ses besoins et selon ses goûts ; il serait difficile de penser et d'écrire dans un appartement dont les meubles et la disposition manqueraient d'harmonie avec le genre d'esprit de l'occupeur.

Du reste, en me suivant dans l'excursion que je vais faire, on pourra se convaincre que si le mot de Buffon est vrai : *Le style, c'est l'homme,* on peut également dire sans crainte de se tromper : *L'appartement, c'est l'homme.*

Ainsi, par exemple, M. Casimir Delavigne habite, dans le vaste bâtiment où se trouvent réunis le Conservatoire et les Menus-Plaisirs, un appartement au premier. On y arrive par un grand et sévère escalier du temps de Louis XIV, et l'on est reçu par de vieux domestiques, chose qui témoigne toujours en faveur de la bonté des maîtres. Il est bien rare qu'en traversant une longue salle à manger et un billard, on ne rencontre pas la mère de M. Delavigne, dame âgée, d'une figure douce et vénérable, ou bien un joli petit garçon, à magnifique chevelure blonde, qui court se jeter dans les jambes de son père dès qu'il aperçoit un étranger. Pour son fils, M. Casimir Delavigne oublie tout ; et je l'ai vu souffrant,

bien souffrant, suspendre une conversation sérieuse, afin de raccommoder un jouet de cet adorable enfant. Tout est simple, tout est patriarcal chez le poète des *Messéniennes*. Un grand portrait de Louis-Philippe orne seul les parois de l'appartement, car M. Casimir Delavigne est resté l'ami fidèle du roi, comme il l'était du duc d'Orléans. M. Germain Delavigne se trouve souvent chez son frère, avec lequel, je pense, il prend en commun ses repas. Chaque fois qu'ils se voient, les deux frères échangent un sourire affectueux et une pression de main ; puis, M. Germain Delavigne, toujours gai, toujours avenant et toujours rieur, s'éloigne, content d'avoir vu son frère, qui le suit du regard.

On sort de là vivement ému, et sous le prestige de la plus sainte et de la plus pure des poésies : la poésie de famille.

Maintenant, pour arriver à M. Jules Janin, il faut traverser la cour d'un hôtel de la rue de Tournon, où des laquais, dépouillés de leur livrée à aiguillettes d'or, lavent et disposent une splendide calèche. Ensuite on passe de riche appartement en riche appartement jusqu'au cabinet, où il travaille dans son lit, et entouré de jeunes gens qui rient et causent autour de lui. M. Janin ne s'inquiète guère du bruit et continue son travail, mêlant parfois un mot plaisant à la conversation. Une dame (celle dont M. Janin a jeté le petit gant jaune à M. Nisard, lors de cette fameuse querelle sur la littérature facile et la littérature difficile) daigne parfois prendre part à ces jaseries, ou bien, lorsque M. Janin tarde trop à venir déjeuner, elle l'arrache sans façon aux visiteurs importuns qui ne manquent jamais d'affluer chez le célèbre critique. Il faut ajouter que M. Janin, relancé par ses amis et par les curieux, prend souvent le parti de se réfugier dans un petit entresol indépendant de son appartement et dont la porte dérobée se cache au pied de l'escalier, parmi les peintures jaunes de la muraille. Là, du moins, il peut se livrer au travail en liberté : ce qui ne lui est pas facile chez lui. M. Janin porte, pour costume de travail, une blouse grise et un bonnet de coton.

De la rue de Tournon, il faut se rendre rue Cassini, numéro 1.

Là, dans une maison à porte équivoque et dont l'apparence rappelle un peu la pension bourgeoise du père Goriot, on monte par un petit escalier incommode chez M. de Balzac, et l'on se retrouve au milieu de pièces restreintes et ornées avec plus de faste que de bon goût; on se croirait chez un joueur enrichi subitement, par un coup inespéré de Bourse, et qui ne s'est pas encore tout à fait familiarisé avec son opulence.

Du reste, qu'on en juge, car voici la description exacte que M. de Balzac fait lui-même de son cabinet dans *la Fille aux yeux d'or* :

« La moitié du boudoir où se trouvait Henri décrivait une ligne circulaire mollement gracieuse, qui s'opposait à l'autre partie parfaitement carrée, au milieu de laquelle brillait une cheminée en marbre blanc et or. Il était entré par une porte latérale que cachait une riche portière en tapisserie, et qui faisait face à une fenêtre. Le fer à cheval était orné d'un véritable divan turc, c'est-à-dire un matelas posé par terre, mais un matelas large comme un lit, un divan de cinquante pieds de tour, en cachemire blanc [1], relevé par des bouffettes en soie noire et ponceau, disposées en losanges. Le dossier de cet immense lit s'élevait de plusieurs pouces au-dessus des nombreux coussins qui l'enrichissaient encore par le goût de leurs agréments. Ce boudoir était tendu d'une étoffe rouge, sur laquelle était posée une mousseline des Indes cannelée [2] comme l'est une colonne corinthienne, par des tuyaux alternativement creux et ronds, arrêtés en haut et en bas dans une bande d'étoffe couleur ponceau, sur laquelle étaient dessinées des arabesques noires. Sous la mousseline, le ponceau devenait rose, couleur amoureuse que répétaient les rideaux de la fenêtre, qui étaient en mousseline des Indes doublée de taffetas rose et ornées de franges ponceau mélangées de noir. Six bras en vermeil, supportant chacun deux bougies, étaient attachés sur la tenture à d'égales distances pour éclairer le divan.

1. Mérinos blanc.
2. On ne fabrique dans les Indes que de la mousseline unie.

Le plafond, au milieu duquel pendait un lustre en vermeil mat, étincelait de blancheur, et la corniche était dorée. Le tapis ressemblait à un châle d'Orient : il en offrait les dessins et rappelait les poésies de la Perse, où des mains d'esclaves l'avaient travaillé [1]. Les meubles étaient couverts en cachemire blanc, rehaussé par des agréments noirs et ponceau. La pendule, les candélabres, tout était en marbre blanc et or. La seule table qu'il y eût avait un cachemire pour tapis. D'élégantes jardinières contenaient des roses de toutes les espèces, des fleurs ou blanches ou rouges, et enfin le moindre détail semblait avoir été l'objet d'un soin pris avec amour. Jamais la richesse ne s'était plus coquettement cachée pour devenir de l'élégance, pour inspirer la volupté. Là tout aurait réchauffé l'être le plus froid. Les chatoiements de la tenture, dont la couleur changeait suivant la direction du regard, en devenant ou toute blanche ou toute rose, s'accordaient avec les effets de la lumière, qui s'infusaient dans les diaphanes tuyaux de la mousseline, en produisant de nuageuses apparences. »

M. de Balzac porte chez lui une robe de chambre de flanelle blanche, rattachée par une ceinture d'or et fermée, près de la tête, par un capuchon qui se relève et s'abaisse à volonté, ce qui donne à l'auteur d'*Eugénie Grandet* l'apparence d'un gros moine bien repu.

Voulez-vous un contraste : entrez dans le cabinet de M. de Chateaubriand ; là, point de laquais dorés comme chez M. de Balzac, mais un luxe d'austérité, un luxe de majesté silencieuse et mélancolique. Vous trouverez, dans un cabinet en bois de chêne, celui qui fut ministre, celui qui est une des splendeurs en tout genre de son époque, celui qui a donné à toute notre littérature son impulsion actuelle. Affaissé, fatigué, presque brisé, il ne sort de son attitude nonchalante que pour darder de temps à autre un regard puissant et de feu sur son visiteur, comme le Vésuve endormi illumine de temps à autre, par un jet de flamme, les cendres qui forment la bouche de

1. Fabrique d'Omusson.

son cratère. Puis, à des paroles murmurées à mi-voix se mêlent et la plainte des beaux arbres plantés devant l'hôtel de *René,* et le bruissement des voitures qui se rendent à la barrière d'Enfer, et le chant des petits oiseaux qui sont venus abriter leurs nids sous le toit de celui que l'exil, l'infortune et la gloire éprouvent si cruellement.

L'auteur de *Marion Delorme* devait habiter les lieux qui furent le séjour de cette célèbre courtisane ; l'auteur de *Notre-Dame* devait s'entourer d'objets du moyen âge, et celui que l'on a quelquefois salué de ce titre non récusé par lui : *Roi de la jeune littérature,* devait être entouré d'hommages-liges et de dîmes offertes par ses sujets. Aussi demandez l'adresse de M. Victor Hugo, en arrivant place Royale, et chacun vous indiquera une arcade obscure, faisant angle. Là, une grande porte vous conduira au pied de l'escalier ; l'escalier au palier ; le palier au premier étage ; le premier étage au second, et le second étage dans un appartement immense, fort haut de plafond, et dont les meubles offrent un mélange incorrect du moyen âge et de notre époque moderne. Une chaire sculptée que surmonte un rideau de damas, des ciselures peintes, un canapé du temps de Louis XV et, au milieu, le poète en robe de chambre verte à grands ramages, ou bien couvert d'une de ces camisoles de laine qui ne ressemblent pas mal à une cotte de mailles du XIVe siècle. Sur les murailles du cabinet de M. Hugo, cabinet qui se trouve dans la partie la plus reculée de l'habitation, apparaissent des dessins de Louis Boulanger, de Célestin Nanteuil et de plusieurs autres artistes qui professent pour l'auteur du *Dernier jour d'un condamné* une admiration et une amitié bien justes, et bien naturelles d'ailleurs. M. Victor Hugo compte en outre beaucoup d'amis et de fanatiques, que l'on rencontre souvent chez lui, et parmi lesquels il faut citer MM. Granier de Cassagnac, Louis de Maynard, Théophile Gautier, etc. Les deux premiers recueillent avidement les paroles du poète, et de ses jugements forment les bases de leurs articles de critique pour les *Débats* et la *Revue de Paris.*

Souvent aussi, M[me] Victor Hugo et ses beaux enfants viennent s'asseoir près de l'écrivain célèbre, et forment autour de lui des groupes charmants.

Jusqu'ici je vous ai montré l'intérieur en rapport avec l'homme ; voici maintenant des anomalies. Quel écrivain placeriez-vous dans un cabinet plein de recherche et de coquetterie féminine, qui ferait honte au boudoir le plus efféminé d'une jolie femme ? Qui ? Voyez cet homme en redingote verte à petit collet, d'une propreté merveilleuse, sans un pli, sans une tache. Sa physionomie est sèche, elle exprime de la tristesse et de la misanthropie ; on dirait qu'il est souffrant... Dans le talent de cet homme étincelle néanmoins quelque chose de la forme et de l'observation de Molière. Inclinez-vous, c'est M. Théodore Leclerq.

De la rue calme et paisible où il demeure, arrivez au milieu de la rue tumultueuse de Provence ; là demeure M. Loëve Veymar, dans un appartement délicieux et mignon, où rien ne rappelle ni le critique, ni l'homme de lettres, ni Hoffmann, ni l'Opéra ; où ne se trouvent même pas, en évidence du moins, une feuille de papier, une plume et un encrier. Ou bien, montez deux étages rue Caumartin : un groom vous introduit dans un cabinet où règne une obscurité si complète que vos yeux ont besoin de deux à trois minutes pour s'y habituer et distinguer les objets, tant un store à vitraux gothiques laisse arriver peu de lumière. Les tablettes en chêne tapissent l'appartement et une collection de têtes en plâtre, pour l'étude de la phrénologie, mêlent leurs innombrables petits bustes au peu de livres qui garnissent ces tablettes. A quel écrivain attribuez-vous cette demeure ? Quel genre de pensées et de travaux peuvent s'accommoder d'un tel silence et d'une telle nuit ? Un petit modèle de vaisseau vous l'apprendra sans doute. C'est dans ce cabinet que *Plick et Plok*, *Atar-Gull* et la joyeuse orgie de *la Salamandre* ont été conçus et écrits ; vous vous trouverez chez M. Eugène Sue.

Bien des fois vous êtes passé rue Vivienne, au milieu de ce couloir étroit formé par des maisons à six ou sept étages,

et jamais vous ne vous êtes douté que tout en haut de la plus haute de ces maisons, il pût se trouver un balcon d'où l'on découvre un horizon immense, et Montmartre avec ses buttes, ses arbres, ses moulins, ses maisons et ses promeneurs ? Derrière ce balcon s'ouvre un appartement éclairé du haut, comme un atelier de peintre, et qui réunit à beaucoup d'élégance une extrême originalité. Un énorme chien de Terre-Neuve, qui rappelle le compagnon fantastique du magicien Cornélius, couché sur le seuil, suit sans cesse du regard son maître en robe de chambre de velours noir et fort occupé de la culture des fleurs dont son balcon se trouve entièrement garni. Dans l'appartement sont attachés une mouette empaillée qui pend à la muraille au-dessus d'un fusil, des têtes de morts, un portrait de femme dont on a brisé la glace, des lettres encadrées et que recouvre un crêpe, des papillons, des coquillages, des vases chinois, des vitraux de couleurs : tout cela disposé avec un goût exquis et sans désordre. Enfin, une médaille d'argent étalée avec un noble et juste orgueil achèvera de peindre ce logis si poétique et si bizarre. Approchez-vous de la médaille et lisez :

Ministère du commerce et des travaux publics.
A Karr (Alphonse), pour avoir sauvé, au péril de sa vie,
un cuirassier du deuxième régiment qui se noyait.
Châlons-sur-Marne, 25 juillet 1829. — Décernée en 1833.

Chez M. S. Henry Berthoud règnent la propreté et l'ordre minutieux de la Flandre. Ses fenêtres, ses jalousies et ses rideaux se trouvent si bien clos que ni la chaleur ni le bruit ne sauraient pénétrer dans son cabinet. L'auteur de *la Sœur de Rembrandt* s'entoure des souvenirs de son pays et de sa famille ; les premiers objets qui frappent les regards du visiteur sont les portraits de sa mère, de sa sœur ; puis c'est un buste de Fénelon ; puis ce sont des dessins qui représentent la maison où est né M. Berthoud et les principaux édifices de Cambrai, sa ville natale. De magnifiques vitraux de *Gavarni* ornent sa porte, à côte de peintures de l'anglais *Martin,* de

Greuze, de *David* et de *Téniers ;* tout cela parmi les porte-originaux où se lisent, en outre, au bas de croquis, d'aquarelles et de sépias, les noms des trois *Vernet*, d'*Henri Monnier*, de *Robert Fleury*, de *Granville*, de *Lepaulle*, de *Garneray*, de *Sweback*, de *Verbeekoven*, et de beaucoup d'autres peintres célèbres.

En sortant de la rue Saint-Georges, frappez rue de La Rochefoucauld, n° 21, au second. Traversez un petit corridor à demi obscur, et qui conduit à une pièce indépendante de l'appartement principal. Voici un immense bureau de chêne, poli et frotté avec un soin extrême ; une petite bibliothèque, fermée par des glaces, présente chacun de ses volumes avec une reliure élégante ; une grande étude de femme à l'huile, un crâne dont la blancheur lutterait avec celle du plus pur ivoire, deux ou trois fauteuils très confortables, le portrait d'un célèbre comédien anglais complètent l'ameublement. Un homme à la physionomie mobile et sarcastique travaille au milieu de ce cabinet. Il étudie un rôle, il dessine ou il écrit, car il réunit le triple talent de comédien, de dessinateur et d'écrivain. Salut au père de *M. Prud'homme*, salut à M. Henri Monnier.

M. Paul de Kock travaille à ses romans dans un cabinet des plus simples et dont les fenêtres s'ouvrent sur le boulevard Saint-Martin. De là, il peut étudier à son aise les originaux sans nombre qui viennent poser devant lui à leur insu. Dans la belle saison, il se réfugie à Romainville, près de ce bois favori des grisettes dont M. Paul de Kock dessine si bien la beauté piquante et joyeuse... On est tout étonné en voyant que les livres les plus apparents et les plus lus de l'auteur de *la Famille Lupot* soient Voltaire et M. de Jouy.

M. *Alexandre Dumas* occupait naguère un somptueux appartement rue Bleue ; une peau de tigre lui servait de tapis de pieds, et des vitraux dus à un peintre célèbre ne laissaient pénétrer sur la couchette de l'auteur d'*Antony* qu'un voluptueux demi-jour. Aujourd'hui, M. Dumas, sans doute par un caprice d'artiste, s'est réfugié dans un étroit logement du

passage Saulnier, qui contient à peine son riche mobilier, entassé et mal à l'aise dans trois petites pièces.

M. de Lamartine habite le faubourg Saint-Germain, où il étale un luxe d'une simplicité prétentieuse et tout aristocratique. Plus fier de sa noblesse douteuse que de son talent sublime, M. de Lamartine use dans ses rapports privés de manières d'agir qui ne sont plus de notre temps. Ainsi, par exemple, il indique des rendez-vous, auxquels il daigne rarement se trouver, et use amplement, trop amplement des privilèges que donnent cent mille livres de rentes.

On remarque chez M. *Frédéric Soulié* une simplicité digne et sévère.

M. Scribe s'entoure de meubles mignons disposés mignonnement, dans l'appartement mignon d'un petit hôtel mignon. M. Gaillardet loge en face de la Morgue, à un quatrième étage. On remarque chez M. *Émile Deschamps* une élégance recherchée. M. de Jouy se tient dans un cabinet, curieux monument du luxe de l'Empire. Et George Sand réunit dans son habitation tant de choses contradictoires que l'on peut se demander sérieusement quel est le sexe de celui qui demeure dans un séjour aussi bizarrement disposé.

Une autre fois, je joindrai de nouveaux détails à ceux-ci, et je parlerai des intérieurs de plusieurs autres écrivains.

Laissez-moi seulement ajouter encore que le bureau de M. de Jouy est orné de colonnes en acajou, à chapiteaux de cuivre, qu'une statue de Voltaire le surmonte, et qu'en face, un buste du général Foy est pompeusement orné d'un vieux ceinturon d'épée, moitié cuir et moitié tissu de coton tricoté.

Enfin, l'appartement de M. Alfred de Musset ressemble à l'atelier d'un apprenti statuaire et presque à la boutique d'un mouleur, tant les statues et les masques de plâtre s'y trouvent multipliés. Joignez à cela un désordre inimaginable d'armoires ouvertes, d'habits et de linge jetés au hasard, sur des chaises, et vous retrouverez dans cet intérieur le poète, comme on le peignait, il y a cinquante ans, dans les comédies. Du reste, ce désordre et cette négligence des soins habituels de la vie

dépeignent à merveille l'auteur spirituel et dévergondé d'*Une nuit vénitienne* et le camarade de George Sand.

Ainsi finit ce singulier article de reportage déjà vieux de plus d'un demi-siècle. Avouez qu'il est intéressant mais encore insuffisant à notre soif de curiosité. Nous demandons aujourd'hui plus de détails et des livres entiers, comme ***La Maison d'un artiste,*** de Ed. de Goncourt, ne sont pas pour nous déplaire. La description de l'intérieur des écrivains que nous admirons ne peut nous laisser indifférents ; elle complète l'enquête de notre esprit sur la personnalité, la psychique, le caractère et le goût d'art de ceux que nous aimons. A l'heure actuelle, des photographes, qui chaque jour se multiplient, mettent en vente des vues de cabinet d'études et d'ateliers des contemporains célèbres ; on est étonné de voir combien le cadre est bien en rapport avec l'homme. — Ohnet, Feuillet, Daudet à leur table de travail, nous sont plus minutieusement représentés dans le mauvais ou le médiocre goût de leur milieu que par toute une monographie. — Nous ne sommes encore qu'au début de cette mise à nu de la vie d'autrui par l'interview et par l'appareil instantané. L'américanisme, qui nous ronge assez rapidement, découvrira chaque jour davantage les conditions d'être des hommes de valeur. Il n'y aura plus qu'un moyen d'échapper au déshabillage fatal et à l'inquisition de la curiosité publique, ce sera de dépister la gloire comme un criminel dépiste la police, et les délicats n'y failliront point, soyez-en sûrs, car la célébrité sera comparable à un enfer, à un bagne, à une prostitution forcée, et si les vaniteux s'y complaisent, les orgueilleux protesteront en recherchant l'ombre à tout prix.



LE CHEVALIER D'ÉON

BIBLIOPHILE, LATINISTE ET THÉOLOGIEN



HÉLAS! le ténébreux mystère qui entoura jadis la vie du chevalier d'Éon est dissipé depuis longtemps! La publication de *le Secret du roi,* du duc de Broglie, a parfaitement expliqué, en même temps que la situation de d'Éon comme un des agents secrets de Louis XV, les causes de sa disgrâce et l'ordre qui lui fut donné par le gouvernement français de prendre des vêtements de femme et de ne les point quitter, sous peine de perdre sa pension. Mais, bien qu'il ait fait le sujet d'innombrables biographies et romans, — les biographies, pour la plupart, moins véridiques encore que les romans déclarés, — il n'a pas été écrit grand'chose sur les trente dernières années de la vie du chevalier en Angleterre. Qu'il fût bibliophile et qu'il possédât une bibliothèque, précieuse surtout par ses manuscrits, c'est, il est vrai, chose connue; mais ce qui sera, je crois, nouveau pour le

lecteur, c'est que le chevalier ait eu le désir de poser pour le latiniste et le théologien.

. Antérieurement à 1790, le chevalier avait réuni une bibliothèque d'une réelle valeur, comprenant, parmi les manuscrits, les papiers du maréchal de Vauban, un grand nombre de pièces relatives à l'histoire et aux finances de la France, et beaucoup d'écrits en langues orientales. En livres imprimés, il possédait des éditions de la Bible, dont beaucoup étaient de la plus grande rareté, surtout en hébreu, et une grande collection d'ouvrages divers. Ils étaient distribués en six catalogues, formant un volume in-8° de cent pages, imprimé en 1791, lequel, comme M. Propiac l'écrit dans la *Bibliographie universelle,* « est très rare en France ; » il aurait pu ajouter en Angleterre aussi. Plusieurs de ces livres sont en ma possession, et tous portent, de la claire et belle écriture du collectionneur, l'inscription : « De la bibliothèque de la chevalière d'Éon. » La vente eut lieu le 3 et le 4 février 1792; mais les livres n'atteignirent que des prix peu élevés, même pour ce temps-là. Les manuscrits de Vauban furent retirés, comme nous l'apprend le mémoire dans lequel le chevalier offre ses services à l'Assemblée législative, et où il dit qu'ils les a conservés comme une offrande à l'Assemblée nationale, pour la gloire de son pays et l'instruction des braves généraux employés à sa défense. Il y eut une autre vente publique du « reste de la bibliothèque de Mlle d'Éon », le 22 mai 1793.

Pendant ce temps, la vente de la bibliothèque du Dr Douglas avait eu lieu. Parmi les articles se trouvait la célèbre collection d'éditions et de traductions d'Horace, réunie par le docteur, et se composant de 560 volumes, dont le catalogue avait été imprimé en 1739. Elle se vendit en un seul lot, et l'on est surpris de voir que, bien que la vente du chevalier d'Éon paraisse avoir été due uniquement à son besoin d'argent, ce fut lui qui acheta ce lot au prix de 100 livres sterling. Cette collection était, suivant l'expression de d'Éon, « un assemblage incomparable. » Il la garda jusqu'à sa mort, et il semble avoir consacré beaucoup de temps et de soins à

l'examiner, à rédiger avec les plus grands détails le catalogue raisonné des volumes dont elle se composait, et à préparer une édition d'Horace sur une gigantesque échelle. La série de ses manuscrits sur ce sujet est entre mes mains; elle consiste en :

1° Un catalogue raisonné de la collection, écrit sur des cartes. Chaque édition a au moins une, et quelquefois deux ou trois cartes qui lui sont consacrées, chacune reproduisant complètement la page de titre, et donnant, en bien des cas, des renseignements descriptifs et des remarques critiques aussi bien que bibliographiques.

2° Un grand nombre de notes et d'extraits pour son édition projetée d'Horace. Cette édition devait se composer de cinq ouvrages différents, dont voici la description :

DIFFÉRENS HORACES.

Horatius Prophanus,
Horatius Christianus,
Horatius Catholicus, Apostolicus et Romanus,
Horatius Reformatus,
Horatius Gallus, sive purgatus, expurgatus, castratus et Eununchus (sic) *secundum Societatem Jesu defunctam, etc. et Amplissimas Europæ Universitates.*

Ce qui suit est le « Titre (de ma composition) pour mon Horatius Profanus » :

Horatii Opera omnia in Duo Volumina distributa cum notis et Emendationibus adjunctis insuper Veterum Scholiis et Prolegomenis ab Erroribus ut Plurimum Repurgatis. Cum Mss. Codicibus variis et præstantissimis Collecta, recensuit et observationes suas adjecit Carola, Genovefa, Ludovica, Augusta, Andrea, Timothea D'Eon, Ordinis Regalis et militaris Sancti Ludovici Eques, etc., etc.

Un peu plus tard, cependant, le *Horatius Profanus* fut



LA CHEVALIÈRE D'ÉON
à l'âge de 54 ans (1782)
D'après un tableau appartenant à [illegible]

étendu de deux à six volumes; il devait contenir « uniquement la crème des notes et bonnes pièces dans les différentes éditions d'Horace ».

« Le tome premier contiendroit... mon Épître dédicatoire... Le texte d'Horace en beau caractère romain, ou de Didot, ou de Basquerville.

« Le tome deuxième contiendra l'interprétation latine de l'*Horace,* avec de courtes notes latines à côté des pages en dehors, et quelques-unes en bas.

« Le tome troisième contiendra la meilleure traduction d'*Horace* en françois avec quelques courtes notes à côté des pages et de plus longues au bas des pages.

« Le tome quatrième contiendra l'abrégé ou la crème de tous les meilleurs commentaires latins sur Horace.

« Le tome cinquième contiendra l'abrégé ou la crème des meilleurs commentaires italiens, françois, anglois et allemands, hollendois, etc.

« Le tome sixième contiendra tout ce que les Grecs, les Latins, les Italiens, les François, les Anglois, les Allemands, les Hollendois et savans des autres nations ont écrit de mieux sur la vie d'Horace et ses écrits. »

Plusieurs recensions du titre eurent lieu subséquemment, dans l'une desquelles l'éditeur déclare que le texte est fondé sur « 155 *manuscriptos auctoritate digniores et* 550 *tam antiquas quam novas editiones in Europa acquisitas et collectas* ».

La méthode de l'excellent chevalier, dans la préparation de ce grand ouvrage, était simplement d'extraire des autres ce qui lui semblait convenable pour son dessein, sans aucune tentative de composition originale ou de recherche critique, — choses pour lesquelles il était d'ailleurs, quoique assez bon latiniste, tout à fait incompétent. Les parties les plus amusantes de ses manuscrits sont, en général, celles qui forment des liasses à part étiquetées : « Note pour moi seulement. » Un seul échantillon suffira pour en faire comprendre la nature, en même temps que la méthode du chevalier :

« Dans l'*Horace* in-4° de Bernadinus Parthenius imprimé



LA CHEVALIÈRE D'EON

(à l'âge de 54 ans (1782))

D'après un tableau appartenant [illegible]

à Venise en 1584, il y a, au commencement de cette édition, une Épître *Nobilissimis atque illustribus Academicis Olympicis Vicentinis,* qu'il faut relire et prendre ce qui me conviendra pour mon projet; plus il se trouve à la suite de cette belle épître, en bon latin, *de Laudibus Vicentionorum Carmen,* bonne encore à prendre en partie, *ou* à imiter *pour l'appliquer aux habitans de l'Angleterre!!!* »

Comme de tant d'autres projets de l'infortuné chevalier, il ne résulta rien de ces labeurs. Il garda la collection du Dr Douglas jusqu'à sa mort; elle fut ensuite dispersée avec le reste de sa bibliothèque et une partie, de ses manuscrits, en février 1813.

Il laissa une énorme quantité de manuscrits de sa propre main, dont beaucoup sont aujourd'hui au *British Museum;* d'autres appartiennent à des particuliers; enfin, il en reste encore à Tonnerre un grand nombre, se rapportant à la première période de sa vie, et qui paraissent n'avoir jamais été examinés. Parmi ceux qui sont en ma possession, les plus curieux, qui représentent le chevalier sous un jour entièrement différent de celui sous lequel ses biographes le connaissent, se rapportent à des questions théologiques. Ses manuscrits, tout en critiquant parfois les prêtres et les moines, montrent que le chevalier fut un catholique sincère, bien que tenant pour les opinions gallicanes, et qu'il était versé dans la connaissance des saintes Écritures, et tout particulièrement des psaumes. Il fait un vigoureux plaidoyer en faveur de l'étude des Écritures, disant qu'il a passé une grande partie de sa vie à les lire et à les méditer! Ses écrits religieux, quelque étrange que cela paraisse, rappellent les disciples de Port-Royal, et l'on s'imaginerait certainement lire les réflexions d'un disciple quelque peu médiocre et vulgaire de Fénelon, ou d'un ami de Mme Guyon, — sans rien, toutefois, des absurdités des convulsionnaires, — bien plutôt que celles du bizarre aventurier qui s'appelait Mlle d'Éon. En outre d'un ouvrage qu'il intitula « *Extrait de mes pensées sur la prière,* par et pour Charlotte-Geneviève-Louise-Auguste d'Éon de

Beaumont », il se proposait de faire paraître une publication religieuse hebdomadaire, rédigée partie en français et partie en anglais et à laquelle il voulait d'abord donner pour titre : « *The d'Eon Journal,* ou la Semaine du Chrétien sanctifiée par la prière et la méditation. » Plus tard, il le changea ainsi : « *The D'Eon Christian Journal,* ou le Livre le plus nécessaire à l'heureuse journée du voyageur chrétien sur la terre. » Les deux premiers numéros ont été faits complètement, tout prêts pour la presse ; mais je n'ai rien pu découvrir qui indique qu'ils aient été effectivement imprimés; et il nous est permis de croire que, comme pour l'*Horace,* il ne se trouva pas d'éditeur disposé à en faire les frais. On peut, d'ailleurs, se demander quelle partie du public le chevalier espérait intéresser à ses élucubrations religieuses.

Peu d'hommes ont joué des rôles si nombreux et si divers que le chevalier d'Éon sur la scène de la vie, et peu ont, de leur temps, excité au même degré l'attention; aussi, bien qu'il soit depuis longtemps relégué dans la catégorie des « oubliés et des dédaignés », la plupart des lecteurs trouveront-ils quelque intérêt peut-être, — de la nouveauté, à coup sûr, — à le voir dans le personnage d'un latiniste et d'un théologien.

RICHARD COPLEY CHRISTIE.





GRANDEURS ET DÉCADENCES

DE

LA LIBRAIRIE FRANÇAISE

AU XIX[e] SIÈCLE

NOTES DE STATISTIQUE ANECDOTIQUE

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU LIVRE

Sommaire. — *Une histoire à faire.* — Laudatores temporis acti. — *Les libraires vus par Diderot.* — *Vaches mal gardées.* — *La liberté révolutionnaire.* — *Pierre Didot au Louvre.* — *Un fabricant de gaze devenu imprimeur et héros.* — *Le régime du sabre.* — *Les noyades de Bossange.* — *Déterville et ses guinées.* — Lettres à Émilie. — *Les regrets de Lebègue.* — *Création du* Journal de la Librairie. — *Quelques chiffres.* — *L'invention des commis voyageurs.* — *Les affamés se rassasient.* — *Le « Dépôt bibliographique ».* — *Commerce des livres en feuilles.* — *Ventes publiques.* — *Une agence d'annonces en 1828.* — *Mossé et sa brochure.* — *Balzac, imprimeur.* — *Les faillites.* — *Le Trésor, le Commerce et Ladvocat.* — *L'enquête de Firmin-Didot.* — *La librairie victime des libraires.* — *Une suite à*

Pétrarque. — La formule des krachs. — La contrefaçon belge. — Quelques instructions pastorales peu connues. — La propriété littéraire. — Brockhaus et Avenarius, ou Janus bifrons. — Les Burgraves *en Belgique. — Contrefacteurs nationaux. — Un libraire honnête à Berlin. — Une idée de Renouard. — Le « Comptoir central de la Librairie ». — Le feuilleton et les volumes pour cabinets de lecture. — Quelques ligues d'éditeurs. — De Potter et ses plaisantes inventions. — Que des aventures galantes ne sont point des galanteries. — Les loteries. — Une lettre mémorable. — Les publications en livraisons et les publications à primes. —* Plutarque *et les jolies femmes. — Histoire d'un officier, d'un éditeur et d'une jument. — Les souscripteurs sont décorés! —* Le Dictionnaire de la conversation *ou la fortune en 1902. — Fondation du « Cercle de la Librairie ». — Tableau statistique. — Les valeurs idéales. — Soldeurs, colporteurs et camelots. — Un monopole légitime. — De l'antiquité des collectionneurs d'affiches. — Changements à la surface, identité du fond.*

« L'HISTOIRE philosophique du Livre est un sujet fécond et plein d'intérêt qui n'a pas encore été traité, » disait, il y a déjà plus de trente ans, un de ceux qui ont le plus fait pour les progrès de l'industrie du Livre [1]. Ce serait, à vrai dire, pris dans son ensemble et ses détails, l'histoire même de l'esprit humain. En attendant que vienne l'homme de loisir et d'audace capable d'attaquer cette tâche et d'y mesurer ses forces, nombreux sont les bras, plus ou moins robustes, qui se sont mis à la besogne pour dégrossir les matériaux et déblayer le champ où l'édifice s'élèvera.

Ces notes ne sont qu'un effort de plus dans le même sens, J'y ai réuni des documents épars, et consigné des faits anecdotiques qui m'ont paru valoir la peine d'être mis en faisceau pour être présentés ensemble au lecteur curieux.

Tous les écrivains qui ont tenté l'histoire de l'imprimerie et de la librairie depuis 1789, J. Hébrard [2], Edmond

1. Paul Dupont : *Une imprimerie en 1867*; Paris, 1867, grand in-8°.

2. *De la librairie; son ancienne prospérité; son état actuel; causes de sa décadence; moyens de régénération,* par J. Hébrard. Paris, J. Hébrard et Cie, 1847, broch. in-8°.

Werdet[1], Paul Dupont[2], Jean Nicolas Barba dans ses *Souvenirs d'un ancien libraire du Palais-Royal* (1845), s'accordent pour regretter les réglementations de l'ancien régime. Il est vrai qu'à la veille de 1789, Mercier déclare que « les gênes, les entraves, les règlemens de toute espèce ont effarouché le commerce, qui demande à être libre pour prospérer »; et qu'en plein XVIIIe siècle, Diderot écrivait : « On a bientôt compté les libraires qui sont sortis de ce commerce avec de l'opulence ; quant à ceux qu'on ne cite point, qui ont langui dans la rue Saint-Jacques ou sur le quai, qui ont vécu à l'aumône de la communauté et dont elle a payé la bière, soit dit sans offenser les autres, le nombre en est prodigieux. »

Dans cette même *Lettre sur le commerce de la librairie*, publiée pour la première fois par le comité de l'Association pour la défense de la propriété littéraire et artistique en 1861 (Paris, L. Hachette et Cie, broch. in-8°), Diderot dit encore : « La communauté des libraires est une des plus misérables et des plus décriées. Qu'on m'en cite une dizaine sur trois cent soixante qui aient deux habits, et je me charge de démontrer qu'il y en a quatre sur ces dix dont la richesse n'a rien de commun avec les privilèges. »

Ce qu'on a ne vaut rien ; mais quand on ne l'a plus, ah ! que c'était bon ! Voilà qui explique les doléances de Diderot sur les choses de son temps et les regrets des autres sur les choses du passé. « Nos devanciers, dit l'imprimeur-éditeur J. Hébrard, ne mettaient pas au rabais leurs ouvrages six mois après la publication. Les acheteurs n'attendaient pas qu'ils fussent tombés à vil prix. L'éditeur détruisait plutôt une partie de son édition pour en maintenir la valeur. » Tandis qu'aujourd'hui, que peut-on attendre des libraires, trop nombreux, dont il nous fait ce portrait : « On est ignorant de toutes choses ; on sait à peine signer son nom... On

1. *De la librairie française ; son passé, son présent, son avenir*, par Edmond Werdet. Paris, E. Dentu, 1860, in-12.

2. *Histoire de l'imprimerie*, par Paul Dupont. Paris, chez tous les libraires, 1854 ; 2 vol. in-18.

arrive de son village monté sur de bons sabots, et si le commerce des hommes et des marrons ne va pas, on vend des livres ! »

Werdet se plaint également du manque d'instruction de beaucoup de libraires de son temps ; il voudrait qu'on exigeât, pour l'exercice d'un semblable commerce, des garanties de savoir et de compétence. Paul Dupont parle aussi de ces libraires improvisés qui discréditent la corporation, et en cite un qui abandonna l'état de jardinier, qu'il exerçait avec son père, pour entreprendre, quoi qu'il fût dépourvu de toute espèce d'instruction, une édition magnifique de Voltaire. Il y fit faillite ; mais l'entreprise fut relevée par un autre, et les éditions antérieures de Voltaire coulées par celles du jardinier.

Nous laissons aux mémorialistes du temps présent le soin de prolonger ces exemples jusqu'à nos jours.

Il est trop évident que la Révolution ne donna point une impulsion nouvelle à la Librairie ; tout au contraire. La liberté, entre 1792 et 1795, fut d'un ordre tout particulier : appliquée à la presse, elle se traduisait par des condamnations à mort, suivies d'exécutions chaque fois que c'était possible ; Marat et Hébert étaient frappés, tout aussi bien que Champcenetz ou Girouard, l'imprimeur de la *Gazette de Paris* et de *Justine, ou les Malheurs de la vertu.*

Il ne faudrait pourtant pas croire que tout fût ruines, pourritures et couches à champignons vénéneux.

C'était le temps où Pierre Didot était, avec ses presses, aux frais de la Nation, logé dans le Louvre, et où l'Assemblée nationale lui allouait 12,000 livres pour achever l'édition des œuvres de Fénelon, en exécution d'un traité fait autrefois avec le clergé.

La même assemblée, sur la proposition de Barnave, accordait une gratification de 30,000 livres à son imprimeur, Baudoin.

Elle mentionnait au procès-verbal l'imprimeur-libraire Panckoucke, qui offrait un exemplaire de l'*Encyclopédie* à

l'Assemblée et un assignat de mille livres pour la garde nationale.

Plus tard, le libraire A.-A. Renouard, ci-devant fabricant de gaze, avait l'héroïsme de s'opposer à la mutilation des reliures armoriées et des livres portant des vestiges de l'ancien régime; et la Convention avait le bon sens de lui donner raison[1].

Quoi qu'il en soit, on comptait en France, avant la Révolution, de six à sept cents imprimeurs. En l'an IX, il n'en restait plus que trois cent quarante.

Les affaires ne se relevèrent pas beaucoup sous l'Empire.

Le décret du 5 février 1810, qui organisait tout un système d'entraves préalables, avec une censure à la tête de laquelle le comte de Portalis, trop civil apparemment, ne tarda pas à être remplacé par un général, n'était pas fait pour ramener la confiance et l'esprit d'entreprise parmi ceux qui font les livres et parmi ceux qui les fabriquent. Ajoutez-y les droits de douane à l'importation, et l'interdiction du marché anglais. Nulle sécurité à la production; débouchés difficiles et restreints : en deux traits, voilà le tableau.

Or les magasins regorgeaient de livres imprimés dans les dernières années de la monarchie et que la Révolution avait immobilisés chez les libraires. Lorsque le gouvernement français accorda des *licences* spéciales pour aller chercher en Angleterre les produits qui nous manquaient, Bossange, seul ou associé avec des tiers, en profita pour charger des navires de livres invendus qu'il faisait précipiter dans la Manche; et ces navires, entrés sur lest dans les ports anglais, en revenaient chargés de denrées coloniales, dont le débit compensait amplement la perte des volumes submergés. La librairie française trouva là un écoulement inattendu.

Ce désencombrement de la place ne fut pas sans une

1. *Observations de quelques patriotes sur la nécessité de conserver les monumens de la littérature et des arts. — Lettre au comité de l'instruction publique* (1793).

influence heureuse sur la reprise des affaires, lors du grand mouvement intellectuel de la Restauration.

D'ailleurs, il y avait des gens avisés qui profitaient de l'extrême bon marché et de l'énorme affluence des livres rares et précieux, pour se créer des dépôts dont la valeur devait centupler. Le libraire Déterville eut ainsi l'idée de profiter de la paix d'Amiens pour aller vendre en Angleterre un grand nombre de livres anciéns achetés à vil prix en France. Il en revint assez difficilement et non sans dangers; mais il portait sous ses vêtements une large sacoche de cuir, gonflée de guinées.

Une autre bonne opération de ces temps-là fut la publication des *Lettres à Émilie sur la mythologie*, dont Demoustier avait, avant la Révolution, vendu les quatre premières parties aux frères Desenne pour 12,000 francs ; et qui, reprises par Renouard, se vendirent à cinquante mille exemplaires. Mais cette opération, que le bonhomme Barba raconte, non sans malice, dans ses souvenirs, est antérieure à l'Empire, la sixième partie des *Lettres* ayant paru en 1798.

Dans une lettre adressée en 1843, par J.-C. Lebègue, « doyen des imprimeurs de Paris, » à « Messieurs les Députés de la France sur l'état déplorable où l'imprimerie et la librairie se trouvent réduites, et des moyens d'améliorer leur sort », on lit ceci : « J'ai imprimé en 1812 (alors que la Belgique faisait partie de l'Empire français) un ouvrage de science en quatre volumes in-8° qui a eu quatre éditions, dont chacune, tirée à trois mille exemplaires, a rapporté à son savant auteur la somme de 24,000 francs, et a, de plus, enrichi son libraire. »

Et Lebègue ajoute que pas un libraire, à l'époque où il écrit, ne hasarderait une pareille opération, sachant bien que l'ouvrage serait contrefait dès son apparition.

Le vieil imprimeur ne le dit pas, mais on devine que, pour lui, le vrai remède au mal serait d'annexer à nouveau les Pays-Bas.

Il faut aussi mettre à l'actif de l'Empire le décret daté du palais d'Amsterdam, le 14 octobre 1811, par lequel « la direc-

tion générale de l'Imprimerie et de la Librairie est autorisée à publier, à dater du 1er novembre prochain, un journal dans lequel seront annoncées toutes les éditions d'ouvrages imprimés ou gravés qui seront faites à l'avenir, avec le nom des éditeurs et des auteurs, si ces derniers sont connus ; le nombre d'exemplaires de chaque édition, et le prix de l'ouvrage ».

A propos de l'avant-dernière clause, le prospectus explicatif commente en ces termes : « Cette disposition, si rassurante pour les éditeurs éloignés de Paris, a pour objet de les mettre à l'abri de ces entreprises hasardeuses, de ces malheureuses spéculations, qui, faute de connaître le tirage d'éditions peu antérieures, leur faisaient mettre en circulation des ouvrages dont le débit rendu, par une fatale concurrence, ou trop lent, ou même impossible, les précipitait dans des faillites qui du moins ne pourront plus avoir de telles erreurs pour excuse. »

Tous ceux qui ont feuilleté la *Bibliographie de la France,* ou *Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie,* savent que cette disposition n'a jamais été observée. Et, de fait, il était cruel de vouloir priver les faillites d'une excuse.

En 1812, il se publia 4,648 ouvrages. En 1814, on n'en compte plus que 2,683, soit environ 46 millions de feuilles.

C'est qu'en deux ans les affaires avaient étrangement changé de face. Il n'en est pas moins juste de constater les efforts et les progrès de l'industrie du Livre, malgré les conditions défavorables où la mettait le régime impérial. C'est en 1813 qu'un libraire de Paris, J.-J. Lefèvre, eut l'idée d'envoyer un commis solliciter la clientèle dans les départements. Le nom de ce pionnier de la librairie mérite d'être conservé ; il s'appelait Hautcœur. L'exemple de Lefèvre fut suivi presque aussitôt, notamment par Ledoux et Tenré.

Mais, comme le dit J. Hébrard, « le baromètre n'est pas plus soumis à l'influence du temps que ne l'est la librairie à l'influence des orages politiques. » Les événements de 1814 et de 1815 produisirent donc une dépression énorme.

Le niveau, cependant, ne tarda pas à remonter.

Dès que la tranquillité fut à peu près rétablie, les étrangers, les Anglais surtout, firent des achats considérables de livres anciens et souscrivirent largement aux publications nouvelles. Une des premières fut l'édition de Voltaire en douze volumes grand in-8°, dont Théodore Desoer publia le prospectus en 1816. On pouvait craindre que la grande exploitation de Kehl n'eût satisfait, et au delà, à tous les besoins du public. Mais les *licences* avaient amené la noyade de quantité d'exemplaires de ces éditions diverses, depuis celle des *Cuisinières* à vingt-quatre sous le volume, jusqu'aux papiers vélins à neuf francs. D'un autre côté, l'archevêché de Paris eut la maladressse de condamner en un exprès mandement les réimpressions des philosophes. L'esprit de fronde et d'opposition était réveillé ; il n'en fallut pas plus pour assurer le succès de l'entreprise, et en encourager d'autres.

Le 4 octobre 1817, le *Journal de la Librairie* annonçait qu'il se publiait simultanément quatre éditions de Voltaire, trois de l'*Histoire* d'Anquetil, deux des *Précis de l'Histoire universelle* du même, trois des *Pandectæ Justinianæ* de Pothier, etc. Il ajoutait cette note : « Ces entreprises ne sont qu'une partie de celles qu'a commencées la librairie de Paris ; jamais peut-être il n'y a eu autant d'activité dans les imprimeries de cette ville. Trop souvent la besogne manque à l'ouvrier : aujourd'hui, l'ouvrier ne peut suffire à la besogne. Il y a disette de presses. »

C'est alors que C.-L.-F. Panckoucke commença la publication de *Victoires et Conquêtes,* qui dura autant que la Restauration, et dont Charles X paya 50,000 francs l'unique exemplaire en peau de vélin.

La publicité était encore fort rudimentaire. L'annonce et l'affiche s'employaient peu. On y suppléait en province par des commis voyageurs, de plus en plus nombreux, qui commençaient à faire une concurrence désastreuse aux libraires locaux. A Paris, des gens entreprenants s'ingéniaient à

attirer l'attention du public par des établissements comme le « Dépôt bibliographique » du sieur Hécart, libraire, rue et Hôtel de Choiseul, 3. Ce « Dépôt » se composait de trois salles d'exposition pouvant contenir chacune de dix à douze mille volumes. Les livres, tant anciens que modernes, manuscrits, cartes géographiques, etc., qui y étaient envoyés, y restaient exposés un mois, avec une étiquette portant le prix qu'en voulaient les déposants. Au bout du mois, les invendus étaient retirés et passaient aux enchères dans une autre salle de l'établissement. L'Hôtel Choiseul contenait, en outre, un « musée de statues en marbre, et une galerie de tableaux ». Il était ouvert au public tous les jours, de dix heures à cinq heures. Le directeur était autorisé à faire, sur les marchandises déposées, des *avances d'argent sans intérêt.*

Un autre libraire, Beaucé, rue Guénégaud, n° 18, instituait une « Exposition spéciale des livres en feuilles, en faveur de la librairie de Paris ». L'exposition avait lieu une fois par mois, et durait deux jours, de dix heures du matin à dix heures du soir. Les ouvrages en feuilles à céder devaient être offerts « à un prix doux et sans rabais ».

Les ventes publiques, très fréquentes, très suivies, et où le prix des livres se tenait bien, avaient souvent lieu chez les libraires chargés de la vente; mais l'Hôtel Bullion (Hôtel Drouot) et la maison Silvestre, rue des Bons-Enfants, étaient déjà les centres principaux. Parmi les libraires les plus en renom pour dresser les catalogues et diriger les *auctions,* nous nommerons Silvestre, les frères Debure, Méquignon, Barrois, Jombert, Merlin, etc.

Un des premiers annonciers fut Alex. Baudouin, avec l'*Aristarque,* en 1827. Mais cet essai de la puissance de la réclame ne réussit pas. Il était réservé à Émile de Girardin et à *la Presse* (1835) de déchaîner le monstre. Cependant la librairie s'en servait déjà dans des proportions assez

grandes pour donner naissance à une agence spéciale, dont je trouve le prospectus sur la couverture de l'*Annuaire des Imprimeurs et des Libraires de France,* par M. H. Bancelin-Dutertre, employé à la direction de la Librairie (Paris, 1828; in-18; 1[re] année). La pièce me semble assez curieuse pour être intégralement reproduite ici :

Avis

Nous croyons être utile à tous les libraires qui ont senti les avantages de l'immense publicité que les journaux de Paris donnent aux annonces de librairie, en leur rappelant un établissement déjà connu, où l'on se charge sans aucun frais ni aucune augmentation de prix :

1° *De la rédaction des articles* sur l'aperçu de l'ouvrage qu'on veut faire annoncer;

2° *Des démarches nécessaires* pour qu'ils soient insérés le mieux et le plus tôt possible;

3° *Des avances du coût* dont le remboursement n'a lieu qu'après la publication;

4° Enfin, si l'on envoie une insertion par la poste de Paris ou des départements, d'en faire sur-le-champ autant de copies que l'on aura désigné de journaux, afin qu'ils les reçoivent tous immédiatement.

Ces avantages réels seront assurément appréciés par tous ceux qui, trop occupés des hauts intérêts de leur commerce pour descendre à ces minutieux détails, en sentent néanmoins toute l'importance.

Le bureau est situé chez M. Andravy, rue de Seine-Saint-Germain, n° 24.

Mais cet heureux temps où, comme le dit Werdet, on s'arrachait les vieilles éditions tout en souscrivant aux nouvelles, où Lefèvre et Ladvocat faisaient merveille, où tant de vie et d'animation bourdonnait et grouillait aux alentours du Palais-Royal, avait aussi son contingent de gens à plaindre et de mécontents. La plaie de la contrefaçon existait déjà, comme elle avait existé, d'ailleurs, sous l'ancien régime. Un homme à projets, dont la silhouette mériterait d'être esquissée en marge de quelque étude sur les Oubliés et les Dédaignés, Mossé, faisait, en 1724, tirer à cinquante exemplaires une brochure contenant, sous le titre : *Du commerce de la Librairie, des moyens de le rendre plus florissant et de déjouer les*

contrefacteurs étrangers, des « Observations recommandées à S. E. Mgr le Président du Conseil, à S. E. le Ministre de l'Intérieur, à M. le Président du Bureau du Commerce, et à MM. les Hommes de Lettres et Éditeurs ». Si tous ceux auxquels cette brochure était recommandée l'allèrent demander « chez l'éditeur, rue Lepelletier, n° 25, au premier (quartier de la Chaussée-d'Antin) », les cinquante exemplaires durent être bien insuffisants. Mais Mossé avait trop d'expérience pour pousser ses illusions jusqu'à un tel espoir, et il savait bien qu'il lui en resterait.

Il dénonce énergiquement les contrefacteurs belges, qu'il nomme : de Mat, Lacrosse, Wahlen, etc. Il explique que l'édition originale d'un volume in-8°, à mille exemplaires, coûte en moyenne à l'éditeur français 4,000 francs, y compris 2,000 francs de droits d'auteur, et qu'en vendant le volume six francs, il ne peut, avec les remises et les pertes, rentrer dans ses frais que s'il y a une seconde édition. Et la seconde édition, le plus souvent, ne vient pas, grâce aux contrefaçons belges qui sont, typographiquement, établies à bien meilleur marché, et qui ne sont pas grevées des droits d'auteur.

Il propose d'interdire la sortie de nos encres que les Belges ne savent pas fabriquer, et de la fonte qu'ils fabriquent mal.

Il propose aussi — et c'est le côté véritablement original de son élucubration — qu'on accorde une liberté complète à l'imprimerie, ce qui aura pour résultat de faire diminuer la main-d'œuvre et par conséquent le prix de revient; et comme nulle part — si ce n'est en Angleterre où la main-d'œuvre est très élevée — on n'imprime aussi bien qu'à Paris, dès que les livres parisiens seront offerts au même prix que les contrefaçons belges, le public ne voudra plus de celles-ci pour rien.

Honoré de Balzac obtint son brevet d'imprimeur le 12 août 1826, en remplacement de Laurent aîné, démissionnaire.

On trouverait, sur la liste des faillites déclarées dans cette

période, bien des noms intéressants. Nous n'en citerons aucun, donnant à tous le bénéfice de la discrétion que nous devons à quelques-uns par égard pour les vivants. Mais enfin, il est juste de constater que, pour florissante que fût alors la librairie, les roses, là non plus, n'allaient pas sans épines.

L'ébranlement dont la Révolution de 1830 secoua l'édifice fut terrible. D'affreuses lézardes zébrèrent les façades, et les charpentes craquèrent partout. Le Trésor fit une avanee de trente millions au commerce, pour planter les étais les plus nécessaires et boucher les plus gros trous. La librairie en absorba dix, sur lesquels le grand Ladvocat obtint 40,000 fr.; quatorze ans plus tard, après deux faillites, il était condamné, même par corps, à liquider cette dette en versant 6,000 francs au Trésor, lequel eût agi plus économiquement, j'imagine, en se dispensant de lui faire des frais.

Un document très important pour l'histoire du commerce des livres à ce moment précis a été publié en mars 1831 sous ce titre : *Réponses aux Questions soumises par MM. les Membres de la Chambre de Commerce de Paris à M. Ambroise Firmin-Didot,* ancien Membre de la Chambre de Commerce et du Conseil des Manufactures, sur la Situation de la Librairie et l'Imprimerie, de la Fonderie de Caractères et de la Papeterie (Imp. Firmin-Didot; in-8°, 30 p.).

Même avant 1830, dit l'éminent imprimeur-éditeur, la situation était très inquiétante, « par suite de la démence avec laquelle on a fabriqué des livres depuis seize années et particulièrement de 1820 à 1826. Ainsi, dans une période de neuf ans, de 1811 à 1820, il avait été imprimé 545,412,127 feuilles, soit environ 45,450,920 volumes. Et de 1820 à 1826, c'est-à-dire en six ans au lieu de neuf, on a imprimé 606,889,648 feuilles, ou 50,574,140 volumes environ.

Remarquons qu'à toutes les époques de krach, la surproduction est la principale cause du désastre.

« Produire, toujours produire, sans s'inquiéter si la con-

sommation et les débouchés marchent de pair, » tel est le mal signalé par Paul Dupont en 1854.

De 1830 à 1839, dit Werdet, il y eut de nombreuses faillites de détaillants, par suite des longs crédits et des fortes remises qui les engageaient à *s'encombrer de livres qu'ils ne pouvaient vendre*.

« Les libraires se plaignent que la librairie est ruinée, s'écrie un libraire de Chalon-sur-Saône, en 1841 [1] ; mais à qui la faute ? aux libraires ! Oui, ce sont les libraires qui l'ont mise dans ce déplorable état ; ce sont eux qui par de folles entreprises... l'ont amenée à l'état de discrédit dans lequel elle est tombée. »

La même idée se retrouve, exprimée avec plus de vague et de solennité, dans une brochure publiée l'année suivante : « La librairie s'est perdue par le concours aveugle et inintelligent qu'elle a prêté, dans un intérêt de cupidité mal entendu, à la manie des prétentions littéraires et au fol engouement du public [2]. »

Aujourd'hui, les publications de luxe éditées à grands frais depuis vingt ans subissent une dépréciation moyenne de 60 0/0, et quinze cent mille volumes à 3 fr. 50 courent le pavé de Paris sous le bras des camelots, sans trouver acheteur à cinq sous.

Ce n'est vraiment pas la peine de montrer de nouveau l'ornière. La librairie la connaît bien, et elle se plaît, apparemment, à la creuser large et profonde pour s'y étendre tout à l'aise en y tombant.

C'est peut-être cette pensée qui aura empêché M. Victor Develay d'ajouter à la traduction qu'il a faite du dialogue de Pétrarque, sur l'*Abondance des livres et la réputation des écrivains,* quelques pages bien en situation.

1. *De quelques abus en librairie et des moyens de les combattre,* par Victor Fouque, libraire. Chalon-sur-Saône, 1841 ; imp. de Montalan ; broch. in-8°.

2. *De l'état actuel de la littérature et de la librairie en France,* par Auguste de Lacroix. Paris, imp, A.-T. Breton et Cie, 1842 ; broch. in-8°.

Ambroise Firmin-Didot va jusqu'à donner la formule de périodicité du phénomène pléthorique dont nous parlons. « Il surgit des catastrophes qui, en général, se répètent en librairie tous les dix ans, et qui sont causées par le trop-plein des magasins où les livres invendus perdent chaque jour de leur valeur en vieillissant. »

Les autres causes qu'il assigne au malaise sont, en outre des circonstances mêmes de la Révolution, les restrictions mises à l'exportation par les douanes étrangères, le peu d'instruction des masses, la rareté des bibliothèques publiques et particulières, la diffusion des journaux auxquels le livre ne peut faire concurrence qu'en se vendant à des prix trop bas pour être rémunérateurs, manière de voir qui paraît fort sujette à discussion, les distributions gratuites ou quasi gratuites de livres populaires par les sociétés bibliques et les congrégations, les empiétements de l'Imprimerie royale sur l'industrie privée, et surtout la contrefaçon.

Dans les deux années 1825 et 1826, dit-il, une seule librairie de Bruxelles a fabriqué 318,615 volumes, la plupart pris au *domaine privé* de la France, et représentant une valeur de 1,183,315 francs. Mais que faire dans un pays où la contrefaçon est une industrie nationale, subventionnée par le souverain ?

On essaya bien de lutter. Dix libraires parisiens s'associèrent et fondèrent une librairie française à Bruxelles. Mais quoi ! ils devaient ou contrefaire eux-mêmes les ouvrages de leur fonds, ou les vendre à perte. C'était une fausse opération.

Depuis lors, les mêmes plaintes n'ont cessé de se reproduire.

Une des moindres, celle qui avait trait à la concurrence des prêtres et des religieux, eut un écho inattendu dans les instructions de plusieurs prélats. *Le Courrier de la Sarthe* du 6 décembre 1889 parle de circulaires des évêques de Saint-Brieuc, de Nantes et de Verdun, qui font à tous les

ecclésiastiques et à toutes les maisons religieuses de leur diocèse la défense légale et canonique de faire le commerce de librairie, même sous le prétexte de la bienfaisance.

Pendant toute la monarchie de Juillet et une grande partie du second empire, la question de la contrefaçon, inséparable de la question de la propriété littéraire, est restée à l'ordre du jour. Celui qui dresserait la liste des écrits de tout genre qui furent imprimés sur cette double question depuis 1815 jusqu'à nos jours, en y semant les renseignements historiques et les lueurs anecdotiques convenables, ferait une bibliographie piquante, et non sans utilité.

C'est que, malgré les progrès accomplis, cette question est loin d'être définitivement résolue, non seulement dans les faits, mais même dans les principes. N'a-t-on pas entendu tout récemment des hommes, à qui nul ne peut contester la compétence et les qualités pratiques, soutenir que, dans le système protectionniste, la contrefaçon est plutôt un bien ?

L'Allemagne a toujours été le grand marché de la contrefaçon. Une maison de Leipzig, la maison Brockhaus et Avenarius, qui avait fondé, avec la même raison sociale, une succursale au numéro 60 de la rue Richelieu, inondait l'Allemagne de circulaires offrant toutes les publications belges à ses clients, qui pouvaient envoyer leurs ordres indifféremment à Leipzig ou à Paris.

La librairie parisienne en eut vent, protesta avec énergie, et mit en quarantaine la maison Brockhaus et Avenarius. Celle-ci se défendit vivement ; mais tous ses plaidoyers se résument en ceci : qu'on ne saurait justement reprocher à une maison de commerce de faire des opérations à son avantage.

Ce commerce de contrefaçons offrait des bénéfices si considérables, avec une vente si facile, que plus d'un libraire français, en province surtout, prenait part à la piraterie, sans s'inquiéter des droits des auteurs et de l'industrie nationale.

L'édition française des *Burgraves*, pour ne donner qu'un exemple d'après lequel on peut se figurer le reste, coûtait 5 francs. L'édition belge se débitait à 35 centimes, avec le septième exemplaire gratis.

Aussi les livres de contrebande se vendaient-ils alors en France, comme aujourd'hui les allumettes et le tabac.

Et bientôt on ne se contenta plus de les vendre, on en fabriqua.

En vain des libraires-éditeurs parisiens, au nombre d'une vingtaine, s'entendirent pour « fermer tous comptes et refuser tout crédit aux contrefacteurs et débitants de contrefaçons atteints et convaincus par jugement de s'être livrés à cette coupable industrie » (1846). La mesure honore ceux qui la prirent; mais il est trop clair qu'en obligeant les contrefacteurs avérés à n'avoir d'autres ressources que la contrefaçon, elle allait contre son but.

Alexandre Dunker, libraire de la cour de Berlin, protestait avec non moins de désintéressement et plus d'effet, en fermant sa vente à toutes les contrefaçons d'ouvrages français. Il méritait le brevet de chevalier de la Légion d'honneur, que le ministre Guizot lui envoya en 1847.

« Aucun état n'a eu et n'a autant à souffrir de la concurrence que la librairie, disait Victor Fouque; c'est à qui dévorera son confrère; c'est à qui donnera au rabais. »

Dès ce temps-là (1841), les volumes cotés 3 fr. 50 se donnaient à 2 fr. 75; les volumes cotés 10 francs, à 7 francs ou 6 francs, et les lecteurs de province prenaient l'habitude de s'approvisionner directement à Paris, au détriment des libraires locaux.

On s'ingéniait de mille manières pour attirer l'acheteur, et, si l'on pouvait, lui forcer la main. La circulaire que le libraire-éditeur Renouard envoyait, en février 1842, aux libraires de province, pour leur annoncer la création d'un catalogue mensuel des nouveautés à 20 centimes par an, et offrir de centraliser dans sa maison les dépôts à leur adresse,

contient des considérants bien significatifs, et qui méritent d'être conservés :

« Les *journaux* et les *revues* débitent jour par jour ce qu'on vendait autrefois en volumes.

« Les *cabinets de lecture,* au moyen d'une contribution de quelques centimes, dispensent leur clientèle de toute acquisition.

« La *contrefaçon* dépouille en même temps l'auteur et l'éditeur.

« Le *voyageur* poursuit les habitants dans leur domicile, le *colporteur* les attend dans la rue.

« Les *annonces* perdent leur valeur par leur exagération même.

« Le public, souvent induit en erreur, n'ose plus demander un livre sans le connaître... »

A peine Renouard avait-il formulé ses propositions et exposé ses projets, qu'il se fondait un *Comptoir central de la Librairie* auquel adhéraient du premier coup vingt et une maisons de Paris, et qui allait faire, avec la force de la collectivité, ce que Renouard avait eu l'idée d'entreprendre à lui seul.

Ce fut, pendant quelque temps, un titre pour les libraires de province que d'être « correspondant du Comptoir central de la Librairie ». Mais son administration ne sut pas se garder suffisamment des méprises et des erreurs si faciles dans la manipulation de tant de dépôts divers d'origine et de destination, et dans la tenue à jour de tant de comptes. Elle envoyait à l'un ce qui était attendu par l'autre ; elle tirait sur son correspondant de Fontenay-le-Comte pour la somme que son correspondant de Lons-le-Saunier lui devait. Et la morgue et les mesures autoritaires dont elle prétendait masquer ses fautes ou son insuffisance n'étaient faites pour lui concilier ni les indulgences ni les sympathies. Un des plus importants éditeurs de l'époque, Roret, le créateur des célèbres *Manuels,* rompit le premier, bruyamment. D'autres sui-

virent ; le *Comptoir central de la Librairie* vit sa puissance décroître, et, comme tant d'autres institutions de ce genre, mourut tout doucement d'anémie.

On se plaignait partout de l'envahissement du volume par le feuilleton ; de la multiplication sans vergogne des in-octavo remplis pour un quart de pages blanches, et pour le reste de pages blanchies. On trouve encore aujourd'hui, dans les vieux fonds de cabinets de lecture, *le Comte de Monte-Cristo* en 18 volumes, où les pages qui ne contiennent pas plus de 60 à 70 lettres ne sont pas rares. Il y avait mieux : des éditeurs annonçaient l'ouvrage en quatre ou cinq volumes d'un auteur en vogue, en stipulant qu'ils livreraient d'abord la première partie avec un autre roman en un ou deux volumes d'un auteur ignoré, et la seconde partie plus tard et accompagnée de la même manière. Si bien que, pour avoir *Horace*, de George Sand, lequel avait déjà été publié par *la Revue indépendante*, il fallait prendre les deux premiers volumes avec *l'Échelle de soie*, recueil de nouvelles dues à Hippolyte Lucas, et le troisième avec *les Souffrances et les ambitions de Gabriel Rousconnetz*, en deux volumes, par Henry Berthoud. On ne devenait donc possesseur des trois volumes, à dix-huit lignes à la page, d'*Horace*, qu'en souscrivant à sept, au prix de 37 francs.

Victor Magen, « éditeur-libraire-commissionnaire pour les cabinets de lecture, » prenait spontanément l'engagement d'honneur de ne plus éditer des romans déjà publiés en feuilletons.

A peu près en même temps (avril 1842), un certain nombre de libraires-commissionnaires s'engagent, d'honneur aussi, à ne pas envoyer d'office à leurs correspondants les romans nouveaux, à moins qu'ils n'aient vingt-trois lignes à la page et vingt-trois feuilles au volume, et à ne jamais y joindre un autre volume non demandé.

Le malheur était que, même en signant cet engagement, les libraires-commissionnaires exceptaient les ouvrages de

leur fonds; et que, depuis, plusieurs d'entre eux ne se firent pas scrupule d'éditer des livres dans les conditions qu'ils blâmaient chez leurs rivaux. Le *Monte-Cristo* dont je parlais tout à l'heure sortait de l'officine éditoriale de Pétion, l'un des signataires.

La plaisanterie se corsait lorsqu'un reste d'édition de quelque ouvrage mal vendu était remis sur le marché avec un nouveau titre et parfois un nouveau nom d'auteur. L'éditeur de Potter s'était fait une spécialité de cet ingénieux trafic. *Les Escrocs de Paris,* en quatre volumes in-12, par Hippolyte Vallée, s'étant obstinés à rester en magasin, de Potter les offrit bientôt au public comme une nouveauté sous le titre de *Noiraud le juif, ou les Brigands du château de Saint-Chaumont.* L'étiquette fit merveille apparemment, car il l'appliqua aussi à quatre autres volumes in-12 du même auteur, appelés primitivement *le Recéleur;* mais, comme il ne faut abuser de rien, une partie des exemplaires du *Recéleur* devinrent *les Ombres du château de Bourbonne, ou les Crimes d'un forçat,* par Gustave Debeauval.

Le plus joli tour que nous connaissions du libraire de Potter fut sa publication des *Souvenirs militaires du temps de l'Empire,* dont le premier volume se compose d'un mémoire sur la campagne de Portugal en 1807, et le second de l'histoire du cardinal Wolsey, ministre d'État sous Henri VIII, au commencement du XVIe siècle.

Tous les auteurs n'acceptaient pas ces métamorphoses d'un esprit placide. Un éditeur qui a laissé un nom dans les annales romantiques, H. Souverain, ayant republié *les Aventures galantes de Margot* sous le titre *les Galanteries de Margot,* M. Arsène Houssaye lui fit un procès et l'obligea à rétablir le titre primitif.

Deux autres moyens, souvent combinés ensemble, étaient encore employés pour faciliter l'écoulement des livres : les loteries et les primes.

On se rappelle que Beaumarchais avait offert à ses souscripteurs pour 200,000 francs de primes divisées en 400 lots. Il était, là encore, un précurseur. La plus grosse affaire de ce genre fut le Chateaubriant en trente-deux volumes à 8 francs, de *Pourrat frères,* avec un gros lot de 100,000 francs et 80,000 francs de primes en livres, à distribuer par voie du sort entre 4,900 souscripteurs (1836). Plus tard (1848), une association de libraires obtint, en arguant des dommages causés au commerce par la Révolution, d'ouvrir une souscription avec primes; mais, par arrêté du 29 septembre, le ministre de l'intérieur, qui était alors J. Senard, considérant qu' « au lieu de procéder par vente de livres sur un catalogue visé par l'autorité, et avec un simple avantage aléatoire accordé aux acheteurs, on a ouvert un bureau de distribution de billets au porteur... », retirait l'autorisation précédemment accordée.

Une nouvelle tentative fut faite vers la fin de 1849. Une « Union des éditeurs » se forma pour acheter à la *Loterie des artistes,* dûment autorisée, 200,000 francs de billets, qu'elle donnait en primes aux acheteurs de livres; on vendait à bas prix aux libraires détaillants qui les plaçaient dans leur clientèle. Un certain Bouton, « éditeur des Almanachs liégeois de la cour de Rohan, » fit du scandale autour de cette affaire, la déféra devant les tribunaux, et finit, après une longue procédure, par être condamné comme calomniateur; mais il avait, auparavant, réussi à ruiner l'opération de l'*Union des éditeurs.*

A propos de la Révolution de 1848, on nous saura gré de reproduire ici la lettre que la maison L. Hachette et C[ie] écrivait, le 26 février, à l'imprimeur Duverger :

« Que ce soit l'honneur de la Révolution de février 1848, aussi bien que de celle de juillet 1830, d'avoir éclaté et triomphé en trois jours sans apporter avec elle la désorganisation du commerce et de l'industrie, et sans tarir un instant les sources de la richesse nationale.

« Nous vous prions, monsieur, d'organiser immédiatement, pour le compte exclusif de notre librairie, trois presses à bras pour lesquelles nous vous assurons un travail de trois mois.

« Nous prenons aujourd'hui le même engagement avec trois autres imprimeries, celles de MM. Paul Renouard, Crapelet et Panckoucke. »

Revenons aux primes. Elles étaient liées le plus souvent à la souscription aux publications par livraisons à 30 centimes, inaugurées vers 1841 par Curmer et par J.-J. Dubochet. On donnait des primes en horlogerie, bijouterie, meubles, etc. Des libraires de province furent même poursuivis et condamnés, à la requête de la Faculté de médecine, pour avoir fourni de l'eau à rendre l'ouïe aux sourds, dans des flacons cotés 16 francs.

Avec ou sans primes, le système des livraisons était plein de pièges et de surprises. Le moindre désagrément qui pût arriver était que la publication commencée s'arrêtât avant la fin. Plus grave et plus fréquent était l'ennui d'avoir souscrit à un ouvrage qui devait être complet en cinquante livraisons, par exemple, et qui, à la soixantième, se trouvait à peine à la moitié. C'est par un procédé de ce genre que *la Henriade* finit par coûter 500 francs. Mais cela n'approche pas encore du *Plutarque* entrepris par le même éditeur, nommé Dubois, si je me souviens bien. La publication en dura des années, et les malheureux souscripteurs se trouvèrent entraînés à une dépense de huit à neuf mille francs. Les grandes dames de l'aristocratie anglaise ne dédaignaient point de gagner par leurs sourires et quelquefois par un baiser des partisans à leurs amis politiques, aux jours de grandes luttes électorales. Dubois exploitait le même filon de faiblesse humaine, et envoyait de jeunes et jolies femmes lui racoler des souscripteurs. On racontera toujours l'histoire de ce jeune officier qui, ayant vendu assez cher une jument à un placier du *Plutarque,* crut ne pouvoir faire moins que de souscrire. Il pensait

s'engager pour une trentaine de francs. Au bout de trois ou quatre ans, il reçut un énorme ballot de livraisons arriérées et une note à payer de quatre mille et quelques cents francs. Je crois que les tribunaux donnèrent, en cette affaire, tort à Dubois. Mais on voit sa manière de procéder.

L'éditeur des *Drames judiciaires,* rue du Hazard-Richelieu, 6, eut, en décembre 1848, l'idée géniale, surtout en république, de décorer ses souscripteurs. Voulant « laisser un témoignage de gratitude à ceux de ses correspondants qui s'occuperont avec le plus de zèle du placement » de ses *Drames judiciaires,* il décernera :

Deux médailles d'or de 250 francs chacune aux deux premiers qui lui apporteront 200 abonnements d'un an ;

Dix médailles de vermeil, pour 100 abonnements;

Dix médailles d'argent, pour 50 abonnements ou l'achat de 5,000 livraisons séparées;

Et un nombre illimité de médailles de bronze pour 30 abonnements ou 2,000 livraisons séparées. La livraison se vendait 0 fr. 50.

Penaud frères me semblent avoir plagié cet homme de génie lorsque, pour écouler leur stock des *Mémoires d'outre-tombe* en douze volumes in-8°, ils ornèrent d'une médaille d'argent chacun des 500 premiers souscripteurs (90 francs, moins 25 francs de remise).

Un autre inventeur de primes originales fut W. Duckett, l'éditeur-propriétaire du *Dictionnaire de la conversation,* qui, après des démêlés épiques avec l'imprimeur Plon, finit par être judiciairement autorisé à faire imprimer la seconde édition de son *Dictionnaire* par Firmin-Didot, en lui donnant pour appât auprès des 6,000 premiers souscripteurs sa *Caisse gratuite de prévoyance et de survie.* C'est une assurance contractée pour la somme de 12 fr. 50 en faveur de chaque souscripteur et réversible sur ses enfants; la liquidation en aura lieu en 1902, et on calculait, à l'époque (1852), que la

probabilité de répartition était de 6,500 francs pour chacun pour des héritiers directs ou pour les survivants. Nous n'avons plus que dix ans à attendre pour voir ça.

Notons, en passant, un événement considérable : la fondation du *Cercle de la Librairie,* dont la première assemblée générale constitutive eut lieu le 8 mai 1847, à la mairie du XI[e] arrondissement, avec Ambroise Firmin-Didot pour président, et le futur secrétaire général du gouvernement provisoire, Pagnerre, pour secrétaire.

En jetant un coup d'œil rétrospectif et statistique sur la période qui précède le second empire, on trouve que, de 1830 à 1845, il se publia 87,930 ouvrages ou brochures, soit une moyenne annuelle de 5,862. En prenant une moyenne de 2 volumes et demi par ouvrage et de 1,200 exemplaires par édition, — ce qui est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité, — on arrive à un total de 360 millions de volumes.

Du 1[er] janvier au 20 décembre 1848, on imprima 23,435 ouvrages, brochures, pamphlets et chansons. Il y avait, à Paris seulement, environ 600 presses mécaniques et 1,000 presses à bras. Mais les journaux et revues, dont nous ne parlons pas ici, en occupaient, naturellement, une grande partie.

En 1845, les importations de la libraire française montèrent à 1,290,926 francs, et les exportations à 6,349,984 francs.

Voici les chiffres de l'exportation pour les dernières années :

1847.	5,165,125 francs.
1848.	4,531,043 —
1849.	5,059,710 —
1850.	5,736,940 —
1851.	6,479,827 —

Ces chiffres s'accroissent considérablement à mesure qu'on se rapproche du temps présent. Ils atteignent leur summum en 1885, où l'exportation dépassa une valeur de 19 millions

de francs. Depuis, elle a notablement baissé. Ainsi, de 1888 à 1890, elle a oscillé entre 3 millions et demi et 4 millions et demi de kilogrammes, représentant une valeur de 14 à 18 millions de francs.

En 1857, le président de la Chambre des imprimeurs de Paris, M. Guiraudet[1], évaluait à 8,000 le nombre d'ouvrages que la France imprimait par an. En 1881, il y en eut 10,677. En 1883, un statisticien curieux calculait qu'il fallait 300 romans nouveaux par an à la consommation des lecteurs parisiens, tandis que, de 1832 à 1848, 25 environ suffisaient; il ajoute qu'il n'y avait, en ce temps-là, qu'une quinzaine de faiseurs, et qu'aujourd'hui on en compte une soixantaine au moins. En 1890, le *Journal de la Librairie* a enregistré plus de 13,600 publications.

Dans son *Histoire de l'Imprimerie,* publiée en 1854, Paul Dupont estime à plus de 40 millions la valeur créée annuellement par l'imprimerie. Depuis, la production a augmenté de plus d'un tiers, et la valeur a dû s'élever proportionnellement ou à peu près. Mais il ne faut pas oublier — et il en avertit avec un grand bon sens — que « les valeurs de librairie sont souvent idéales ». Elles sont en outre variables à l'excès, et la rame de papier imprimé qui, au sortir de la presse, a centuplé de prix, vaudra souvent, au bout de quelques années, moins que le papier blanc.

De là, les librairies de solde qui ne datent pas d'hier, comme celle d'Edme Picard, 11, rue Saint-André-des-Arts, et *la Librairie universelle,* 30, rue de la Harpe. Celle-ci liquidait à 7 fr. 50 des volumes de 25 francs, tels que *l'Été à Paris* et *les Beautés de l'Opéra*. L'autre offrait *les Français peints par eux-mêmes,* avec figures en couleurs, à 70 francs au lieu de 200 francs, et, avec figures en noir, à 50 francs au lieu de 120; un *Lacépède* en 15 volumes et un atlas, à 40 francs

1. *Coup d'œil sur la typographie et la librairie à l'Exposition universelle de* 1855. Paris, imp. Guiraudet et Jouaust (1857), broch. grand in-8°.

au lieu de 90; un *Palladio,* Mathias, 1842, à 60 francs au lieu de 335; et un *Voyage de l'Astrolabe* en 20 volumes, grand in-8°, et 5 volumes in-folio, à 300 francs au lieu de 1,500.

Ceci date de 1849. Ce n'est pas en 1891 qu'on manque d'exemples analogues.

De là aussi, dans une sphère inférieure, l'industrie des camelots du livre, qui fleurit plus que jamais sur nos boulevards, et qui a eu au moins un martyr, comme nous l'apprend *le Journal de la Librairie* du 15 mai 1841 : « Un homme bien connu des libraires de Paris, auxquels il achetait des queues d'édition et même des éditions entières de livres dits *bouillons,* pour les revendre à vil prix sur la voie publique, le nommé Alour, s'est noyé il y a deux jours; il avait acheté, la veille, une certaine quantité de volumes au libraire Béchet, rue de La Harpe, et, contre son attente, il n'avait pu en trouver le placement à aucun prix. »

Puissent ces lignes exhumées inciter ses congénères à une cotisation modeste, mais unanime, pour lui ériger quelque effigie dans un coin de la rue du Croissant!

Une partie de ces rossignols s'écoulait aussi, avec les livres spécialement fabriqués pour leur clientèle, par les mains des colporteurs, qui, à la fin du règne de Louis-Philippe, étaient au nombre de 3,500, divisés en brigades, sous la direction de 300 patrons, et qui vendaient, bon an mal an, dans les campagnes et les petites villes, neuf millions de volumes, représentant un capital de six millions de francs.

L'Empire leur imposa l'estampille; ce qui les gêna, sans doute, mais ne les détruisit point. Ils ont disparu peu à peu, pourtant, et l'on n'en rencontre plus guère, grâce surtout aux dépôts de livres scolaires et populaires que créent, dans chaque village, au besoin chez l'épicier ou le barbier, de grandes maisons d'édition, comme la maison Hachette, notamment.

C'est un monopole dont elle jouit dans beaucoup de localités, mais qu'on ne saurait trouver vexatoire, puisqu'il est utile et qu'il est le résultat de son intelligence et de son acti-

vité commerciales. Quant au monopole qui lui est attribué dans les gares, il n'a cessé de soulever des protestations, depuis celles de Chaix, en 1854.

Je crois que la conclusion la plus nette qui puisse se tirer de cette revue à bâtons rompus, *desultory*, comme disent les Anglais, c'est que, sous les infinies variations d'aspect et diversités de surface, le fond reste à peu près toujours identique, les mêmes phénomènes se reproduisant avec plus ou moins d'intensité dans les circonstances analogues, les mêmes causes amenant les mêmes résultats.

Il y a réellement bien peu de nouveau à noter de nos jours, dans ce commerce des livres et des imprimés de toutes sortes, — non, pas même le goût de collectionner des affiches. Dès 1855, on avait remarqué, à l'Exposition, les impressions en couleurs et en chromo de Plon et Meyer, de Paris, et de Silbermann, de Strasbourg; les grandes affiches de chemin de fer imprimées par Paul Dupont, par Napoléon Chaix, par Maulde et Renou, avaient attiré l'attention et obtenu des éloges, — surtout une affiche en rouge et noir, avec illustration, mesurant $2^m,10$ sur $1^m,50$, et imprimée par Chaix pour la « Bibliothèque du voyageur ». Mais bien auparavant, le 23 avril 1846, un anonyme écrivait au *Journal de la Librairie* que, si les libraires de province faisaient peu d'affaires, c'est que, souvent, ils ne prenaient même pas la peine de faire la publicité dont les éditeurs leur fournissaient les moyens. « Comment se fait-il, disait-il en spécifiant, qu'un libraire bien connu des éditeurs de Paris vende les affiches illustrées à raison de 50 centimes aux collectionneurs, et qu'une des bonnes maisons du Midi emballe ses paquets de renvois de nouveautés avec une botte de prospectus nouveaux tels que ceux que nous avons l'honneur de vous soumettre comme échantillon ? »

Voilà qui est formel : les collectionneurs d'affiches existaient, et en assez grand nombre pour qu'un libraire trouvât plus de profit à leur vendre directement ses affiches dix sous

pièce qu'à faire servir celles-ci à une publicité dont le rapport lui paraissait sans doute problématique à l'excès. Et de fait, *le Livre moderne* nous donnait naguère des spécimens d'affiches romantiques dignes de faire la joie de tout amateur.

En somme, on ne saurait risquer une excursion dans le passé sans rencontrer, à chaque pas, l'image avant la lettre du temps présent ; et c'est bien ce qui fait le charme de ces promenades à travers le vieux-neuf des souvenirs et le bric-à-brac de l'histoire.

B.-H. GAUSSERON.





AUTOPSYCOGRAPHIES

OU

RÉVÉLATIONS PAR AUTOGRAPHES



Une nouvelle envolée d'autographes. — *Barbey d'Aurevilly et l'*Amour impossible. — *Roger de Beauvoir et ses procès avec sa femme.* — Henri Rochefort, auteur dramatique. — *Vers galants d'Alphonse Duchesne à Mme de Girardin.* — *Lettre de Mlle Raucourt à Mme de Ponty; Mœurs anandrines.* — *Eugène Giraud à Dantan jeune.* — *Granville à un amateur d'autographes.* — *Gounod intime.*



LAISSONS s'envoler, hors de nos cartons, une série nouvelle de petits papiers. Ceux-ci sont variés et offrent un intérêt prismatique, car ils sont diaprés de toutes les nuances de la curiosité. Est-il besoin d'accommoder ces lettres venues de toutes parts de longs commentaires sur les épistoliers et leurs destinataires? Nous ne le pensons pas; les autographes publiés ici portent en eux, toute leur moralité et même leur immoralité. A ce dernier point de vue, nous recommandons la lettre de Mlle Raucourt.

Sans autre préambule, ouvrons la porte à ces billets intimes :

Barbey d'Aurevilly et « l'Amour impossible ».

« Monsieur,

« Un de mes meilleurs amis m'a conté que vous aviez lu *l'Amour impossible* et qu'il vous plaisait d'en dire un peu de bien, ce qui me plaît infiniment, à moi. De toutes les personnes que je lis et que j'admire, vous êtes très certainement celle dont j'eusse le plus demandé l'approbation si j'avais cru pouvoir l'obtenir.

« Permettez-moi donc, monsieur, de vous offrir un exemplaire de mon petit livre. C'est un remercîment et un hommage. *A tout seigneur, tout honneur!* dit le proverbe ; il est bien juste qu'un romancier offre son livre à un docteur en romans.

« Si je ne craignais le souvenir de la scène d'Oronte, je souhaiterais que *l'Amour impossible* rendît très *possible* une amitié entre nous. Mais au moins, monsieur, puis-je espérer qu'il rendra *possible* de vous exprimer mieux que dans un billet tracé à la hâte la sympathie que vos écrits ont su m'inspirer pour votre personne, depuis longtemps.

« En attendant, agréez, monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

« Jules-A. Barbey d'Aurevilly. »

10 *bis*, rue Ville-Évêque.

La suscription de la lettre est curieuse. Elle porte : Monsieur Philarète Châles (*sic*).

Nous ne saurions dire si Philarète Chasles fut satisfait de se voir orthographié de cette façon toute fantaisiste. Après d'Aurevilly, son ami de Beauvoir, qui eut de grandes infortunes conjugales.

Roger de Beauvoir et ses procès avec sa femme[1].

Dimanche 5 juin 1859.

« Mon cher défenseur,

« Comme je ne le prévoyais que trop, *des affiches de vente* ont été apposées à ma porte par Mme R. de B... et à sa requête seule. Elle a, dit-elle, quitté son cessionnaire, le sieur Guillemin; elle veut gérer ses affaires seules et, pour ce, nous fait vendre mobilièrement pour quatre termes qui lui sont dus. Vous savez que 50,000 francs sont cependant à Beauvoir et qu'elle est certes assez garantie. Obtenez donc de Levaux, son avoué, que demain midi l'huissier n'enlève pas de chez moi le portrait de ma mère, celui de mes enfants et le sien au bas duquel une main vengeresse a écrit ces six vers :

Le malheur est par elle entré dans ma maison :
Par elle, j'ai mangé le pain de la prison;
J'ai vu mes fils captifs et mon foyer sans âme,
Ma fille en un cachot! — Ainsi donc, mère ou femme,
Depuis qu'elle m'accable, elle a bien mérité
De la haine des miens dans ma postérité!

« Ne m'oubliez pas, cher ami, et rendez-moi ce service.

« Votre bien dévoué.

« ROGER DE BEAUVOIR. »

Autre lettre du même, mais d'une note plus gaie. Elle est adressée à Eugène Guinot:

Du château de la Folie-Bellanger.

Santeny (Seine-et-Oise), 18 novembre 1847.

« Cher et ingrat ami,

« Je t'ai bien reconnu à ta paresse de chanoine. Faire six lieues pour voir un *Eugène,* cela n'appartient qu'à un

1. Mme Éléonore-Léocadie Doze, actrice et femme de lettres, née en 1822. Elle débuta, en 1839, à la Comédie-Française, et mourut en 1859.

ami comme Tussac; aussi je te renie. Il y avait ici bon feu, bonne mine et mauvais lits; mais on dort si commodément, à l'heure qu'il est, dans les stalles de la Comédie-Française, que tu te serais rattrapé en ce bel endroit.

« Gatayes t'a demandé à tous les échos; pour Clairville, il m'a envoyé une fort jolie chanson sur l'air : *Je suis soldat, mon pays avant tout!* Tu aurais pu, toi, m'en faire une sur ce refrain : *Je suis flâneur, mon club passe avant tout!*

« Ce diable de club t'avait sans doute pris, car depuis longtemps je ne crois plus aux libraires!

« Benazet est le tien, je le sais; mais tu dois avoir fini ta copie pour ce prince de la Rouge et de la Noire.

« Je propose les changements suivants pour Tussac :

« 1° Appeler l'oncle, Benazet;

« 2° Le jeune homme, Guinot le Blagueur;

« 3° L'ami Tussac, la Rifla, fla, fla;

« 4° La jeune veuve, la comtesse Baden-Bade.

« En travaillant ainsi, nous aurons un grand succès.

« Les arbres sont aussi nus que le style de Nisard. Voici l'hiver, mon bien bon ami, je me chauffe en pensant ici à bien des choses amères.

« Si *Tussac* n'est pas joué avant 1848, il aura le choléra; dépêche!

« Moi je travaille de mon côté à ces trois actes, bien plus durs, mais, avant tout, mettons à profit l'offre de Maurin.

« A toi de cœur.

« ROGER DE BEAUVOIR. »

Henri Rochefort, auteur dramatique.

« Monsieur,

« Après avoir déposé, il y a quelque temps, à l'Odéon, le manuscrit d'une pièce en trois actes intitulée *Noémi*, je reçois ces jours-ci une espèce de billet d'enterrement lithographié qui m'annonce que l'administration regrette, etc.

« Je comprends très bien que le sujet vous ai paru dange-

reux et l'exécution un peu réaliste pour votre scène, mais je crois avoir mis dans la construction assez d'habileté et assez de verve dans le dialogue pour que l'ouvrage ne passât pas ainsi inaperçu sous les yeux d'un directeur homme de lettres. Tout en usant de votre droit, qui est de ne pas lire les pièces qu'on vous remet, il me semble, monsieur, qu'il serait utile de vous faire remplacer par des gens dont l'intelligence fût assez développée pour apprécier le mérite même relatif d'une œuvre.

« Or, une lecture consciencieuse de la pièce aurait certainement provoqué une réponse plus sérieuse que cette notification d'huissier. Je regrette donc à mon tour, pour parler comme votre prospectus, que vous croyiez devoir employer envers les jeunes auteurs, qui ont surtout besoin d'encouragement, ce procédé maladroit et même quelque peu cavalier.

« Veuillez agréer, monsieur, mes salutations les plus empressées.

« Henri de Rochefort. »

7, rue des Deux-Boules.

Toujours rageur, ce diable d'homme !

Lettre du peintre Eugène Giraud à Dantan jeune.

« Mon cher Dantan,

« Permets-moi de te faire un cadeau ; je dis cadeau, ce n'est pas de trop. L'homme qui te remettra ce mot est celui de qui t'a parlé ton frère. C'est un trésor pour un artiste, et si je ne le prends pas, c'est que je n'ai pas assez de service à lui faire faire ; tu peux avoir une confiance sans bornes en lui, tu peux lui confier depuis cinq centimes jusqu'à trois millions de francs ; tu peux le nourrir avec du vieux plâtre ou du filet de chevreuil, tout lui est bon ; enfin, j'attends de toi de grands remercîments par la suite.

« En attendant, reçois les amitiés de ton tout dévoué.

« Giraud. »

Vers galants d'un ancien rédacteur du Figaro *à Mme Delphine de Girardin, en lui offrant les « Chants d'un oiseau de passage ».*

Je n'ai, dans les États où le génie est roi,
Ni sceptre mérité, ni puissance usurpée;
Je n'ai point mis mon âme au fond d'une épopée,
Ni créé des romans où sonne le beffroi.

Je ne courtise pas, en poésie antique,
Vénus ou bien Junon, la déesse aux bras blancs;
Je n'ai pas, comme vous, de la muse tragique
Dénoué la ceinture et caressé les flancs.

Je n'ai fait que des vers sans orgueil et sans charmes,
Nus comme des enfants qu'on vient de mettre au jour;
Les uns sont nés tandis que je versais des larmes,
Les autres sont éclos quand je rêvais d'amour.

Mon cœur qui les a faits, et seul pouvait les faire,
Les envoie à tous ceux dont l'amour serait doux
Et que l'intelligence élève dans sa sphère :
Voilà pourquoi, madame, ils s'envolent vers vous.

ALPHONSE DUCHESNE.

Ce poète, bien oublié de la génération actuelle, a eu son heure de célébrité. Une série de lettres parisiennes, publiées jadis dans *le Figaro,* sous le pseudonyme de Junius, et qui eurent alors un succès énorme, avaient pour auteur Alphonse Duchesne, déjà nommé, et Alfred Delvau, son collaborateur.

Ces lettres piquantes furent attribuées successivement à des célébrités littéraires du temps, parmi lesquelles nous citerons Monselet, Barbey d'Aurevilly et Jules Vallès.

En vérité, Alphonse Duchesne était un homme de valeur, un journaliste militant, un type d'écrivain qui vaudrait une étude légère.

Grandville et un amateur d'autographes.

« Sans en avoir l'air, mon cher monsieur Guérin, c'est encore un autographe que vous voulez de moi; mais en me fournissant le papier, vous auriez bien dû me donner et tailler

la plume, car le collectionneur dans les mains duquel cette lettre va tomber aura une bien pauvre idée de mon écriture qui est ordinairement magnifique, et la postérité qui voudra me juger par l'inspection de mes jambages sera bien induite en erreur.

« Le prétexte que vous m'avez donné (dit-on donner un prétexte?) pour me faire écrire était assez bien imaginé, mais néanmoins je vous ai deviné; toutefois je vais faire comme si je ne me doutais de rien et vous satisfaire au sujet de ma collection du musée de Versailles.

« J'ai jusqu'à la vingtième livraison, pas au delà. Ce matin, j'ai eu le courage, le temps et la force de tirer et fouiller le tiroir où je mets ces gravures, et, tout en soulevant des papiers couverts de poussière, le ressouvenir m'est venu de chercher ces lettres autographes dont je vous ai parlé, qui vous sont destinées, promises et depuis si longtemps; mais en vain, ma recherche n'a abouti à rien, je n'ai pu mettre la main dessus; il faut donc, mon cher Monsieur, que vous ayez de nouveau la force de prendre patience jusqu'au jour où je ferai un inventaire général de mes paperasses.

« Jusque-là, recevez purement et simplement mes poignées de main d'amitié et mes remerciements bien sincères à l'occasion de votre continuelle obligeance.

« Mille bonjours. Je repars pour Saint-Mandé. Je date donc cette lettre de Paris, 2 juillet 1838.

« Tenez une belle signature *pour vous.*

« J.-J. GRANDVILLE. »

Effectivement, la signature du spirituel artiste est moulée; on voit qu'il y a mis un certain amour-propre.

Gounod intime.

Vendredi soir 23 février 1883.

20, place Malesherbes.

« Ma chère amie,

« Ma journée d'aujourd'hui a été trop remplie pour me

laisser vous dire qu'il m'avait été impossible d'aller hier soir chez vous. Je suis surmené de fatigue et d'affaires : il m'a fallu pourtant rendre hier, dans la soirée, deux civilités obligatoires. Mercredi soir, j'étais allé chez Diémer qui, depuis des années, attendait que je me rendisse à son invitation.

« Je vois venir le moment où il me faudra les décliner toutes; tout cela me prend de mes forces et de mon temps. En vérité, à Paris, *l'existence* est l'assassin de la *vie*.

« Le jour, j'appartiens Dieu sait à quoi! Je voudrais bien, au moins le soir, être un peu à moi-même, je veux dire à mon cher art, qui finira par me quitter si cela continue!...

« Enfin, à la grâce de Dieu : au bout du fossé, la culbute!

« Et les lettres! Si vous voyiez mon bureau! Il n'y a plus que de cela! — Moi aussi, je suis dans les *inondés!*

« Adieu, et toujours bien à vous.

« C. Gounod. »

Lettre de Mlle Raucourt, célèbre tragédienne[1].

Nous engageons nos abonnés à lire ou plutôt à savourer cette épître très suggestive, à travers des flots de gaze qui la voilent à peine : c'est un vrai régal de curieux.

Voici le nom et l'adresse de la personne à laquelle cette lettre éminemment *saphique* est adressée :

Madame de Ponty, au château de la Chapelle-Saint-Mesmin, près Orléans.

Bruxelles, ce 21 messidor.
Dimanche, 10 juillet.

« Comme mon cœur te remercie, mon amour, de ta bonne lettre, en date du 5! Que j'en avais besoin pour me remettre

1. Françoise *Clairien*, dite *Saucerotte*, dite *Raucourt*, née à Dombasle en Lorraine, le 29 novembre 1753, mourut à Paris le 15 janvier 1815. Elle parut pour la première fois à Paris, le 23 septembre 1772, dans le rôle de *Didon*. Sa réputation de Lesbienne a été consacrée par divers articles de « l'Espion anglois. » (Voir la *Secte anandrine.*)

du culbuti que m'avait causé ta dernière! Je ne pourrai jamais t'exprimer l'état où elle m'avait mis, les pensées qu'elle avait fait naître. L'étrange chose que le cœur humain! je serais au désespoir que tu te distraye au point de ne pas t'apercevoir de mon absence, et lorsque tu me dis que tu t'ennuye, que tu t'attriste, je m'en afflige et m'en inquiète au point de tout abandonner et de me mettre dans le courrier de la malle pour t'aller chercher. Oui, mon Henriette, je m'en sens capable; pour moi la seule chose impossible, c'est de vivre sans ton amour. — Je suis charmée que la salle de bain et tes lieux à l'anglaise te plaisent; ils ont été créés par moi pour toi, et j'ai lieu d'espérer que quand tu en fais usage, tu pense à celle qui dirigea les travaux. Tu ne m'as pas dit si tu avais été contente des vases à mettre des fleurs; par malheur il n'y en a plus guère à présent. Fais acheter des œillets au marché, ils doivent être communs et il en faut dans les anglaises.

« Je suis surprise que tu n'aye pas vu Mme Dugazon; elle devait partir deux jours après moi à ce que m'avait dit Labuxière. Riboutet m'avait bien fait promettre que sa femme ne tarderait pas à t'aller voir, mais que je désirerais que toutes ces distractions que je t'ai préparées te paraissent insuffisantes et que tu cède à mon instante prière de me venir trouver. Je t'assure que tu ne t'en repentirais pas; de tous les pays où nous avons voyagé ensemble, il n'en est pas un qui vaille celui-ci pour les promenades; aussi est-ce mon unique plaisir. Je fatigue mon corps pour distraire ma pensée, toujours et malgré moi elle se porte vers toi; alors mon cœur se serre et toutes mes jouissances sont dans le passé et dans l'avenir; j'ai pourtant été hier dans les grandes aventures. Je t'ai mandé que Barras était venu me voir plusieurs fois; il m'avait engagée pour hier à dîner. J'y ai été; Talma et sa femme y dînaient aussi; il y avait fort bonne compagnie. Après dîner, il m'a menée en calèche promener à la Force. Je n'ai de ma vie rien vu d'aussi beau, et comme je t'ai désirée! Je suis rentrée à neuf heures et j'ai fait une toilette pour aller souper chez le Préfet dont la femme m'avait invitée. Le jardin

était illuminé; il y avait soixante personnes dont au moins vingt femmes, toutes parfaitement mises et plus que moitié très jolies. Je me suis retirée de bonne heure de cette espèce de fête. Mme de Pontécoulant est une excellente femme, mais horriblement bavarde. Son mari a les meilleures manières. D'après ce qu'il m'a dit, je crains bien que notre séjour ici ne soit encore long! Cela me désespère, puisque cela retarde d'autant mon autre voyage et mon retour. Après demain, nous allons à Gand pour jouer *Cinna* au passage du Consul; c'est le maire de la ville qui nous y invite et la ville nous défraye. C'est l'affaire de trois jours; écris-moi toujours ici, j'aurai mes lettres. Le Consul en sortant de Gand va encore faire une tournée avant de venir ici, où tous les ministres et les bureaux vont s'établir; cela ne nous annonce pas un court séjour. Cette ville est réellement superbe, on ne se lasse point de la parcourir, et si tu y étais avec moi, je suis sûre que je m'y plairais. Voilà une bien longue lettre. Oh! dis-moi de bonne foi en réponse si tu ne te fatigue pas de me lire; c'est ma seule jouissance que de me transporter en pensée auprès de toi; il me semble que je te parle quand je t'écris, et, en me fesant cette illusion, j'ai une heure de bonheur par jour. Bonsoir, chère et bien aimée Henriette, car c'est le soir que je t'écris. Je rentre de promener Mlle Mars, qui est émerveillée des beautés de ces campagnes-ci. A chaque pas, nous disions toutes deux : Si Mme de Ponty était là, elle trouverait cela charmant. Toi, toujours toi, cela peut-il être autrement puisque tu es mon unique pensée? Bonsoir encore une fois à la compagne que mon cœur s'est choisi; il est si rempli d'elle que j'espère qu'un rêve consolateur va me porter à ses côtés, dans ses bras. — Henriette! quinze jours! et c'est à peine le sixième de ma pénitence. C'est pour en mourir.

N'est-ce pas complet! — Cette Raucourt montrait son *anticonformisme* avec une candeur adorable!

Bornons ici, pour cette fois, notre *Charavaysme*.



LES ÉCHOS DU LIVRE MODERNE

NOTES ET NOUVELLES



MESSIEURS! un toast aux jeunes de la littérature!

Une revue de quinzaine, vive, légère, militante, nourrie d'esprit moderne, peuplée de chansons exquises et de poésies aux rythmes nouveaux, LA PLUME, dirigée par M. Léon Deschamps, s'est avisée récemment de piédestaliser *le Livre moderne* et son directeur, dans une pompeuse livraison spéciale à grand flafla. La rédaction de LA PLUME n'y avait que le tort de faire sonner des louanges un peu hâtives et aussi d'afficher notre nom *comme rédacteur en chef de ladite livraison,* ce qui flairait vraiment trop l'impudence de la réclame, sinon une inconsciente charlatanerie fort peu dans nos mœurs, généralement amies des solitaires retraites à l'abri de l'éclat des publicités criardes et boulevardières.

La livraison de *la Plume,* faite en dehors de notre initiative et même de notre concours, a été rédigée par la jeune rédaction de ce journal habitué à consacrer chaque mois une

monographie à certaines écoles récentes et à des expressions d'art ou de littérature de l'époque actuelle.

Il nous serait agréable de présenter à notre tour *la Plume* aux amis du *Livre moderne,* mais nous aurons quelque délicatesse à ne pas le faire aujourd'hui. Le coup de tam-tam de cet aimable jeune confrère en faveur de notre paisible publication n'a peut-être pas été aussi discret que nous l'eussions désiré ; nous ne mettons pas en doute la sincérité de son hommage, mais il nous conviendra, pour dire tout le bien que nous pensons de *la Plume,* actuellement rédigée par toute la nouvelle génération montante, d'attendre qu'on ait oublié les portraits trop flattés et les témoignages ultra-sympathiques dont nous avons été la précieuse victime de sa part.

Restons donc provisoirement en coquetterie réglée.



Finies les honorables sinécures, émiettés les paisibles « *fromages* » de retraite des vieux rats littérateurs. Les bibliothèques d'État se dispersent peu à peu, et ces refuges que guettaient hier encore les écrivains militants à l'heure des abandons séniles seront désormais des souvenirs, comme la cassette obligeante des rois mécènes.

La bibliothèque du château de Compiègne vient de disparaître, il y a déjà un an ; Jules Troubat fut le dernier qui s'y terra ; les trente-cinq mille volumes que supportaient les rayons du cabinet de travail de Napoléon Ier sont depuis entrés dans les fonds de la Bibliothèque nationale, de la bibliothèque Mazarine, de la bibliothèque Sainte-Geneviève et de celle de l'Arsenal. Pareille mesure va, dit-on, être appliquée au palais de Fontainebleau, en vue d'y supprimer le poste laissé vacant depuis la mort récente du regretté J.-J. Weiss.

Triste ! — Notre illustre président de la R. F. est aussi peu bibliophile que possible ; il ne distinguerait pas un veau d'un maroquin, et ses goûts d'art n'ont rien de comparable avec ceux d'un François Ier, d'un Louis XIV, voire d'un Napoléon. Nos palais nationaux se verront donc peu à peu

dépouillés de leurs trésors au profit de bibliothèques déjà débordantes et incataloguées. Ainsi le veulent la raison, l'esprit, l'équité démocratique.



L'ombre de Villiers de l'Isle-Adam, auteur de l'*Ève future,* doit glisser tumultueuse et troublée dans les brumes des Champs Élyséens. Edison, le monstre de génie qui nous accabla des aveuglants progrès de l'électricité, du téléphone, du phonographe et autres inventions propres à développer notre neurasthénie, Edison va publier prochainement, paraît-il, un roman électrique, une œuvre de précurseur qui tâchera de nous montrer la société du xxv[e] siècle, telle que la feront les futures transformations électriques et toutes les applications nouvelles de cette force encore si mal employée.

L'écrivain G.-P. Lathrop collabore avec Edison pour la partie spécialement romanesque de l'ouvrage. Assurément, le livre sera curieux et obtiendra un formidable succès, car le côté scientifique, développé par le grand électricien, aura une valeur documentée, et les horizons de ce vaste cerveau pourront être nettement vus et habilement dessinés; mais ce roman, qui écrasera d'un incomparable poids l'œuvre de Jules Verne, ne sera pas le dernier mot et il appellera par sa brutalité scientifique un livre d'art, une réfutation d'être intellectuel qui montrera, celui-là, avec tout le pessimisme voulu d'un dégoût profond, l'immonde positivisme des siècles prochains, l'intolérable société qui s'y écrasera sans y mettre de formes, les basses convoitises et les irrespirables idées morales des temps qui sont proches.

Cette œuvre, dernier cri d'une âme de poète, montrant le mal de vivre exaspéré par la science et la pratique des vénalités écœurantes, anéantira peut-être aux yeux des derniers dilettantes d'art le livre forcément cruel du très sourd Edison.



Quelques livres signalés. — Chez Quantin, *le Cas de rupture,* d'Alexandre Dumas fils, livre-album étourdissant, illustré page à page d'étonnantes compositions d'Eugène Courboin. Nous en reparlerons.

A la même librairie, *les Confessions d'un enfant du siècle,* de A. de Musset; publication de grand luxe, ornée de dix compositions de Jazet, gravées à l'eau-forte par E. Abot. Très joli livre, d'après les spécimens entrevus. Ce sera la seule édition respectable du long cri de détresse et d'amour poussé par le poète pessimiste des *Nuits*. Jazet a bien rendu l'allure romantique et fatale du héros.

A Lyon, chez Bernoux et Cumin, va paraître *le Rhône,* par Louis Barron, illustré de 150 dessins à la plume par A. Chapon. — Chez Téstard, *les Beaux Messieurs de Bois-Doré,* de Georges Sand, illustrés par Adrien Moreau... La liste serait longue des publications sur le point d'entrer en vitrines de libraires. Comment tout citer!

On parle du krach des livres, et tout un petit monde de producteurs gémit sur la crise. Toutefois, l'activité règne dans les ateliers de gravure, et partout on s'agite en vue d'une reprise. Dans les imprimeries, les cylindres des presses tournent sans arrêt, et les marbres de la composition sont chargés de paquets prêts pour l'imposition en formes. On peut nous en croire, le mal n'est pas si grand qu'il paraît; le livre n'est pas près de mourir, il est tout au plus *phylloxéré* par le microbe de l'insuffisance littéraire et atteint par le goût stationnaire des éditeurs. Une évolution se fera salutaire: on ne peut dire encore ce qu'elle sera, mais il est déjà permis de l'espérer et de la voir poindre. — Nous serons les premiers à l'observer et à l'analyser, on peut n'en pas douter.



Qui croirait que la pseudo-alliance russe se fait sentir en librairie! — La russophilie a cependant pénétré dans l'officine de l'éditeur Liseux et a détourné ce bénédictin de l'érotologie

savante des éditions anglaises qui occupaient tous ses loisirs depuis bientôt deux ans.

Liseux a voulu consacrer une *édition privée* à nos amis lointains les Slaves, et il annonce, en édition à 50 francs, les *Contes secrets russes,* traduits d'après un des rares exemplaires du *Rousskiïa zavetuïïa skazki,* sans nom d'auteur.

« Le folkloriste anonyme à qui nous devons ce recueil, dit le traducteur dans son *avertissement,* avait mille bonnes raisons pour ne pas le soumettre à la censure. La pudeur officielle, toujours si prompte à s'émouvoir, se fût, à coup sûr, gendarmée dès la première page. Dans notre conviction, toutefois, si ces contes offensent quelque chose de respectable, c'est plutôt le goût que les mœurs. Leur obscénité même leur confère une sorte d'innocuité morale...

« ... Dans son beau livre, *la Russie en* 1839, le marquis de Custine insiste à plusieurs reprises sur la délicatesse innée, la distinction native du peuple russe. Lorsqu'on a lu les *Contes secrets,* on est disposé à rabattre quelque peu de ces éloges. Gardons-nous pourtant de tomber dans l'exagération contraire, et ne prenons pas texte de quelques gaudrioles excessives pour accuser les Russes de grossièreté, car ils pourraient trop aisément nous renvoyer ce reproche... Aucun peuple, aucune langue n'a le monopole du cynisme, et si « le latin dans les mots brave l'honnêteté », on peut en dire autant de tous les idiomes modernes, quand ils sont maniés par des populations primitives... »

Cette littérature cosaque doit être âpre et brutale ; nous en jugerons quand le livre sera au jour.



Beaucoup de ventes se préparent chez Labitte et successeurs, Porquet et Sapin. Il nous serait difficile d'énumérer dès aujourd'hui tout ce que l'hiver nous ménage de surprises et d'émotions, mais nous pouvons dire que les libraires experts travaillent ferme à des catalogues gros d'intérêt.

Le prochain mois nous serons plus explicite. Le seul cata-

logue qui nous soit parvenu arrive de Leyde, chez E.-J. Brill; il énumère les livres précieux relatifs aux beaux-arts, composant la bibliothèque de feu M. L.-V. Ledeboer, de Rotterdam, dont la vente aura lieu au *Café de Zomerzorg*, à Leyde, le 4 novembre prochain. Le libraire Brill fera tenir ce catalogue de cinq cents numéros aux amateurs qui lui en feront la demande.



Nous apprenons avec plaisir qu'un certain nombre d'amoureux du Livre du Havre-de-Grâce se proposent de créer une *Société de Bibliophiles havrais*. La circulaire-programme de ces amateurs, très bien rédigée, donne l'espoir que la nouvelle assemblée bibliophilesque pourra bientôt se constituer. La note imprimée qui nous est parvenue donne le tableau résumé des sociétés déjà existantes à Paris et en province, et établit d'intéressantes comparaisons entre les statuts et règlements de ces diverses académies de publication. Les *Bibliophiles havrais* se constitueront en société générale dans le but d'arrêter les bases de leurs statuts, dès que les adhésions leur seront arrivées en assez grand nombre pour se réunir en un groupe important. Nous faisons les vœux les plus sincères pour la prompte organisation de nos nouveaux confrères, et nous avertissons les intéressés que le maire du Havre, qui a le bon esprit d'être bibliophile, M. *Louis Brindeau*, recevra les adhésions, ainsi que le libraire Bourdignon, chargé de classer les demandes qui peuvent lui être envoyées, 19, place Gambetta, au Havre. Avis aux *Biblio-contempo* qui aiment à cumuler.



Ne quittons pas le Havre sans parler d'une précieuse édition qu'un éditeur de cette ville vient de publier. Le *Livre de l'institution de la femme chrétienne, tant en son enfance que mariage et viduité*, naguère composé en latin par Jehan Loys Viver et nouvellement traduit en françois par Pierre de Changy, escuyer.

Ce livre, qui, pendant un demi-siècle, a eu une très grande vogue, méritait-il d'être tiré aujourd'hui de l'oubli? On n'en doutera pas quand on aura lu la préface pleine d'érudition et de finesse dont l'a accompagné M. Delboulle, le savant rédacteur de la *Revue critique*, le chercheur auquel notre vieille littérature française a livré nombre de ses secrets.

Tirée avec soin à un très petit nombre d'exemplaires, sous une forme qui reproduit textuellement, en se bornant à en moderniser l'aspect, un ouvrage que l'on peut classer parmi les livres perdus, cette édition de l'*Institution de la femme chrestienne* sera accueillie avec faveur par les bibliophiles, par ceux qui interdisent l'accès de leurs collections aux volumes dépréciés par la banalité des gros tirages.

Mais elle s'adresse en même temps à ces autres délicats qui ne peuvent se lasser de lire et de relire les écrivains du xvi[e] siècle. Ceux-là, après avoir lu de Changy, le rangeront, nous n'en doutons pas, au nombre de leurs auteurs préférés.

Jules Lemaître consacrait récemment à l'*Institution de la femme chrétienne* une savoureuse chronique des *Débats*. Ce livre l'avait passionné, nous le concevons, et il nous serait agréable de pouvoir bavarder d'esprit alerte et reposé sur cet ouvrage d'une si exquise philosophie et d'une si douce morale; mais le *Livre moderne* donne ici des échos, et la conférence nous est interdite, l'heure étant brève.



Nouvelles Pensées de Balzac. — M. Julien Lemer, l'ancien éditeur du *Parnassicule contemporain* et qui vit aujourd'hui retiré à la Queue-en-Brie, prépare un recueil de *Pensées et Maximes*, extraites de l'œuvre de Balzac. Des recueils analogues ont déjà été publiés, mais nous pensons que M. Lemer a découvert des perles non encore serties à part. En voici quelques-unes; Balzac s'y révèle comme un curieux prophète de l'action que la presse, le journal et l'écrivain étaient, selon lui, destinés à avoir sur le mouvement de la société moderne :

Aujourd'hui, la presse représente toute l'intelligence humaine, et la civilisation elle-même. Elle est impuissante et vide aussitôt qu'elle plaide un intérêt fictif. Elle doit, pour vivre et pour être un pouvoir, parler au nom d'un besoin.

Tous nos journaux sont un livre immense où les pensées, les œuvres, le style sont livrés, avec une étonnante profusion, à l'insouciance de nos intérêts journaliers.

La presse a organisé la pensée, et la pensée va bientôt exploiter le monde; une feuille de papier, frêle instrument d'une immortelle idée, peut niveler le globe; le pontife de cette terrible et majestueuse puissance ne relève donc plus ni des rois, ni des grands, il tient sa mission de Dieu; son cœur et sa tête embrassent le monde et tendent à le sertir en une seule famille.

Il faut que les quatre cents législateurs dont jouit la France sachent que la littérature est au-dessus d'eux; que la Terreur, que Napoléon, que Louis XIV, que Tibère, que les pouvoirs les plus violents, comme les institutions les plus fortes, disparaissent devant l'écrivain qui se fait la voix de son siècle. Cette voix-là s'appelle Tacite, s'appelle Luther, s'appelle Calvin, s'appelle Voltaire, Jean-Jacques; elle s'appelle Chateaubriand, Benjamin-Constant, Staël; elle s'appelle aujourd'hui « Journal ».

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce fragment est daté de 1844.

Voilà ce que ce grand homme, prétendu conservateur, pensait de la puissance et de l'avenir de la presse. Deux citations seulement pour montrer ce qu'il pensait de la mission et des moyens d'action de l'écrivain, de ce « magistrat de la pensée », suivant la belle expression de Mme de Staël.

Aujourd'hui, l'écrivain a remplacé le prêtre, il a revêtu la chlamyde des martyrs, il souffre mille maux, il prend la lumière sur l'autel et la répand au sein des peuples; il est prince, il est mendiant; il console, il maudit, il prie, il prophétise; sa voix ne parcourt pas seulement la nef d'une cathédrale, elle peut quelquefois tonner d'un bout du monde à l'autre.

A l'écrivain toutes les formes de la création; à lui les flèches de l'ironie, à lui la parole douce et gracieuse qui tombe mollement comme la neige sur le sommet des collines, à lui les personnages de la scène, à lui les immenses dédales du conte et des fictions; à lui toutes les fleurs, à lui toutes les épines; il endosse tous les vêtements, pénètre au fond de tous les cœurs, souffre toutes les passions, devine tous les intérêts. Son âme aspire le monde et le reflète.

Balzac a laissé d'admirables pensées et aphorismes qui survivront peut-être à son œuvre. La postérité est toujours accueillante pour les moralistes ; Confucius et Pythagore ont survécu grâce à la quintessence de leur philosophie. Balzac sera peut-être le La Bruyère de ce siècle.



M. Albert Soubies vient de faire paraître, à la librairie expirante des bibliophiles, le tome XVII de son *Almanach des spectacles*.

Rédigé avec grand soin, très élégamment imprimé et orné d'une eau-forte de M. Lalauze, ce nouveau volume n'aura pas moins de succès que ses aînés.



Le journal publié à Plymouth par l'*Ex-libri Society* a reproduit *in-extenso* en français notre article sur les *ex-libris* paru en juillet dernier et qui a obtenu un véritable succès en Angleterre. Nos voisins attachent une grande importance aux marques intérieures du livre, et le journal qui vient d'être fondé rendra de très grands services à tous les collectionneurs de *books-plates*.



Nous n'avons pu encore parler d'une forte plaquette de notre maître imprimeur Motteroz *Sur la mise en train typographique*. Cet *essai* technique est le résumé de quarante années de recherches continues ; nous ne pouvons la signaler en deux lignes et y reviendrons de loisir en novembre. Sur un tel sujet, *l'actualité n'y mord,* comme aurait dit Marot.





RELIEURS CONTEMPORAINS

APERÇU

SUR LE GOÛT DÉCORATIF DES RELIURES MODERNES



DEPUIS l'origine du *Livre moderne*, on ne saurait dire que j'aie usé ni abusé ici de l'article sur la Reliure contemporaine, et peut-être même pourrait-on m'incriminer de n'y avoir pas suffisamment sacrifié à la Bibliopégie d'art. — L'habit du Livre ne peut être négligé, et je n'ignore pas la place importante que tient la reliure dans les préoccupations décoratives de nos chers confrères en passion bouquinière. Cependant, on me permettra d'exposer céans la difficulté de fréquentes causeries sur cette question qui saute aux yeux. Il est malaisé de toucher à la reliure sans être entraîné plus

loin qu'on ne le voudrait et sans se voir forcé de revenir incessamment sur un sujet dont les intéressés à obtenir un peu de réclame sont vraiment trop nombreux.

Il y a d'abord, à Paris seulement, une dizaine de relieurs actifs, remuants, faisant feu et dorure de tous fers, qui dévorent la place et ont des rivalités naturelles, mais terribles. Parler d'un ou de plusieurs d'entre eux c'est s'attirer les plaintes, les revendications, les lettres des autres, se créer des inimitiés fortement grecquées, des hostilités à compartiments, se préparer des vengeances frappées à froid. — La corporation a le dos poli mais le cuir vaniteux sensible à l'excès.

D'autre part, les amateurs qui possèdent des livres reliés avec goût, splendeur ou originalité sont assez nombreux pour qu'il y ait danger à réclamer de celui-ci le droit de reproduire une reliure curieuse alors qu'on se verra contraint de refuser le lendemain à celui-là la publication d'une disposition *mosaïquée* peut-être plus intéressante encore que celle qu'on a mise en lumière.

Dans un périodique comme celui-ci, parler reliure c'est tenter le diable, c'est glisser sur une pente fatale et s'exposer à considérer davantage l'extérieur du livre que son essence même. — Ces raisons m'ont fait hésiter jusqu'ici à entreprendre des bavardages réitérés sur un sujet qui m'est cependant agréable, familier et sur lequel je ne croirai jamais avoir exprimé définitivement toute ma pensée. C'est pourquoi j'ai attendu que le *Livre moderne* soit à la veille de se transfuser dans la revue nouvelle, *l'Art et l'Idée,* pour apporter quelques notes légères sur cet art de la reliure qui a vraiment beaucoup progressé vers un esprit décoratif essentiellement moderne depuis quelques années.

Lorsque j'écrivais, il y a bientôt six ans, le volume



Reliure en maroquin bleu

ornée de mosaïques à tons gradués

exécutée en 1889 sur un exemplaire

de la

FRANÇAISE DU SIÈCLE

par

Lucien Magnin, relieur lyonnais

d'après

les dessins de Louis Bardey



que publia Rouveyre sur *La Reliure moderne, artistique et fantaisiste,* j'étais loin de me douter que les idées que j'exprimais avec la fougue d'une conviction ardente, que la voie que je montrais si large, si fleurie de styles nouveaux, si fertile en combinaisons diverses, si ouverte à l'art et à l'ingéniosité de tous, serait presque aussitôt suivie par quelques relieurs de la génération actuelle avec une hésitation qui bientôt, je le crois, va se transformer en véritable hardiesse.

Nous commençons enfin à sortir du banal, de l'éternellement *refait,* du classique niais qui vêtissait les plus brillantes œuvres en livres de messe. On semble moins obnubilisé par les pauvres et maigres décorations de ce bon ouvrier de Trautz Bauzonnet dont on a ridiculement fait un maître, qui n'inventa jamais rien et qui oublia surtout d'être un artiste. Le relieur *Dernier Jeu* n'est plus obsessionné par Le Gascon, Du Seuil, ou Padeloup; Derome ne le suggestionne pas davantage aujourd'hui; il est chaque jour plus libre de préjugés et bientôt, j'en ai la prévision, l'art de la reliure sera entièrement renouvelé par des gens de goût indépendant qui joindront à la parfaite pratique du métier l'art de l'invention, l'aptitude des compositions décoratives et le sentiment que la nature offre tous les modèles d'ornementation sans qu'il soit nécessaire de s'alambiquer l'esprit dans la recherche d'entrelacs et de divisions géométriques tout au plus dignes des fabricants de dallage ou de parquetage.

Le premier relieur contemporain qui ait vraiment rompu avec les sottises linéaires de la dorure et qui se soit évadé des fers du XVIIe ou XVIIIe siècle, ce n'est pas Marius Michel qui a si souvent manqué de grâce et de fantaisie idéale, ce n'est pas Cuzin père, en dépit de ses triomphales exécutions, ce n'est ni Chambolle, ni Thi-

baron, c'est au contraire ce pauvre artiste encore méconnu qui eut nom Amand et qui, frappé en plein talent, agonise depuis dix ans environ dans une maison de santé.

J'ai eu la joie désintéressée de dire dans la *Reliure moderne* ce que je pense de ce maître indépendant, auquel on peut retirer peut-être (et encore je l'ignore) la perfection du corps d'ouvrage, mais qui fut un initiateur du goût le plus sûr, un chercheur épris des formes et des couleurs, un décorateur inné.

Un libraire de Paris, le fils d'un relieur, M. Lortic, qui vient d'acheter à Giraudon tout le stock des reliures exécutées par Amand a réuni sous vitrine les délicieuses productions de ce relieur disparu, et je m'émerveillais, il y a quelques jours encore, à contempler, à caresser, à juger de l'harmonie et de la grâce de ces œuvres si légèrement décorées et qui me semblent marquées pour devenir célèbres au siècle prochain, si toutefois le dilettantisme du livre n'a pas alors disparu de nos mœurs.

Les jeunes relieurs feront bien de faire une visite aux vitrines de M. Lortic, dans la rue Richelieu; ils sentiront ce que la manière d'Amand a de dégagé, de personnel et de grande simplicité dans la facture. C'est un excellent modèle à suivre et même à perfectionner.

Parmi les nouveaux relieurs qui s'efforcent de faire un saut hors du *style pompier,* je citerai M. Lortic fils, qui vient d'exécuter pour Béraldi une reliure sur un exemplaire de *l'Éventail,* qui joint au mérite éclatant de la dorure paternelle un art de mosaïque, une recherche du fondu de l'ensemble très réussie. Cette reliure me paraît assez *chef-d'œuvrale* et Béraldi, qui devient inquiétant de modernisme, lui qui fut un traditionnaire, pourra éblouir ses amis réactionnaires en leur rinçant l'œil avec la rutilance de ses nouveaux plats XXe siècle. — Pour Lortic

Reliure en maroquin vieux bleu.

Sur les plats

semis d'hirondelles et de marottes,

symboles d'indépendance, de migration

et de folie

exécutée sur un exemplaire

du

Paroissien du Célibataire

habillage et dorure

de

P. Ruban




THE ASTOR LIBRARY
NY

fils, ce coup d'essai est plein d'espoir, mais ce débutant a devant lui des bibliopèges qui se trémoussent ferme et avec art sur la corde des genres inédits. M. Ruban, par exemple, est un de ces fervents de l'école de l'avenir depuis cinq à six ans. Ses débuts ont été relativement médiocres, si je m'en souviens bien, mais c'est un travailleur qui marche à grandes enjambées vers la maîtrise, chaque jour il se perfectionne, et j'aime à suivre ses constants progrès qui me semblent devoir le placer à un niveau prépondérant avant qu'il soit très vieux.

Son travail se fait aujourd'hui chez lui : montage, habillage et dorure. Comme doreur, il doit faire encore quelques efforts; mais, s'il veut bien ne pas trop entreprendre ni commercialiser sa manière, il doit nous laisser assurément quelques belles pièces signées.

A Lyon, M. Lucien Magnin, qui a le tort de ne pas habiter Paris, où le courant des amateurs porte assez sûrement les exécutants de goût vers le succès, compose des reliures mosaïquées avec une singulière habileté et s'efforce de créer un style original et caractéristique à l'aide de procédés de peinture dégradée sur cuir qui lui sont entièrement personnels. — Il a déjà exécuté une dizaine d'ouvrages qui lui font le plus grand honneur et qui certainement feront l'étonnement des générations futures. Sa vitrine, à l'exposition de 1889, a vu défiler bien des admirateurs auxquels il n'a manqué sans doute que l'occasion de lui confier des travaux. M. Magnin a cependant grandement à se perfectionner pour conquérir une situation indiscutable : il doit surveiller l'épaisseur de ses cartons d'habillage, chercher dans l'écrasement du maroquin ce juste milieu qui laisse le grain intact pour le polissage; comme dorure, il a beaucoup gagné depuis deux ans, mais il lui reste en-

core à faire ; — toujours est-il qu'il est un de nos bons premiers relieurs et que, dans ses mosaïques sans personnages, il reste incomparable dans son genre.

M. David fils, successeur de son père, emboîte allégrement le pas aux modernisants, il ne reste pas en arrière pour chercher des dos symboliques, des ornementations expressives et des combinaisons curieuses. Je n'ai pas encore vu de lui un livre qui fasse date, un de ces livres qu'on a envie de voler et qui hante les nuits des bibliophiles, mais j'ai nombré les volumes qu'il a délicatement habillés et sur lesquels il s'est plu à exécuter des variations fantaisistes dont quelques-unes étaient particulièrement heureuses et parachevées. — Il peut également être apprécié des amateurs et sur un programme donné, avec une direction décorative ingénieuse, il réalisera certainement les idées des bibliophiles à leur pleine satisfaction.

M. Alexandre Vieuxmaire, après avoir dirigé les ateliers de reliure de la maison Quantin, emploie aujourd'hui ses loisirs à confectionner des couvrures d'art dont le goût est parfois exquis ; il s'est adjoint, pour l'ornementation et la dorure, un jeune homme encore inconnu, M. C. Meunier qui travailla naguère les cuirs ciselés chez Marius Michel et qui, aujourd'hui, voudrait peut-être bien s'ébattre de ses propres ailes si quelques amis des livres lui en fournissaient le moyen.

Ce M. Meunier me paraît, comme entente de l'ornement, avoir le don qui fait vaincre ; très intelligent, observateur, ingénieux comme un Japonais, il a le rare mérite de dessiner ses conceptions et de pouvoir fixer ses rêves ornementaux ; il fut employé naguère par Ruban, puis par David, mais je crois que, livré à sa seule inspiration, il pourrait courir la chance d'une prompte noto-





Reliure en maroquin vert bleu;

Décoration originale, avec figure centrale

en mosaïque

composée et exécutée

par

Ch. Meunier

sur un exemplaire

de

L'OMBRELLE

Dos de volumes divers,

dans le goût moderne, sans nervures,

Décoration à attributs

exécutés

par

MM. David fils, P. Ruban, etc.

Dos de volumes **divers**,

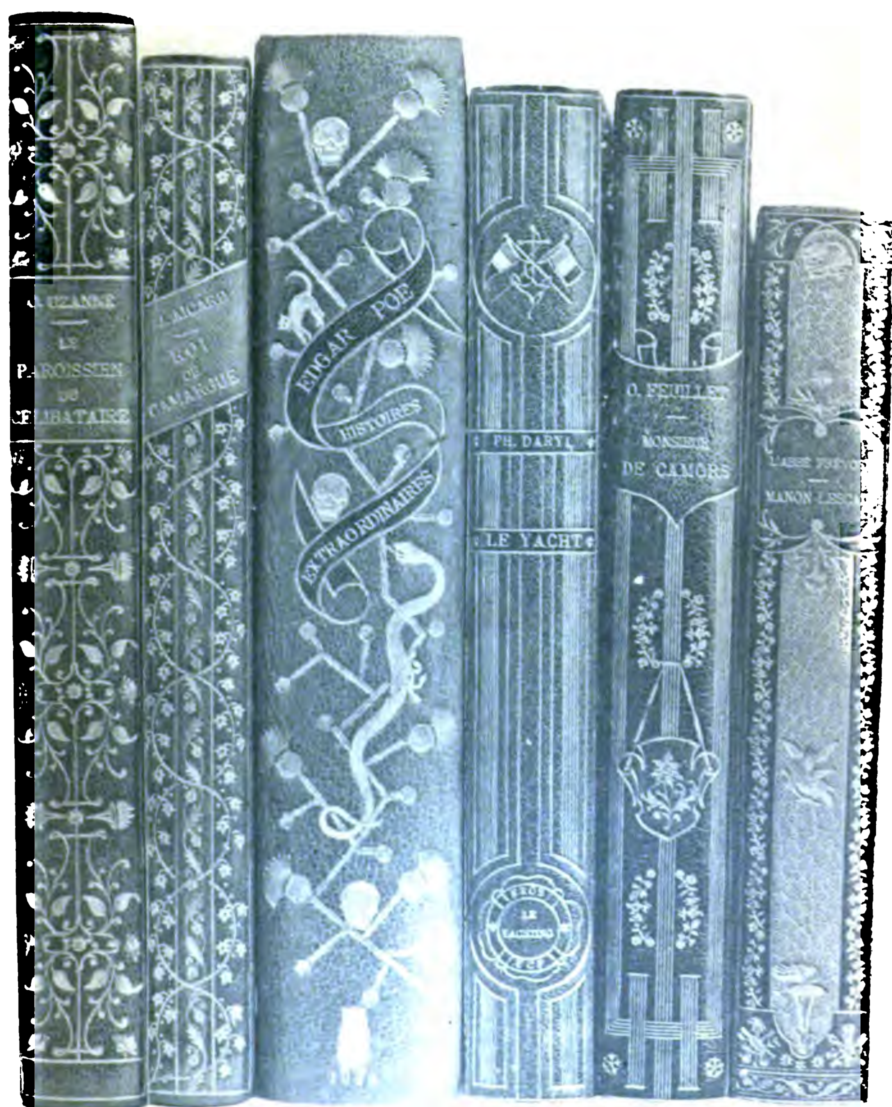
dans le goût moderne, **sans nervures**,

Décoration à **attributs**

exécutés

par

MM. David *fils*, P. **Ruban**, etc.



LE
PAROISSIEN
ROI
DE
CAMARGUE
EDGAR POE
HISTOIRES
EXTRAORDINAIRES
PH. DARYL
LE YACHT
O. FEUILLET
MONSIEUR
DE CAMORS



riété. Il n'a rien de banal, et l'on verra, dans les reproductions que je publie ci-contre hors texte, des décors, signés de lui, qui sont d'un sentiment original et d'un esprit vraiment curieux.

Mais tout en citant les heureuses tentatives de quelques-uns de nos bons relieurs contemporains, je ne saurais encore me déclarer pleinement satisfait. Nous commençons par deviner que les travailleurs sur maroquin sortent ou vont sortir de la routine et adopter des formules assez neuves; le dessin et la fantaisie jusqu'ici ont gagné, mais les matières employées sont, hélas! encore restées les mêmes.

Que ne considère-t-on pas davantage le maroquin du Levant comme un souple enchâsseur de métaux, d'émaux, d'ivoires ou d'étoffes? Pourquoi n'y point incruster des nielles, des bois décorés par la pyrogravure, des estampes tirées sur satin, des cuivres gravés, des miniatures, des médailles, des pierres ciselées, que sais-je encore?

Mais ce serait ébaucher ici une thèse que je ne saurais développer comme il convient. Je reprendrai plus tard cette question; dans *l'Art et l'Idée,* elle ne saurait y être déplacée.

Ce que je voudrais pouvoir provoquer, en terminant ces notes de causerie sur quelques-uns de nos relieurs contemporains dont j'ai pu examiner les travaux, ce serait l'idée d'une *Exposition de reliures modernes,* mais exclusivement modernes, d'arrangement, de style, de procédés et de facture.

Cette Exposition ne pourrait être réalisée par des relieurs rivaux et souvent difficiles à mettre d'accord, mais par un groupe d'amateurs ayant la même conception de ce que doit être la modernité dans l'art de la décoration extérieure des livres. Chacun de ces amateurs

apporterait son contingent sous vitrine; l'on pourrait réunir de la sorte quelques centaines d'ouvrages habillés avec un luxe ultra-inédit et juger enfin si nous ne sommes pas à la hauteur de nos devanciers dont on ne cesse de nous rabattre les oreilles.

Nos amis d'Amérique sont moins retardataires que nous, et le ***Grolier Club*** de New-York voit fréquemment des exhibitions bibliopégiques où nos premiers ***book-binders*** parisiens sont honorablement représentés par le dandysme des vêtements dont ils ont revêtu nos plus célèbres auteurs.

Il est à souhaiter qu'une entente se fasse entre bibliophiles contemporains pour former une exposition qui est dans l'intérêt de tous et serait accueillie avec une faveur générale.

Et puis, quel catalogue étonnant cela ferait, avec d'étourdissantes reproductions des merveilles exposées!

N'est-ce pas tentant, mes chers collègues!

J'ai fourni l'idée. — A qui la main?




THE ASTOR LIBRARY



Doublure maroquin rouge

ornementée d'un semis d'attributs

dont un livre ouvert en mosaïque de vélin blanc ;

filets et dentelles sur les bords,

reliure de M. A. Vieuxmaire

composition et dorure d'art

de

Ch. Meunier

sur un exemplaire

du

LIVRE MODERNE, 1890

Reliure, fonds maroquin bleu

ornée d'un lacis de lettres poussées à froid;

Cadre de maroquin chaudron à filets et mosaïques

le dos à la Bradel

mosaïqué, fond chaudron, cadre bleu

sur un exemplaire

du LIVRE MODERNE

composition et dorure d'art

de

Ch. Meunier

habillage de Vieuxmaire





BAUDELAIRE AMOUREUX

SEPT LETTRES INÉDITES A LA PRÉSIDENTE



Les lettres suivantes, soigneusement transcrites sur les originaux par Poulet-Malassis et retrouvées dans ses papiers, sont toutes inédites. Leur destinataire vivait encore lorsque M. Eugène Crépet rassemblait les matériaux de son intéressante publication des *Œuvres posthumes et de la Correspondance inédite* de Baudelaire (Maison Quantin, 1887, in-8°), et c'est pour ce motif que je ne les lui avais pas communiquées. Ce scrupule n'a plus sa raison d'être aujourd'hui : Mme Sabatier est morte, et ses héritiers se sont défaits à l'amiable de la majeure partie de ses papiers, ainsi que de volumes ornés de dédicaces précieuses. On a même imprimé,

sur une copie hâtive et fautive, la fameuse lettre que Théophile Gautier lui adressa en 1850 durant son voyage en Italie, où il s'était complu à accumuler toutes les audaces érotiques que lui fournissait son incomparable vocabulaire.

Les lettres que l'on va lire ne renferment rien qui puisse alarmer le lecteur le plus pudibond, et Baudelaire lui-même nous en dit la raison quand il formule ce *distinguo* raffiné : « Les polissons sont amoureux, mais les poètes sont idolâtres. » C'est bien, en effet, de l'idolâtrie que trahit chacune des pièces de vers que le poète confiait à la poste ; sa timidité même était telle, que les cinq premiers de ces envois sont anonymes et qu'il déguisait son écriture ! Ces subterfuges de collégien ne sont-ils pas piquants de la part d'un homme qui érigeait la perversité en dogme et qui n'a que trop bien réussi à donner le change sur sa véritable personnalité ?

A un autre point de vue encore, ces lettres apporteront une contribution précieuse à l'histoire littéraire contemporaine, cette histoire qu'il sera si difficile, sinon impossible, d'écrire si nous ne recueillons pas d'ores et déjà, — et il eût fallu commencer depuis longtemps, — les témoignages de la nature de ceux-ci. Les commentateurs des âges futurs se heurteront aux difficultés que présentent les allusions des poètes de la Pléiade. Ce sera, j'imagine, pour nos petits-neveux un vif désappointement de ne glaner que de loin en loin un renseignement véritablement utile dans l'énorme fardeau de papier imprimé que nous leur lèguerons. Moins de reportage et plus de documents ferait mieux sans doute leur affaire, mais de ces documents — portraits, lettres, manuscrits — combien se sont à jamais dérobés à nos recherches ! Com-

bien d'autres pourrissent, s'éparpillent ou se déchirent entre des mains négligentes ou jalouses ! Combien, d'ailleurs, sont fugaces et insaisissables des souvenirs et des faits qui cependant datent d'hier ! Qui nous apprendra sur Mme Sabatier, sur son salon, sur ses hôtes, ce que nous savons sur tant de salons du XVIIIe siècle ? Où pourrions-nous consulter son image que des peintres et des statuaires amis se plurent tant de fois sans doute à fixer sur la toile et dans l'argile ? Avec ses mille moyens d'information et de reproduction complètement inconnus de nos ancêtres, le XIXe siècle ne laissera pas, si l'on n'y prend garde, l'équivalent de ce que son aîné nous a transmis avec des procédés beaucoup plus primitifs. Travaillons donc à sauver les épaves d'un naufrage dont ses victimes mêmes n'ont pas conscience et luttons pied à pied contre l'implacable oubli. Ce faisant, nous épargnerons peut-être quelque souci aux créateurs d'un musée que l'on songera certainement à fonder lorsque la plupart des éléments en auront disparu : le musée du XIXe siècle !

MAURICE TOURNEUX.

I

La personne pour qui ces vers ont été faits, qu'ils lui plaisent ou qu'ils lui déplaisent, quand même ils lui paraîtraient tout à fait ridicules, est bien humblement *suppliée* de ne les montrer à *personne*. Les sentiments profonds ont une pudeur qui ne veut pas être violée. L'absence de signature n'est-elle pas un symptôme de cette invincible pudeur ? Celui qui a fait ces vers dans un de ces états de rêverie où le jette souvent l'image de celle qui en est l'objet, l'a bien vivement aimée, sans jamais le lui dire, et conservera *toujours* pour elle la plus tendre sympathie.

Jeudi, 9 décembre 1852.

Suit la pièce, *A une femme qui est trop gaie,* imprimée dans les *Fleurs du mal,* sous le titre : *A celle qui est trop gaie* (*Pièce condamnée*).

Variantes du premier jet :

Ta tête, ton geste *et* ton air...
Où je traînais mon *agonie*...
Vers les *splendeurs* de ta personne...
Et *délicieuse* douceur...
T'infuser *mon sang,* ô ma sœur!...

Envoi de la pièce de la première édition des *Fleurs du mal : Réversibilité.*

Versailles, 3 mai 1853.

Adresse :

A Paris, rue Frochot, Madame Sabatier.

Variantes : *à A.*

Comme des *prisonniers,* s'en vont d'un pied traînard...
Et la peur de vieillir, et le *honteux* tourment...

Envoi sans date de la pièce XLII de la première édition des *Fleurs du mal : l'Aube spirituelle,* sans titre, avec ces deux lignes en anglais :

« After a night of pleasure and desolation, all my soul belongs to you. »

Variantes :

Ainsi, *Forme divine,* être lucide et pur...
Pour mes yeux agrandis voltige incessamment...
Le soleil a noirci *la flamme* des bougies...
Ame resplendissante, à l'*éternel* soleil.

II

Lundi, 9 mai 1853.

Vraiment, madame, je vous demande mille pardons pour cette imbécile rimaillerie anonyme, qui sent horriblement

l'enfantillage ; mais qu'y faire? Je suis égoïste comme les enfants et les malades. Je pense aux personnes aimées quand je souffre. Généralement, je pense à vous en vers, et quand les vers sont faits, je ne sais pas résister à l'envie de les faire voir à la personne qui en est l'objet. En même temps, je me cache, comme quelqu'un qui a une peur extrême du ridicule. N'y a-t-il pas quelque chose d'essentiellement comique dans l'amour? Particulièrement pour ceux qui n'en sont pas atteints.

Mais je vous jure que c'est bien la dernière fois que je m'expose, et si mon ardente amitié pour vous dure aussi longtemps encore qu'elle a déjà duré, avant que je vous aie dit un mot, nous serons vieux tous les deux.

Quelque absurde que tout cela vous paraisse, figurez-vous qu'il y a un cœur dont vous ne pourriez vous moquer sans cruauté, et où votre image vit toujours.

Suit la pièce XLI dans la première édition des *Fleurs du mal,* et intitulée *Confession :*

Variantes :

Une fois, une seule, aimable et *bonne* femme...
J'ai souvent *invoqué* cette lune enchantée...
Et cette confidence *étrange* chuchotée...

III

Paris, rue Frochot, Madame Sabatier.

Mardi, 7 février 1854.

Je ne crois pas, madame, que les femmes en général connaissent toute l'étendue de leur pouvoir, soit pour le bien, soit pour le mal. Sans doute, il ne serait pas prudent de les en instruire toutes également. Mais avec vous on ne risque rien ; votre âme est trop riche en bonté pour donner place à la *fatuité* et à la cruauté. D'ailleurs, vous avez été, sans aucun doute, tellement abreuvée, saturée de flatteries, qu'une seule chose peut vous flatter désormais, c'est d'apprendre que vous

faites le bien, — même sans le savoir, — même en dormant, — simplement en vivant.

Quant à cette *lâcheté de l'anonyme,* que vous dirai-je, quelle excuse alléguerai-je, si ce n'est que ma première faute commande toutes les autres, et que le pli est pris. — Supposez, si vous voulez, que quelquefois, sous la pression d'un opiniâtre chagrin, je ne puisse trouver de soulagement que dans le plaisir de faire des vers pour vous, et qu'ensuite je sois obligé d'accorder le désir innocent de vous les montrer avec la peur horrible de vous déplaire. — Voilà qui explique *la lâcheté.*

Suit la pièce intitulée *le Flambeau vivant* et numérotée XXXVIII dans la première édition des *Fleurs du mal.*

Variantes :

Ils marchent devant moi, ces Yeux *extraordinaires* (*sic*).

Cette variante *extraordinaire* est la seule de la pièce.

Le poète reprend :

N'est-il pas vrai que vous pensez comme moi, — que la plus délicieuse beauté, la plus excellente et la plus adorable créature, — vous-même, par exemple — ne peut pas désirer de meilleur compliment que l'expression de la gratitude pour le bien qu'elle a fait?

IV

Jeudi, 16 février 1854.

J'ignore ce que les femmes pensent des adorations dont elles sont quelquefois l'objet. Certaines gens prétendent qu'elles doivent les trouver tout à fait naturelles, et d'autres qu'elles en doivent rire. Ils ne les supposent donc que vaniteuses ou cyniques. Pour moi, il me semble que les âmes bien faites ne peuvent être que fières et heureuses de leur action bienfaitrice. Je ne sais si jamais cette douceur suprême me sera accordée de vous entretenir moi-même de la puissance

que vous avez acquise sur moi, et de l'irradiation perpétuelle que votre image crée dans mon cerveau. Je suis simplement heureux, pour le moment présent, de vous jurer de nouveau que jamais amour ne fut plus désintéressé, plus idéal, plus pénétré de respect que celui que je nourris secrètement pour vous, et que je cacherai toujours avec le soin que ce tendre respect me commande.

Suit la pièce numérotée XXXVII dans la première édition des *Fleurs du mal,* sans variante.

Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire?

V

Lundi, 8 mai 1854.

Il y a bien longtemps, madame, bien longtemps que ces vers sont écrits. — Toujours la même déplorable habitude, la rêverie et l'anonyme. Est-ce la honte de ce ridicule anonyme, est-ce la crainte que les vers ne soient mauvais, et que l'habileté n'ait pas répondu à la hauteur des sentiments qui m'ont rendu cette fois si hésitant et si timide? — Je n'en sais rien du tout. — J'ai si peur de vous, que je vous ai toujours caché mon nom, pensant qu'une adoration anonyme, — ridicule évidemment pour toutes les brutes matérielles mondaines que nous pourrions consulter à ce sujet — était, après tout, à peu près innocente, — ne pouvait rien troubler, rien déranger, et était infiniment supérieure en moralité à une poursuite niaise, vaniteuse, à une attaque directe contre une femme qui a ses affections placées — et peut-être ses devoirs. N'êtes-vous pas, — et je le dis avec un peu d'orgueil, — non seulement une des plus aimées, — mais aussi la plus profondément respectée de toutes les créatures? — Je veux vous en donner une preuve. — Riez, et beaucoup, si cela vous amuse, — mais n'en parlez pas. — Ne trouvez-vous pas naturel, simple, humain, que l'homme bien épris haïsse l'amant heureux, le possesseur? — Qu'il le trouve inférieur, choquant? — Eh bien, il y a

quelque temps, le hasard m'a fait rencontrer *celui-là*. — Comment vous exprimerai-je — sans comique, sans faire rire votre méchante figure, toujours pleine de gaîté, — combien j'ai été heureux de trouver un homme aimable, un homme qui pût vous plaire. — Mon Dieu ! tant de subtilités n'accusent-elles pas la déraison ? Pour en finir, pour vous expliquer mes silences et mes ardeurs, ardeurs presque religieuses, je vous dirai que quand mon être est roulé dans le noir de sa méchanceté et de sa sottise naturelles, il rêve profondément de vous. De cette rêverie excitante et purifiante naît généralement un accident heureux. Vous êtes pour moi non seulement la plus attrayante des femmes, de toutes les femmes, mais encore la plus chère et la plus précieuse des superstitions. — Je suis un égoïste, je me sers de vous. — Voici mon malheureux torche-cul. — Combien je serais heureux si je pouvais être certain que ces hautes conceptions de l'amour ont quelque chance d'être bien accueillies dans un coin secret de votre adorable pensée ! — Je ne le saurai jamais.

Suit la pièce X du livre des *Épaves*, intitulée *Hymne*. Variantes de la dernière strophe :

A la très bonne, à la très belle,
Qui m'a versé joie et santé,
Salut en la vie éternelle,
En l'éternelle volupté !

Et le poète ajoute ceci après la pièce :

Pardonnez-moi, je ne vous en demande pas plus.

VI

Mardi, 18 août 1857.

Chère madame,

Vous n'avez pas cru un seul instant, n'est-ce pas ? que j'aie pu vous oublier. Je vous ai, dès la publication, réservé un exemplaire de choix, et s'il est revêtu d'un habit si indigne de

vous, ce n'est pas ma faute, c'est celle de mon relieur, à qui j'avais commandé quelque chose de beaucoup plus spirituel.

Croiriez-vous que les misérables (je parle du juge d'instruction, du procureur, etc.) ont osé incriminer, entre autres morceaux, deux des pièces composées pour ma chère idole (*Tout entière,* et *A celle qui est trop gaie*) ? Cette dernière est celle que le vénérable Sainte-Beuve déclare la meilleure du volume.

Voilà la première fois que je vous écris avec ma vraie écriture. Si je n'étais pas accablé d'affaires et de lettres (c'est après-demain l'audience), je profiterais de cette occasion pour vous demander pardon de tant de folies et d'enfantillages. Mais d'ailleurs, ne vous en êtes-vous pas suffisamment vengée, surtout avec votre petite sœur ? Ah ! le petit monstre ! Elle m'a glacé, un jour que nous étant rencontrés, elle partit d'un grand éclat de rire à ma face, et me dit : *Êtes-vous toujours amoureux de ma sœur, et lui écrivez-vous toujours de superbes lettres ?* — J'ai compris d'abord que quand je voulais me cacher, je me cachais fort mal, et ensuite que sous votre charmant visage, vous déguisiez un esprit peu charitable. Les polissons sont *amoureux,* mais les poètes sont *idolâtres,* et votre sœur est peu faite, je crois, pour comprendre les choses éternelles.

Permettez-moi donc, au risque de vous divertir, aussi, de renouveler ces protestations qui ont tant diverti cette petite folle. Supposez un amalgame de rêverie, de sympathie, de respect, avec mille enfantillages pleins de sérieux, vous aurez un à peu près de ce quelque chose très sincère que je ne me sens pas capable de mieux définir.

Vous oublier n'est pas possible. On dit qu'il a existé des poètes qui ont vécu toute leur vie les yeux fixés sur une image chérie. Je crois, en effet (mais j'y suis trop intéressé), *que la fidélité est un des signes du génie.*

Vous êtes plus qu'une image rêvée et chérie, vous êtes ma *superstition.* Quand je fais quelque grosse sottise, je me dis : *Mon Dieu ! si elle le savait !* Quand je fais quelque chose

de bien, je me dis : *Voilà quelque chose qui me rapproche d'elle, en esprit.*

Et la dernière fois que j'ai eu le bonheur (bien malgré moi) de vous rencontrer ! Car vous ignorez avec quel soin je vous fuis ! Je me disais : Il serait singulier que cette voiture l'attendît ; je ferais peut-être bien de prendre un autre chemin. — Et puis : *Bonsoir, Monsieur !* avec cette voix aimée dont le timbre enchante et déchire. Je m'en suis allé, répétant tout le long de mon chemin : *Bonsoir, Monsieur !* en essayant de contrefaire votre voix.

J'ai vu mes juges jeudi dernier. Je ne dirai pas qu'ils ne sont pas beaux ; ils sont abominablement laids ; et leur âme de ressembler à leur visage.

Flaubert avait pour lui l'impératrice. Il me manque une femme. Et la pensée bizarre que peut-être vous pourriez, par des relations et des canaux peut-être compliqués, faire arriver un mot sensé à une de ces grosses cervelles, s'est emparée de moi, il y a quelques jours.

L'audience est pour après-demain matin, jeudi. Les monstres se nomment :

Président	Dupaty.
Procureur impérial.	Pinard (redoutable).
Juges	Delesvaux.
—	De Ponton d'Amécourt.
—	Nacquart.

6e chambre correctionnelle.

Je veux laisser toutes ces trivialités de côté.

Rappelez-vous que quelqu'un pense à vous, que sa pensée n'a jamais rien de trivial, et qu'il vous en veut un peu de votre malicieuse gaîté.

Je vous prie très ardemment de garder désormais pour vous tout ce que je pourrai vous confier. Vous êtes ma compagnie ordinaire et mon secret. C'est cette intimité, où je me donne la réplique depuis si longtemps, qui m'a donné l'audace de ce ton si familier.

Adieu, chère madame, je baise vos mains avec toute ma dévotion. Charles BAUDELAIRE.

Tous les vers compris entre la page 84 et la page 105 vous appartiennent.

Outre ceux dont les titres et les variantes ont été relevés plus haut, cette indication permet de restituer à la même inspiratrice deux autres pièces : *Harmonie du soir* (p. 101 de la première édition) et *le Flacon* (p. 103). Il faut y joindre l'*Hymne* qui fait l'objet de l'envoi du 8 mai 1854.

VII

(Au crayon.) Dimanche, 2 mai 1858.

Voilà, ma chère amie, le petit livre dont je vous avais parlé, et qui vous amusera, j'en suis sûr.

Que vous avez été méchante de ne pas même me laisser le temps de vous remercier de toute la joie que j'ai trouvée dimanche et hier auprès de vous !

Votre extraordinaire Mme Nieri[1] a commis en me quittant un enfantillage digne d'une étrangère. Avant que j'eusse eu le temps de donner mon adresse au cocher, elle s'était avisée de le payer, et comme je me fâchais, elle a dit : Il est trop tard, c'est fait ! — et puis, avec une vitesse aussi extraordinaire qu'elle, elle s'est élancée, elle et ses jupes, dans le grand escalier de l'hôtel.

Tout à vous. — Je vous embrasse *comme un très ancien* camarade que j'aimerai toujours. (Le mot *camarade* est un mensonge ; il est trop vulgaire, et il n'est pas assez tendre.)

C. B.

1. Mme Nieri avait pour nom de baptême *Sesina*. C'est d'elle qu'il est question dans le sonnet qui porte ce titre, p. 137 de la seconde édition des *Fleurs du mal*.



LES PRÉMICES

DE

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

OFFRANDES D'UN BIBLIOGRAPHE AU DIEU DE LA CRITIQUE



O TOI, sur l'autel de qui l'aimable Aristarque répandait le doux lait de l'éloge et le miel parfumé des admirations, tandis que le triste Zoïle y versait le fiel empesté de ses haines jalouses, Dieu de la critique, permets-moi de t'apporter à mon tour, en offrande et en sacrifice, les prémices de l'année qui vient! Comme ces arbres de sève ardente, qui prennent les dernières douceurs de l'automne pour les premiers feux du printemps, et poussent des bourgeons et des fleurs que, sans doute, la bise d'hiver desséchera bientôt, la

littérature, en cette saison de déclin que les Anglais ont si bien appelée *the Fall,* s'échappe en jets, débiles ou robustes, couverts de frondaisons et d'épanouissements. De ces florai-sons et de ces feuillages, je ferai des bouquets et des gerbes; j'en ornerai ton temple et en joncherai ton seuil, ô Dieu! et s'il se trouve, parmi, des feuilles sèches et des tiges amères, tu ne me le reprocheras pas, car le mal te préoccupe au même degré que le bien, car, étant celui qui discerne et qui juge, tu es celui qui veut et qui doit tout connaître, et il ne te déplaît pas, après la lyre d'Apollon, d'écouter la flûte de Marsyas.

Et s'il est, dans cette récolte de végétations hâtives et éphémères, quelques pousses vivaces, feuilles toujours vertes ou fleurs qui ne meurent point, tes fidèles, chaque fois qu'ils viendront renouveler tes guirlandes flétries, les retrouveront toujours brillantes de leur primitif éclat.

Ton sanctuaire est vaste, ô Dieu! et il y a d'autres raisons pour que tu n'aies pas à craindre que ces *evergreens* et ces *immortelles* l'encombrent jamais.

Cette épaisse jonchée, où se mêlent, avec les duretés ligneuses des végétations arborescentes et les sinueuses sou-plesses des lianes herbacées, les couleurs crues et éteintes, les parfums doux et violents, et dont voilà ton parvis couvert, ce sont les

ROMANS.

Tout d'abord trois romans de femmes. On leur doit le pas.

Manuela — qui est le nom dont signe Mme la duchesse d'Uzès quand elle fait de la littérature ou de l'art — a écrit, sous le titre de *Julien Masly* (Paul Ollendorff; in-18; 3 fr. 50), une étude assez curieuse d'homme hypocondre, vaniteux, envieux, amoureux et jaloux, que tant de qualités conduisent tout droit à leur point de convergence, la folie. Ce nouveau « ver de terre amoureux d'une étoile » n'est pas sans intérêt, bien qu'il n'ait pas l'émotion communicative; la princesse de Kermornas, qui est l'étoile, joue son rôle d'astre évoluant

dans les hauteurs de l'éther glacé, consciencieusement. Je ne dirai rien de l'*écriture,* qui est ce qu'elle peut être. A un autre point de vue, le livre, pour arriver à faire volume, est exagérément *blanchi.* En somme, une duchese a mille moyens de passer son temps moins intelligemment qu'en écrivant des livres comme *Julien Masly.* Je dirai toute ma pensée en ajoutant qu'il serait peut-être sage de n'offrir ces manifestations littéraires qu'au cercle, *limited and select,* de ses amis et de son monde ; l'auteur, aussi bien que le grand public, y gagnerait.

Après l'artiste amateur, le *professional.* Mme Henri Gréville augmente son œuvre considérable d'un nouveau volume, *l'Héritière* (E. Plon, Nourrit et Cie ; in-18 ; 3 fr. 50). On connaît et on apprécie son talent ; tout ce qu'elle écrit a sa place marquée dans l'armoire aux livres des jeunes filles à marier et des jeunes femmes qui viennent de l'être. Les autres mêmes, — je veux dire les gens de bonne volonté qui demandent à un roman une heure ou deux de lecture facile, aimable, et spirituelle assez pour piquer l'attention sans fatiguer l'entendement, — connaissent, par une expérience déjà longue et qu'ils sont heureux de renouveler, l'utilité des livres signés Henri Gréville dans la littérature contemporaine.

Gyp, dont la langue est si alerte et acérée, nous pardonnera de l'avoir gardée pour la bonne bouche. *Monsieur Fred* est un petit chef-d'œuvre (Calmann-Lévy ; in-18 ; 3 fr. 50). Jamais les résultats de l'éducation du jeune homme de bonne famille, telle que l'entendent des gens qui se croient, par le sang, par la fortune, par les doctrines et par l'esprit, au-dessus de la masse de leurs contemporains, n'ont été mis à nu d'une plume ausi sincère, libre de préjugés et insoucieuse du qu'en-dira-t-on. Il y a bien, çà et là, quelques touches particulièrement féminines, je veux dire incomplètes, ou exagérées dans le gros ou dans le menu ; d'ailleurs, presque tous les détails sont d'une observation à la fois précise et gaie, et l'ensemble est le merveilleux portrait d'un être dont on trouverait, sans doute, le similaire à toutes les époques, mais que la comtesse de Martel a la courageuse franchise de présenter en

souriant — n'est-ce pas devant le danger que sourient les braves? — à ce monde exclusif, qui, tout en étant la minorité, garde une influence fort grande encore dans notre pays, grâce à ce qui lui reste de fortune et à ce qu'il conserve du prestige des traditions, en lui disant : « Vous qui, à tort ou à raison, prétendez personnifier la France, voilà les Français que vous lui donnez ! »

Passons au côté des hommes. L'encombrement est grand, et je me vois forcé de faire le défilé rapide. M. Hector Malot publie, à la Bibliothèque-Charpentier, un récit intéressant où les misères de la vie parisienne et les charmes de la vie de campagne sont agréablement constrastés, en même temps qu'il y trace deux ou trois caractères, dont un de jeune fille noble et tendre et un de sombre jaloux, qui sont de dessin net et saisissant. Je trouve, pour mon compte, que le héros, le capitaine Sixte, est un Achille dont la vulnérabilité s'étend du talon à la nuque, — et que le style de M. Malot est le plus souvent terne et parfois vulgaire ; mais cela n'a rien de nouveau, et j'aime mieux m'associer aux éloges d'une revue anglaise (*The Athenœum*), qui dit que, dans *Anie,* M. Malot a dessiné le portrait d'une femme bonne, réellement de chair et de sang, ce qui n'est point tâche aisée ; que la longue liste de ses œuvres ne contient pas de livre meilleur, si tant est qu'elle en contienne un aussi bon, et que toutes les femmes peuvent le lire et trouver, dans cette lecture, plaisir et profit.

Il y a déjà quelque temps que *la Cormière,* de M. Maurice Talmeyr, a paru à la même Bibliothèque-Charpentier et a recueilli dans la presse un tribut d'éloges mérités. Cela me dispense de m'arrêter longtemps sur cette étude des mœurs campagnardes en Normandie. Il me suffit de dire qu'elle rappelle, sans pour cela manquer d'originalité, les tableaux, si simplement et cruellement vrais, de Guy de Maupassant.

M. Gustave Toudouze a composé, dans le roman nouveau qu'il appelle *Ma Douce* (Victor Havard ; in-18 ; 3 fr. 50), une idylle bretonne où ne manquent pas, à côté des amours et des

tendresses, les rudesses et les coups tragiques de la terre de Bretagne et des flots de l'Océan. M. G. Toudouze est un des artistes littéraires les plus consciencieux de ce temps-ci : ses études sont étudiées, et ses portraits sont des visages qu'il a vus. C'est un mérite dont plus d'un se vante sans le posséder. Ajoutez à cela un talent d'écrivain toujours en progrès parce que toujours il cherche le mieux. En voilà bien assez pour expliquer le succès constant des romans de M. G. Toudouze, dont les moins heureux en sont à leur quatrième édition.

Le Droit de l'amant est incontestable dans l'histoire passionnée et émouvante que nous raconte M. Paul Foucher (Paul Ollendorff; in-18 ; 3 fr. 50) ; mais c'est la faute du mari. Il n'y a là de plaidoyer ni pour ni contre le mariage : il y a un homme de vieille race, M. de Chagres, qui se marie, fait la fête avec l'argent de sa femme, s'avilit et s'endette, et croit se réhabiliter en tuant celui qui a fait accepter à sa femme un amour que c'était son devoir de lui donner. Ce sont de bonnes et fortes pages qui portent en elles, sans argumentation ni prêche, une haute moralité.

Dans *Second mariage* (Paul Ollendorff; in-18 ; 3 fr. 50), M. Théodore Cahu, connu naguère sous le nom de Théo'Critt, a trouvé une situation curieuse et aussi neuve qu'il est raisonnable de le désirer. Le sentiment paternel y est étudié avec une délicatesse et une science du cœur humain peu ordinaires. C'est aussi une étude de psychologie que ce gros roman sans nom d'auteur, intitulé *la Fin d'une âme* (Bibliothèque-Charpentier; in-18; 3 fr. 50); mais elle n'est point, ou si peu, tissée dans la trame d'une action. La hantise d'un esprit par l'idée de la mort, avec l'inquiétude cruelle de ne pas vouloir que la mort soit le néant et de ne pas pouvoir se persuader qu'elle est autre chose, tel est le fond de ce livre que je prise autant pour la sincérité philosophique que pour le talent de l'écrivain.

Sans se préoccuper de l'au-delà, M. Brada trouve, dans les complications de la vie et les misères du cœur humain, de quoi intéresser et émouvoir fortement. Je ne suis pas aussi

sûr que lui de l'exactitude de son titre *l'Irrémédiable* (E. Plon, Nourrit et Cie; in-18; 3 fr. 50), et il ne m'est pas prouvé qu'avec un grain d'héroïsme en moins, Marthe n'eût pas pu goûter tout le bénéfice du remède qui lui était offert. Quoi qu'il en soit, j'ai grand plaisir à signaler cette œuvre où l'intérêt et l'émotion naissent de la mise en jeu des plus nobles sentiments.

Avec la *Bohème tragique*, de M. Noël Amaudru (Albert Savine; in-18; 3 fr. 50), nous touchons au décadentisme et au *struggleforlifisme* — si l'on veut me permettre un mot aussi hideux et mal fait que le consacré *struggleforlifeur*. Non pas que les procédés littéraires de l'écrivain relèvent des écoles excentriques de cette fin de siècle; mais son sujet n'est autre que l'histoire, — transposée et incidentée, — de Lebiez et de Barré, les assassins de la laitière Gillet. Le grand attrait du livre c'est de découvrir des dessous littéraires, financiers, politiques et policiers qui paraîtront surprenants ou monstrueux à bien des lecteurs. Les noms sont aussi transparents que gaze, et le livre ferait scandale si l'on était moins blasé.

M. Georges Bonnamour (Jules Couturat) écrit l'histoire « d'une âme qui se résigne et accepte la vie avec une mélancolie stoïque ». (*Représailles;* Albert Savine; in-18; 3 fr. 50). Mais cette histoire d'âme a des allures de pamphlet : les politiciens et les journalistes y jouent leur rôle de cabotins comico-tragiques, tout comme dans la *Bohème* de M. Noël Amaudru. Seulement, l'auteur de *Représailles* vous a de ces exclamations : « Sombres luxures, vous fûtes illécébrantes! » Et c'est ce qu'on ne trouve pas partout.

La vie littéraire contemporaine fait aussi le sujet choisi par M. Fernand Clerget dans son *Henry Pivert* (L. Genonceaux; in-18; 3 fr. 50). Il ne la peint pas par les bons côtés. Quelle mêlée de vils désirs, de jalousies féroces, de haines à longue portée, d'insatiables ambitions! Et aussi quelle jonglerie devant la foule avec le Talent, le Génie et l'Art! La littérature n'est plus qu'un commerce d'épiciers, où la fortune et la gloire sont à celui qui vend le plus vite et le plus cher des

marchandises avariées et des produits frelatés. C'est un peu poussé au noir. Beaucoup de boutiques littéraires ne sont, en effet, que des épiceries, — et les pires sont celles où le refrain du boniment est : « Conspuez le bourgeois ! » ou : « Mort aux Philistins ! » Mais enfin, il y a autre chose, et l'arbre ne porte pas que des fruits pourris. M. Fernand Clerget le sait bien. Mais il a voulu, comme il en avertit le poète Verlaine dans sa dédicace, ne faire ici qu'esquisser une galerie de pantins : réalistes, décadents, symbolistes, psychologues, occultistes et cent autres espèces encore s'y reconnaîtront sans peine, car ses caricatures sont des portraits.

Le monde musical n'est pas moins fertile en sujets à peindre ou à décrire que le monde des lettres, bien qu'il soit moins exploité. M. William Ritter, un wagnérien cosmopolite, semble en vouloir faire son domaine. *Ægyptiacque*, une des très nombreuses filles de Liszt, dont il conte ici les caprices qui font souffrir les naïfs et qui enrichissent les roués, n'est que le premier volume d'un « cycle » annoncé (Albert Savine; in-18; 3 fr. 50) sous ce titre commun : *Rêves vécus et vies rêvées*, et dont les volumes à venir s'appelleront : *l'Ombre du lys est noire ; l'Ame qui coule ;* et *Préraphaëlite*. Le livre est curieux, d'une belle allure sinon d'une grande pureté de langue. Mais il convient d'attendre le développement du cycle pour porter un jugement d'ensemble et définitif.

J'ai à signaler quelques recueils de nouvelles ou chroniques : les *Histoires inconvenantes*, d'Armand Silvestre (librairie illustrée ; in-18 ; 3 fr. 50), amusantes histoires ornées par Ch. Clérice d'amusantes illustrations, et qui nous font rire depuis des années ; car n'est-il pas vrai qu'étant toujours désopilantes, elles sont toujours les mêmes? C'est ainsi que l'eau qui sort d'une fontaine, bien qu'elle se renouvelle sans cesse, est pourtant toujours de l'eau. — *Roi de théâtre*, tel est le titre que M. Georges du Vallon (Albert Savine ; in-18 ; 3 fr. 50) donne à un recueil de trois nouvelles, dont les deux autres s'appellent : *Myrta* et *Alsacienne !... Le Roi de théâtre* est une histoire russe ; *Myrta* une histoire de Tunisie, et l'autre,

dit elle-même d'où elle est. Dans les trois, il y a de la passion, de la noblesse et un sérieux talent d'écrivain. — *A toute volée,* M. Marc Stéphane sème ses contes et ses récits (Albert Savine ; in-18 ; 3 fr. 50). La graine en est mêlée et, dans son sillon, les mauvaises herbes lèvent parmi les bonnes, sans les étouffer d'ailleurs. — Enfin, M. Eugène Demolder nous envoie de Bruxelles (Paul Lacomblez ; in-18 ; 3 fr.) les *Contes d'Yperdamme* qui commencent par ces mots : « Tout est lilial, » et finissent par ceux-ci : « Éphraïma, ayant reconquis la radieuse splendeur de sa jeunesse, étonnée, ouvrait les bras en une croix évangélique, vierge signe de foi et de reconnaissance, sœur de celles brillant au faîte des églises, et comme elles magnifique dans la fête de vie déchaînée en ce jour et arpégeant jusqu'aux cieux éblouis les gammes triomphales de sa gloire. » C'est un peu long, mais comme c'est beau ! Et tout est comme ça.

J'ai eu plus d'une fois l'occasion de parler de la Bibliothèque générale des Romans publiée par l'éditeur J. Engelhorn, de Stuttgart, et d'en louer l'exécution matérielle et le bon marché. Cette collection vient de s'augmenter de cinq ouvrages : *Ananke,* roman italien de F. de Renzis, traduit, sous le titre *Verhängnis,* par Mme Dora Paul ; — *Wie's im Leben geht,* traduit par la même Dora Paul, du français d'Albert Delpit ; — *Mon oncle Scipion,* d'André Theuriet ; traducteur : Natalie Rümelin ; — *Aus den Papieren eines Wanderers,* roman anglais de Jeffery C. Jeffery, dont la traduction est signée Emmy Becher ; — enfin un livre de Louis Tinseau traduit par Mme Dora Paul avec ce titre : *Versiegelte Lipper.* Notre pays ne fait pas trop mauvaise figure dans cette collection d'outre-Rhin.

D'Angleterre, l'éditeur T. Fisher Unwin nous adresse deux ouvrages de fiction. L'un, *The Brown Owl,* « Le Hibou brun, » est un conte de fées qui sera la tête d'une jolie collection destinée aux enfants : *The Children's Library* (in-16). Le papier est d'une solidité rare, le cartonnage original et élégant, et les deux illustrations, par F. Madox Brown, ingé-

nieusement bizarres avec une touche de préraphaélisme. Le texte, dû à M. Ford H. Madox Hueffer, est fait pour ravir les enfants et amuser les parents. — L'autre, par M. John Oliver Hobbes, fait partie de cette série que l'éditeur appelle *Pseudonym Library,* et dont j'ai déjà eu à signaler deux volumes à l'attention de nos lecteurs. Celui-ci est intitulé *Some Emotions and a Moral,* « Quelques émotions et une morale » (in-24 allongé, 1 fr. 85). Les émotions sont celles que donne la passion dans le mariage et hors du mariage, et la morale, — sans avoir bu autant de *brandy and water* que l'honnête Collingwood, — je la vois double. Il y a celle du mari trompé, qui dit : « Quelle sotte et triste affaire que la vie ! Ce n'est que lorsque tout est de travers qu'on aperçoit combien il était facile de faire tout aller droit. Et c'est toujours nous-mêmes qui sommes à blâmer, jamais personne autre, toujours nous. » Il y a aussi celle de l'amant, qui se tue. — Ces petits livres, de M. Fisher Unwin, sont vraiment hardis de se présenter ainsi, libres de *cant* et de « conventionnalité », au public anglais. Il me paraît qu'ils sont bien accueillis. Le symptôme est bon, et j'applaudirais de grand cœur à la rénovation du roman anglais qui se meurt d'anémie et qui fut, sans remonter plus haut dans les origines, celui qui engendra tous les autres.

C'est à peine s'il est nécessaire de faire une subdivision nouvelle pour les publications qui gardent de l'oubli les contes populaires et les fictions primitives des peuples, civilisés ou non. J'ai ici pourtant un bouquet de

FOLK-LORISME

Trois sortes de fleurs le composent, sans plus. La première, dont le parfum, violemment poivré, relève les senteurs pénétrantes, mais un peu fades, des deux autres, nous vient des plates-bandes que l'éditeur Isidore Liseux cultive, autour et en dehors des carrés de la littérature convenue, avec une ardeur singulière et rare. *Les Contes secrets russes* (in-8°; 60 fr.), dont mon rédacteur en chef annonçait l'autre mois l'appari-

tion imminente, portent, en tête de la couverture, un « Avis aux Libraires », qui en dit long. « Ce volume, édité dans les conditions légales pour un petit nombre de Bibliophiles, ne doit pas être exposé aux étalages. » Le fait est que les crudités de langage et les brutalités de situation y abondent, au point que le traducteur, pour ménager la susceptibilité, assez éprouvée cependant, des deux cent vingt bibliophiles qui peuvent se procurer le volume, a cru devoir écrire en caractères grecs les mots à la fois techniques et grossiers qui reviennent à chaque page de ces récits. L'acte sexuel, tel est le thème unique des contes réunis ici. On en parle avec encore plus de désinvolture que dans les contes italiens ou gaulois. Mais c'est bien le même esprit dégagé de tout amour psychique et de toute idée morale. L'accouplement brutal, les jouissances qu'il comporte, les drôleries, les farces et les quiproquos auxquels il peut donner lieu, *les Contes secrets russes* ne voient rien au delà. Bien imprimé sur beau papier par Ch. Unsinger, ce volume, très intéressant pour le folkloriste, ne l'est pas moins pour le philosophe et l'ethnographe, car il nous montre chez le paysan russe juste le même degré de moralité et la même hauteur d'idéal que Tolstoï lui reconnaît dans son drame fameux, *la Puissance des Ténèbres.*

Les deux autres volumes sont : l'un des contes de fées anglais, l'autre des contes de fées celtiques, publiés par l'érudit et spirituel rédacteur en chef du *Folk-Lore,* M. Joseph Jacobs, chez l'éditeur David Nutt (*English Fairy Tales; Celtic Fairy Tales:* 2 vol. in-8°; le vol. : 7 fr. 50). Tous les deux sont destinés à être lus par les enfants, et sont illustrés très agréablement par M. John D. Batten. M. Joseph Jacobs a pensé que les petits Anglais trouveraient autant de plaisir à lire des contes nationaux que les éternelles traductions de Perrault ou des frères Grimm. Il en est résulté deux livres charmants, exécutés matériellement avec un soin plein de goût par M. Alfred Nutt, et recouverts de cartonnages très différents pour chaque volume, mais également originaux et élégants. M. Alfred Nutt, — c'est M. Jacobs qui le proclame, — n'a pas

fait seulement son travail d'éditeur; il a, grâce à sa connaissance spéciale de tout ce qui touche aux vieux Celtes, contribué puissamment à la composition et à la rédaction du second recueil. Choisis et écrits pour les enfants, ces contes anglais ou celtes n'en restent pas moins des documents précieux pour les érudits qui cherchent, dans les antiques légendes, les premières manifestations littéraires et les vestiges de la civilisation primitive des peuples. M. Joseph Jacobs était mieux que personne capable de pénétrer le caractère intime de ces vieux récits et de le leur conserver dans sa version.

D'ailleurs, pour les savants et les curieux, chaque volume est suivi d'un appareil de notes et de références où les sources et les autorités sont citées et discutées, et où se pressent les remarques et les comparaisons suggestives.

POÉSIE

La poésie est partout. Elle est surtout dans ces imaginations naïves des peuples encore enfants. Et il s'en faut qu'on soit sûr de la retrouver au même degré dans les écrits de ceux de nos contemporains qui se parent du nom de poètes. Aussi mon admiration se mêle-t-elle de joie devant le beau poème que M. Robert Buchanan intitule : *The Outcast; a Rhyme for the time* (Londres, Chatto et Windus ; in-8°). M. Buchanan est un poète écossais qui a soulevé jadis un grand bruit autour de son nom par de violentes attaques contre ce qu'il appelait l'École de la Chair, dont M. Swinburne était le plus puissant et le plus glorieux représentant. Mais tout ce bruit n'a que peu servi, j'imagine, sa réputation de poète. Quoi qu'il en soit de ces querelles, on peut trouver M. Swinburne un très grand poète et ne pas faire fi de M. Buchanan. Cette longue histoire en vers lyriques, à laquelle il promet de donner plusieurs suites, montre des qualités d'imagination, de style et de rythme fort au-dessus de l'ordinaire, en même temps qu'un

souffle large et soutenu, s'exaltant parfois en des envolées éperdues vers l'idéal. Au bout du poème, alors qu'on est encore bercé par la musique des strophes et en proie à la rêverie que suggèrent tant d'images et tant d'émotions, on trouve une « Lettre dédicatoire » où l'auteur fait à nouveau sa profession de foi de poète et d'artiste. Ses convictions sont demeurées les mêmes, et son langage s'est à peine assagi. Son intelligence s'est faite plus compréhensive, il est devenu plus indulgent peut-être ; mais cette indulgence ne va pas sans amertume, et le portrait qu'il trace de la littérature et de la science à Londres a toute l'âpreté d'une satire. Il prédit que son livre sera mis au ban de la critique, et que si l'on en parle, ce sera pour le déchirer. Je veux croire qu'il est pessimiste pour une fois ; mais, du moins, ferai-je mon devoir en signalant, avec autant de force que je le puis dans ces pages rapides, une belle œuvre, un vrai poète, un cœur haut qui hait plus que tout l'hypocrisie et le mensonge, un des hommes qui font honneur aux lettres et, par une conséquence nécessaire, à l'humanité.

Un autre volume de vers, joli sinon grand, s'ajoute à la *Cameo Series* de l'éditeur T. Fisher Unwin (*A Minor Poet and other Verse*, par Amy Levy; in-8°). Le recueil est mince et les vers qu'il contient ont été publiés déjà, pour la plupart. Ils n'en valent pas moins par l'intensité du sentiment poétique et de l'expression. L'*Authoress* a un talent ferme, inapte peut-être aux longues courses et aux grands élans, mais d'une netteté, d'une énergie à faire envie à plus d'un écrivain du sexe fort.

En revenant en France par la Belgique, nous rencontrons un nouveau volume d'un poète fort prôné par les hérauts de la « littérature de demain », M. Gustave Kahn. *Les Chansons d'Amant* (Bruxelles, Paul Lacomblez ; in-18 carré ; 3 fr. 50) font tout pour être étranges, typographiquement non moins que littérairement. Le titre courant est presque en manchettes et du même corps que le texte, les feuillets sont paginés en bas, et les vers sont tous, plus ou moins, dans le

goût et à la hauteur de cette strophe, tirée de *Nuit sur la lande* :

Dans l'abîme des soirs en incendies
tes larmes qui sont des armes
sont tombées sur les tombes enfouies ;
des tombes il éclôt des fleurs de douleur
et les parfums, des gestes de ta main
et la couleur un bienfait de ta main
et la paleur ton geste à demain :
de ton geste à demain s'essore la douleur.
ah ton geste inclinant tes aurores.

On peut trouver là-dedans du rythme, de l'allitération, des rimes embryonnaires, des suggestions d'images et même de pensées, mais tout cela à l'état vague. O poète, si vous ne m'ouvrez pas le Paradis, donnez-moi l'Enfer, mais, par pitié, ne m'enfermez pas dans les Limbes, royaume des Larves !

M. Fernand Clerget, qui nous revient en vers après nous avoir visités en prose, publie à la « Bibliothèque artistique et littéraire », que patronne la revue *la Plume,* un joli volume intitulé *les Tourmentes.* M. Clerget sacrifie fortement aux dieux ou aux modes du jour ; mais il y sacrifie avec indépendance. Il y a peut-être une grande originalité à appeler la table des matières « Indication ». J'en trouve une plus forte à faire des vers semés de vocables, comme

Et voici dans notre nuit
Des gigeotments de fusées ;

ou scandés avec un dédain savant, tels que :

Et les brebis sont maigres et baissent la tête.

Tout cela est, sans contredit, de hardiesse souveraine, et fort beau. On m'excusera pourtant si très humblement j'avoue, avec Alceste, préférer *la Chanson du roi Henri.*

M. Georges Montigny me paraît en faire autant. Son petit volume, *Sur la Branche* (Librairie des Bibliophiles, in-18 ; 2 fr.) est de la poésie très vieux jeu, familière, doucement spirituelle, habile au couplet et amie de l'apologue, chauvine un brin ; mais elle a, il faut bien le dire, le défaut de

ses qualités, et dans son laisser-aller de *musa pedestris,* elle se traîne souvent dans des chemins par trop battus et prend des allures déplorablement terre à terre.

L'éditeur Léon Vanier met son estampille sur *les Échos,* de M. Édouard de Perrodil, « édition nouvelle, revue et augmentée, » soit 104 pages, table comprise (in-12). Ce sont de gentils vers d'amateur, où s'enchâssent parfois de petites perles comme celle-ci (il s'agit d'un fou) :

> ... De sa raison éteinte,
> A ses yeux égarés, on reconnaît l'empreinte.

O Poésie! que de sottises on commet en ton nom!

THÉATRES

Une pièce en trois actes et en vers de M. Paul Harel nous mènera, sans quitter la poésie, sur la scène de l'Odéon. *L'Herbager* (Alphonse Lemerre; in-18; 2 fr. 50) y fut représenté pour la première fois le 19 septembre 1891. J'étonnerais tout le monde, sans en excepter l'auteur, si je proclamais la pièce un chef-d'œuvre. Elle est aimable, intéressante, bien qu'un peu péniblement et longuement versifiée, et l'opposition entre les caractères des deux beaux-frères est de la bonne comédie.

Le court dialogue entre Psyché et l'Esprit, que M. Jules Bois a écrit en vers suivant cette métrique nouvelle qui consiste à n'en pas avoir du tout (*Il ne faut pas mourir,* Librairie de l'Art indépendant, br. in-16), a paru si suggestive à son auteur qu'il le fait suivre de deux pages de « glose ». Et, de fait, ces tentatives d'art prêtent fort à gloser.

De la bonne et simple prose, sans autre prétention que de dire spirituellement des choses de bon sens, vaut bien, à mon avis, ces alambiquages et ces quintessences. C'est une sensation de rafraîchissement qu'on éprouve en parcourant le volume de « la Collection nouvelle » (G. Charpentier et E. Fasquelle; in-18; 2 fr. 50) où M. Louis Dépret a réuni, sous le titre de *Théâtre intime,* cinq très jolies saynètes

destinées à être jouées en famille. Avec le sens pratique qui accompagne l'humour chez ce moraliste délicat, il a choisi des pièces faciles à monter partout, et qui ne comportent pas d'accessoires autres que ceux que l'on a d'habitude sous la main. Ce volume, on peut le prédire sans crainte, sera une source d'intérêt et de gaieté dans bien des maisons, cet hiver.

Henri Ibsen continue à être le grand dramaturge international. Ce qu'on n'a pas chez soi, il faut bien le chercher ailleurs. Il arrive même que l'on trouve admirable ailleurs des choses inférieures à ce qu'on a chez soi. Je ne voudrais pas dire que c'est ici le cas; toujours est-il que M. Prozor nous donne la traduction du dernier drame d'Ibsen, *Hedda Gabler,* précédée d'une notice assez développée, où il expose ce qu'il est autorisé à croire la pensée intime du poète (Albert Savine; in-16; 3 fr. 50). « Spécialistes et idéologues se partagent le monde. Il y a un malentendu à la fois ridicule et mortel entre tous ces êtres dont chacun tire de son côté et parle un langage que ses pareils sont seuls à comprendre. Et pendant que les forces de l'esprit s'éparpillent ainsi, la nature violentée réclame âprement ses droits... »

C'est à peu près ce que dit un critique anglais, M. G. Bernard Shaw, dans un livre où il prétend exprimer *The Quintessence of Ibsenism* (Londres; Walter Scott; petit in-8°). Il ajoute qu'on a parfaitement raison d'accuser les pièces d'Ibsen d'immoralité, si l'immoralité consiste à ne point se conformer à l'idéal courant. Mais il a, dès son premier chapitre, *les Deux Pionniers,* montré avec assez d'esprit et de force ce que vaut à ses yeux la morale convenue, pour qu'on ne trouve pas dans ce jugement une condamnation. Je ne saurais trop recommander ce petit volume, dont la place dans cette revue serait parmi les ouvrages de critique, mais qu'il m'a semblé naturel de citer en parlant du drame d'Ibsen. Il est plein de savoir, de vues nettes et originales sur les hommes et sur les choses, et honnêtement dégagé de ce convenu et de cette fausse morale qui sont, depuis un demi-siècle, la plaie froide et rongeante de la littérature anglaise. Elle s'en guérira

peut-être. Des livres comme celui-ci, comme celui du poète Buchanan, comme d'autres qui se multiplient, sont des indices sûrs que le mal recule.

HISTOIRE

La récolte est médiocre en quantité, sinon en qualité.

M. Martin Philippson, ancien professeur aux Universités de Bonn et de Bruxelles, publie, chez l'éditeur Émile Bouillon, le premier tome (in-8°) d'une *Histoire du règne de Marie Stuart,* conçue à un point de vue nouveau. Ce que l'auteur a voulu écrire, « ce n'est pas la vie de Marie Stuart, c'est l'histoire de la grande lutte dans laquelle elle a été impliquée, et dont son règne est à la fois le point culminant et la solution, la lutte entre le catholicisme et le protestantisme en Écosse et dans toute la Grande-Bretagne. » C'est aussi le lent travail d'unification entre les deux peuples de la même île, dont l'idée et le besoin naissent alors, et dont l'achèvement a seul « rendu possible l'immense essor de l'Angleterre moderne ». M. Martin Philippson a déjà, dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique* et dans la *Revue historique,* publié sur Marie Stuart et son époque des études partielles qui montrent avec quel soin il s'est préparé à la tâche considérable où il est engagé maintenant. Ce premier volume est tout entier consacré au tableau de l'Écosse au commencement de l'époque moderne et pendant la jeunesse de Marie Stuart, et s'arrête au moment où la jeune reine remet le pied sur le sol écossais, le 19 août 1561. L'historien a su jusqu'ici, sur un fond savant et fortement documenté, faire courir un récit agréable et attachant. Nous attendons les autres parties d'une œuvre qui s'annonce comme devant marquer parmi les travaux historiques de ce temps.

Le dernier volume des *Mémoires du général baron de Marbot,* dont les deux premiers ont si fortement excité l'attention, vient de paraître (E. Plon, Nourrit et Cie; in-8°, 7 fr. 50). Cette partie, qui contient le récit des dernières années du

grand drame dont Waterloo devait être le dénouement, est plus émouvante, s'il se peut, que les deux autres. Il y a là une intensité de couleur et de vie bien rare chez les historiens de profession. D'un bout à l'autre du récit vibre l'âme du soldat et du patriote, en même temps qu'y brille l'intelligence claire et haute capable de voir nettement, au milieu de la confusion des événements et du tumulte de l'action, les causes de nos désastres.

Une mention hâtive — le temps presse et l'espace diminue — à la dernière série de la Galerie des députés de Bretagne depuis 1789 jusqu'à nos jours, dressée, avec des reproductions de portraits du temps, par l'éminent bibliographe-historien breton, M. René Kerviler (*Cent ans de Représentation nationale;* E. Perrin; in-8°), et nous arrivons à la

GÉOGRAPHIE

Même en comprenant sous ce titre les Guides et les Voyages, le chapitre ne sera pas trop chargé.

Dans la célèbre collection P. Joanne vient prendre place un nouveau volume : *Grèce continentale et îles,* par M. B. Haussoullier, avec la collaboration de MM. G. Fougères, P. Monceaux et H. Lechat (in-16; 17 cartes et 22 plans). Ce serait abuser du temps de nos lecteurs que de prétendre leur énumérer le caractère et les mérites des livres de cette collection, que celui-ci ne dépare pas, bien au contraire.

Sous le titre de *la Bretagne ignorée,* M. Félix Régamey nous met sous les yeux, en une longue bande magistralement dessinée et habilement lithographiée, le *Panorama de Port-Blanc* (Société d'éditions, 4, rue Antoine-Dubois). Port-Blanc est un des sites les plus sauvages et les plus inconnus des Côtes-du-Nord. Il n'y a pas d'hôtel dans la localité. Il faut faire plusieurs lieues pour les provisions et achats. C'est à quatre heures de voiture de Lannion. Bref, c'est une plage à découvrir, c'est-à-dire à gâter aux yeux du touriste qui aime

la mer pour elle-même et non pour les petites dames qui y mouillent leurs petits charmes en poussant de petits cris.

De même que la mer a ses fanatiques, la montagne a ses fervents. Ceux-ci liront avec plaisir un joli livre gentiment illustré par M. Guigues, et publié par Baratier frères et Cie, éditeurs à Grenoble : *Les Vingt-deux années du Père Tasse à Chamrousse,* par Henri Vincent (in-18, 3 fr. 50).

D'une autre importance, sans doute, et d'une autre portée, est l'ouvrage que M. Paul Bourget intitule : *Sensations d'Italie* (Alph. Lemerre; in-18°, 3 fr. 50). Ce titre me fait aimer davantage celui que le grand Dumas rendit si populaire : *Impressions de voyages*. Oserai-je dire que dans cette comparaison qui spontanément s'impose à moi, ce n'est pas seulement le titre que je préfère ? Les sensations que la Toscane, l'Ombrie et la Grande-Grèce ont fait naître chez M. Paul Bourget sont d'ordre multiple, naturellement; mais elles se rattachent toutes à des préoccupations de psychologie, de littérature et d'art, et aussi à un certain besoin de tenir une pose prise, qu'il est plus facile de constater que d'analyser. L'ensemble est, d'ailleurs, instructif et suggestif, et contient un certain nombre de jolies légendes succinctement, mais sympathiquement racontées. Elles interrompent agréablement je ne sais quel ennui vague qui flotte en brouillard sur le reste. Quant au talent de l'écrivain, il est — ceci est notoire — incontestable et hors de pair; mais n'est-ce pas le pousser un peu loin que d'écrire des phrases comme celles-ci (page 97) : « Sous cette voûte obscure (il est dans une catacombe) je sens frémir cette germination prodigieuse de l'histoire qui relie les humbles, les simples commencements aux magnificences des triomphes, et qui, seule, ennoblit le succès en faisant de sa pompe le couronnement glorieux des bonnes volontés inconnues ? »

On n'est pas exposé à rencontrer des beautés de ce genre dans le nouveau livre de Max O'Rell, *A Frenchman in America* (Bristol : J.-W. Arrowsmith, et Londres : Simpkin, Marshall et Cie; in-12, 4 fr. 35). Une observation aiguë et

drôle, une bonne humeur qui ne se dément pas, un style alerte, négligé et fin, une moquerie bienveillante, le tout entremêlé d'abondantes illustrations très amusantes, où la malice ne va jamais jusqu'à la méchanceté, c'est de quoi ajouter un succès à ceux qui ont rendu populaire le nom de Max O'Rell.

Je terminerai cette série en notant un volume, bien fait et très utile, sur *Le Japon pratique,* dû à la plume et au crayon de M. Félix Régamey, peintre et écrivain (J. Hetzel et Cie; in-18, 4 fr.), que je citais tout à l'heure pour son panorama de Port-Blanc. Ce volume renferme une quantité prodigieuse de renseignements ethniques, industriels, littéraires, artistiques, graphiques, bibliographiques même, qui ne sont réunis nulle part ailleurs et qui deviennent de plus en plus nécessaires en ce temps où le goût du japonisme se répand et pénètre partout.

CRITIQUE

De l'étude des peuples à l'étude de leurs manifestations littéraires, de la description raisonnée des mœurs et des coutumes à la critique littéraire proprement dite, l'espace n'est pas grand. Je n'ai donc pas à ménager de transition pour présenter un ouvrage considérable sur *Ilios et l'Iliade,* par M. Gaston Sortais, de la Société de Jésus (Emile Bouillon; in-8°). Voici la distribution des parties de ce beau travail : Les ruines d'Ilios; la formation de l'Iliade; essai de restauration de l'Iliade primitive; l'Olympe et l'art homériques. Toute la première partie est, comme on le voit, de vulgarisation, et l'auteur y suit les découvertes et reconstitutions de Schliemann. La portion originale est celle où le Père Gaston Sortais s'efforce de déterminer, dans l'ensemble de l'*Iliade* telle que nous l'avons, ce qui fut l'œuvre personnelle du poète primitif. Le livre, avec ses études finales sur la religion et l'art homériques, est admirablement fait pour atteindre le but qu'il poursuit : le relèvement des études classiques. Il aura une autre utilité, celle de contribuer à faire connaître l'antiquité au nombre

croissant de jeunes hommes que les études classiques ne peuvent plus avoir pour clients.

L'Homère anglo-saxon, si l'on peut, — et pourquoi pas ? — comparer le drame à l'épopée, Shakespeare, sera toujours, lui aussi, l'objet de commentaires et d'études. Les grandes œuvres littéraires ont ceci de particulier, que, renfermant tout, elles permettent à toutes les variétés de l'esprit humain de s'y refléter et de s'y reconnaître. Ce que je vois dans Shakespeare, ou dans Homère, ou dans Alighieri, ou dans Cervantes, ou dans Gœthe ou dans Hugo, y est ; mais ce que les autres y voient, pour différent que cela puisse être, y est aussi, puisqu'il n'y a rien qui n'y soit. Et c'est pourquoi l'humanité ne se lassera pas de s'étudier et de se décrire dans ces universels et merveilleux miroirs. Une femme, qui fut une actrice adorable, et qui est aujourd'hui une femme du monde accomplie, en même temps qu'un écrivain remarquable, Helena Faucit, Lady Martin, le déclare avec une sincérité charmante au début de son bel ouvrage *On some of Shakespeare's Female Characters,* dont les éditeurs William Blacwood et fils viennent de publier une édition nouvelle et augmentée. « J'ai eu, dit-elle, le grand avantage de jeter ma propre nature dans celle de ces exquises créations du génie de Shakespeare, d'être émue de leurs émotions ; j'ai, pour ainsi dire, pensé leurs pensées et parlé leurs paroles, des profondeurs vivantes de mon cœur et de mon esprit. » De là le grand attrait de ce livre où se succèdent, comme dans une galerie féerique, Ophélie, Portia, Desdémone, Juliette, Imogène, Rosalinde, Béatrice et Hermione. Un appendice contient des pièces précieuses pour l'histoire littéraire et théâtrale, et le volume, luxueusement édité, dans une couverture d'un goût sobre et très élégant, est orné d'un délicieux portrait de l'auteur.

Moins attrayant à coup sûr, bien que d'une science spéciale très profonde, est le travail consacré par M. Hyacinthe Binet, ancien élève de l'École normale supérieure de Liège, au *Style de la Lyrique courtoise en France aux* XIIe *et* XIIIe *siècles* (Émile Bouillon ; in-8°). Il n'est peut-être pas inutile

de rappeler que les érudits moyenageux appellent « lyrique courtoise » l'ensemble des formules laudatives et passionnées à l'usage des trouvères quand ils chantaient les dames et l'amour. M. Binet a relevé, avec une abondance et un soin qui ne font pas moins honneur à sa patience qu'à l'étendue de ses lectures, toutes les figures de grammaire ou de rhétorique dont se sont servis les trouvères pour exprimer l'admiration et l'amour de la femme : il les range sous trois chefs principaux, dont chacun comporte de nombreuses subdivisions : 1° figures par rapprochement d'idées semblables ou contraires ; 2° figures par développement ou abréviation de l'expression de l'idée ; 3° figures par changement de forme de l'idée.

Quels que soient le mérite et l'utilité de cette critique littérale, je préfère pour mon compte les études d'ensemble, d'où d'ailleurs elle n'est pas bannie, mais où elle n'est pas non plus exclusive, comme l'ouvrage que M. Ferdinand Brunot, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, vient de publier sous ce titre : *La Doctrine de Malherbe d'après son Commentaire sur Desportes* (G. Masson ; gr. in-8° ; 10 fr.). Ce beau volume, qui forme le premier tome des « Annales de l'Université de Lyon », contient cinq planches de reproductions non moins curieuses pour les bibliophiles et les bibliographes que pour les érudits. M. F. Brunot ne se contente pas de recueillir, de coordonner et d'exposer les idées de Malherbe, telles qu'elles apparaissent dans son commentaire sur Desportes ; il les discute et les éclaire à l'aide d'exemples pris à tous les âges de notre littérature, y compris le contemporain. Cette méthode, qui amène parfois des rapprochements inattendus et piquants, est la seule vivante quand il s'agit de déterminer la valeur des règles mises en avant par un grammairien réformateur. Elle donne de l'intérêt à un sujet que l'on pourrait croire, sinon usé, du moins suranné, et il ne sera guère possible désormais d'acquérir une connaissance exacte des évolutions de notre langue et de notre prosodie sans étudier la doctrine de Malherbe dans le livre de M. Brunot.

Ce n'est pas à de la critique de bénédictin, ni même de

candidat à l'agrégation de grammaire, que M. Hugues Le Roux nous convie avec ses *Portraits de cire* (Lecène, Oudin et Cie, in-18 ; 3 fr. 50). Ce n'est même pas, à vrai dire, de la critique du tout. L'auteur, — il nous le déclare, — n'a voulu que fixer des gens de lettres « dans le geste, dans l'expression qu'ils eurent, un jour d'heureuse rencontre, avec la pensée qui cette fois-là bourdonnait entre leurs tempes, avec la fleur qu'ils mordillaient dans leur moustache ». Ces figures de cire sont prises sur des « instantanés ». Valant par la facture de l'artiste, elles vaudront encore comme documents.

SCIENCES PSYCHIQUES ET MORALES.

Un livre anonyme, que son aspect extérieur et son exécution littéraire rangent dans la même collection qu'une série d'études sur les cultes phalliques dont j'ai rendu compte en leur temps, et qui traite des Roses-Croix, vient de paraître à Londres, chez l'éditeur A. Reader, dans Orange Street. Voici le titre tout au long : *Mysteries of the Rosie Cross, or the History of that Curious Sect of the Middle Ages, known as the Rosicrucians; with Examples of their Pretensions and Claims as set forth in the Writings of their Leaders and Disciples* (in-8°). Le travail, fait à un point de vue exclusivement anglais par un Anglais qui ne connaît les Roses-Croix que parce qu'il a pu en apprendre dans les livres et journaux qui lui sont accessibles, est un *aggloméré,* si je puis dire, de faits, de doctrines et de documents fragmentaires, réunis un peu au hasard, et formant un ensemble très curieux, mais insuffisant. Sans chercher ailleurs que dans les publications en langue anglaise, la liste des autorités consultées par l'auteur anonyme est fort incomplète. J'y ajoute en courant : *Bye-Laws of the Palatine Chapter of Sovereign Princes Rose-Croix of H. R. D. M.*; Manchester, in-8° ; — *The Rosicrucians : Their Rites and Mysteries,* par Hargrave Jenning ; Londres, Chatto et Windus ; in-8° ; — *History of Initiation,* par G. Oliver, 1829; in-8° ; — *The Star in the East,* par le même ; 1825 ; in-12° ;

— *Rosicrucians; their Rites and Mysteries, with Chapters on the Ancient Fire and Serpent Worshippers;* 1870; in-8°; — *Notes on the Scientific and Religious Mysteries of Antiquity: the Gnosis and Secret Schools of the Middle Ages; Modern Rosicrucianism and the various Rite and Degrees of Free and Accepted Masonry,* par John Yarker; 1872; in-12°; — *General Statutes of the Imperial, Ecclesiastical and Military Order of Knights of the Red Cross of Rome and Constantine and the Laws of the K. H. S.,* Londres 1868; — *Geschiedenis van het heylighe Cruys, or the History of the Holy Cross, reproduced in fac simile... with Translations into French and English Verse edited by J. P. Berjeau;* 1863; pet. in-4°; — *Freemasonry, A Word to the Wise...* (contient un chapitre sur les *Rosycrucians*); Londres, W. Thiston, 5796; etc., etc. Il est, en tout cas, bien regrettable qu'un ouvrage de ce genre ait été fait de nos jours sans consulter le grand Rose-Croix catholique, le premier des mages contemporains, le Sar Joséphin Péladan.

La place me manque. Il faut que je finisse cette revue par une sèche énumération. *L'Éducation des Facultés mentales,* par le D[r] J. J. Nogier (in-18°: 2 fr.); *Les maladies de l'Esprit,* par le D[r] P. Max-Simon (in-18°, 3 fr. 50); *les Morphinomanes,* par le D[r] Henri Guimbail (in-18; 3 fr. 50); *La Magie,* par G. Plytoff (in-18°, 3 fr. 50) forment toute une suite de volumes publiés par J.-B. Baillière sur des sujets qui passionnent les mondains au moins autant que les savants, et écrits de manière à être compris et goûtés des premiers sans cesser d'être dignes des seconds. Dans le même ordre d'idées, mais entrant hardiment et affirmativement au domaine des causes, c'est-à-dire des hypothèses, M. Arthur d'Anglemont publie une brochure intitulée *l'Hypnotisme, le magnétisme, la médiumnité, scientifiquement démontrés* (Comptoir d'édition; broch. in-8°; 1 fr.). Enfin, un professeur de philosophie à Halifax (Canada), M. James Seth, a écrit un traité court et vigoureux sur la « Liberté en tant que Postulat moral » (*Freedom as Ethical Postulate;* Edimbourg et Londres, William Blac-

wood et fils; broch. pet. in-4°): ces quelques pages ont été fort remarquées dans les pays de langue anglaise et méritent d'être méditées par ceux qu'intéressent les problèmes philosophiques.

MÉLANGES

Dans ce cadre élastique, je placerai un livre fantaisiste qui fait grand bruit en Angleterre et qui rappelle la *Bataille de Dorking* et la *Prise de Cherbourg;* c'est *The Last great naval War,* que l'auteur, A. Nelson Seaforth, dans son humour britannique, appelle *An historical retrospect* (Cassell et Cie, Paris, 12, rue Bleue; in-18° carré, 2 fr. 50); un traité sur l'*Hygiène de la toilette,* par le Dr Degoix (J.-B. Baillière; in-18°; 2 fr.), livre plein de bons conseils, mais fait pour causer des désappointements à bien des femmes qui y chercheront des indications de cosmétiques et des recettes de parfumeur; — l'*Histoire générale de la vélocipédie,* par M. L. Baudry de Saunier (P. Ollendorff; in-18°; 3 fr. 50), illustrée de plus de 150 gravures, et précédée d'une lettre-préface où Jean Richepin se déclare adepte récent, mais enthousiaste, de l'art vélocipédique; — deux livres de grand sport de chez Firmin-Didot : *Chasses des Vosges, Souvenirs d'un louvetier,* par E. Gridel, avec 30 illustrations hors texte (in-8°); *La chasse du chevreuil et du cerf, avec l'historique des races les plus célèbres de chiens courants,* par le comte de Chabot, dessins de Mahler (gr. in-8°), beaux volumes qui seraient des étrennes bien agréables pour un jeune homme qui fait l'essai de son premier fusil, ou qui aspire à en avoir un; — enfin *les merveilles des bains d'Aix en Savoie,* par le Dr J.-B. de Cabias, réimpression textuelle de la première édition (1623), avec une préface par le Dr Léon Brachet et une notice bibliographique par V. Barbier. Ce volume (petit in-4°; 10 fr.) est imprimé avec luxe par l'imprimeur-éditeur de Moutiers-Tarentaise, François Ducloz; j'ai eu assez d'occasions de louer les productions de ses presses pour être à l'aise dans l'expression de ma pensée, aujourd'hui que j'ai un blâme à formuler : les

filets bleus dont les pages de ce livre, qui sans cela serait fort beau, sont encadrées, sont de bien mauvais goût et de bien déplorable effet. C'est une revanche à prendre, qui, je l'espère, ne tardera pas.

BIBLIOGRAPHIE

C'est là, comme d'ordinaire, mon numéro de clôture. J'aurais voulu y étudier en détail une œuvre posthume d'un imprimeur qui fut un des bibliographes les plus distingués et les plus infatigables de ce temps, et que l'ancien *Livre* s'honore d'avoir compté parmi ses collaborateurs, William Blades. Mais ne pouvant pas parler aujourd'hui comme je le voudrais de ce *Pentateuch of Printing* (Londres, Elliot Stock; in-4°; 18 fr. 75), je préfère me contenter de le signaler, en prenant vis-à-vis de mes lecteurs et de moi-même l'engagement d'y revenir.

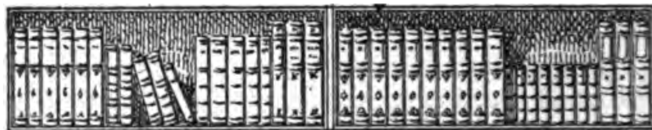
J'ai encore à enregistrer une brochure de l'éditeur Laffaille, intitulée *Notice typographique intéressant les amateurs de livres* (in-8°; 0 fr. 40), qui donne, en quelques pages, sur la technique de la typographie, des notions assez complètes, en effet, pour satisfaire l'amateur et lui suffire; — le Catalogue-bibliographie des publications de la maison Macmillan et Cie, depuis 1843 jusqu'à 1889, gros volume doré sur tranches (in-8°; 12 fr. 50), parfaitement imprimé, sous un cartonnage solide, dont un des plats porte, frappés en or, les différents monogrammes employés par la maison depuis qu'elle existe; ce volume, par la variété et l'importance des ouvrages qui y figurent, constitue un précieux répertoire de renseignements bibliographiques; — et la seconde édition de *A Calendar of the Shakespearean Rarities, drawings and engravings, formerly preserved at Hollingbury Copse, near Brighton* (Londres; Longmans, Green et Cie; in-8°, 13 fr. 10). Cette collection, qui fut celle de M. Halliwell-Phillipps, contenait plus de documents et de pièces concernant l'histoire personnelle du grand poète dramatique anglais qu'on n'en pourrait

trouver dans aucune bibliothèque du monde. Le catalogue en a été dressé avec grand soin par M. Ernest E. Baker, qui le fait précéder d'une préface savante et curieuse, et suivre d'un index comme j'en voudrais voir à tous nos livres français, en faisant ainsi un ouvrage de référence indispensable à tout curieux de la littérature et de la légende shakespeariennes.

Et maintenant, mes mains sont vides. Rien ne me reste dont je puisse augmenter mon humble offrande, à cette heure où l'année qui vient n'a pas encore atteint l'année qui s'en va. Je l'aurais voulue plus riche et plus brillante; mais, de même qu'un berger ne peut donner aux divinités tutélaires que ce que lui fournit son troupeau, ainsi le bibliographe ne peut-il composer son holocauste que de ce que lui fournissent les imprimeurs, les éditeurs et les auteurs. Puisse, telle qu'elle est, la fumée de ce sacrifice trouver grâce devant tes narines, ô Jupiter Censor!

B.-H. Gausseron.





VOILA LE COMMERCE QUI REPREND

INVITATIONS A L'AMATEUR



ES livres de luxe frais éclos, au début de ce mois de novembre, n'encombrent pas les vitrines des librairies et les éditeurs semblent résolus momentanément à laisser les détaillants se dégorger de l'excès des ouvrages de bibliophiles. — Toutefois, si j'en crois, les auteurs, dessinateurs et graveurs, il y a en ce moment, en route, des publications précieuses susceptibles d'aviver nos passions un peu vacillantes en raison des coups répétés des rabais à tous prix. On en signale à droite et à gauche, en petit nombre il est vrai, mais qui nous laissent espérer des œuvres de goût et d'originalité.

Ayons donc la foi dans les lendemains! — Comme tous les amoureux, beaucoup d'entre nous ont été dupés, trahis par de perfides éditions infidèles à la rareté promise, mais il ne doit pas s'ensuivre qu'on doive renoncer à aimer passionnément les jolies vignettes brillant dans la fraîcheur nouvelle d'un texte noble et correct ingénieusement disposé.

Les faiblesses de la librairie ne sont que passagères et le beau impose toujours ses droits à l'admiration des générations futures. Souvenons-nous que la plupart des livres que nous sommes fiers de posséder sous le brillant du maroquin ou en l'état de brochure d'origine, que les livres de grandes marques de ce siècle qui font aujourd'hui la gloire des Curmer, des Bourdin, des Furne, des Dubochet, des Perrotin, des de Gonet et autres ont subi, il y a plus de trente ans, d'abominables dépréciations et n'oublions même pas quelques-uns des favoris du catalogue Brivois qui ont été vendus au poids comme vieux papier retourné à l'usine.

Les plus belles choses ont leurs mésaventures et ne rencontrent pas toujours un terrain propice à l'estime qu'elles méritent. Un livre incomparable comme les *Quatre fils Aymon,* illustré par Grasset, n'a pas trouvé à son apparition cent acheteurs vraiment emballés, tandis que de banales publications, d'un goût souvent pitoyable et d'un art poncif jusqu'à la fadeur, ont rencontré des succès d'épuisement sans que l'on sache pourquoi, au premier abord.

Aimons donc nos livres d'élite, ceux pour lesquels nous avons eu le coup de foudre de la passion bibliophilesque; aimons-les en dépit de la dépréciation qu'ils subissent; notre goût doit se maintenir au-dessus de l'intérêt vulgaire et notre sentiment admiratif ne doit être influencé ni par les Échos de la Bourse des livres, ni surtout par les éreintements de quelques camelots de la librairie dont l'éducation artistique est trop souvent adéquate à zéro.

L'accalmie de l'édition de luxe va nous permettre de juger le tassement qui est sur le point de se faire et d'éplucher plus à loisir les nouveautés dont on nous annonce la prochaine apparition.



Le commerce va reprendre!... Le commerce reprend; on le dit; croyons-le, et, sans nous occuper davantage de la crise

un peu exagérée par tout le monde, examinons le petit bagage de sujets bibliophilesques à notre disposition. Voici d'abord le tome onzième et avant-dernier des *Graveurs du XIXe siècle*, par Henri Béraldi. — Ce volume catalogue les œuvres complets de plus de deux cents graveurs, depuis Pillement jusqu'à Saint-Evre et, entre autres, l'œuvre considérable de Raffet dont Béraldi a merveilleusement dépeint le haut talent, réclamé la statue et réhabilité la gloire, un peu trop diminuée évidemment aux yeux de nos contemporains.

Plus j'examine le formidable dictionnaire de Béraldi, plus j'apprécie son importance capitale, son incontestable utilité et plus aussi j'estime la vision nette, le goût sûr, la rare clairvoyance de son auteur. Ce n'est pas seulement l'homme d'esprit affiné, l'annotateur humoristique dont ce travail révèle les qualités, c'est principalement sa grande sincérité d'appréciation, son équité dans la balance de l'homme et de l'œuvre, et aussi la sobriété voulue de son écriture d'une correction absolue et qui ne sacrifie jamais à l'emballement emphatique ni à la recherche des effets par la pompe des adjectifs ruisselants d'inouïsme.

La notice sur Raffet est un modèle du genre ; je l'ai lue et relue avec non moins de plaisir que les jolies préfaces aux œuvres de Rops, de Rajon, de Rochebrune et de Porret. — Béraldi me semble posséder la prévision très aiguë du jugement de la postérité ; son œil est dégagé des préjugés de l'heure présente et ses petites notes malicieuses sur des phénomènes de notoriété artistique comme le symboliste Odilon Redon sont dosées avec modération, juste la pincée de sel nécessaire pour dégonfler la sangsue.

Ce me sera un plaisir de tenir en 1892 le douzième et dernier volume des graveurs ; c'est un des livres que j'ai le plus de hâte de faire relier, car je le voudrais là, à ma portée, parmi ces ouvrages amis qui sont des cabinets de consultation et qu'on visite à chaque instant.



Je signalais le mois dernier au passage, dans un bonjour hâtif, *l'Essai sur la mise en train typographique* de l'imprimeur Motteroz. Ce n'est qu'une plaquette de soixante-quinze pages, imprimée supérieurement sur vélin en caractère 8 Motteroz; mais, dans ce petit format, le maître typographe a condensé et quintessencié le résultat de quarante années de labeur, de tâtonnements et de recherches opiniâtres.

La plupart des innovations faites par M. Motteroz, d'après des théories personnelles et très originales, qui n'avaient jamais été exposées ni étudiées auparavant en France ni à l'étranger, ont été peut-être employées, plus qu'il ne le croit lui-même, sans qu'on en fît honneur à l'initiateur, méconnu à l'exemple de tous ceux qui ont attaché le premier grelot d'une invention. L'auteur ne nous fait pas l'effet de le supposer et son ouvrage reflète un grand scepticisme non seulement sur l'intérêt qu'il peut inspirer, mais aussi sur le résultat qu'il doit obtenir.

M. Motteroz pense que sa brochure, si importante dans la bibliographie technique de l'imprimerie moderne, restera à l'abri de l'indiscrétion des lecteurs et qu'elle sera considérée comme un plaidoyer jugé à l'unanimité contre lui. C'est se montrer un peu trop vite Alceste en la matière. Je juge au contraire que, fût-elle accueillie par la silencieuse indifférence des contemporains, cette ingénieuse exposition de procédés pratiques pour mise en train typographique fera son chemin avec la force térébrante des idées forgées dans le travail et que des esprits indépendants la feront germer et l'exploiteront, sinon en France, peut-être en Amérique où l'imprimerie fait aujourd'hui d'extraordinaires progrès qui vont jusqu'à menacer notre réputation de suprématie. — Je voudrais que tous ceux que n'effraye point la technologie des divers préparatifs sous presses et qui aiment l'odeur des encriers et la rotation rythmique des cylindres pussent étudier ce livre que je ne saurais analyser, mais que j'ai pris plaisir à lire, en vrai typomane que je suis. — Ils y verraient que l'auteur s'est trop tôt préoccupé de les mettre en garde de pénétrer dans son travail au delà de la préface, et qu'il y a, bien qu'il en dise, intérêt et profit à le suivre

dans les différentes leçons pratiques qu'il sait fournir en maître justement convaincu de l'excellence des théories professées.



Les Bibliophiles de New-York ont, dans un de leurs libraires les plus appréciés à la cinquième avenue, un futur éditeur actif et très avisé. J'ai nommé M. Duprat. Déjà, en septembre dernier, ce bibliopole, qui a su grouper dans sa clientèle les membres les plus distingués du *Grolier-Club* et du *Book-Fellow*, publiait une édition tirée à cent exemplaires du superbe drame de Shakspeare : *Antoine et Cléopâtre*, d'après le texte original et avec une très délicate illustration à l'eau-forte de Paul Avril. L'opération, paraît-il, a été assez brillante et méritait de l'être, car bien qu'elles fussent un peu noyées dans l'ampleur des marges, les eaux-fortes de Paul Avril, très étudiées et d'un charmant esprit décoratif, donnaient à cette édition, imprimée par Jouaust, un relief véritable. Il est possible qu'il en soit prochainement publié une édition française également à cent exemplaires, et j'aurai probablement à en parler de nouveau ; mais, pour revenir à M. Duprat, annonçons, pour paraître en décembre prochain, un second volume de sa manière et plus typique. Il sera intitulé (je traduis) *Quatre bibliothèques particulières de New-York, contribution à l'histoire de la Bibliophilie en Amérique*, par M. Henri Pène du Bois, ancien correspondant littéraire du *Livre*. Ce volume sera illustré de reliures anciennes et modernes, d'ex-libris, de vignettes très typiques, etc. Il est actuellement imprimé par De Vinne et tiré à mille exemplaires, dont un bon nombre doit tenter fortune à Paris.

Des quatre bibliothèques décrites, et dont on semble faire mystère, je puis bien dévoiler les propriétaires. Il s'agit des cabinets de MM. Beach de Forest, un sociétaire des *Bibliophiles contemporains ;* de M. S.-P. Avéry, un plouto-bibliophile qui fait des razzias formidables à notre Hôtel des Ventes ; de l'excellent M. Jolly-Bavoillot, bien connu à Paris de tous

les amis des livres, et enfin de M. Valentin Blacque, un autre Contemporain qui possède des merveilles en sa « librairie ».

Ces bibliothécographies sont excellentes à publier et nous pourrions souvent trouver profit à passer en revue les cabinets de nos amateurs. Toujours est-il que nous attendons ici avec impatience l'ouvrage publié chez Duprat par M. Henri Pène du Bois et que je fournirai, à son sujet, la notice qu'il sera de mon devoir de faire à ce sujet.



L'ancienne Maison Quantin, qui prépare pour la fin de ce mois une édition du *Cas de rupture,* d'Alexandre Dumas, qui sera, si je ne me trompe, un succès très grand de fin d'année, a publié récemment les *Confessions d'un enfant du siècle,* dont j'annonçais la venue en octobre dernier. Cette publication, de format in-8°, se présente fort bien sous sa couverture or et bleu ingénieusement combinée dans le goût de ce livre si romantique.

Les dix compositions de Jazet, un peu grises d'allures et dans un sentiment vieillot, sont cependant bien dans le caractère de ce livre sombre, qui n'eût pas supporté l'illustration genre moderne. Dans ce pseudo-roman, qui marqua une époque, Musset, il faut bien le dire, est on ne peut plus insupportable, emphatique, ténébreux, *raseur* en un mot. Il met sans cesse en avant un pessimisme d'amant grognon et de viveur déclamatoire qui ne laisse guère prise à une illustration folâtre. Quoi qu'un artiste ait pu faire ici, il était condamné à un certain côté *pompier* et *dessus de pendule;* je dis ça pour expliquer les dessins dans le genre *Kean* ou *Désordre et Génie,* qui forcément ont pris place dans ce livre, lequel doit figurer dans les bibliothèques des romans de ce siècle. L'édition n'est, du reste, tirée qu'à 600 exemplaires, et les papiers de choix sont épuisés. A la librairie Quantin, un autre petit livre curieux et bien imprimé a paru sous ce titre : *le*

Reporter d'un évêque. — Lettres de Boursault à Monseigneur de Langres, annotées par Émile Colombey. En voici le sujet :

Un parent de Mme de Sévigné, Simiane de Gordes, nommé à l'évêché de Langres, ne s'est rendu à son poste qu'après avoir obtenu de Boursault qu'il lui enverrait des nouvelles de la cour et de la ville. D'un naturel foncièrement gaulois, Boursault avait d'abord émis la crainte de manquer de respect au prélat. Mais l'évêque l'avait rassuré en lui donnant d'avance l'absolution de ses licences. Boursault alla donc de l'avant sans le moindre souci. Et Monseigneur, pour l'aiguillonner encore, lui écrivait que ses gaillardises ne le réjouissaient pas seul, qu'il s'en divertissait avec ses ouailles. C'est de l'ensemble de ces lettres que se compose le joli volume que nous annonçons. Il est aimable et amusant au possible.



Notre co-Bibliophile contemporain Angélo Mariani vient de publier, pour ses nombreux amis, un *Album Mariani* qui est la première série d'une suite de treize autres non moins intéressants que celui-ci. Ce premier recueil contient vingt-quatre portraits à l'eau-forte, par Lalauze, véritable iconologie contemporaine. Ces portraits d'hommes et de femmes du jour, célèbres dans les lettres, les arts ou la musique, sont tous agrémentés d'aimables et intéressants autographes chantant les vertus de la *Coca Mariani*, cette plante péruvienne bienfaitrice de l'humanité. En tête de chaque portrait, une notice spirituelle, originale, piquante, écrite ou plutôt ciselée par M. Marzac, un écrivain de précieux talent dont je dévoile volontiers l'anonyme. Dans cette première série, je remarque Paul Arène, Cladel, Gounod, Ambroise Thomas, Coquelin, Armand Silvestre, Jean Rameau, le Dr Fauvel et quelques autres, dont le président des *Contempo*.

Les portraits, gravés par Lalauze, ont un véritable esprit de facture ; ils sont dégagés, joliment modelés, d'une exécution à la fois ferme et vaporeuse, et ils font honneur à l'aqua-

fortiste par la précision de la ressemblance et par la spontanéité de l'expression habilement fixée sur cuivre.

L'album Mariani, avec ses quatorze séries, formera une galerie artistique et littéraire de plus de trois cents figures; ce sera un petit Panthéon français, un recueil incomparable, et j'espère que M. Mariani, qui a entrepris cette immense revue des contemporains avec tant de magnificence, songera un jour à mettre ses albums à portée des bibliophiles et des iconophiles, lorsqu'il leur aura enlevé ce que les éloges donnés à sa coca réparatrice peuvent avoir d'un peu trop réclamier et personnel.

Pour le moment, je crois savoir que l'excellent M. Mariani, qui ne compte avec personne, se fera un plaisir véritable d'adresser ses superbes albums à tous ceux de ses collègues des Bibliophiles contemporains qui lui en feront la demande.

On jugera alors que je n'ai pas eu tort d'attirer l'attention sur cette publication de premier ordre, qui n'est pas actuellement destinée à la vente, mais aux amis : c'est l'album *Mariani et amicorum*.



Le premier fascicule du tome XII du *Catalogue général de la librairie française* vient de paraître. C'est M. D. Jordell qui a pris la suite du laborieux Otto Lorenz, lequel goûte actuellement dans des voyages lointains la satisfaction d'avoir élevé un monument de bibliographie qui sera, chaque jour davantage, la gloire de son nom.

Grâce aux continuateurs du *Lorenz,* la librairie française de ce siècle sera aux yeux de nos arrière-neveux admirablement classée et à la portée de tous les chercheurs et historiens littéraires de notre temps.



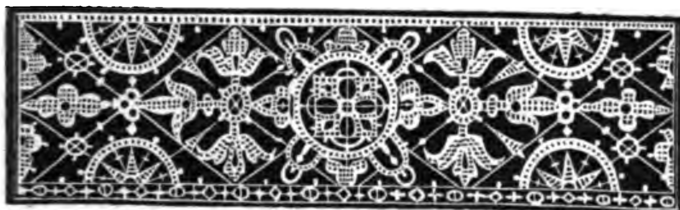
Les ventes de livres reprennent. Quelques bibliothèques ont déjà subi le feu des enchères, et la saison prochaine se

montre assez chargée d'adjudications qui feront sensation. Le mois dernier, la librairie Techener présidait à la vente des beaux livres modernes ayant appartenu à M. Ad. C***, de Marseille. En dépit des dépréciations dernières, les *Modernes* se sont très bien tenus et n'ont pas faibli.

Parmi les ventes à brève échéance, je signale particulièrement celle d'Aglaüs Bouvenne, l'artiste et le curieux bien connu, que des circonstances affligeantes forcent à se séparer de ses chers livres, réunis avec tant de joie, au cours d'une existence vouée à l'amour désintéressé des belles choses.

C'est l'excellent libraire Sapin qui fera la vente de l'ami Aglaüs vers la fin de ce mois. Le catalogue est bien fait pour éveiller la convoitise des chercheurs de merles blancs de la curiosité littéraire contemporaine. A côté d'une série précieuse d'éditions originales de nos maîtres stylistes, je remarque des manuscrits uniques, des exemplaires enrichis d'états de gravures et de lettres autographes, des recueils factices et des livres tirés à deux ou trois exemplaires.

Que les curieux regardent les numéros 56, 163, 166, 200, 280, 377 à 382, le 388 qui est capital, le 403, le 455, le 497, le 640, 813 et quelques autres qui comprennent des ouvrages de Baudelaire, de Champfleury, de Glatigny, de Théophile Gautier, dont j'aimerais à pouvoir annoncer les beautés si la place ne m'était si mesurée. Il existe notamment une collection de 800 portraits et charges de Victor Hugo, qui me semble valoir son poids d'argent. — Demandez le catalogue à Sapin, si vous le recevez, et lisez-le attentivement comme il faut lire les catalogues des vrais bibliophiles aimant à singulariser leurs exemplaires. Bouvenne est de ceux-là ; la vente de ses livres, ce doit être pour lui comme un vaste enterrement. Prions pour que ces pauvres livres abandonnés soient recueillis en de pieuses mains ayant la dévotion exquise des lettres et le culte des reliques d'écrivains.



SALMIGONDIS

DE

CHOSES BOUQUINIÈRES

AU HASARD DE LA NOUVELLE



Nous traversons une époque d'évolution évidente tant en littérature qu'en librairie; de partout on perçoit des preuves de transformisme, des tentatives de dégagement du courant banal, et tandis que l'on crie à la déchéance du commerce des livres, on n'observe pas suffisamment que l'esprit public évolue vers des goûts nouveaux, dont la littérature d'imagination ne fera bientôt plus les frais principaux; le sentiment des lectures sérieuses commence, croyons-nous, à se faire jour; la science est aujourd'hui si ingénieusement

vulgarisée que, grâce à elle, on commence par chercher à tire profit de ce qu'on lit; on éprouve l'obligation de connaître les choses de la physique moderne, de la chimie domestique, de la médecine usuelle; on court vers l'histoire plus passionnante que bien des romans, et l'on s'aperçoit que des Mémoires comme ceux de Marbot, pour citer cette actuelle curiosité, dépassent en héroïsme dévoilé tous les antiques récits d'aventures imaginaires des feuilletons démodés.

Il y aurait une étude psychologique à faire sur les tendances de l'esprit contemporain; nous nous plaisons à penser qu'elle nous montrerait à bref délai une orientation toute nouvelle vers des ouvrages sains, solides, documentés et, partant, l'abandon de ces purulences littéraires où le scandale triture le vice jusqu'au dégoût suprême.

La littérature du ruisseau ne franchira pas le xxe siècle. La nausée commence. C'est surtout sur elle que le krach va continuer de s'abattre.



Le *Journal de la Librairie* du 24 octobre dernier contenait, d'autre part, le manifeste suivant, qui ne doit pas passer inaperçu, étant fort judicieux et très intéressant :

LE COMMERCE DE LA LIBRAIRIE

Projet de règlement proposé par un groupe de libraires détaillants de Lyon.

Le Président du Cercle de la librairie a reçu, avec prière de l'insérer dans le journal, une lettre de M. Ant. Roux, au nom d'un groupe de libraires détaillants de Lyon.

Voici cette lettre :

Lyon, le 13 octobre 1891.

Monsieur le Directeur du *Journal de la librairie,*

Je suis chargé par mes collègues de vous adresser le procès-verbal ci-joint de la réunion que nous avons tenue ce matin, afin que vous le publiiez dans la *Chronique* du *Journal général de l'imprimerie et de la librairie.*

Mes collègues espèrent que vous voudrez bien faire cette insertion, car il y va autant de l'intérêt des éditeurs que du nôtre : nous n'avons qu'un but, c'est le relèvement de la librairie.

Veuillez agréer, etc. ANT. ROUX.

Avis important aux libraires détaillants.

En présence de la crise que traverse en ce moment le commerce de la librairie, Mmes Cantal et Monavon, MM. Briguet, Chambefort, Chanard, Côte, Crozier, Dizain et Richard, Ducros, le gérant de la librairie Georg, Heine, Mégret, Michaud, Palud, Rapet, Rebout, Reynier, Roux, Verguin et Vitte, libraires à Lyon, se sont réunis au domicile de l'un d'eux, et ils ont décidé de faire un appel à tous les libraires détaillants de France pour établir entre eux une entente analogue à celle qui existe, sous forme de syndicat, en Allemagne et en Suisse, et les prier, en attendant ce résultat, de vouloir bien adhérer à la pétition suivante que les libraires de Lyon enverront à MM. les éditeurs. Ils comptent auparavant recevoir de nombreuses adhésions que les libraires sont priés d'adresser à M. Roux, libraire, rue Saint-Dominique, 2, à Lyon, car plus elles seront nombreuses, plus les éditeurs sentiront l'obligation où ils sont de prendre ces mesures en considération.

Toutefois, toutes les observations seront bien reçues et il en sera tenu compte.

A Messieurs les éditeurs.

Messieurs,

Les libraires détaillants de France, dont les adhésions sont annexées à la présente pétition, vous prient de vouloir bien délibérer entre vous et examiner les articles suivants, dans lesquels sont indiquées certaines mesures qui, une fois adoptées par vous, apporteront, il faut l'espérer, un remède à la situation fâcheuse dans laquelle se trouve le commerce de la librairie.

Article premier. — Les éditeurs s'engagent à faire à tous les libraires une remise uniforme, avec surremise par nombre seulement, qui sera à discuter, mais qui ne dépassera pas 5 pour 100 par cent exemplaires, et 10 pour 100 par cinq cents.

Art. 2. — Dans leurs catalogues, factures et doubles de commission, les éditeurs devront interdire aux libraires détaillants d'afficher, étiqueter, annoncer ou facturer les livres édités par eux au-dessous du prix fort.

Art. 3. — Les éditeurs s'engagent à ne vendre leurs livres qu'aux libraires patentés dont la liste sera dressée et publiée tous les ans par le Cercle de la librairie. Par suite, ils s'interdisent absolument la vente aux magasins de nouveautés, bazars, en un mot à tout commerçant dont le nom ne sera pas sur la liste sus-indiquée.

Art. 4. — Les libraires seuls devant profiter de la remise, les éditeurs suppriment entièrement toute remise aux particuliers, aux sociétés littéraires, cercles militaires ou civils, clubs tels que le Club alpin, municipalités, bibliothèques scolaires, paroissiales ou autres, établissements et collèges civils ou religieux, etc., etc., et autres sociétés analogues. Les éditeurs ne pourront vendre aux particuliers et auxdites sociétés qu'au prix fort et avec port dû.

Art. 5. — Pour empêcher que les magasins indiqués à l'article 3, et les sociétés et autres énoncés à l'article 4, et surtout les particuliers, puissent jouir d'une remise en faisant acheter par des commissionnaires, les éditeurs ne feront à ces derniers qu'une remise de 5 pour 100 sans treizième.

Art. 6. — Pour profiter de la remise accordée aux seuls libraires, ceux-ci, en demandant des volumes par commissionnaire, devront adresser dans leurs lettres des fiches de commande ou bons que les commissionnaires remettront en payement des volumes aux éditeurs, qui débiteront les libraires demandeurs des livres demandés.

Art. 7. — Les éditeurs seront tenus d'ouvrir un compte à tous les libraires portés sur la liste établie par le Cercle de

la librairie, sauf à exiger la garantie du commissionnaire pour ceux qui leur paraîtraient peu solvables. Les éditeurs feront traite eux-mêmes sur les libraires demandeurs, en ajoutant les frais de recouvrement quand les achats ne dépasseront pas une certaine somme à fixer entre éditeurs et libraires.

Art. 8. — Les éditeurs sont invités à liquider eux-mêmes leurs ouvrages et à ne pas les vendre en solde, d'un seul bloc. Ils tiendront compte aux libraires de la différence sur les exemplaires que ceux-ci auront en magasin et dont le nombre sera vérifié, soit par le voyageur, soit par deux libraires de la ville désignés par les éditeurs.

Art. 9. — Toute liquidation d'ouvrages sera faite en fixant un nouveau prix fort avec remise uniforme pour tous.

Art. 10. — Pour que les charges soient égales entre les éditeurs qui écoulent ainsi plus de volumes et les libraires qui ne payent les livres qu'une fois vendus, les premiers payeront le port d'aller des envois d'office, et les derniers le port de retour.

Art. 11. — Le *Journal de la Librairie* aura deux éditions : l'une destinée au public, dans laquelle ne seront indiquées ni les offres ni les remises accordées aux libraires; l'autre, destinée aux détaillants, renfermera une feuille spéciale où seront les offres et les remises accordées aux libraires sur les différents ouvrages annoncés dans le *Journal.*

Art. 12. — Il sera nommé une commission de quatre ou cinq libraires détaillants, qui sera chargée d'aller s'entendre avec une commission d'éditeurs pour arrêter définitivement les bases d'un accord qui sera soumis à l'approbation de la corporation entière.

Que pensez-vous de ce logique et excellent projet? C'est l'école du bon sens qui s'y fait jour.

Parions que le silence se fera, et que cette excellente pro-

position sera étouffée par tous les libraires et éditeurs amis des *bazardages ?*



Les journaux français et étrangers.

Le rapport de M. Emmanuel Arène sur le budget du ministère de l'intérieur a été distribué le mois dernier. Il forme un volumineux document de 250 pages, très intéressant à lire, contenant de nombreux renseignements sur les divers services ressortissant du ministère. Entre autres, nous y trouvons des détails complets sur la presse française et étrangère :

Les journaux publiés à Paris en 1891, dit le rapporteur, sont au nombre de 1,998, en tenant compte, bien entendu, de toutes les catégories.

C'est ainsi qu'un journal s'occupe spécialement de tout ce qui a trait aux décès et aux questions de pompes funèbres ; deux autres ne s'occupent, au contraire, que des naissances et des formalités d'état civil qui s'y rattachent, et trois autres, enfin, des mariages.

Il y a, en outre :

33 journaux qui s'occupent d'administration, contributions, enregistrement, questions municipales ;
4 qui sont consacrés aux questions aérostatiques ;
53 à l'agriculture, l'horticulture, la viticulture et la pisciculture ;
6 à l'ameublement, la menuiserie, l'ébénisterie, la peinture en bâtiment ;
23 aux annonces, ventes, locations, emplois, etc. ;
32 à l'architecture et aux travaux publics ;
52 aux associations et sociétés ;
17 aux assurances ;
33 aux beaux-arts ;
174 aux questions de finance ;
84 aux questions d'instruction et d'éducation ;
445 aux questions de médecine et de chirurgie ;
30 aux questions militaires ;
12 aux questions de marine ;
30 aux questions de sport, chasse, pêche, escrime, etc. ;
21 aux questions de théâtre ;
81 aux questions de jurisprudence et de droit.

Nous n'insistons pas sur ce qu'on pourrait appeler des journaux de corporations et qui sont bien plus nombreux qu'on ne le croit : la bijouterie et l'horlogerie disposent à Paris de 4 journaux, le commerce

du bois de 5, la carrosserie de 3, la céramique et verrerie de 2, la cordonnerie et la sellerie de 4, la cuisine également de 4, l'imprimerie et la typographie de 10, la métallurgie de 11, la meunerie de 4, la musique de 26, la papeterie de 9, la pharmacie et droguerie de 8, la photographie de 16, la sténographie de 11, la teinturerie de 9, etc.

Les journaux illustrés sont au nombre de 105; les revues littéraires, politiques ou scientifiques, au nombre de 121; les journaux exclusivement religieux, au nombre de 93 : 67 pour la religion catholique, 3 pour la religion israélite et 23 pour la religion protestante.

Il y a 161 journaux politiques, qui se décomposent en 128 républicains et 33 conservateurs de toutes nuances.

87 de ces journaux sont quotidiens, 67 hebdomadaires, 3 bi-hebdomadaires, 2 mensuels, 3 bimensuels, 1 trimensuel.

En dehors de Paris, il se publie en France et dans les colonies 3,180 journaux, dont 1,479 politiques et 1,701 littéraires, religieux, bulletins de comices ou de sociétés, etc., etc.

Sur les 1,479 journaux politiques, 1,012 sont républicains et 467 conservateurs;

299 sont quotidiens, 161 trihebdomadaires, 260 bihebdomadaires, 744 hebdomadaires, 15 mensuels et bimensuels.

Les deux départements qui comptent le plus de journaux sont la Gironde et le Nord, qui en possèdent chacun 139; le Rhône vient après avec 132; les Bouches-du-Rhône en quatrième ligne avec 123; puis la Seine-Inférieure, 89; la Haute-Garonne, 68; les Alpes-Maritimes, 65; la Somme, 63; la Seine-et-Oise, 62; la Loire-Inférieure, 53, etc.

Les départements qui ont le moins de journaux sont les Hautes-Alpes, qui n'en comptent que 6; la Lozère, 8; la Creuse, 10; les Alpes, 11; le Haut-Rhin, 12; le Tarn-et-Garonne et le Cantal, 13; le Lot et la Haute-Loire, 14; la Corrèze, 15.

Il y a 25 journaux en Corse, 125 en Algérie, 48 dans les colonies.

En résumé, si l'on fait le compte par département, on constate qu'il y a plus de journaux dans le Nord que dans le Midi. On aurait pu croire le contraire.

Ce document vaut d'être conservé. *L'Histoire de la presse* sera toujours à refaire, et un *Hatin* international serait presque impossible à tenir à jour.

L'histoire des seules feuilles qui naissent et disparaissent aussitôt serait vraiment piquante. La Préfecture de police possède, à vrai dire, sur ses registres tous ces actes civils de la presse éphémère. Mais pourquoi ne pas les relever ?



Nouveaux livres à l'horizon.

Un journaliste, M. Paul-Alexis, jaloux des lauriers de M. Huret sur l'*Évolution* littéraire, a songé à interviewer les éditeurs de Paris et à publier ses consultations dans le *Figaro*. De ces reportages, nous ne retenons que le signalement des ouvrages en préparation chez les principaux éditeurs de Paris. — Passons la revue :

Chez Hachette et Cie doit paraître : M. Dieulafoy (Marcel) : *l'Acropole de Suse* (I, Histoire et Géographie ; II, Fortifications ; III, Faïences et terres cuites), in-4° illustré. — M. Victor Duruy, l'académicien, ancien ministre : *Histoire de France,* in-4° avec 500 gravures. — Charles Garnier, l'architecte de l'Opéra, et M. Ammann : *l'Habitation humaine,* in-4° avec 335 gravures et 24 cartes. — Élisée Reclus : *les États-Unis,* tome XVI de la « Géographie universelle ». — *Trente et Quarante,* d'Edmond About, in-8°, illustré par M. du Vogel. — *Du Niger au golfe de Guinée,* par le capitaine Binger, de l'infanterie de marine. — *De Paris au Tonkin à travers le Thibet inconnu,* par Gabriel Bonvalot, illustré d'après les photographies du prince Henri d'Orléans. — *L'Art et la Nature,* par Cherbuliez. — *Études critiques sur l'Histoire de la littérature française,* 4e série, par M. Brunetière. — Dans la collection des grands écrivains : *Mirabeau,* par M. Mézières ; *Chateaubriand,* par M. Lescure ; *Alfred de Vigny,* par M. Paléologue ; *Stendhal,* par M. Édouard. — *L'Atlas de poche,* en 51 cartes, petit in-8°, par M. F. Schrader, directeur des travaux cartographiques de la maison Hachette et Cie.

Chez Les Frères Lévy réunis, on annonce comme prochaines les publications suivantes : *Pages détachées,* de Renan, faisant suite aux *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.* — De Jules Simon, en collaboration avec son fils Gustave Simon, docteur en médecine : *la Femme au* xxe *siècle.* — *La Russie contemporaine (avant et après Cronstadt),* par

M. de Cyon. — *Récits du duc d'Orléans (le Siège d'Anvers, les Portes de Fer, Mascara),* illustrés par les artistes de l'époque : Raffet, Ingres, Ary Scheffer, Vernet, Lami, Delaroche, Decamps, etc. — *Les bons docteurs!* de Gyp. — *Amour de jeune fille,* par Mme Caro. — Le théâtre complet d'Octave Feuillet en cinq volumes. — Correspondance inédite de Sthendal. — *Id.* de Baudelaire. — Le tome IV des Mémoires de Talleyrand. — Le tome IV du *Peuple d'Israël,* de Renan. — Enfin le Balzac populaire à un franc le volume.

Chez Ollendorff, on prépare : *Une ambassade en Russie,* par feu le duc de Morny (contenant sa correspondance avec Napoléon III, où le duc de Morny préconise déjà l'alliance russe, de préférence à l'alliance anglaise, alors très en faveur à la cour impériale). — *L'Angelus,* par Guy de Maupassant (un roman sur la guerre de 1870). — *Antoinette, ma cousine,* par Mario Uchard (un revenant! car cet auteur n'avait rien publié depuis bien des années). — *Belle Madame,* par Albert Delpit. — *Nemrod et Compagnie,* un grand roman de Georges Ohnet sur la chasse, avant lequel paraîtra, du même, un volume de nouvelles.

Chez Charpentier, les futures œuvres à sensation sont : *la Débâcle,* de Zola (un titre pris avec le gracieux assentiment de M. Claretie, qui avait appelé ainsi un volume de nouvelles); — les *Discours choisis* de M. de Freycinet; — un roman de Daudet; — un roman de Richepin; — *Anie,* d'Hector Malot; — *Viviane,* de Ferdinand Fabre; *les Cabots,* d'Oscar Méténier; — *le Cousin Tintin,* de Paul-Alexis; — *Souvenirs politiques,* de J.-J. Weiss; — continuation du *Journal* d'Edmond de Goncourt; — des *Lettres* de Flaubert, etc., etc.

Chez les successeurs de Dentu, il est question de : *Sylvia,* un roman de M. Jules Claretie (qui n'a jamais fait d'infidélité à la maison, dont l'œuvre entière a paru chez Dentu). — **1900**, par Drumont. — *La Guerre sous l'eau* (illustré), par

G. Le Faure. — *Ni père ni mère,* de Dubut de Laforest (un roman qui paraîtra en feuilleton dans le *Figaro*). — *Monsieur de Moltke et la future guerre,* par M. Édouard Lockroy. — *La Nymphomane,* d'Oscar Méténier. — *P'tit homme,* un livre posthume d'Adolphe Belot, révélant une note nouvelle de cet auteur : « Du Belot attendri. » — Etc.

Chez Tresse et Stock, peu de livres à espérer, mais de belles œuvres littéraires. Ce sont :

J.-K. Huysmans : *Là-Haut,* la contre-partie de *Là-Bas.* — Léon Hennique : *l'Ame antique,* étude de la Rome ancienne. — Jean Ajalbert : *le Stage,* roman-étude sur le monde judiciaire. — Kropotkine : *La Conquête du pain,* étude sociale, avec préface d'E. Reclus. — *L'Anarchiste,* roman par Nizet, etc.

Chez Havard, les futures couvertures bleues auront pour titres : *les Promesses,* par Jules Case. — *La Cour de Napoléon III,* par de Lano. — *Ma Douce,* par Gustave Toudouze. — Tomes III et IV des *Mémoires du baron Haussmann.* Etc.

Chez Lemerre, qui aujourd'hui publie si peu, il n'y a sous presse que : *Terre promise,* de Paul Bourget. — *La Cure de misère,* de François Coppée. — *L'Automne d'une femme,* de Marcel Prévost.

Chez le Bibliophile Vannier, du quai Saint-Michel, les jeunes travaillent et même les anciens ; citons : de Paul Verlaine, prose : *Mes hôpitaux ;* vers : *Chansons pour Elle.* — *Épisodes,* par Henri de Régnier. — *A travers un vitrail,* album de vers avec dessins de Willette. — *Le dernier Album,* d'André Gill. — *Le P'tit Village,* croquis champêtres, par un anonyme.

Et l'on parle encore du krach. Tout le monde gémit, mais les presses gémissent encore plus fort. A qui prêter attention ?

Ayons foi aux presses !

ACTE TESTAMENTAIRE

DU *LIVRE MODERNE*

Ce jourd'hui, dixième jour de Décembre Mil huit cent quatre-vingt-onze, Le Livre moderne, *de par la fantaisiste volonté de son créateur, cesse d'être et de paraître, dans sa vingt-quatrième livraison d'âge, après deux années d'honorable, séduisante et féconde vitalité.*

Désireux d'échapper à la déplorable monotonie des existences trop prolongées, ce recueil emporte moins de regrets qu'il n'en laisse à quelques curieux contemporains. — La vie lui fut aisée, aimable, exempte de charges, car il resta surtout indépendant d'allures, méprisant les amitiés lucratives, insoucieux des succès d'argent, des notoriétés éclatantes et du tam-tam des réclames sonores.

Heureux de la sympathie fervente du petit nombre de ses délicats fidèles, il montra toujours vis-à-vis d'eux le culte de la vérité et la conscience sereine et altière de ses jugements. Il ne consentit jamais à confondre la religion artistique et littéraire avec l'esprit d'entreprise commerciale, et, s'il a parfois porté des blessures cruelles à de triomphantes vanités, s'il a éclairé certains puits d'ignorance, indiqué des Himalaya de sottise prétentieuse, on ne saurait dire qu'il ait en quelque occasion que ce soit mis en jeu des intérêts personnels ou mesquins. — Nous croyons donc que le Livre moderne *quitte les luttes de sa vie chronique ayant droit au respect même de ses ennemis.*

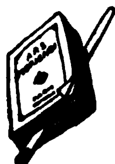
En disparaissant, hospitalier à la mort comme un épi-

curien, LE FEU LIVRE MODERNE *lègue aux sympathies de ceux qui, l'ayant suivi mois à mois, l'ont connu, approfondi et estimé, — en raison même de la loyauté de ses défauts et qualités, — son successeur direct* L'ART ET L'IDÉE, *dont la nouvelle physionomie sera présentée aux dilettantes de la littérature d'art le 20 janvier de la prochaine année 1892.*

Il croirait, prenant place dans le silence et la nuit du trépas, se livrer in extremis *au mauvais goût d'un boniment en signalant à l'attention des lettrés les tendances exquises et l'expression d'absolue originalité de son héritier présomptif. — Aussi, à défaut de beauté, d'élégance raffinée, d'esprit, de savoir et d'humour, ne veut-il se flatter de laisser au nouveau venu d'autres talents que celui dont il fut animé. Il prétend toutefois le doter de la force ou de l'énergie de tout dire et de la volonté de tout exprimer, sans songer — désormais non plus que naguère — à aiguiller sa boussole vers la banalité de ces succès qui, s'ils ne sont consentis à la mode, se trouvent prostitués à la camaraderie générale ou abaissés au médiocre niveau du plus gros contingent d'abonnés.*

LE LIVRE MODERNE *laisse une devise à* L'ART ET L'IDÉE : Attirer les élus, ne solliciter personne, laisser passer les gens, ne batailler que pour les croyants !

Il abandonne une famille, mais celle-ci saura se grouper de nouveau dans l'intimité artistique et littéraire de la coquette et riante maison qui va s'élever. — Les fidèles n'auront fait que changer de chapelle! Les rites de la future église ne seront que plus variés. Notre Adieu, *en résumé, se voit suivi d'un très prochain* au Revoir !





QUELQUES NOUVEAUX EX-LIBRIS



Ex-libris ÉMILE GALICHON,
ex-directeur de la Gazette des Beaux-Arts,
d'après un tarot italien.

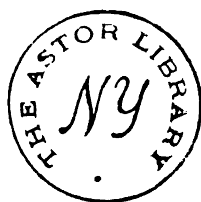
En terminant mon premier article sur les ex-libris contemporains, je priais les collectionneurs et les bibliophiles de m'envoyer des pièces curieuses de ce temps; j'ai pu constater l'indifférence de mes chers compatriotes sur la question, car les seuls échos sympathiques qui me soient parvenus de cet appel ont traversé la Manche. A Londres, tous les membres distingués de l'*Ex-Libris Society* ont daigné s'émouvoir de ma petite entrée en campagne et de tous les points du Royaume-Uni j'ai eu le plaisir de recevoir des épreuves de *Book-plates* fort curieuses. On trouvera ici l'ex-libris de M. Arthur Vicars, le plus grand collectionneur



qui soit en Europe, et dont les études publiées jusqu'à ce jour dans l'*Ex-Libris journal* sont d'un grand intérêt pour nos voisins *Books-hunters;* on y verra également la reproduction des marques de possession de MM. A.-W. Thibaudeau, le pourvoyeur des iconophiles et de M. William Robinson, dont le fameux Sherborn, le graveur attitré des amateurs de Londres, a composé les sujets, selon son habitude, avec l'emploi des feuilles d'acanthe germanique qui réclament beaucoup de talent, exigeant un grand contraste d'ombre et de lumière.

Je n'ai pas voulu abuser des ex-libris de mes correspondants anglais, aussi ai-je dû me mettre en quête de pièces curieuses contemporaines pour fournir dans cette dernière livraison du *Livre moderne* une seconde contribution de près de quarante pièces intéressantes qui eussent accaparé tout le numéro, si je ne les avais prudemment tassées dans ces pages et recueillies en deux planches hors texte avec des légendes fort suffisantes pour l'appréciation de mes lecteurs.







Ex-Libris récemment composé par M. Adolphe Giraldon,
avec devise et sujet allégorique
pour M. DE PELLERIN DE LATOUCHE *(famille d'Auvergne).*



Marque composée par Steyert *pour* M. A. FABR
Bibliophile de Lyon.
Devise de patois canut usité au Guignol ly



Ex-Libris ALFRED MORIN, *gravé d'après*
un hémistiche emprunté aux Ouvriers *de Manuel,*
par Edmond Valton.



Ex-Libris lithographié d'après une compo
du XVIII*e siècle.*



Ex-Libris héraldique RAOUL DE CAZENOVE.



Ex-Libris du pasteur DIDE. *D'après une héliogravure moderne.*





Le Comte de Montalembert.
Pair de France.



Ex-Libris PROSPER FALGAIROLLE,
avec devise familiale.



Cartouche décoratif composé par F. Calmettes.


THE ASTOR LIBRARY
NY

Assurément je me trouve très à l'étroit pour faire évoluer mes idées dans le défilé de ces images, mais on conviendra que je n'ai pas à m'étendre sur chacun des ex-libris que j'ai fait reproduire ici pour l'agrément de mes abonnés. Les uns n'ont pas besoin de la plus élémentaire légende et les autres ne réclament guère qu'une remarque légère au passage.



Je signalerai donc, parmi ces diverses gravures peu connues, la charmante et rare composition de Bida, gravée par Pollet, dont Félix Solar, le fameux financier-littérateur, ami de Mirès, eut le bon goût de se choisir comme marque intérieure de ses livres. C'est un bijou que ce liseur oriental sans autre mention que la signature si divulguée de Solar. Les épreuves de cette jolie vignette sont généralement tirées en un bistre rouge très doux.



Ex-libris FÉLIX SOLAR
gravé par Pollet *d'après* Bida.

Un autre ex-libris capital est celui du grand bibliophile américain Brander Matthews, qui montre, dans sa moliéresque devise circulaire : *Que pensez-vous de cette comédie?* un Indien, véritable Peau-Rouge de F. Cooper, qui abandonne





Ex-libris **BRANDER MATTHEWS** *de New-York, composé par le grand dessinateur américain* E.-A. Abbey.

son tomahawk pour admirer un masque comique très antique de forme. E.-A. Abbey a condensé dans ce dessin, avec un grand talent, tout l'esprit de l'Amérique moderne. Assez curieux aussi l'ex-libris de D. Jouaust, — feu l'éditeur suicidé sous son solde, — avec la devise livresque : *Non loquitur nisi rogatus.*

La très large composition de Bracquemont pour le dilettante Paul Arnauldet, avec la spirituelle devise anti-groliéresque : *Numquam amicorum,* est également une pièce digne de braver le temps.

Remarquez cet âne mélancoliquement couché et méditatif; il ne porte ni devise ni nom de possesseur ; il fut gravé par le maître aquafortiste Léopold Flameng pour P. Deschamps, bibliophile de ce temps.



— Est-il nécessaire de montrer toute l'éloquence de cet ex-libris, qui ne réclame aucune légende rappelant aux plus savants leur ignorance fatale.

Je passerai sur l'ex-libris de Guy Pellion ; sa vente est encore trop récente pour qu'il soit nécessaire de faire ressortir la haute valeur de son propriétaire. Je ferai une simple mention pour les vignettes de Mes-

sieurs Raisin, Bauzon et Maunoury, toutes les trois gravées par le Genevois Evert van Muyden, un fin artiste très personnel. — Après avoir donné en juillet l'ex-libris aéronautique d'Albert Tissandier, je fournis ici celui de Gaston Tissandier, l'historien et le bibliographe des ballons et le directeur de la *Nature*.



Cette étoile qui brille au fronton du dernier ex-libris, inséré ici dans le texte, c'est l'étoile de l'inoubliable à jamais Michel Chasles, de l'Institut, dont le nom sera pour toujours lié à celui de Vrain-Lucas et aux autographes fantaisistes.



Dans les deux planches hors texte, il me sera permis d'attirer l'attention sur les curieuses et intéressantes marques de M. de Pellerin de Latouche, œuvre exquise du dessinateur A. Giraldon, du pasteur Auguste Dide, qui a l'air de plafonner le temple de l'éternité, du comte de Montalembert, de Mme Anatole France et de Félicien Rops. Les trois compositions de Courboin pour Félix Buhot, de Gayffier et Bourcart, sont également dignes d'intérêt.



Ex-libris P. DESCHAMPS,
gravé par L. Flameng.

Je ne sais s'il existe en France, à l'heure actuelle, de grands et fervents collectionneurs de marques intérieures du



Ex-libris PAUL ARNAUDET, *composé et gravé par* Braquemont.

Livre; aucun indice de grandes passions ne m'est encore distinct depuis l'apparition de mon article initial sur les ex-libris contemporains. En tout cas, les amateurs allemands ne me paraissent guère inférieurs aux collectionneurs anglais, car il vient de se créer à Berlin, à l'exemple de celle de Londres, une *Société d'Ex-Libris* qui promet de prospérer sous la direction de son président, Frédéric Warnecke, l'auteur d'un excellent livre connu et très apprécié sur les ex-libris allemands.

Pouvons-nous espérer voir se créer, vivre et agir chez nous une semblable association — à vrai dire, je ne le crois pas, et si les éléments ne font pas défaut pour la constituer, l'indifférence générale paralysera toujours tous les moyens.



Au surplus, nous pourrions nous passer très aisément de toute Société spéciale, s'il se rencontrait un homme d'initiative et de loisir qui voulût entreprendre un dictionnaire historié des ex-libris. Ce serait là le complément nécessaire et comme la *doublure* de *l'Armorial* de Johannis Guigard, et son succès



Ex-Libris moderne
composé et gravé par le graveur héraldique Sterne.



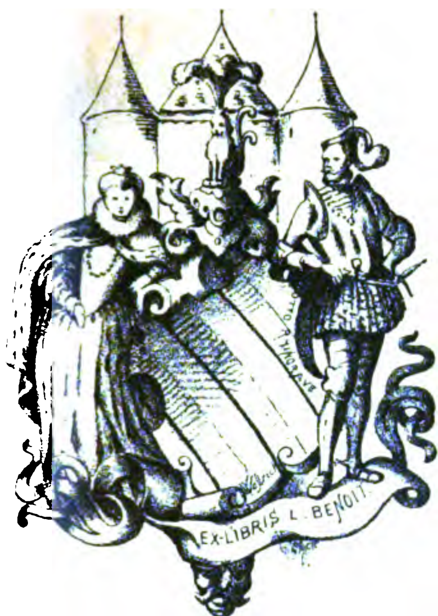
Marque composée et gravée à l'eau-forte
par François Courboin
pour son maître et ami FÉLIX-BUHOT.



Composition et gravure de François Courboin
pour le Poète contemporain G. DE GAYFFIER.



Marque gravée par François Courboin
pour G. BOURCARD,
Iconophile nantais et collectionneur
d'Ex-Libris.



Ex-Libris romantique — l'un des dix connus de M. **Benoist Berthelming**, *bibliophile lorrain.*



Ex-Libris **Ernest Petit**, *de Vausse, Érudit bourguignon contemporain.*



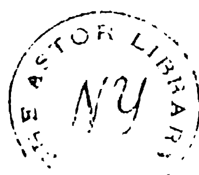
Marque et devise de **Félicien Ropt**, *composée par lui-même.*



Ex-Libris **F. Raisin**

(Bibliophile contemporain suisse),
composé et gravé par Évart Van Mayders.

ONTEMPORAINS


ASTOR LIBRARY
NY

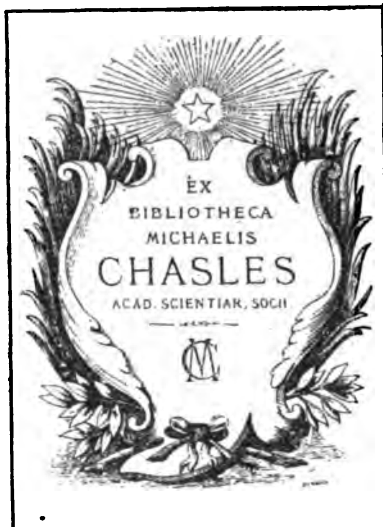
ne serait pas douteux. — On s'imagine en effet aisément ce que pourrait être un tel travail alphabétiquement dressé avec des reproductions réduites, placées dans le texte vis-à-vis du nom patronymique du propriétaire. Il y aurait là matière à un très gros volume aussi ventru qu'un tome de Michelet. Mais il me plaît de supposer que le succès pourrait récompenser l'effort du catalographe et que les souscriptions ne manqueraient pas d'affluer chez l'éditeur.



La Bibliothèque Nationale possède au *Cabinet des Estampes* une série considérable d'ex-libris recueillis en recueils factices dont le nombre n'est pas inférieur à cent tomaisons alphabétiques très fortes.



Parmi ces centaines de mille de vignettes originales, il n'y aurait qu'à choisir avec discernement et un homme de goût pourrait y dévouer son loisir et laisser ainsi son nom à la reconnaissance des Bibliophiles. Lorsqu'on songe que tant d'hommes inoccupés et soucieux de gloire cher-



chent souvent des moyens d'action susceptible de complaire à leur vanité, il est permis de leur indiquer ici une mine véritable à exploiter. — La notoriété qui qui en résulterait serait évidemment discrète, mais je puis garantir qu'elle serait durable, comme tout ce qui touche à l'histoire des livres. Qui donc fera ce *Dictionnaire illustré des Ex-Libris?* Je souhaite, en tout cas, qu'il soit bientôt entrepris. — J'aimerai fort à voir recueillir ce dernier vœu du directeur du *Livre moderne* qui ne pense pas pouvoir, dans *l'Art et l'Idée,* traiter de nouveau ce sujet trop spécial.

O. U.





UNE HISTOIRE

DE

LA LITTÉRATURE ANGLAISE

English Writers, PAR HENRY MORLEY[1]



Le grand ouvrage auquel M. Henry Morley, professeur à l'Université de Londres, a voué ses persistants efforts, et qu'il appelle, avec une modestie touchante, une « tentative » (*An attempt towards a history of English literature*), est arrivé à un point où l'on peut s'arrêter pour regarder en arrière la route parcourue et apprécier le travail fait. Non seulement on y retrouve, développée et complétée, l'étude sur les écrivains

1. Cassel et Cie, Londres, et Paris, 12, rue Bleue; 6 vol. pet. in-8°; 6 fr. 25 le vol.

anglais avant Chaucer et jusqu'à l'invention de l'imprimerie qui, de 1864 à 1867, révéla M. Henry Morley comme un des plus savants historiens et un des plus judicieux et pénétrants critiques du temps; mais cette étude, augmentée du double, sans cesser d'être concise et dégagée de toute rhétorique vaine, est poussée jusqu'à la mort de Caxton et disposée sur un plan rigoureusement logique, où rien n'est laissé dans l'ombre de ce qu'il importe de savoir. Depuis vingt ans, l'histoire et la critique ont accompli, dans l'ordre de la méthode aussi bien que dans l'ordre des faits, des progrès et des découvertes dont nul ne songe à contester la valeur. M. Morley en a profité, comme il le devait faire, dans cette refonte de sa première œuvre. Il y a ajouté tout ce que ses constantes études personnelles et une pratique passionnée de l'enseignement, qui n'instruit pas moins celui qui le donne que ceux qui le reçoivent, lui ont fait reconnaître comme approximant le plus la vérité ou se confondant avec elle. On peut comparer ces six volumes à la description achevée et définitive d'un voyageur qui, après avoir donné les résultats d'un voyage de reconnaissance à travers un pays, aurait passé des années à l'explorer sous tous les aspects et dans tous les recoins.

En une magistrale introduction, M. Henry Morley esquisse à traits larges et précis à la fois l'ensemble des quatre périodes de la littérature anglaise. C'est comme une vue à vol d'oiseau, dans une atmosphère limpide où les moindres reliefs se détachent avec netteté, montrant d'un coup la vaste région que l'on s'apprête à visiter en détail. Tout en reconnaissant qu'une littérature n'est pas un corps naissant et croissant isolément, mais qu'elle emprunte de nombreux éléments aux littératures antérieures ou contemporaines et aux civilisations avoisinantes, M. Morley maintient avec force que dans la littérature de chaque peuple se perçoit, sous tous les contrastes de forme produits par les influences changeantes et diverses, le caractère national dont l'unité s'affirme d'un bout à l'autre.

Les quatre grandes périodes de l'histoire littéraire anglaise

sont, d'après M. Morley, qui a trouvé cette division dans la nature même des choses : celle de la formation de la langue ; celle de l'influence italienne, sensible, à divers degrés, depuis Chaucer jusqu'au commencement du siècle d'Élisabeth ; celle de l'influence française, à la fin du xviie siècle et pendant le xviiie, et celle de l'influence nationale et populaire, qui s'est établie par degrés, mais qui prend date avec Defoe.

L'influence allemande se mêle à toutes les autres, mais dans une faible proportion.

On voit de là la nécessité, lorsqu'on écrit l'histoire de la littérature d'un peuple, d'embrasser dans son cadre des raccourcis de la littérature des autres peuples en communication directe ou indirecte avec lui. Et de fait, M. Morley montre, dans les pages qu'il consacre aux écrivains français, pour ne parler que de ceux-là, que ses connaissances s'étendent bien au delà des manifestations littéraires de la race anglo-saxonne.

Cette introduction, où toute l'évolution littéraire de l'Angleterre est condensée avec une puissance de pensée et une sobriété d'expression aussi rares que louables, démontre la part immense que les écrivains ont eue dans la création politique et sociale du peuple anglais, et la part toujours plus grande qu'a le peuple anglais dans l'inspiration et la direction des écrivains. C'est à cette condition seulement qu'une littérature est l'expression d'une civilisation. Ce n'est pas en Angleterre seulement qu'elle a été et qu'elle est remplie.

Le premier livre de l'ouvrage proprement dit traite de la « formation du peuple », de l'antique littérature des Gaëls et des Kymris, des runes et des Eddas scandinaves, et du poème de *Beowulf* examiné critiquement et littérairement. Le second va du vieux poète Cœdmon à la conquête normande. Il passe en revue les productions des poètes et des prosateurs anglo-saxons ; il explique les règles de la prosodie anglaise à ses origines; il consacre un chapitre aux introducteurs du christianisme dans les îles britanniques, étudie en détail Bède et son œuvre; il revient à Beowulf à propos du poète Cynewulf, touche à la scolastique avec Scott Erigène, s'arrête à Albert

le Grand, remonte au berceau des Normands et y trouve l'occasion de nous parler plus au long des Eddas et des Sagas, et se clôt par quelques lignes sur « les influences littéraires de la conquête ». Le troisième livre a pour titre : *De la conquête à Chaucer*. Les influences méridionales d'Italie et de France, Geoffroy de Monmouth avec les chroniqueurs et les hagiographes, Thomas Becket, le Saint-Graal et les légendes d'Arthur, les infiltrations allemandes et espagnoles, les chansons et ballades populaires de l'Angleterre et du pays de Galles, les satires, les fables, les proverbes, les romans et allégories en vers, Roger Bacon et les moines dominicains et franciscains; enfin la renaissance italienne avec Dante que M. Morley appelle « le père de la littérature moderne », — telles sont les matières principales qui le composent. Le quatrième est consacré au XVIe siècle et occupe les tomes IV et V. *Le Roman de la Rose*, Pétrarque et Boccace, Richard de Bury, — l'auteur du *Philobiblon*, — John Gower avec sa *Confessio Amantis*, les *Voyages* de Maundeville, la *Vision de Piers Plowman* par William Langland, la Réformation et Wyclif, et enfin Chaucer et son œuvre nous amènent au livre V et au tome VI, qui comprend la période de Chaucer à Caxton, et contient, entre autres, un chapitre d'un haut intérêt sur l'invention de l'imprimerie. Les morceaux sur Wyclif, sur Chaucer et sur Caxton sont des chefs-d'œuvre de science, de logique, de sagacité, en même temps que des modèles de ce style nerveux et solide qui dit, avec souplesse et force, exactement tout ce qu'il faut dire et se refuse sévèrement à dire rien de plus.

Chaque livre est suivi d'une copieuse bibliographie, dressée avec un soin minutieux, et éclairée, là où il en est besoin, de notes brèves et substantielles. Ces listes peuvent rendre les plus grands services à ceux qui cherchent un guide à leurs recherches personnelles dans la masse d'écrits dont est formé le trésor immense et infiniment varié de la littérature anglaise.

Au point où le laisse ce sixième volume, l'ouvrage de

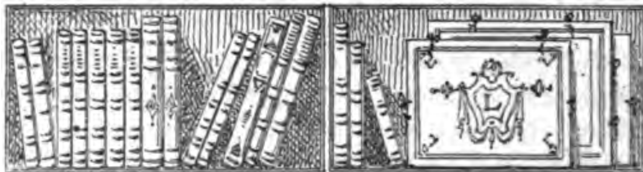
M. Henry Morley se compose de deux parties qui, pour être logiquement reliées l'une à l'autre par une succession naturelle et une rigoureuse unité de plan, n'en forment pas moins deux études, dont chacune est complète en soi : les *Écrivains anglais d'avant la conquête*, en deux volumes ; et les *Écrivains anglais depuis la conquête jusqu'à l'invention de l'imprimerie*, en quatre volumes. Des titres spéciaux ont été imprimés exprès pour les érudits et les archéologues dont la curiosité ou le besoin de s'instruire ne franchit pas ces limites.

M. Morley compte qu'il lui faudra vingt volumes pour atteindre la fin de sa tâche, et il en promet deux par an. Tout se réunit pour permettre d'espérer qu'il élévera cet édifice jusqu'à son couronnement. Ce sera un monument que pourront revendiquer à la fois la science, la patrie et l'humanité.

Je serai heureux — est-il besoin de le dire? — d'en noter les progrès et de signaler chaque nouveau volume à l'attention de nos lecteurs.

B.-H. G.





AMUSETTES BIBLIOGRAPHIQUES

RIDICULA LITTERARIA

II



OUR la seconde et dernière fois, empruntons à Chrétien-Adolphe Klotz, le spirituel érudit dont nous avons parlé naguère, la matière d'une nouvelle bluette. Grâce à lui, nous avons appris, dans le précédent article[1], comment, au XVIIIe siècle, certains écrivains d'outre-Rhin transformaient le rôle de critique en un fructueux moyen de battre monnaie; il va nous initier tout à l'heure à d'autres petits mystères de la vie littéraire du même temps, en nous faisant assister à l'entretien d'un *libraire* et d'un *savant* (*Bibliopola et Eruditus.* — *Dialogus.* — Se trouve dans le recueil de Klotz, *De moribus*

1. Voir la livraison du mois de septembre dernier.

eruditorum. — Altembourg, 1761; in-12). Mais il faut s'entendre, le libraire que notre auteur nous présente n'est point un de ces notables bibliopoles, solidement établis et très soucieux de bonne renommée, dont l'Europe lettrée recherchait les bons et beaux livres; pas plus, d'ailleurs, que le savant mis en scène ne semble être un écrivain de mérite, honorable et consciencieux. Le premier, sauf erreur, m'apparaît comme un besogneux coureur de foires, moins proche du boutiquier dûment patenté que du simple porteur de balle; tandis que le second, vaniteux, impudent, vénal, tout farci de pédantisme et de fastidieuse érudition, usurpe assurément le beau titre de savant qu'il s'arroge.

Je crois les apercevoir tous les deux : le libraire tout maigre et tout râpé, comme il convient à un pauvre hère dont les affaires ont été singulièrement entravées par la dernière guerre, — désireux de se « refaire » un peu en éditant n'importe quoi, de n'importe qui, « pourvu que cela se vende », — approchant, la mine rusée et la parole mielleuse, du pédant en renom qui peut lui être utile et qu'il se propose bien d'exploiter de son mieux. Quant au savant, ou soi-disant tel, c'est tout autre chose, il a bien moins souffert du malheur des temps; tandis qu'on se battait en un pays, il devait se sauver dans quelque autre, où, grâce à sa réputation usurpée, à son savoir-faire, à sa suffisance, il a pu faire illusion et vivre aux dépens d'honnêtes badauds. Voyez-le l'air important, se carrant dans son bel habit quelque peu taché de graisse et de bière, guindé sous son ample perruque, exhibant « ce riche anneau qui lui vient d'une reine » et tirant fréquemment de son gousset « cette superbe montre que lui donna un prince ». Pour le lieu de la scène, ce ne peut être ni la boutique de notre libraire, ni le logis du savant; c'est peut-être tout simplement la rue, à moins, ce qui ne formerait pas un mauvais cadre pour nos interlocuteurs, que ce ne soit un cabaret. — Ceci dit, traduisons succinctement le dialogue de nos héros, en laissant de côté, toutefois, quelques passages qui forment longueur et sont sans intérêt pour le lecteur d'aujourd'hui.

Le Libraire et le Savant

Dialogue.

Le libraire. — Si je suis bien informé, illustre maître, l'immense renommée de votre savoir et de votre talent n'est pas moins sûrement établie à l'étranger que dans notre pays. La jeunesse studieuse s'écrase, me dit-on, à vos leçons, et l'on m'assure que vos ouvrages, rapidement répandus dans tout le monde savant, sont enlevés à l'envi par une foule d'acheteurs ?

Le savant. — On ne vous a nullement trompé. Certes, je n'aime point à me glorifier; sans cela, que de témoignages de mon savoir et de mon mérite je pourrais produire ! Ainsi, par exemple, ce riche anneau me fut donné par une reine; c'est un prince qui me gratifia de cette superbe montre; cette magnifique médaille d'or me fut offerte par un roi. Vous parlerai-je des lettres élogieuses dont on m'accable ? Voulez-vous voir des lettres de princes, de ducs, de grands seigneurs ? — En voici. — Vous en faut-il d'Italie, de France, de Hollande ? — En voilà. J'en possède en si grand nombre qu'elles suffiraient à incendier une nouvelle Troie. — Que vous dirai-je encore ? Raconterai-je les réceptions flatteuses qui me furent faites en toutes les cours ? Énumérerai-je les distinctions honorables dont on m'a comblé ? — A quoi bon ! cela peut convenir à d'autres, mais moi, je déteste la jactance et j'ai horreur de me vanter.

Le libraire. — Puis-je espérer, maître éminent, que vous souffriez mon importunité. Voici ce qui m'amène : l'époque des grandes foires approche; je voudrais des livres...

Le savant. — Seriez-vous libraire ? Salut, digne homme; j'ai et j'aurai toujours beaucoup de considération pour votre corporation. — Dites-moi, êtes-vous bien en fonds ?

Le libraire. — Je le fus jadis; mais les malheurs des dernières guerres m'ont, pour ainsi dire, réduit à la besace.

Le savant. — Consolez-vous. Si vous vous montrez... aimable, je ferai en sorte que vous amassiez d'immenses richesses en un clin d'œil.

Le libraire. — Mille grâces pour vos bienveillantes dispositions. C'est précisément pour solliciter votre concours que j'ai pris la liberté de vous aborder. Voici le fait : quelqu'un m'ayant promis de me faire un ouvrage, je ne sais plus trop sur quel sujet, je viens vous demander une préface pour ce livre.

Le savant. — Volontiers. Voici dix préfaces que j'ai composées à mes heures de loisir; choisissez celle qui vous plaît le mieux.

Le libraire. — Celle-ci, si vous voulez bien; c'est la plus longue. Du reste, je me soucie peu du morceau lui-même; ce qui importe, c'est que vous y recommandiez mon livre en en faisant grand éloge.

Le savant. — Mais c'est tout fait. Bien que je n'aie ni vu, ni lu

votre ouvrage, je le loue très amplement; je dis, dans cette belle préface, que nul lettré, nul homme de goût ne saurait s'en passer; je jure même par les chastes Muses que son auteur fait le plus bel ornement de notre siècle ! Le travail est à point, vous n'avez qu'à imprimer en tête le nom de l'écrivain. Or çà, ne négligeons pas l'essentiel. Combien me donnerez-vous pour mon labeur et mes louanges ?

Le libraire. — Vous savez combien les temps sont durs ! Vous aurez trente écus.

Le savant. — Allez au diable avec vos trente écus ! J'ai fait, il est vrai, des préfaces à ce prix, mais qui n'étaient ni si longues, ni si bien rembourrées d'éloges que celle-ci. Vous ne l'aurez point si vous ne mettez davantage.

Le libraire. — Je ne vous aurais pas cru si serré. Si mes conditions ne vous conviennent pas, je ne vous retiens plus. — Bonjour.

Le savant. — Arrêtez, malheureux ! Vous ne savez pas ce que vous perdrez par votre avarice. Tous les savants m'honorent, vénèrent ma science, font le plus grand cas de mes jugements. Essayez d'éditer votre livre, osez-le : que je meure s'il n'est dédaigné par tous les journaux, honni dans toutes les gazettes, méprisé par tous les critiques qui le condamneront à une éternelle obscurité. — Pensez-vous alors trouver des acheteurs ! d'autant plus que moi-même, je ne me ferai pas faute de dire, en mes écrits, combien je le trouve inepte et mauvais. Ne voyez-vous pas quel dommage vous vous préparez par votre sotte parcimonie ?

Le libraire. — Soit. A votre aise. Adieu.

Le savant. — Voyons, voyons, l'ami, un moment. Quelle espèce d'écus m'offrez-vous ? Écus d'argent, ou écus d'or ? anciens ou nouveaux ?

Le libraire. — De bons vieux écus d'or, loyaux et de poids.

Le savant. — Allons, je ne veux pas me montrer trop avide et j'espère que vous me revaudrez cela une autre fois. Je suis le plus accommodant des hommes, et je vais vous dire tout de suite mon dernier mot : Ajoutez aux trente écus promis dix exemplaires du livre en question ainsi qu'un beau *Dictionnaire de Bayle,* et la préface est à vous. En vérité, je n'ai jamais accepté un si mince honoraire ! Mais, que voulez-vous, j'ai compassion des gens ruinés par la guerre ! J'ai, d'ailleurs, la manie de faire le bien et je ne saurais vous dire combien de gens j'ai nourris, vêtus, logés, entretenus de mes deniers. Ne le dites à personne, je vous prie, car si cela venait à se savoir, il m'en coûterait encore davantage. — Vous acceptez, c'est dit ?

Le libraire. — C'est dit. — Et maintenant que je vous vois raisonnable, je veux vous parler d'une autre affaire que j'ai à cœur d'entreprendre. On m'a souvent assuré qu'il n'y avait pas de livres plus profitables pour nous autres libraires que les traités de philosophie, du moins du vivant de leurs auteurs, car, ceux-ci morts, il y a bientôt grand déchet sur la vente. — Pourriez-vous, dites-moi, me fabriquer quelque *Système philosophique ?*

Le savant. — Et de quoi ne suis-je pas capable ? J'aimerais mieux,

il est vrai, un autre sujet; mais rien n'est impossible à qui veut bien. Je n'aurai qu'à employer la recette que me donna un fameux philosophe. Je prendrai le livre d'un philosophe quelconque, mort depuis quelque temps, bien entendu. Je changerai le nombre et l'ordre des chapitres, j'y insérerai des termes nouveaux et j'y incorporerai des opinions diverses, puisées en quatre ou cinq autres manuels. En procédant ainsi, je puis très rapidement confectionner un superbe *Système philosophique*.

Le libraire. — Et quel nom donne-t-on à cette philosophie?

Le savant. — On l'appelle « éclectique ». — Ce sera un excellent livre dans lequel je condenserai ce que j'aurai trouvé de meilleur chez les autres, sans m'attacher de préférence à aucune école. — Mais n'oublions pas les honoraires.

Le libraire. — Nous en reparlerons plus tard. Êtes-vous certain qu'un tel livre trouve beaucoup d'acheteurs? En ce qui me concerne, je ne négligerai rien de ce qui peut séduire les regards ou piquer la curiosité du public: beau papier, belles gravures, agréables vignettes; en tête du livre, votre portrait et maintes pièces de vers composées en votre honneur; bref, je ne lésinerai pas pour l'exécution matérielle.

Le savant. — De mon côté, je m'y prendrai comme ceci. — Sous un pseudonyme, j'écrirai moi-même un pamphlet contre mon ouvrage, afin d'y répondre vertement, sous mon nom véritable. Je recommencerai trois ou quatre fois la même manœuvre. En même temps, j'appellerai tous mes amis à la rescousse, afin qu'ils défendent ardemment ma cause et écrasent mes prétendus adversaires. Grâce à tout ce tapage, il n'est personne qui ne brûle du désir de me lire et de connaître l'objet d'une si vive querelle. — Après cela, douterez-vous de mon habileté et de mon génie, et ne voyez-vous pas d'ici la foule des acheteurs assiégeant votre boutique?

Le libraire. — Je me félicite de plus en plus de vous connaître et ne souhaite rien tant que de conserver votre amitié.

Le savant. — Je sais plus d'un tour et vous en verrez bien d'autres. — Pendant que je vous tiens, veuillez me dire quels sont les livres dont les libraires font aujourd'hui le plus de cas, ceux qu'ils tiennent en haute estime?

Le libraire. — Les meilleurs livres, pour nous autres, sont ceux qui se vendent le plus. — Quels sont donc, allez-vous me dire, ceux qui trouvent le plus d'acheteurs?

Le savant. — Vous avez deviné ma question.

Le libraire. — Nous appelons l'époque présente le « siècle des traductions ». Rien ne nous procure plus d'argent que les traductions du français et de l'anglais. Sachez bien, en effet, que non seulement les érudits, les gens qui se piquent de littérature, mais aussi les dames et les demoiselles ne veulent plus que de cela. Il n'est presque pas de livres français dont nous ne possédions des traductions allemandes, et nous avons presque épuisé l'Angleterre. Plût au ciel qu'il y eût chez les Lapons des écrivains ingénieux et aimables! Je m'empresserais de les faire traduire en notre langue et j'en retirerais grand profit, car il

suffit que nos compatriotes voient ces deux mots : « Traduction allemande », sur le titre d'un volume pour qu'ils se hâtent de l'acheter. Que deviendrons-nous, pauvres libraires, quand nous aurons mis à sec et la France et l'Angleterre?

Le savant. — Ne pourriez-vous vous rejeter sur les éditions des classiques grecs et latins?

Le libraire. — Il n'y aurait pas de l'eau à boire... (*Ici l'interlocuteur entre dans divers détails un peu longs et conte une anecdote tendant à démontrer l'ignorance et l'incapacité des magistrats préposés à l'organisation des études classiques. — Puis il poursuit :*)... Je ne puis m'entretenir davantage avec vous. Il me faut aller au marché.

Le savant. — Qu'allez-vous y faire?

Le libraire. — Je vais voir si je ne trouverais pas un homme jeune et robuste; je le prendrai à gages pour l'employer à traduire des poèmes anglais et des farces joyeuses. Plus il sera solide, plus il aura de grands doigts, mieux j'augurerai de sa capacité.

Le savant. — Bonne chance.

Le libraire. — Au revoir donc, et pensez bien à notre affaire.

Le savant. — Soyez tranquille. J'y mettrai tous mes soins, Adieu. — ... Le voilà parti... Oui, belître, je te soignerai; oui, pendard, compte sur moi, je te ferai repentir de ton avarice! Tu recevras de moi ces quelques feuillets, mais, quand ils auront été imprimés, tu n'obtiendras plus rien, pas même une syllabe, à moins de cinquante pièces d'or. Et puis, les dix exemplaires que tu m'as promis, tu penses peut-être me les donner brochés? Tu te trompes, coquin, il faudra me les apporter bien reliés. Au besoin, je jurerai, avec serment, que c'est dans nos conventions. — Allez, allez, braves libraires, vous vous croyez bien fins et vous vous flattez de nous exploiter, nous autres savants; mais, tous tant que vous êtes, vous n'êtes, auprès de moi, que des lourdauds et des bûches!

Cette curieuse esquisse des rapports entre auteurs et libraires dans l'Allemagne du siècle dernier ne laisse pas d'être fort suggestive, comme on dit aujourd'hui. Avec ses procédés habituels d'ironique humour, Chrétien-Adolphe Klotz y met bien en évidence les défauts des uns et des autres. Quelques lignes, quelques traits rapides lui suffisent pour faire entrevoir et comprendre l'inutilité et la nullité de la plupart des productions dues aux érudits et pseudo-savants de son temps, productions heureusement tombées dans un oubli aussi complet que mérité. Quel cas pouvait-on faire de ces indigestes traités fabriqués à grand renfort de compilation et de plagiats selon la méthode qu'il indique? Quelle valeur pouvaient avoir

des écrivains qui recouraient à tels moyens de composition et qui ne reculaient pas devant les procédés de réclame et le charlatanisme qu'il dévoile? En quelle médiocre estime les honnêtes gens ne devaient-ils pas tenir des écrivains toujours tout prêts à louer ou à vendre leur plume au plus offrant, et descendant aux plus piteux et plus bas marchandages avec les libraires qui les employaient?

Pour ces derniers, enfin, le dialogue qui précède n'est pas pour nous donner d'eux une haute idée, s'ils ressemblaient au modèle que nous a présenté l'auteur. Ce type de libraire peu scrupuleux, qui décrit si ingénument ses petits « trucs », a dû laisser des descendants qui, vraisemblablement, ne se trouvent pas tous en Allemagne. Tout au moins nous apprend-il deux choses : la première, c'est que, il y a cent trente ans, la librairie allemande vivait surtout de traductions; la seconde, c'est que ce n'est pas de notre temps, comme on l'a dit à tort, qu'a été formulée pour la première fois cette maxime sublime que tout bon éditeur-libraire doit avoir profondément gravée au fond du cœur : « Les meilleurs livres sont ceux qui se vendent le plus. » *Optimi ii semper nobis visi sunt libri, qui plurimos emptores invenerint!*

F. DRUJON.





P. P. C. BIBLIOGRAPHIQUE

ADIEUX DE L'HUMBLE CRITIQUE AU BENOIST LECTEUR



os adieux, cher lecteur, supporteraient mal l'épithète de déchirants. La maison change de façade ; l'aménagement intérieur se modifie ; un autre nom s'inscrit au frontispice : d'éloignement, il n'y en a point ; de déménagement, à peine. C'est, à dire juste, un renouvellement. Nous le voulons pour le mieux. Les habitués du *Livre moderne* peuvent bien penser qu'ils ne se sentiront point dépaysés dans *l'Art et l'Idée :* ils y seront plus au large, au milieu d'une décoration plus variée et sous de plus hauts plafonds. Voilà tout, et ce n'est pas, à ce qu'il semble, pour les faire fuir. Quant au *reviewist* qui, depuis tantôt dix-huit mois, présente ici, en les qualifiant comme il le croit mérité, les nouveautés

littéraires de notre France et des pays circonvoisins, il restera fidèle à sa tâche, sans préjudice des échappées qui lui seront permises en d'autres domaines. Peut-être lui rend-on cette justice de reconnaître qu'en traitant toujours le même sujet dans un cadre à peu près inflexible, il n'a rien négligé pour y mettre un peu d'imprévu et divertir en diversifiant. Il tentera, dans la maison nouvelle, de donner à sa forme encore plus de variété et de souplesse, d'y faire entrer, en combinaisons changeantes et heureuses, les ornements de l'Art et les fantaisies de l'Idée.

En attendant, il tient à ne point laisser au *Livre moderne* de dette impayée : aussi se hâte-t-il de reprendre sa causerie au point où il l'interrompit en novembre, à l'article

BIBLIOGRAPHIE.

Je n'ai pu, le mois dernier, que signaler le *Pentateuch of Printing,* ouvrage posthume du savant bibliographe-imprimeur William Blades (Londres, Elliot Stock ; in-4° ; 18 fr. 75), en prenant l'engagement d'y revenir. Le titre, caractéristique des préoccupations bibliques de la race anglo-saxonne, se justifie en se décomposant ainsi : I. Genèse : Les antécédents de la Typographie ; la Xylographie ; l'Invention ; Coster et Gutenberg ; — II. Exode : Diffusion de l'Imprimerie en Europe ; — III. Lévitique : Les premiers Fondeurs en caractères ; le Fabricant de Papier ; le Compositeur ; le Pressier ; — IV. Les Nombres : Les Grands Imprimeurs : Alde, Estienne, Elzevier, Froben, Day, Baskerville, Didot, Bodoni, etc. ; — V. Deutéronome : La Vapeur et la Typographie ; les Machines ; la Stéréotypie, etc. A ces cinq livres, qui forment le *Pentateuque* proprement dit, l'auteur a éprouvé le besoin d'ajouter un « chapitre sur les Juges », où il passe en revue les ouvrages qui font autorité sur les différentes branches de son sujet.

Peut-être cette adaptation de titres est-elle plus ingénieuse que juste. Quoi qu'il en soit, ce beau livre forme une histoire de l'imprimerie excellente et complète dans sa brièveté, avec

portraits, fac-similés et illustrations de tout genre. On y trouve, en outre, avec plaisir, une biographie succincte de l'auteur, par M. Talbot B. Reed, qui a mis le manuscrit de W. Blades au point pour l'impression, et a pris soin de relever les nombreux écrits laissés par lui, soit à part, soit dans des revues ou journaux. Qu'il me permette de lui faire remarquer que *les Livres et leurs Ennemis*, qu'il indique comme ayant paru chez Claudin en 1883, furent d'abord publiés en trois articles dans le *Livre* de 1880, avant l'édition anglaise de chez Trübner et C° en 1881.

M. Jules Andrieu vient de mettre la dernière main à l'œuvre très importante qu'il avait entreprise, et dont les deux premiers volumes ont été accueillis par les félicitations et la reconnaissance de tous les lettrés. Ce troisième tome de la *Bibliographie générale de l'Agenais* (Paris, Alph. Picard ; Agen, J. Michel et Médan ; in-8°) contient, en outre d'un supplément très étendu et indispensable pour contrôler les indications des deux autres, un index méthodique groupant les œuvres d'après le sujet qu'elles traitent, ce qui est, dans bien des cas, d'une grande commodité pour les travailleurs.

Je suis heureux de pouvoir appeler l'attention sur les remarquables travaux d'un archiviste de nos Archives nationales, que l'histoire de l'imprimerie passionne, et qui, tout en rectifiant bien des erreurs admises sur des points étudiés déjà, fait des découvertes dans des coins inexplorés. Sans remonter jusqu'à la brochure où il fixe le lieu de naissance de Nicolas Jenson et qui date de 1887, et en ne mentionnant que pour mémoire ses *Recherches sur les débuts de l'imprimerie à Provins* et sa courte mais substantielle étude sur Germain Lauverjat, imprimeur à Bourges, publiées en 1889, je signale tout particulièrement deux plaquettes récentes, qui sont d'importantes contributions à l'histoire de la typographie en France. L'une, l'*Imprimerie à Châteaudun* (Châteaudun, imp. J. Pigelet ; in-8°), relève des assertions faites trop à la légère par M. Deschamps dans son *Supplément au Manuel*, et prouve qu'Abel L'Angelier fit imprimer à Châteaudun dès 1610 ;

l'autre, tirée avec luxe à cent exemplaires que distribue l'auteur, met en lumière un typographe parisien peu connu, Wolfgang Hopyl, originaire de la province d'Utrecht, le premier qui ait imprimé des ouvrages en flamand à Paris, et des presses de qui sortirent un grand nombre de livres d'une belle exécution. M. Henri Stein nous en donne le catalogue *de visu*, et il en est, dans le nombre, qui feraient bonne figure auprès de ceux qui portent la marque de Simon Vostre, pour le compte duquel, d'ailleurs, W. Hopyl a imprimé plus d'une fois (*l'Atelier typographique de Wolfgang Hopyl à Paris.* Fontainebleau, imp. E. Bourges; 1891; in-4°).

MÉLANGES.

A la surface du pot d'*olla podrida* que j'appelle « Mélanges » surnage la seule relation de voyages qui me soit parvenue ce mois-ci et pour laquelle je ne peux vraiment créer une division à part. M. Hugues Le Roux a visité notre colonie africaine et a poussé jusqu'au désert: de là son livre *Au Sahara* (E. Flammarion; in-18°; 3 fr. 50), où il raconte, en un style pittoresque et chaud, ses expériences du lait aigre des chamelles, du mouton rôti entier et de l'équitation à dos de méhari. Quand il rencontre une légende sur son chemin, il la recueille et la conte. Le livre est illustré de photogravures d'après les photographies de l'auteur; elles sont bien venues, pour la plupart.

L'homme d'esprit qui signe Quatrelles et fait de son monogramme un calembour, vient d'être roi de France, sans que personne, sauf les lecteurs de la *Revue bleue*, s'en soient aperçus. Dans un volume intitulé *Un an de règne*, il nous donne le recueil de ses Ordonnances, Décrets et Proclamations (J.-B. Ferreyrol; in-18°; 3 f. 50). On se doute bien que son règne nous a fait revenir l'âge d'or, — toujours sans que nous nous en soyons aperçus. Il n'en est pas moins vrai que ces piquantes fantaisies sont dictées par le bon sens; qu'un

grand nombre de réformes qu'il préconise s'imposeront et que quelques-unes sont déjà plus ou moins réalisées : le télégramme téléphonique, par exemple.

Les hôpitaux ont échappé à la vigilance du roi Quatrelles. Est-ce parce qu'il y a trouvé tout parfait? C'est presque l'avis de M. L. Roger-Milès dans l'intéressante monographie qu'il donne de l'hôpital Saint-Louis, sous ce titre : *la Cité de misère* (E. Flammarion ; in-18° ; 3 fr. 50). Tout en admirant comme lui ce qui est fait, peut-être pourrait-on trouver encore bien des choses à faire. Tout en proclamant, comme lui, l'héroïsme et la science des gens dévoués qui soignent les plus tristes et les plus répugnantes maladies, peut-être est-il permis de rechercher s'il ne serait pas possible, je ne dis pas d'en tarir, mais d'en diminuer la source, parmi les nécessiteux, qui sont presque toujours des ignorants. Sans doute, les ateliers, les écoles sont, dans les hôpitaux, pour les convalescents ou pour certaines catégories de malades, des innovations excellentes, et l'Hôpital-Usine est un immense progrès sur l'Hôpital-Prison. Mais ne croit-on pas que la diffusion de l'instruction élémentaire, de l'éducation — laquelle comprend l'hygiène — et du bien-être en général, jusque dans les dernières couches sociales, ne peut manquer d'avoir pour résultat la diminution du nombre des hospitalisés ?

C'est une des raisons, parmi tant d'autres, qui font des questions d'enseignement la préoccupation capitale des sociologues contemporains. On s'en aperçoit bien à l'intérêt qu'ont excité, à mesure de leur apparition dans un journal politique quotidien, et qu'excitent aujourd'hui, par leur réunion en volume, les articles de style si alerte, de conviction si chaude, que M. Édouard Petit a consacrés aux côtés les plus divers et les plus actuels de ce sujet véritablement vital. Je ne peux tenter, dans les quelques lignes dont je dispose, de donner une idée, même succincte, de tout ce que M. Petit a amassé de renseignements, de vues, d'idées, de conseils pratiques, de critiques consciencieuses, audacieuses même, disent quelques-uns, en ce volume qu'il appelle *l'École moderne* et que le poète-éduca-

teur, qui est aussi un inspecteur général de l'Université, M. Eugène Manuel, fait précéder d'une préface flatteuse et juste à la fois.

Cette question de l'éducation, que M. Éd. Petit traite avec tant de compétence, sous ses aspects multiples, au point de vue de l'école, M. Bernard Perez l'envisage d'ensemble et de haut dans son nouveau livre, *le Caractère, de l'Enfant à l'Homme* (F. Alcan; in-8°; 5 fr.). De nombreuses observations, une classification nouvelle des caractères, une revue ingénieuse et poussée fort loin des combinaisons auxquelles les différents éléments de ces caractères peuvent donner lieu chez les individus, voilà, entre autres choses, ce qu'on trouve dans le livre de M. Bernard Perez, qui est d'un moraliste et d'un penseur.

L'homme fait aussi le sujet des études de M. P. Topinard, mais il le considère en naturaliste, et non pas en éducateur. Élève, collaborateur et continuateur de Broca, il expose, sans dissimuler les points faibles, les résultats de ses recherches personnelles sur l'anthropologie. *L'Homme dans la nature* (F. Alcan ; in-8°, ill. ; 6 fr.) suit dans les détails de ses phases la longue évolution qui, commencée aux classes inférieures des Vertébrés, a, suivant M. Topinard, abouti à l'ordre des Primates, dont l'espèce humaine forme un rameau distinct.

On n'aura jamais assez de livres contenant, condensés en un même lieu, les renseignements de toute nature dont on peut sentir le besoin sur un même sujet. Les gens du monde ne les apprécient pas moins que les gens d'étude. Aussi l'ouvrage de M. Max Boucard : *la Vie de Paris* (P. Ollendorff; in-16; 3 fr. 50), où il étudie, après un aperçu historique assez complet, le budget, l'enseignement, les travaux, l'approvisionnement, la voirie, la police, les transports, en un mot l'édilité de la grande ville sous toutes ses faces, était-il assuré du succès.

Voici deux volumes qui intéressent à un degré presque égal les philologues, les *folk-loristes* et les littérateurs en

général : l'un est le *Dictionnaire des locutions populaires du bon pays de Rennes en Bretagne,* par H. Coulabin (Rennes, Hyacinthe Caillière ; in-16) ; on n'est pas encore en pays de langue celtique, et les locutions de Rennes se retrouvent à peu près toutes dans le Poitou, la Vendée, les Charentes et jusque dans le Berry. L'autre a plus d'ambition et peut-être moins d'envergure : il s'intitule *l'Argot, langage excentrique des peuples étrangers* (Sauvaître ; in-12 ; 2 fr.), et l'auteur, M. Ch. Joliet, y entreprend de donner l'équivalent français des locutions argotiques les plus frappantes dans toutes les langues modernes, y compris celles des tribus indiennes et des peuplades de l'Océanie. On conçoit aisément que la nomenclature reste fort incomplète, et que beaucoup de ces expressions étrangères perdent leur pittoresque en s'habillant de mots français. Ce petit livre n'en a pas moins sa valeur et sa curiosité. Mais M. Ch. Joliet ne s'avance-t-il pas beaucoup en affirmant que les Grecs et les Latins de l'antiquité n'avaient point d'argot ? Il ne serait pas très difficile de fournir des preuves du contraire.

Notons encore une étude de M. Karl Borinski sur la phonétique, où les notes, à la mode allemande, sont beaucoup plus longues que le texte *(Grundzüge des Systems der Artikulierten Phonetik.* Stuttgart, G.-J. Göschen ; in-8° ; 1 fr. 85) ; un *Manuel de correspondance à l'usage du libraire,* par Albert Vanselow, livre bien fait, prévoyant la grande majorité des cas et qui peut rendre de vrais services aux libraires étrangers pour leur correspondance française (Albert Schulz ; in-12 ; imp. C.-G. Rœderer, à Leipzig) ; et le « Monde des Plantes » *(the Plant World),* aimable introduction à la botanique, ingénieusement écrite par M. George Massee et gentiment éditée par MM. Whittaker et Cie, de Londres, avec 56 illustrations bien appropriées au sujet. Ces petits livres ont vraiment ce qu'il faut pour atteindre leur but, qui est de mettre la science à la portée de tous.

HISTOIRE ET MÉMOIRES.

M. E. Lamairesse prend l'histoire du genre humain presque *ab ovo*. L'Inde avant le Bouddha ne date pas d'hier (G. Carré ; in-18 ; 4 fr.). M. Lamairesse y évolue comme s'il était à la fois contemporain de cette époque reculée et de la nôtre. Je veux dire qu'il ne fait pas seulement œuvre de savant ; il fait aussi œuvre de politique, dans le large sens du mot. « Aujourd'hui, dit-il, la civilisation aryenne remonte vers son berceau ; les Slaves, les Anglais, les Français, enserrent chaque jour plus étroitement la haute Asie et l'empire chinois ; il est donc pour nous du plus haut intérêt de connaître le résultat actuel de l'action et de l'influence sur ces contrées des religions issues des Aryens de l'Inde. » Aussi a-t-il l'ambition de faire pour les lecteurs français ce qu'ont fait en Angleterre les vulgarisateurs des doctrines, des croyances et des mœurs de l'Orient. Ce premier volume, si plein de choses, de style sans apprêt, net et clair, de science profonde et de rare lucidité, sera suivi d'une série d'autres tableaux dont l'auteur trace les grandes lignes dès maintenant : la vie et la prédication du Bouddha ; — l'histoire religieuse, philosophique et sociale de l'Inde après le Bouddha ; — le lamaïsme au Thibet et dans les pays voisins ; — enfin la religion et la civilisation en Chine, dans l'Annam et au Japon. Ce cycle parcouru, M. Lamairesse aura mis à la portée de tous des connaissances d'initiés, faute desquelles bien des bévues ont été et sont chaque jour commises, qui se rachètent mal par des sacrifices sans cesse renouvelés d'or et de sang.

Des Hindous primitifs aux vieux Celtes, la distance géographique est considérable ; mais qui voudrait prétendre que cet éloignement implique la disparité de la race ? Quoi qu'il en soit, M. Lionel Bonnemère, un archéologue qui est aussi un anthropologiste, un *folk-loriste,* un poète et un homme dévoué aux intérêts et à la gloire de notre région de l'Ouest, vient, de concert avec M. Pierre Guittonneau, instituteur

primaire, de publier une brochure où il détermine, avec une carte et toute sorte de savantes raisons à l'appui, l'emplacement où les lieutenants de César battirent Dumnacus (*Dumnacus et la Plaine de Bataillé à Louerre*. Angers, Germain et G. Grassin ; in-8.).

Une étude de M. Wilhelm Bröcking sur la politique française du pape Léon IX (*Die französische Politik Papst Leos IX ;* Stuttgart, G.-J. Göschen ; in-8° ; 3 fr. 10) nous fait faire un grand pas vers les temps modernes, que nous atteignons, d'une autre enjambée moindre, avec les Mémoires de la princesse Charlotte-Amélie de La Trémoïlle, comtesse d'Aldenburg (1652-1732), traduits et annotés par le Dr Reinhard Mosen, bibliothécaire en chef de la Bibliothèque grand'ducale d'Oldenburg (Oldenburg et Leipzig, A. Schwartz ; in-8°).

A la même époque appartiennent les *Mémoires du marquis de Sourches,* dont les éditeurs, M. le comte de Cosnac et M. Edmond Pontal, viennent de faire paraître le onzième volume (Hachette et Cie ; in 8°). Lorsque cette publication sera terminée, on aura là une source d'informations précises et détaillées, sans entraînement d'imagination ni arrangement littéraire, qui ne laissera pas que d'être précieuse pour faire mieux connaître un temps que l'on croit connaître si bien.

Dans la collection intitulée *Bibliothèque d'histoire illustrée,* — titre qui entoure en exergue un cartouche à figure que je suis désolé de trouver fort laid parce que je me sens obligé de le dire, — M. Ed. Sayous trace, à l'usage des bons élèves, et aussi des gens du monde désireux d'avoir l'air de savoir ce qu'ils n'ont jamais appris, le tableau des *Deux révolutions d'Angleterre* (ancienne Maison Quantin ; in-8° carré ; 4 fr.). Dans la même collection, M. H. Carré donne *la France sous Louis XIV.* Ce sont des livres où la solidité du savoir se cache sous les agréments de la composition et du style, et où les figures sont généralement curieuses, presque toujours bien venues, quoiqu'un peu lourdes, et souvent assez inconnues pour avoir l'attrait de l'inédit même quand elles ne le sont pas. On ne peut que souhaiter à cette

tentative le succès qu'elle mérite, c'est-à-dire la publication ininterrompue et rapide des ouvrages dont doit se composer la collection.

D'un autre genre d'intérêt est le nouveau volume de M. l'abbé Joseph Lémann : *la Prépondérance juive* (Victor Lecoffre ; in-8°). Cette prépondérance, l'auteur en fait remonter l'origine à la Révolution, et tout particulièrement à Carnot. Les documents sont assez nombreux pour lui fournir, dans cette période de 1789 à 1791, la matière d'un volume bourré de faits qui, pour avoir passé inaperçus, n'en sont pas moins significatifs. Sans discuter la valeur des prémisses et des conclusions religieuses de M. l'abbé Lémann, et en me gardant de même de tout ce qui pourrait sentir la polémique politique ou sociale, je ne fais que dire la vérité en déclarant que ce livre est, malgré son inspiration mystique et son ton trop oratoire, édifiant et instructif, et que la lecture ne peut qu'en être profitable à des Français.

Lorsque cette question des Juifs se débattait à l'Assemblée, Mirabeau était à l'agonie. Nous n'en trouverons donc pas trace dans le beau travail que M. Mézières a consacré à ce grand et éloquent passionné, qui mourut au tournant décisif de sa vie, comme un autre tribun de nos jours (Hachette et Cie ; in-16 ; 3 fr. 50). M. Charles de Loménie a dit à peu près le mot définitif sur la vie de Mirabeau ; aussi M. Mézières n'a-t-il rien changé au fond même du récit des événements. Mais il a pensé que, « mêlé depuis bien des années à la politique active, ayant l'expérience des Assemblées, il était peut-être en mesure de démêler quelques mobiles cachés », quelques ressorts échappés à la sagacité des historiens spéculatifs. On voit, dès lors, ce qu'il faut chercher dans cette *Vie de Mirabeau :* non point des faits nouveaux, des révélations d'événements ou d'actions, mais des vues ingénieuses et pénétrantes, des explications fines et subtiles comme la voix même d'une conscience, et surtout des jugements sur les points d'éthique ou d'esthétique dont était seul capable le professeur qui a vécu de longues années dans la fréquentation et la familiarité de William Shakespeare.

M. Jean Lombard, qui, si malheureusement, est mort naguère, laissait un livre sur cette même époque, mais conçu à un tout autre point de vue. L'éditeur Savine vient de le publier (*Un volontaire de* 1792; in-18; 3 fr. 50). C'est, comme l'indique le sous-titre, « une psychologie révolutionnaire et militaire ». Mais il ne faudrait pas prendre le mot « psychologie » à contresens. « Analyser une âme dans son cadre de sentiments personnels, dit l'auteur, me semble bien puéril; l'analyser dans l'ensemble d'une époque me paraît d'une portée autre. Et puis, ajoute-t-il, avec un bon sens courageux dont je lui sais grand gré, ne serait-il pas bon de réagir un peu contre les tendances des analystes exclusifs qui, détachant l'individu de la collectivité, ont abouti à la dureté sentimentaliste contemporaine, si contraire à la bonne et fraternelle sentimentalité de nos aïeux? » Voilà un parti pris, comme disent les artistes, nettement indiqué. Pourquoi faut-il qu'on ne puisse applaudir à cette réaction contre les excès de l'analyse égotiste, sans avoir à pleurer le vaillant et puissant esprit qui l'entreprenait?

Puisque les Mémoires du duc de Morny ne peuvent encore paraître dans leur intégralité, — s'ils paraissent jamais ainsi, — il était difficile d'en choisir un fragment qui répondît mieux aux préoccupations actuelles que celui qui vient d'être publié par Ollendorff sous le titre : *Une ambassade en Russie,* 1856 (in-16). C'est, à vrai dire, une correspondance plutôt qu'un récit; mais ces pièces détachées n'en semblent que plus authentiques. Les partisans de l'alliance russe y trouveront des causes de regrets pour le passé et des arguments pour le présent.

Je ne dirai qu'un mot des *Souvenirs militaires et financiers* de Charles Duval (A. Savine; in-18; 3 fr. 50), un homme qui rêva sous l'Empire la conquête de l'Annam et du Tonkin et qui, sous la République, devenu président d'une société financière, dut se réfugier en Roumanie, d'où il fut naguère sur le point d'être extradé. Son livre, infiniment curieux et de verte allure, touche à toutes les questions politiques et a, d'un bout

à l'autre, le ton du pamphlet. Ce sont choses sur lesquelles le *Livre moderne* n'a pas de jugement à porter.

Mais il ne se fera pas faute de louer, comme volume élégamment établi à un bon marché extrême, en même temps que comme un ouvrage intéressant et bon à lire pour les jeunes générations, le récit du commandant L. Rousset, intitulé *les Combattants de* 1870-1871, avec illustrations de M. Pallandre et préface du général Thoumas (Librairie illustrée; in-8°; 3 fr. 50).

La science héraldique est tellement liée à l'histoire, dont elle est née et qu'elle éclaire en certaines parties, que je peux ranger sous ce chef le nouveau manuel que P.-B. Gheusi (Norb. Lorédan) publie chez Firmin-Didot et Cie, *le Blason héraldique,* avec 1,300 gravures et un armorial (in-8°). Ce titre, qui pourrait à quelques-uns sembler un pléonasme, signifie que l'auteur limite son travail à la science du blason et à l'art héraldique familiers aux hérauts d'armes du moyen âge, sans autrement se préoccuper des blasons consécutifs qui en altérèrent les principes, depuis la Renaissance jusqu'à l'Empire. Le plan de l'ouvrage est d'une grande simplicité. C'est comme une grammaire progressive et logique, où la clarté résulte de la précision. C'est en outre un beau livre, parfaitement imprimé et revêtu d'une riche couverture à figures symboliques, en or et en couleurs, composée artistement.

Je mettrai également ici une histoire des croix anciennes et modernes dans leur relation avec le culte sexuel, dont l'éditeur A. Reader (1, Orange street) augmente sa collection : *the Masculine Cross* (Privately printed; in-8°). Ce volume s'ajoute à celui dont je rendais compte le mois dernier sur les Rose-Croix. Tous ces ouvrages sont pleins de faits curieux, un peu confusément présentés peut-être, mais par un homme qui connaît bien son sujet et qui prend à tâche de le faire connaître sous tous ses aspects.

POÉSIE ET THÉATRE.

Ce qu'il y a de plus remarquable, — j'allais dire de plus

amusant, — dans le nouveau recueil lyrique de M. Hippolyte Buffenoir, *Pour la gloire* (A. Lemerre; in-18 ; 3 fr.), c'est la préface. Cette préface est une lettre adressée à un jeune poète de province sur le point de venir tenter la gloire à Paris, à qui M. Hippolyte Buffenoir ouvre les perspectives du grand monde, décrit les salons de bonne compagnie, qui sont « la haute école de dressage des poètes et des ambitieux », et montre les loges de la Comédie française peuplées, le mardi, des personnages de Balzac. Le bon jeune homme peut venir : le voilà bien armé. Quant aux vers, M. Hippolyte Buffenoir en a assez publié pour qu'on sache à quoi s'attendre. Mais le petit dithyrambe pindarique improvisé, puis imprimé, en l'honneur de Stuart, cheval appartenant à M. Pierre Donon et vainqueur du Grand Prix de Paris en 1888, dépasse toutes les espérances :

Le Grand Prix
Rend Paris
Plus fiévreux qu'une femme
Qu'un doux amour enflamme !

N'est-ce pas que c'est d'un lyrisme délirant?

Moindres sont les prétentions d'un poète dont l'éditeur, L. Clouzot, de Niort, nous envoie le nouveau volume : *les Veillées vendéennes, contes en vers* (in-18; 3 fr. 50). Ce n'est point pour la gloire qu'il travaille, le railleur attendri, le finement naïf écrivain qu'il est. Il sait trop que, depuis et avant *l'Ode à l'Immortalité,* ces petits paquets-là s'égarent en route le plus souvent, tandis que d'autres, à qui l'on n'a pas mis d'adresse, vont tout droit à travers les âges et entrent au patrimoine de la postérité. C'est bien plutôt pour son plaisir que, lâchant la bride sur le cou de sa fantaisie, il ressuscite le vieil art des fabulistes et des conteurs, et coule son vers, si facile et si souple, dans les moules les plus divers, avec une aisance qui ne connaît pas la fatigue et qui ne la fait jamais éprouver. G. Boisson a déjà publié plusieurs recueils : *Sans façon* (Ollendorff, 1882); *Pour mes amis* (Victor Havard, 1888) ; *Poèmes bretons tirés du Barzas-Breiz* (Victor Havard,

1888) avec une belle préface de M. Jules Simon, dont la recherche d'esprit et l'entortillage me font paraître plus savoureuse la simplicité héroïque du poète. Malgré tout ce bagage, je crois bien que G. Boisson n'est pas un nom très familier dans les bureaux de rédaction parisiens ou parmi les lettrés du boulevard. Je ne sais trop s'il lui en chaut ; mais comme, après tout, c'est grandement tant pis pour eux, il ne sera pas dit que le *Livre moderne* n'aura pas fait ce qu'il pouvait pour leur signaler l'œuvre d'un écrivain qu'ils auraient plaisir et profit à connaître. Son dernier volume, *les Veillées vendéennes,* le seul auquel je puisse m'arrêter un instant dans cette revue courante de l'actualité, a une couleur bien particulière. Non seulement G. Boisson y raconte, avec son talent qui, tout en étant bien moderne, fait songer à La Fontaine, à Scarron, à Gresset et aux produits spontanés de la muse populaire française, les légendes les plus pittoresques et les plus caractéristiques du Bocage et du Marais vendéen, en y encadrant de délicieuses chansons patoises, mais il ne craint pas de prendre à son compte les mots du terroir, et ses vers sont bourrés de termes qui, pour n'être français que chez nos paysans, n'en sont pas moins étrangement jolis, énergiques ou savoureux. Il a fallu, tout comme à la *Chanson des gueux* de Richepin, appendre aux *Veillées vendéennes* un glossaire. Mais j'ai déjà parlé de Boisson plus que je n'avais de place et de temps pour le faire. A peine puis-je donner un spécimen très court de ses vers. Je prends au hasard, dans la pièce qui ouvre le recueil :

LA VEILLÉE

Les lourds volets sont clos et les verrous tirés,
Un bon feu de sarments flambe dans l'âtre immense;
Le vent mugit dehors et la neige commence
A poudrer les toits gris de ses flocons serrés.

. . . .

A ce clou se balance une grosse lanterne;
Là c'est le vieux fusil de père en fils transmis,
Qui, malgré ses défauts, tue encor, sans permis,
Beaucoup plus de gibier qu'un Lefaucheux moderne.

Aux poutres est pendu tout un assortiment
D'échalottes, d'oignons, d'ustensiles rustiques,
Qui prennent tout à coup des formes fantastiques,
Quand la flamme qui dort se ranime un moment...

M. Paul Lacomblez, poète et éditeur à Bruxelles, a mis en trois tableaux et en vers le drame incestueux des filles de Loth (*Loth et ses filles;* in-16; 2 fr.). C'est d'une bonne langue et d'une prosodie qui ne court point les aventures. Il y a là un vrai talent qui mérite d'être applaudi.

C'est en prose que M. Henri de Noussanne a écrit la dizaine de comédies, saynètes et monologues de salon qu'il intitule *Théâtre blanc* (G. Richard; in-16, 2 fr. 50). Le volume, avec son texte encadré dans des filets rouges et orné de dessins par Lucien Métivet, est coquet et les pièces qui le composent en sont aimables. Il faut le signaler aux mamans qui ont de grandes filles à amuser cet hiver.

M. Gabriel Mourey publie chez Tresse et Stock son acte, *Lawn-tennis,* devant lequel M. Antoine a reculé. C'est un morceau d'une incontestable puissance; mais les lecteurs du *Livre moderne,* non plus que les spectateurs du « Théâtre-Libre », ne seraient friands des détails de ce drame de Lesbos.

ROMANS.

Jean Richepin donne un pendant à *Truandailles.* Il l'appelle *Cauchemars* (Bibliothèque-Charpentier). Les contes, d'une fantaisie extraordinaire et d'un relief coloré par le sang de la vie, au point que les plus fantastiques imaginations y donnent l'illusion de la réalité, ne sont pas, dans ce nouveau volume, si nombreux que dans le précédent; c'est dire qu'ils sont plus développés et dépassent souvent les proportions d'une chronique de journal. *Vieille baderne, En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire,* véritable cauchemar qui a peut-être suggéré le titre du recueil, sont des histoires de longue haleine où l'intensité de la vision atteint à un réalisme effrayant. Edgar Poe a eu ce don : Richepin le possède aussi,

et d'une possession toute personnelle, qui n'a rien du reflet ou de l'emprunt. Ses autres récits, comme *l'Homme aux yeux pâles, la Morillonne, Mademoiselle, Jéroboam,* — je les citerais tous, — sont des morceaux achevés. J'ajoute, pour ceux que ce détail peut intéresser, qu'à l'instar du latin, ils bravent dans les mots l'honnêteté effrontément. Mais ils n'en sont pas moins écrits en un français superbe, et l'honnêteté dans les mots n'a rien à faire avec l'art.

Les Cabots, de M. Oscar Méténier (Bibliothèque-Charpentier), sont de vigoureux croquis, un peu durs de traits parfois, d'un monde que l'auteur connaît bien. *Les Contes de là-bas,* par Suzel (ancienne Maison Quantin; in-18, 3 fr. 50), viennent, — la couverture en couleurs le dit clairement, — de notre ancienne Alsace. Le livre est, paraît-il, d'une femme : il est plaisamment illustré par Ed. Loévy, et vaut assez par lui-même pour qu'on en goûte la lecture, abstraction faite de cette triple recommandation.

Est-ce s'éloigner beaucoup de notre littérature française contemporaine que de parler d'un livre écrit en anglais, mais signé Ouida? La première nouvelle de ce beau volume, édité chez Chatto et Windus, de Londres, a été faite pour une revue parisienne : *les Lettres et les Arts,* et donne au recueil son titre : *Santa Barbara.* Les quatre autres sont complètement inédites. A l'exception d'une, *Poussette,* qui est l'histoire, à la fois touchante et *fin-de-siècle,* d'une chienne et d'un joueur, ces récits ont pour théâtre l'Italie et pour acteurs principaux des Italiens. Chacun d'eux, d'ailleurs, montre, sous une face différente, le talent chatoyant de l'auteur, qui, quoique femme, est un des écrivains anglais qui ont le plus fait pour débarrasser le roman psychologique contemporain des liens de la « conventionnalité », du « snobbisme » et du « cant » dans lesquels il agonisait.

Avec une richesse et une couleur de style éblouissantes, sous une forme dramatique et oratoire où s'expriment, avec leur fonds commun et leurs caractères spéciaux, les mœurs, les sentiments et les passions des deux peuples sémites, les

Arabes et les Juifs, M. Hall Caine nous montre la vie au Maroc en une véracité de peinture, une intensité de lumière une vibrance d'émotion qui font de ce roman, *The Scapegoat,* « le Bouc émissaire », une œuvre de premier ordre. Édité d'abord à Londres par W. Heinemann, cet ouvrage a paru en un volume à 2 fr. dans *the English Library* que publie pour le continent la maison Heinemann et Balestier, de Leipzig, et dont la maison Hachette a la vente en France.

Je voudrais consacrer quelques lignes à chacun des volumes de romans qui s'amoncellent encore devant moi. Je suis forcé de demander grâce et de réduire mon rôle à celui de nomenclateur. Dans ce défilé au trot passent *les Amours d'un provincial,* long récit, bien humain et très attachant, de M. Albert Cim (A. Savine; in-18, 3 fr. 50); — *Antoinette, ma cousine,* par M. Mario Uchard, quiproquo du cœur qui se débrouille à la fin à l'avantage des braves gens, — dénouement qui, après tout, se présente aussi dans la vie (P. Ollendorff; in-18, 3 fr. 50); — *l'Épouse,* qui est une bonne œuvre de M. Paul Lacour, où bien des gens mariés trouveront de profitables enseignements (Société d'éditions littéraires; in-18, 3 fr. 50); — *Féfée,* épisode de « la vie romanesque », dont l'héroïne est une petite Mauresque d'Alger, par M. Jules Hoche (A. Savine; in-18, 3 fr. 50); — *Gilda,* roman contemporain, par le comte A. de Saint-Aulaire, dont les œuvres précédentes sont bien connues de nos lecteurs et qui, par l'intérêt dramatique et les qualités sérieuses de l'*écriture,* est en progrès dans ce livre nouveau (Calmann Lévy; in-18, 3 fr. 50); — *l'Intruse,* par Eugène Faivre, récit de la vie intime vue sous un angle spécial et reproduite avec une originale vigueur (Savine; in-18, 3 fr. 50); — *la Maîtresse adjointe,* par Georges Aragon, où l'auteur a pris à tâche de montrer, sans ménagements d'aucune espèce, la domination des sens, absolue sur l'homme, accidentelle chez la femme (Savine); — *René Pierson,* enchevêtrement d'amours, d'intrigues, de difficultés juridiques, de forçats, de financiers, de politiciens, d'hommes de loi et d'honnêtes gens, que M. Henri

Monet a, s'il faut l'en croire, rencontré dans « les Coins de la Vie » (Savine); — *Serge,* qui est une très belle œuvre de M. Abel Hermant, que je regrette sincèrement de ne pouvoir étudier dans le détail, mais dont je puis dire qu'elle est originalement et fortement conçue, non moins que subtilement et consciencieusement écrite (Bibliothèque-Charpentier) : les faiblesses du cœur y sont fouillées d'une main ferme; mais l'émotion dont l'analyste est plein se répand d'un bout à l'autre du livre, sincère et poignante : c'est une lecture fortifiante et saine, telle qu'on a trop rarement l'occasion d'en faire; — *Sociétaire,* où M. Paul Dollfus retrace, en même temps que les mœurs, un bon nombre des épisodes recueillis par la chronique scandaleuse, des théâtres, d'un théâtre, devrais-je dire, et le titre indique lequel (A. Savine, in-18; 3 fr. 50); le livre n'est pas fait pour tout le monde, mais les portraits y doivent être ressemblants, et il amusera fort le public un peu initié; — *Sous le dolman,* étude de la vie militaire en province, par Sérizolles, avec excursions sur le domaine politique et une peinture de rastaquouère slave très réussie (Ollendorff; in-18, 3 fr. 50); — *les Suicidés,* sorte de roman historique en dialogues, où M. Eugène Loudun retrace l'histoire de la faveur et de la chute de Mme de Châteauroux (Savine); — *Tragiques amours,* de M. Louis Énault, histoire passionnante, quelque peu mélodramatique, mais où le talent de mise en scène et le charme du style, que l'auteur possède à un haut degré, sauvent tout; — deux volumes de la « Bibliothèque du *Journal des Voyages* » (Librairie illustrée; in-18, 3 fr.) : *Enfant de la mer,* par Charles Canivet, et *Une ville de verre,* par A. Brown, qui, comme tous les ouvrages de la collection, à l'intérêt émouvant des aventures, joignent des notions exactes de géographie et de science, et qui sont gentiment illustrés par Charles Clérice; — enfin un fort beau volume petit in-4° avec couverture en couleurs, et une illustration continue du texte, très bien comprise par M. Ralli; ce volume contient une édition nouvelle d'un roman grec qui eut à son apparition un

succès retentissant et mérité : *Louki Laras,* par D. Biquélas. MM. Firmin-Didot et Cie, les éditeurs, se sont servis de la traduction de M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire, en se conformant aux corrections qu'il fit lui-même, avant de mourir, au texte de la première édition épuisée depuis longtemps. C'est un livre de délicat ; c'est aussi un charmant cadeau, *Christmas* ou *New Year's gift.*

ART ET CRITIQUE.

Cette jolie publication m'est une transition toute naturelle pour arriver aux livres d'art proprement dits, parmi lesquels la monographie du Dr Charles Auffret sur les Ozanne me paraît occuper une place à part. Une étude biographique, aussi complète qu'elle pouvait l'être en se limitant aux faits d'un intérêt général, nous fait connaître cette famille d'artistes brestois, — Nicolas, Pierre, Jeanne-Françoise et Marie-Jeanne Ozanne, Y. Le Gouaz et les deux Coiny, père et fils, — dont l'œuvre collective représente toutes les grandes scènes maritimes de la fin du XVIIIe et du commencement du XIXe siècle, et contribue pour sa part à immortaliser les luttes héroïques que soutinrent nos escadres de 1775 à 1810. A ces pages historiques, où brillent des noms illustres comme ceux de La Gallissonnière, de d'Estaing, de Lamotte-Piquet, de Ducouëdic, s'ajoutent des catalogues raisonnés et des reproductions de dessins inédits ou peu connus. Une monographie artistique de cette nature porte en soi son intérêt. Mais il convient d'insister en outre sur l'exécution typographique, qui fait grand honneur aux imprimeurs Lemercier et Alliot, de Niort, et sur tous les détails matériels de l'arrangement et de l'ornementation (*les Ozanne.* Rennes, Hyacinthe Caillière ; in-4°, 30 fr.). L'éditeur, auquel on doit le bel album en chromolithographie publié par la Société d'émulation des Côtes-du-Nord sous le titre de *Trésors archéologiques de l'Armorique occidentale,* montre une fois de plus qu'il comprend et sait réaliser le livre d'art et le livre de bibliophile.

La librairie Firmin-Didot et Cie met en vente un excellent

manuel de l'*Art antique,* par M. Gaston Cougny, professeur d'histoire de l'art dans les écoles de la ville de Paris (in-8°). Ce volume s'occupe de l'Égypte, de la Chaldée, de l'Assyrie, de la Perse, de l'Asie Mineure et de la Phénicie. Il sera suivi à bref délai d'un autre, qui traitera de la Grèce et de Rome. M. Cougny s'est borné à relier, en les éclairant par des notes explicatives, historiques et bibliographiques, des morceaux empruntés aux meilleurs écrivains sur l'histoire de l'art, l'esthétique et l'archéologie. La modestie du plan n'enlève rien à la valeur de l'œuvre. L'ouvrage est illustré de quarante-huit gravures bien choisies : on les voudrait plus nombreuses.

Les notions d'art industriel se vulgarisent de plus en plus, pour le profit de nos ouvriers ou artisans et pour le plaisir des amateurs, grâce à des livres comme ceux qu'édite, à un bon marché excessif et dans des conditions de typographie et d'illustration excellentes, M. Ch. Delagrave sous ce titre général : *les Arts de l'ameublement.* Le savant et ingénieux auteur de *l'Art hollandais,* de *l'Art dans la maison* et du *Dictionnaire de l'Ameublement,* M. Henry Havard, s'est chargé de cette collection, et nul n'avait, pour ce faire, plus de compétence et de talent. Les trois premiers volumes (in-8°) parus traitent respectivement de l'*Orfèvrerie,* de la *Décoration* et de la *Menuiserie.* Chacun est illustré de cent gravures au moins. Ils sont mis en vente sous un élégant cartonnage doré et constituent de charmants livres d'étude, où rien n'est sec et où tout est précis, aussi utiles aux gens de métier qu'à l'homme du monde qui ne dédaigne pas de connaître les éléments dont sont formés son confortable et son luxe.

Dans le même courant d'idées, je trouve à signaler une publication anglaise d'une tournure vraiment artistique et très pratique en même temps, sur la sculpture sur bois, *Wood Carving,* par MM. Charles G. Leland et John J. Holtzapffel (Londres ; Whittaker et C°; petit in-4°; 6 fr. 25). Les illustrations en sont très soignées, et le cartonnage, avec sa couleur vieux bois et ses dessins en manière de vieille sculpture,

prévient en faveur du texte qui tient, et au delà, les promesses de la couverture.

La critique littéraire a produit plusieurs volumes, parmi lesquels je citerai des études sur l'art dramatique en Allemagne, *Dramaturgische Bausteine*, par Teodor Wehl, publiées après sa mort par Eugen Kilian (Oldenburg et Leipzig; Schulze, in-8°). L'auteur s'y occupe particulièrement des pièces de Gœthe et du drame shakespearien. On sait que la traduction allemande de Shakespeare par Schlegel est tout à fait digne de l'original.

M[lle] C. Augis, agrégée de l'Université, a traduit avec une remarquable habileté le livre sur Dante de l'éminent critique anglais John-A. Symonds (Lecène, Oudin et C[ie]; in-18; 3 fr. 50). Sans être l'œuvre la plus remarquable de M. J.-A. Symonds, ce travail contribuera peut-être à rappeler l'attention sur la littérature italienne, sœur de la nôtre, à qui nous devons autant qu'elle nous doit, et que nous négligeons trop.

Cette négligence eût semblé étrange — et à justre titre — à Stendhal, ce théoricien de l'amour, qui n'aima guère véritablement que lui-même et l'Italie, et dont M. Édouard Rod vient de donner une nouvelle biographie critique à la collection des « Grands écrivains français » (Hachette et C[ie]; in-16, 2 fr.). L'étude de M. Rod ne plaira guère aux enthousiastes de Beyle, qui n'y trouveront pas leur ardeur d'adeptes et de croyants. Elle se tient dans une opinion moyenne et ne craint pas quelquefois d'exprimer de dures vérités. En somme, le livre pourrait être plus brillant et d'une lecture plus intéressante; mais il faudrait pour cela qu'il n'eût pas été écrit par M. Rod, lequel n'a pu y mettre que les qualités qu'il a. Tel qu'il est, il porte la marque d'un esprit consciencieux et distingué, qui vise à être exact et utile.

L'*Histoire anecdotique des marionnettes modernes*, par M. Lemercier de Neuville (Calmann Lévy; in-18, 3 fr. 50), est un livre de bonne humeur, semé d'anecdotes typiques et amusantes, où l'auteur ne donne à ses inventions personnelles que la part qui leur revient et apprécie ses prédéces-

seurs et ses rivaux avec une largeur d'esprit malheureusement peu commune. Cette histoire des marionnettes est présentée au public par une préface du directeur de la Comédie française, qui a bien trop d'esprit — et d'expérience — pour ne pas voir où gît la supériorité des acteurs en bois.

Un autre livre d'aimable fantaisie et de souvenirs intéressants nous vient d'Angleterre et a pour titre : *A Week's Tramp in Dickens-Land* (par William R. Hughes ; Londres ; Chapman et Hall ; in-8°). Cette excursion d'une semaine dans les lieux illustrés par les écrits du grand romancier anglais, aidée de renseignements inédits ou peu connus, puisés à bonne source, et de réminiscences personnelles, a produit un livre original sur un sujet qu'on pouvait considérer comme à peu près épuisé. De très nombreuses illustrations, dont cinquante spirituels dessins distribués dans le texte par M. J.-G. Kitton, et des reproductions d'autographes curieux de Dickens, ajoutent au volume un véritable attrait iconographique.

Enfin M. Ferdinand Brunetière réunit, dans la quatrième série de ses *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, des articles déjà publiés par lui sur le dramaturge Alexandre Hardy, le Roman français au XVII[e] siècle, Pascal, les Jansénistes et les Cartésiens, Molière, Montesquieu, Voltaire, J.-J. Rousseau, M[me] de Staël, etc. Le lien qui tient tout cela n'est pas fort perceptible ; mais, comme morceaux séparés, ces études ont les qualités — et les défauts — qui sont la marque de fabrique de leur auteur. Si les qualités ne s'accentuent pas de façon bien notable, il me paraît cependant que l'esprit de M. Brunetière devient, chemin faisant, moins âpre et plus compréhensif, et qu'une évolution analogue se produit dans la forme littéraire qu'il donne à ses jugements.

Me voici au bout de ma tâche, comme le *Livre moderne* est au bout de la sienne. Adieu donc, lecteur. L'an qui vient nous réunira, je l'espère, en pays nouveau, d'aspect pittoresque et de sites variés.

B.-H. GAUSSERON.





LIVRES ET ESTAMPES

(1872-1892)



ous ce titre, Béraldi (Henri) vient de se dresser fastueusement un monument bibliothécographique inoubliable qui lui a permis, avec des complaisances d'Adonis de la ploutocratie bouquinière, de se mirer dans l'éclat de ses maroquins polis et dans la chamarrure versailleuse de ses reliures à petits fers plus rutilantes que la galerie des Glaces. — Tout un livre, mes amis! un fort volume de 300 pages, qui catalogue 400 numéros et qui étale 40 reliures reproduites en héliogravure ou en chromotypie; un de ces livres qui font comprendre l'anarchisme, car tant d'ors s'y relèvent en bosses, tant de richesses y miroitent qu'on serait tenté de décerner un mandat d'amener contre son auteur, *le proprio,* pour excitation des citoyens au désir immodéré des richesses et aussi pour rappel aux règles décentes et au goût sévère et calme du jansénisme en matière d'honnête bibliophilie.

Cet ouvrage tantalisant, fait aux frais de son auteur, va être mis en vente à la librairie Conquet d'ici peu de jours. — Les bibliophiles, en voyant cette fantaisie *Louis quatorzième*, vont s'écrier, — se souvenant d'un illustre précédent, — je veux parler de M. Paillet, dont l'auteur des *Graveurs*, avant *l'Emprunt Morgand*, fut le bibliothécographe : « Tiens, voilà Béraldi qui s'apprête à *liquider ! c'est un prélude à la vente !*

Le propos sera tenu ; il est humain et, disons-le, agréable à tenir, ne serait-ce que pour ouvrir un brin la soupape à la congestion de l'envie ; toutefois, j'aime à assurer, sur la foi même du préfacier, que H. B. ne songe aucunement à se donner les sensations d'une vente fameuse, et, s'il lui arrive plus tard d'opérer des sorties pour s'acheter de nouvelles recrues, ce sera par dandysme de collectionneur toujours en quête d'épuration, car le vrai bibliophile, comme le bouddhiste, doit traverser bien des phases et des états d'âme avant de parvenir à la complète béatification, aux hautes régions sereines du Nirvâna bouquinier.

Le grand brahme de la bibliophilie dont il est ici question a déjà passé par bien des dispositions morales, si j'en juge par son *autobibliothécographie*. — Son catalogue indique, en effet, une transition singulière de l'école traditionnaire classique, honnête et rangée à la nouvelle école créatrice, indépendante du passé, absolument éprise du présent et n'aspirant qu'à doter l'avenir d'éditions étourdissantes et incomparables.

A son début dans la carrière, H. B. semble s'être assimilé la méthode d'un de Montgermont ou d'un Lacarelle ; il naquit vieux à la bibliophilie et se montra très affilié aux anciens textes ; il rechercha les livres de provenance, les Derome, les Du Seuil, les Le Gascon et il fit chez Morgand et ailleurs des achats très *perruque,* mais de princière perruque. Ce fut le type *très allant* de la bibliophilie de 1872, n'admettant que le bouquin consacré, ayant ses parchemins et peu disposé à reconnaître les charmes, la fraîcheur et l'esprit de la jeune aristocratie du Livre moderne. Ce n'est que peu à peu, après le *krach* et le dispersement des petites parlottes de nos grands

amateurs, que le jour s'est fait dans cet esprit de curieux. Il perçût alors l'intérêt de son époque ; il sentit le prodigieux talent qui éclate dans l'art de la gravure et de l'illustration, et ce catalogue, commencé dans le style *pompier,* très *fatras* de *Fatout,* s'achève dans l'éclat des œuvres contemporaines enrichies des reliures les plus surprenantes de ce temps. Le génie de Cuzin, pour ne citer que celui-ci, semble tenir tout entier dans les Aliscamps des vitrines du récent jeune France qui menace aujourd'hui d'aller exclusivement de l'avant et d'être, à lui seul, très *Société des nouveaux textes.*

Estampes et Livres, imprimé par Danel de Lille sur papier vélin du *Marais,* filigrané par la signature de l'auteur et le titre de l'ouvrage, et de format in-8° carré, est tiré à trois cent quatre-vingt-dix exemplaires numérotés, dont trois cents dans le commerce et qui sont, me dit-on, d'ores et déjà épuisés. Les héliogravures qui ornent l'ouvrage sont honorables, mais les reliures reproduites en chromotypie par la maison Danel sont vraiment des merveilles d'exécution. C'est le livre même qu'on semble tenir, tant le ton de la peau, les finesses de la mosaïque, l'éclat des ors et leur poussée profonde dans le cuir sont étonnamment restitués dans ces belles planches hors texte.

Ainsi que dans ses ouvrages précédents, le bibliographe humoriste de *Livres et Estampes* sait joindre certains numéros de son catalogue de longues causeries imprévues qui partent en lignes droites, courbes ou en zigzags, selon les hasards de sa verve pyrotechnique. Il lui suffit d'un point de départ pour aussitôt filer au pays du souvenir ou de l'anecdote, avec un esprit de pince-sans-rire d'une plaisance très spéciale à mon gré. Il me serait trop long de le suivre à travers tous ses maroquins prismatiques ; il apporte tant de faconde heureuse à nous détailler ses achats et ses créations que La Bruyère serait désarmé dans sa *tannerie* et qu'il nous ferait le portrait de *Beralde* d'une plume à la fois bénévole et flatteuse.

C'est, en résumé, l'histoire de ses menus plaisirs que nous narre ici par fragments ce frénétique bibliophile. Chaque livre est pour lui sujet à bavardage, comme chaque nom de femme

aimée est pour l'homme à bonnes fortunes l'évocation d'une stratégie spéciale aboutissant à des conquêtes galantes dont le récit lui cause des joies exquisement vaniteuses.

Les derniers numéros du catalogue sont particulièrement curieux et donnent à l'*autobibliothécographe* (trouvez-moi un autre mot !) des occasions fréquentes de développer ses théories sur l'art du Livre, la bibliopégie ou l'illustration, qui ne me paraissent pas autrement subversives, mais qui font cependant de l'ensemble de l'ouvrage un livre de combat, muni d'idées originales et animé partout d'un esprit observateur, souple, délié et très sagement fixé aujourd'hui à la recherche créatrice du nouveau aussi bien dans le goût que dans la forme du livre de bibliophile *postéritéable*.

Je ne veux pas terminer ces quelques notes sans relever un lapsus singulier. Dans mon dernier article sur les reliures contemporaines, je parle d'une reliure chef-d'œuvrale exécutée pour Béraldi sur un exemplaire de *l'Éventail* par Lorto fils — c'est Cuzin fils, qu'il faut lire, — et c'est à Cuzin fils que je destinais alors mes éloges et compliments sincères que je m'empresse de lui restituer aujourd'hui. *Livres et Estampes,* livre unique, va obtenir un gros succès en France et en Amérique, et H. B. sera désormais consacré comme le Brummel du Livre.





LIQUIDATION POUR FIN DE SAISON

VARIÉTÉS



Pour fin de saison, pour *fin de Revue,* liquidons vite tout le stock de notes, d'informations, de faits divers et de volumes qui réclament un passeport auprès des bibliophiles. Liquidons sans phrases, avant la fermeture du *Livre moderne* et l'inauguration de notre grande officine de *l'Art et l'Idée.* Nous allons faire peau neuve et rien ne doit rester en arrière... Liquidons. Voici d'abord un lot de nouvelles de toute fraîcheur pour nos amis exilés de Paris.



Les Bibliophiles contemporains ont eu leur banquet chez Marguery, le 25 novembre dernier, sous la présidence d'honneur de S. A. Mgr le duc d'Aumale, plus jeune, plus alerte, plus en verve, plus épris de livres que jamais. Il nous a tous ravis par sa belle humeur. Trente-huit convives environ.

Toast très discret au dessert, porté par le Président au premier bibliophile de France.

Autre toast, toutefois, porté, à l'heure de la poire, par Henri Béraldi à l'ancien colonel du 17ᵉ léger, lequel toast se terminait par une invite à allier les *Bibliophiles contemporains à la Sabretache*, en vue d'élever un monument à Raffet, l'illustrateur militaire qui a semé tant de chefs-d'œuvre dans des livres aujourd'hui choyés et admirés par tous.

Les convives ont voté par acclamation l'alliance à la *Sabretache* et ont adhéré par signature au monument. Au dessert, tous les dîneurs ont été *tapés*, qui de 10, qui de 20 francs, et le promoteur de la statue Raffet se propose de faire la collecte parmi les *biblio* absents, qui recevront, de ce chef, une circulaire les conviant à la souscription.

Le toast Béraldi se terminant en appel de fonds s'est présenté comme légitime et nous l'avons tous applaudi et soutenu; il ne saurait toutefois créer un précédent et le Président des *Bibliophiles contemporains* avertit ici ses collègues que ce fait est exceptionnel et ne menace pas l'avenir de nos agapes cordiales.

Le Toc Toc à la bourse des convives *post prandium* ne se renouvellera point, car il ne nous conviendrait pas qu'on pût dire que l'addition y est suivie de la carte forcée.

La soirée s'est terminée en *Assemblée générale* très mouvementée et très gaie; on y a décidé l'impression de *trois contes inédits* de Edmond Haraucourt, qui seront sans doute intitulés *le Néant de la gloire*, ces trois contes ayant une même tendance philosophique. Avant de se séparer, un peu avant minuit, on a vendu les dessins des premiers *Contes choisis* de Guy de Maupassant, signés par Van Muyden, Jeanniot, Paul Avril, etc. Ces premiers contes seront distribués en janvier probablement, sinon le mois suivant.



La Société des *Amis des livres* n'est pas restée en arrière des Contempo au sujet de Raffet, elle a prélevé sur ses fonds

disponibles — la richarde! — la somme de 500 francs pour le monument du peintre des grognards. Cette même Société a voté deux nouvelles publications : *la Dot de Suzette,* par Fiévée, qui sera illustrée par Flameng (M. Paillet a déjà les cuivres), et le *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset, bien difficile à illustrer, comme tous les chefs-d'œuvre. — Que les directeurs de ce volume s'efforcent de ne pas faire du médiocre; il leur est aisé d'atteindre *le genre Conquet,* propre, mou, creux, sans aucune expression digne de satisfaire les gens esthètes; qu'ils s'appliquent, au contraire, à atteindre aux belles régions de l'art original, même au prix d'imperfections, et qu'ils choisissent un maître en dehors des mièvres illustrateurs qui ont fourré, — Daniel Vierge excepté, — des images de keapsake ou de Paroissien dans les éditions anémiques du petit grand homme de libraire de la rue Drouot.



Un gros événement bibliophile du mois a été l'exposition à la salle Petit et la vente, par l'éditeur Testard, de *deux mille six cents* (!) dessins originaux de l'édition dite nationale des œuvres de Victor Hugo et autres.

La vente a offert pour les amateurs, et plus encore pour les éditeurs, une leçon à méditer.

Les choses avaient semblé d'abord prendre la meilleure tournure. Succès énorme pour Luc-Olivier Merson, dont on s'arrachait les dessins pour *Notre-Dame de Paris.* (Puisse ce succès ne pas enivrer et perdre l'illustrateur !)

Succès pour Jeanniot avec son illustration des *Misérables.* illustration inégale, dont les moins bonnes pièces ont une facture un peu caricaturale et *chatnoiresque,* mais dont les meilleures sont excellentes et ont un réel caractère. Elles ont été acquises par un bibliophile, qui compte en faire un exemplaire *di primo cartello* (*Livres et Estampes,* 2me série).

Et puis ç'a été tout. Ces deux *clous* enlevés, la vente publique de cette avalanche de dessins a pris une allure de débandade. En vain présentait-on Raffaëlli sur Adrien Moreau,

et Duez sur Fourié, les enchères restaient au quart des prix espérés par l'éditeur et demandés par l'expert. Mais, après tout, cela s'est-il donc si mal vendu ? Non. *Cela s'est vendu ce que ça valait*. Car que valent des dessins originaux d'illustrations, qui font leur effet réunis par séries, une fois dépareillés et éparpillés ? — Sauf rare exception, pas grand'chose. Et que vaut, bien souvent, un seul dessin, retiré de sa série, une fois que l'acheteur, après un coup d'emballement, l'a transporté dans son salon pour l'y accrocher ? Rien. Il ne faut pas s'imaginer que le terme *dessin original* pour vignettes soit un mot magique qui doive entraîner les amateurs à toutes les folies. Les dessins originaux médiocres pullulent (et la preuve !).

Moralité. Les éditeurs doivent se souvenir que la vraie destinée des dessins originaux est de former des exemplaires magnifiques des livres pour lesquels ils ont été exécutés, et non d'être les objets d'une spéculation à deux tranchants.

Les dessinateurs réfléchiront que, pour être recherchés, il ne suffit pas que des dessins soient des dessins ; il faut qu'ils offrent une réelle qualité d'art, et surtout qu'ils forment une vraie illustration, bien exécutée dans la donnée spéciale de l'illustration, et valant d'abord par le détail, encore et surtout par l'ensemble. Ils cesseront de rêver que les amateurs doivent forcément s'arracher leurs productions à coups de billets de mille, et se montreront moins exigeants, tout en se pliant plus exactement à la discipline particulière de l'illustration. Le succès inouï de la vente des dessins de Maurice Leloir pour *Manon Lescaut* et de Le Blant pour *les Chouans* avait échauffé toutes les têtes. Le demi-krach des dessins de la vente Victor Hugo les refroidira.



Passons au lot des livres. D'abord ceux à paraître :

La Société artistique du Livre illustré, qui a déjà, on s'en souvient, publié *le Journal,* par Clovis Hugues, premier volume du *Paris vivant,* va lancer d'ici un mois *le Théâtre,*

par Francisque Sarcey. Ce sera là un beau et bon livre, avec trente illustrations sur bois et trois eaux-fortes par les membres de la Société, qui compte les artistes les plus consciencieux et les plus originaux de ce temps. Cette Société est à encourager, et j'y reviendrai bien volontiers lorsque paraîtra *le Théâtre,* de notre ami Sarcey.

Autre volume, chez Quantin : *le Cas de rupture,* d'Alexandre Dumas, avec illustrations page à page par Eugène Courboin. J'en pense trop de bien pour en dire du mal, et j'y ai pris trop de mal à le sortir au jour pour en dire du bien. — Son destin, du reste, me paraît assuré et plus ne m'en soucie.

Chez Testard, *les Beaux Messieurs de Bois-Doré,* illustrés par Adrien Moreau. D'après ce que j'en ai vu, ce livre me paraît devoir être superbe. Testard est, parmi les éditeurs de luxe qui ont résisté au krach des livres, celui qui me paraît le mieux doué, le plus ingénieux et compréhensif; il nous donnera, j'en suis sûr, des publications de premier ordre et nullement *Conquetiformes,* lorsqu'il sera débarrassé du *Hugo* national, du *Molière* et autres héritages qui sont lourds à porter et dans la conduite desquels il a toutefois montré souvent bien du goût et du tact.



Le Catalogue des Livres d'étrennes est gros de promesses; mais MM. les éditeurs arrivent chaque année à retarder leur mise en vente, et j'éprouve un plaisir subtil à esquiver, grâce à eux, l'ennui fastidieux d'aligner des lignes vaines, forcément tissées de banalités et de répétitions, pour le signalement des wagonnées de livres qui sortent annuellement à la Noël des usines éditoriales. Je n'ai guère reçu jusqu'à ce jour que trois gros volumes, trois divers in-4° de poids qui, à divers titres, valent d'être mentionnés élogieusement, en dépit de la maigre place que je leur puis réserver.

Le premier et le plus considérable est *Floréal,* par Armand

Silvestre, avec illustrations de Georges Cain et musique de Jules Massenet, dont Delagrave s'est fait éditeur pour son honneur, car le livre est très beau et d'une illustration foisonnante par les héliogravures tirées en divers tons dans le texte et hors texte : un volume étourdissant de luxe, en un mot.

Floréal, dit Claretie qui a préfacé le livre, c'est un roman d'aventures, une chaste histoire d'amour que tout le monde peut lire, histoire à la fois attendrissante avec les fredons du Paris républicain et les chansons des volontaires à travers les polders de Hollande. Je n'ai pu jusqu'ici que parcourir le livre, qui m'a paru exquis, mais sa décoration m'a surpris.

Qu'on se figure un grand in-4° de deux cents pages, prodigieusement illustré de grands tableaux hors texte, d'aimables décorations dans le texte par un peintre discutable, mais de valeur comme M. Cain. Je ne sais l'accueil que réserveront les amateurs à ce volume, mais il mérite d'être au premier rang des succès de nouvelle année, et il me serait agréable de le décrire moins sommairement et aussi de le critiquer un peu.

Le second volume, c'est *l'Homme aux yeux de verre, Aventures au Dahomey*, par A. Rossi et Méaulle. C'est un gros roman de voyages aventureux et dramatiques, publié par Mame, de Tours, avec de nombreux bois dans le texte gravés par Méaulle d'après une pléiade d'illustrateurs. L'œuvre est intéressante et bien moderne ; elle pourra obtenir une vente rapide parmi les acheteurs de Jules Verne, déjà bien vieux jeu, car le fond même de ce voyage au Dahomey ainsi que les illustrations sont d'une exactitude absolue.

Le troisième livre enfin, qui attend deux lignes à cette place, c'est le *Palais de Justice de Paris,* son monde et ses mœurs, publié par la presse judiciaire parisienne, avec une préface d'Alexandre Dumas fils.

C'est la seule monographie qui ait été faite jusqu'ici de notre Palais de Justice, qui a vu tant de procès célèbres et entendu tant de paroles éloquentes. On peut dire que cette monographie est définitive, car le livre en question ne laisse

voir aucune lacune dans son ordonnance. La Maison Quantin, qui l'a édité, n'y a pas ménagé les illustrations. La mise en pages, faite par M. Motteroz, en est originale, curieuse et variée; et si tous ceux qui s'intéressent au temple de nos lois et à la brillante phalange d'écrivains qui ont rédigé cet ouvrage tiennent à la possession de ce beau volume grand in-8°, on peut croire à un considérable succès de vente. En tout cas, ce sera toujours un livre de bibliothèque à consulter pour l'histoire de Paris, de ses types et de ses monuments.



Assez parlé livres. Liquidons certaines notes curieuses de nos dossiers:

Voici les statuts d'une *Société d'édition et de librairie des auteurs réunis,* dont le siège social est à Paris, 9, rue Daubancourt. Nous ne croyons que médiocrement à la vitalité de cette *Framée :*

Statuts.

Article premier. — Il est fondé à Paris, sous le titre : *la Framée,* une Société d'édition et de librairie ayant pour directeur M. Achille Brissac, et pour administrateur M. Auguste Dumont, fondateurs.

Art. 2. — Cette Société repose sur la responsabilité financière des fondateurs, qui la gèrent au mieux des intérêts des adhérents.

Art. 3. — Les auteurs adhérents ne pourront, dans aucun cas, s'ingérer dans l'administration, ni prétendre à aucune indemnité, aucun bénéfice, autres que ceux qui leur sont conférés par les présents statuts.

Art. 4. — Il est attribué aux auteurs adhérents la somme d'un franc par exemplaire vendu de leurs œuvres acceptées et publiées par l'administration de *la Framée.*

Art. 5. — Une retenue de 25 pour 100, destinée à couvrir les frais généraux, sera faite sur les sommes acquises par les adhérents.

Art. 6. — Le comité de lecture est composé des fondateurs responsables. Il sera donné avis de l'acceptation ou du refus, aux intéressés, dans le mois du dépôt du manuscrit.

Art. 7. — Pour chaque ouvrage paru, le premier règlement aura lieu six mois après son apparition, et les suivants de trimestre en trimestre, à la date du 10 du mois correspondant.

Art. 8. — Toutefois, des avances seront consenties jusqu'à concurrence de 600 francs, suivant les résultats à prévoir.

Art. 9. — Les livres constatant l'état de la vente et du tirage seront toujours à la disposition des intéressés, chacun en ce qui le concerne.

Art. 10. — Chaque édition sera de seize cents exemplaires.

Art. 11. — Vingt-cinq exemplaires reviendront de droit à l'auteur à chaque apparition d'une de ses œuvres; le surplus dont il croirait disposer lui sera porté en compte à raison d'un franc l'exemplaire.

Art. 12. — Le service de presse sera fait par l'administration, ainsi que la réclame, dont elle reste juge.

Art. 13. — Dès que les bénéfices le permettront, il sera créé, au siège de la Société, une caisse de réserve destinée à venir en aide, dans toutes circonstances, aux auteurs adhérents dont la situation paraîtrait digne d'intérêt.

Art. 14. — Les adhérents s'engagent, par le seul fait de la remise de leur manuscrit, à accepter les clauses des présents statuts.

Paris, le 15 octobre 1891.

L'Administrateur, **Auguste Dumont.**

Le Directeur, **Achille Brissac.**



Les grandes bibliothèques et leur public.

MM. Poirée et Lamouroux viennent de publier le catalogue de la Bibliothèque Sainte-Geneviève... M. Henri Lavoix, administrateur de la même bibliothèque, a placé en tête de ce grand travail une préface, dont nous détachons les lignes suivantes. M. Lavoix y explique de quels éléments se compose le public qui remplit les salles des grandes bibliothèques de Paris :

« Mais assez parlé de nous. Voici un personnage qui a, lui aussi, son importance dans nos bibliothèques, c'est le seigneur Public. Il faut bien le dire, sans lui, nos galeries ne seraient que les nécropoles de l'esprit humain dont parle Hugo : « Vénérables amas de diverses erreurs dans les divers formats. » C'est le public qui est la vie et le mouvement, la raison d'être de nos progrès et de nos travaux. Depuis trente ans, il s'est

transformé, et il a bien fallu nous transformer avec lui. Je me souviens encore de la salle de lecture à la Bibliothèque Nationale, avant l'ouverture du palais que vous connaissez aujourd'hui. Deux cents lecteurs pour nous représentaient une foule, trois ou quatre cents demandes étaient le labeur d'une journée bien employée. Comptez maintenant les lecteurs sérieux; il a fallu séparer les travailleurs des simples liseurs, plus encombrants qu'utiles, et deux salles suffisent à peine, sans compter les départements spéciaux; c'est par milliers que les demandes abondent sur les bureaux des bibliothécaires. Mais, direz-vous... oui, j'entends, tous ces gens ne sont pas des travailleurs! Ne vous y fiez pas, le nombre en est plus grand que l'on ne pense.

« Il serait facile d'esquisser ici une physiologie du lecteur de bibliothèque, à la grande joie de nos collègues, de rendre coup pour coup, et de gouailler à notre tour ceux qui nous gouaillent de si bon cœur. Pas plus tard qu'hier, ne nous demandait-on pas l'*Art de vivre cent ans,* par Chevreul? J'ai vu de mes yeux le célèbre bulletin formulé comme suit: « Les 1000 de Jean-Jac. » On rit encore du monsieur réclamant avec mauvaise humeur *Tacite — De Romanibus.* Je pourrais rappeler telle demande ridicule signée d'un nom connu, telle question oiseuse sortie d'une bouche célèbre. On verrait passer dans cette revue le sot, le grincheux, l'important, l'ignorant prétentieux, le fantaisiste qui invente des titres d'ouvrages et des noms d'auteur à son caprice, que sais-je enfin! Un de nos anciens avait soigneusement collectionné des demandes singulières; il les a brûlées, ne croyant pas avoir le droit d'abuser ainsi de la confiance du public; imitons-le; si nous sommes les auxiliaires du travail et de la science, nous sommes aussi les confesseurs de l'ignorance: ne dévoilons donc pas le secret professionnel, et envisageons plutôt le lecteur au point de vue des services que nous pouvons lui rendre et aussi de ceux qu'il nous rend.

« Sous l'ancien régime, les bibliothèques étaient des propriétés particulières; on disait la bibliothèque du roi, de

M. de Colbert, de M. de Mazarin, des Génovéfains; c'était par bienveillance et presque par grâce que l'on y était admis.

« En 1759, la bibliothèque est ouverte en fait, mais non publique en droit; c'est une tolérance de propriétaire qui permet au savant de consulter les collections. Il fallut le fameux décret de 1790 pour rendre au public ces bibliothèques qui, en somme, avaient été formées de ses deniers.

« Longtemps encore après la Révolution, cette tradition subsista, et les lecteurs eux-mêmes semblaient timides et paraissaient hésiter à jouir de leur bien récemment acquis; de plus, l'instruction étant moins généralement répandue qu'aujourd'hui, le public était relativement peu nombreux, se composant pour la plus grande partie d'hommes uniquement voués aux lettres et que nous connaissons pour la plupart. Il était facile de s'attacher aux travaux de chacun, de les suivre, de les seconder. Quelques habitués avaient leurs grandes et petites entrées dans nos galeries; *fréquenter* les bibliothèques était dans ce temps presque un titre littéraire.

« Aujourd'hui, nos bibliothèques se sont démocratisées, et ont, par conséquent, changé de caractère. Le lecteur se sent plus chez lui, et nous n'avons ni le loisir ni le droit de choisir nos protégés. Nulle part mieux que dans les bibliothèques on ne peut apprécier tous les efforts faits depuis vingt ans pour répandre, pour perfectionner, égaliser et rendre pratique l'instruction. Les examens se sont multipliés, les diverses branches des sciences ont été cultivées, non seulement par les hommes instruits, mais aussi par les ouvriers; les cours ouverts de toutes parts ont éveillé mille curiosités. Il faut nous méfier aujourd'hui : tel lecteur de peu d'apparence est très renseigné sur le sujet qu'il traite, et un coup d'œil jeté sur les demandes d'ouvrages suffit à prouver que nos salles ne sont pas des cabinets de lecture. Faisons, si vous voulez, la part du simple liseur et de celui qui demande à nos bibliothèques la charité facile d'un peu de feu et de lumière; elle est moins grande que l'on croit, et sur les sept à huit cents lecteurs, au bas mot, qui fréquentent Sainte-Geneviève, dans

les deux séances d'une grande journée d'hiver, on en compterait un dixième tout au plus.

« Le public, du reste, change avec les bibliothèques. C'est la Nationale qui a le privilège de ces pauvres lecteurs, vrais rats de la tradition aigris par une vie d'insuccès et de déboires, égarés par des rêves irréalisables, pleins d'amertume, d'envie et de colère, durs, exigeants, volontaires et souvent ignorants ; un seul de ces malheureux suffit pour empoisonner toute une séance. A Sainte-Geneviève, au contraire, nos lecteurs sont généralement jeunes, bienveillants et de bonnes façons ; les *grincheux* se perdent dans le nombre. Un mot, ou une plaisanterie, suffit le plus souvent pour apaiser les plus ardents. Presque tous se montrent, en général, fort reconnaissants des services que nous sommes heureux de leur rendre.

« HENRI LAVOIX. »



Un cas de bibliophagie.

Les bibliographes se sont jusqu'ici fort peu préoccupés des livres *mangés,* soit par les hommes, soit par les animaux. La question, à vrai dire, n'est pas de celles qui font grandement avancer la science. Aussi ne cite-t-on, sur ce sujet, que les quelques notes qu'Octave Delapierre publia, sous le pseudonyme d'Onésyme Durocher, et qui ont pour titre : *De la bibliophagie*[1].

Pour nous, qui pensons que *rien de ce qui touche au livre ne doit être étranger au bibliophile,* nous demandons au lecteur la permission de lui signaler un cas de bibliophagie peu connu, en tout cas non cité par Octave Delapierre. Ce fait nous est communiqué par M. Jean Aressy, sous-bibliothécaire à Lyon.

C'est une lettre de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, à

1. S. l. n. d. ni nom d'imprimerie. Petit in-8°, 16 pages.

Guigues, prieur de la Grande-Chartreuse, qui le lui fournit [1]. La lettre date des premières années du XIIe siècle : «... Adressez-nous, s'il vous plaît, écrit Pierre, le plus grand manuscrit des Épîtres de saint Augustin, qui, au début, contient les lettres du saint docteur à saint Jérôme et celles que saint Jérôme lui a écrites; car, par accident, dans une de nos obédiences, un ours a dévoré la plus grande partie de notre manuscrit de cet ouvrage. »

La placidité avec laquelle s'exprime le vénérable abbé de Cluny laisse presque supposer qu'il était accoutumé à ces accidents, et que les ours du Mâconnais venaient volontiers faire quelques repas dans la bibliothèque des révérends pères.

Que les temps sont changés! — Il n'y a plus à Cluny ni pères, ni livres, ni ours! — Aujourd'hui, les ours ne mangent plus les livres, ils encombrent les bibliothèques de théâtre.



Les miniatures de Fouquet, que le duc d'Aumale vient d'acheter 800,000 francs, *dit-on,* et non pas 300,000, comme la presse l'a mentionné, furent peintes autrefois pour le *Livre d'heures* d'Étienne de Melun, conseiller et trésorier de Louis XI ; elles se divisent en deux groupes, qui devaient former deux volumes différents.

Les premières forment l'histoire du Christ :

Le Mariage de la Sainte Vierge. — L'Annonciation. — La Visitation. — La Naissance de saint Jean. — La Naissance du Christ. — L'Adoration des Mages. — Marie-Madeleine. — La sainte Cène. — Jésus prisonnier. — Jésus et Pilate. — Le Calvaire. — Le Christ en Croix. — La Descente de la Croix. — Jésus mort sur les genoux de la Vierge. — La Mise au tombeau. — L'Ascension. — Le Rayonnement du Saint-Esprit. — Le Saint-Sacrement.

1. Pierre le Vénérable. — *Epistolæ*, t. I. 24. — Dans Migne, *Patrologie latine*, CLXXXIX.

Les vingt autres, d'un caractère un peu moins religieux, reproduisent les scènes suivantes :

Saint Paul sur le chemin de Damas. — La Lapidation de saint Étienne. — La Sainte Vierge et l'Ange de la Mort. — La Mort de la Vierge. — L'Enterrement de la Vierge. — L'Assomption. — Le Couronnement de la Vierge. — Job sur son fumier. — La Décapitation de saint Jacques. — Saint Jean à Pathmos. — Le Crucifiement de saint Pierre. — Le Martyre de saint André. — Le Martyre de sainte Catherine. — Le Martyre de sainte Apolline. — Une Assemblée d'Évêques. — La Consécration de saint Nicolas. — Saint Thomas d'Aquin. — Un Enterrement. — Le Jugement dernier. — Le Ciel.

Ces miniatures constituent le monument le plus admirable de notre art au xve siècle ; il en a été publié une édition en couleur, et M. Henri Bouchot a consacré à ces merveilles tout un article dans la *Gazette des beaux-arts,* en 1890.



A la *Dernière heure,* un livre digne de l'attention des bibliophiles nous parvient de la Maison Hachette et Cie. C'est *Le Trente et Quarante,* d'Edmond About, avec de nombreuses illustrations de M. H. Vogel dans le texte et hors texte. C'est vraiment un très beau volume in-8° jésus, très délicatement orné d'ornements décoratifs par A. Giraldon et illustré avec un talent très expressif et coloré par M. Vogel, un artiste de tempérament très personnel et qui possède une facture fort caractéristique.

Les gravures qui sont tirées typographiquement dans ce livre original affectent tout à fait l'aspect mordu de l'eau-forte et l'éditeur a pu logiquement les nommer illustrations à l'eau-forte typographique. On lui pardonnera l'accouplement de ces deux mots qui semblent jurer ensemble.

Je souhaite bon succès au *Trente et Quarante* sur le tapis vert des *pontes* de la bibliophilie !



Nous avisons, en terminant, nos souscripteurs à la *Table générale du Livre moderne* que cette *Table* va être mise sous

presse dès aujourd'hui et nous espérons pouvoir en donner livraison vers la fin de janvier prochain.

Cette table complète ne sera imprimée qu'à quelque centaines d'exemplaires pour ceux de nos lecteurs qu'elle peut intéresser et qui tiennent à posséder une clef passe-partout indispensable pour pénétrer les quatre volumes de notre revue terminée. Nous invitons donc ceux-ci à nous faire parvenir leur souscription avant que nous ne signions notre *bon à tirer* à 200 ou 300 exemplaires.

Pour les conditions de souscription, elles ont été reléguées aux feuilles d'annonces. On les y trouvera.

CY FINIT, SANS AUCUNE ORAISON FUNÈBRE

LE LIVRE MODERNE

QUI, DURANT 24 MOIS CONSÉCUTIFS

Du 10 janvier 1890 au 10 décembre 1891

FUT IMPRIMÉ A PARIS

Aux frais et par les soins de son Directeur-Rédacteur

OCTAVE UZANNE

CETTE PUBLICATION

LAISSE QUATRE VOLUMES, — SINON A L'OUBLI, —

A LA CURIOSITÉ LITTÉRAIRE DE L'AVENIR



TABLE DES CHAPITRES[1]

DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER

(Tous les articles non signés sous-entendent la rédaction du directeur M. Octave Uzanne.)

1. Une table générale des quatre volumes du *Livre moderne* a été exécutée par souscription et seulement délivrée aux souscripteurs.

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER

DU *Livre moderne.*





